



M. CLAVERIE

15, rue des Bois

EAU (Seine-et-Marne)



CE LIVRE A ÉTÉ DONNÉ
A LA

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
ET UNIVERSITAIRE

par

M. le Prof. Henri Sensine



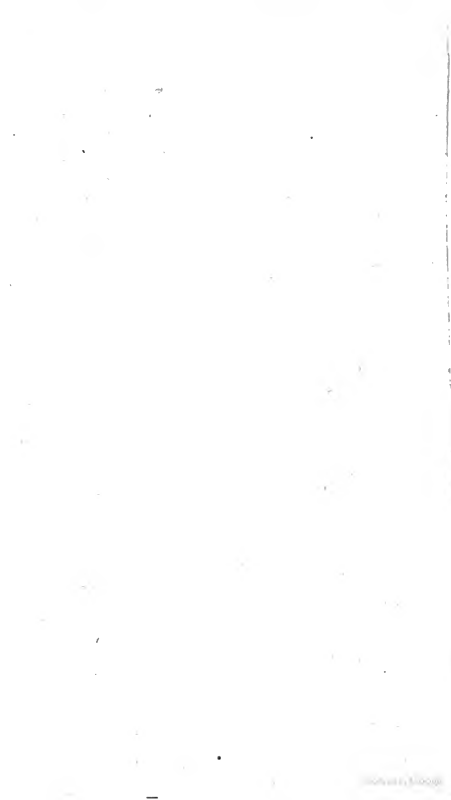
1937















S Y S T È M E
DE LA
N A T U R E.

S E C O N D E P A R T I E.

220

1882

THE

1882

SYSTÈME DE LA NATURE. OU

Des Loix du Monde Physique & du Monde
Moral.

[Jean-Baptiste de]
PAR M. MIRABAUD.
[nom emprunté par Paul-Henri Dietrich d'Hochberg]
Secrétaire Perpétuel, & l'un des Quarante de
l'Académie Française.

*Quæ bene cognita si teneas: Natura videtur
Libera continuò Dominis privata superbis,
Ipsa sua per se sponte omnia Diis agere experts.*

LUCRETIVS DE NATURA RERUM.
Lib. II. vers 1158.

SECONDE PARTIE.



AA 33

LONDRES.
M D C C L X X.

[Marc-Antoine Rey]



T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

Contenus dans la SECONDE PARTIE.

C H A P I T R E I.

Origine de nos idées sur la Divinité. . . Pag. 1

C H A P I T R E II.

De la Mythologie & de la Théologie. . . 26

C H A P I T R E III.

Idées confuses & contradictoires de la Théologie. 55

C H A P I T R E IV.

Examen des preuves de l'existence d'un Dieu données par Clarke. 87

C H A P I T R E V.

Examen des preuves de l'existence de Dieu, données par Descartes, Malebranche, Newton, &c. 136

C H A P I T R E VI.

Du Panthéisme, ou idées naturelles de la Divinité. 164

C H A P I T R E VII.

Du Théisme; du Déisme; du système de l'Optimisme; des causes finales. 189

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE VIII.

Examen des avantages qui résultent pour les hommes de leurs notions sur la Divinité, ou de leur influence sur la morale, sur la Politique, sur les sciences & sur le bonheur des nations & des individus. 229

CHAPITRE IX.

Les notions Théologiques ne peuvent point être la base de la morale. Parallele de la morale Théologique & de la morale naturelle. La Théologie nuit aux progrès de l'esprit humain. . . . 258

CHAPITRE X.

Que les hommes ne peuvent rien conclure des idées qu'on leur donne de la Divinité: de l'inconséquence & de l'inutilité de leur conduite à son égard. 286

CHAPITRE XI.

Apologie des sentimens contenus dans cet ouvrage. De l'impiété. Existe-t'il des Athées? 317

CHAPITRE XII.

L'Athéisme est il compatible avec la morale? 335

CHAPITRE XIII.

Des motifs qui peuvent porter à l'Athéisme: ce système peut-il être dangereux? Peut-il être embrassé par le vulgaire? 355

CHAPITRE XIV.

Abrégé du code de la Nature. 394
SYSTÈME

SYSTÈME DE LA NATURE.

SECONDE PARTIE.

De la Divinité ; des preuves de son existence, de ses attributs ; de la manière dont elle influe sur le bonheur des hommes.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de nos idées sur la Divinité.

SI LES hommes avoient le courage de remonter à la source des opinions gravées le plus profondément dans leur cerveau ; s'ils se rendoient un compte exact des raisons qui les leur font respecter comme sacrées ; s'ils examinoient de sang froid les motifs de leurs espérances & de leurs craintes, ils trouveroient que souvent les objets ou les idées en possession de les remuer le plus fortement, n'ont aucune réalité, & ne sont que des mots vuides de sens, des phantômes créés par l'ignorance, & modifiés par une imagination malade. Leur esprit travaille à la hâte & sans suite au milieu du désordre de ses facultés intellectuel-

Tome II.

A

les, troublées par des passions qui les empêchent de raisonner juste ou de consulter l'expérience dans leurs jugemens. Placez un être sensible dans une nature dont toutes les parties sont en mouvement, il sentira diversement en raison des effets agréables ou désagréables qu'il sera forcé d'éprouver; en conséquence il se trouvera heureux ou malheureux, &, suivant les qualités des sensations qui s'exciteront en lui, il aimera ou craindra, il cherchera ou fuira les causes réelles ou supposées des effets qui s'opèrent dans sa machine. Mais, s'il est ignorant ou privé d'expérience, il se trompera sur ces causes, il ne pourra remonter jusqu'à elles, il ne connoîtra ni leur énergie ni leur façon d'agir, & jusqu'à ce que des expériences réitérées aient fixé son jugement, il sera dans le trouble & dans l'incertitude.

L'HOMME est un être qui n'apporte en naissant que l'aptitude à sentir plus ou moins fortement, d'après sa conformation individuelle; il ne connoît aucune des causes qui viennent agir sur lui; peu à peu, à force de les sentir, il découvre leurs différentes qualités; il apprend à les juger; il se familiarise avec elles; il leur attache des idées d'après la manière dont il se trouve affecté, & ces idées sont vraies ou fausses suivant que ses organes sont bien ou mal constitués & capables de faire des expériences sûres & réitérées.

LES premiers instans de l'homme sont marqués par des besoins; c'est à-dire, pour conserver son être, il faut nécessairement le concours de plusieurs causes analogues à lui, sans lesquelles il ne pourroit se maintenir dans l'existence qu'il a reçue; ces besoins dans un être sensible se manifestent

tent par un désordre, un affaïssement, une langueur dans sa machine qui lui donnent la conscience d'une sensation pénible: ce dérangement subsiste & augmente jusqu'à ce que la cause nécessaire pour la faire cesser, vienne rétablir l'ordre convenable à la machine humaine. Le besoin est le premier des maux que l'homme éprouve; cependant ce mal est nécessaire au maintien de son être qu'il ne seroit point averti de conserver, si le désordre de son corps ne l'obligeoit à y porter remède. Sans besoins, nous ne serions que des machines insensibles, semblables aux végétaux, incapables, comme eux, de nous conserver ou de prendre les moyens de persévérer dans l'existence que nous avons reçue. C'est à nos besoins que sont dûs nos passions, nos desirs, l'exercice de nos facultés corporelles & intellectuelles; ce sont nos besoins qui nous forcent à penser, à vouloir, à agir; c'est pour les satisfaire, ou pour mettre fin aux sensations pénibles qu'ils nous causent que, suivant notre sensibilité naturelle & l'énergie qui nous est propre, nous déployons les forces, soit de notre corps, soit de notre esprit. Nos besoins étant continuels, nous sommes obligés de travailler sans relâche à nous procurer les objets capables de les satisfaire; en un mot c'est par ses besoins multipliés que l'énergie de l'homme est dans une action perpétuelle; dès qu'il n'a plus de besoins, il tombe dans l'inaction, dans l'apathie, dans l'ennui, dans une langueur incommode & nuisible à son être, état qui dure jusqu'à ce que de nouveaux besoins viennent le ranimer ou le réveiller de cette léthargie.

D'ou l'on voit que le *mal* est nécessaire à l'homme; sans lui il ne pourroit ni connoître ce qui lui

nuît, ni l'éviter, ni se procurer le bien-être; il ne différeroit en rien des êtres insensibles & non organisés, si le mal momentané, que nous nommons besoin, ne le forçoit à mettre en jeu ses facultés, à faire des expériences, à comparer & distinguer les objets qui lui peuvent nuire, de ceux qui sont favorables à son être. Enfin sans le mal l'homme ne connoîtroit point le bien, il seroit continuellement exposé à périr; semblable à un enfant dépourvu d'expérience, à chaque pas il coureroit à sa perte certaine, il ne jugeroit de rien, il n'auroit point de choix, il n'auroit point de volontés, de passions, de desirs, il ne se révolteroit point contre les objets désagréables, il ne pourroit les écarter de lui, il n'auroit point de motifs pour rien aimer ou rien craindre; il seroit un automate insensible, il ne seroit plus un homme.

S'IL n'existoit point de mal dans ce monde, l'homme n'eût jamais songé à la divinité. Si la nature lui eût permis de satisfaire aisément tous ses besoins renaissans, ou de n'éprouver que des sensations agréables, ses jours eussent coulé dans une uniformité perpétuelle, & il n'auroit point eu de motifs pour rechercher les causes inconnues des choses. Méditer est une peine; l'homme toujours content ne s'occuperoit qu'à satisfaire ses besoins, à jouir du présent, à sentir des objets qui l'avertiroient sans cesse de son existence d'une façon qu'il approuveroit nécessairement. Rien n'allarmeroit son cœur, tout seroit conforme à son être, il n'éprouveroit ni crainte, ni défiance, ni inquiétude pour l'avenir; ces mouvemens ne peuvent être que les suites de quelque sensation fâcheuse qui l'auroit antérieurement af-

festé, ou qui, en troublant l'ordre de sa machine, auroit interrompu le cours de son bonheur.

INDÉPENDAMMENT des besoins qui se renouvellent à chaque instant dans l'homme, & que souvent il se trouve dans l'impossibilité de satisfaire, tout homme a senti une foule de maux; il souffrit de la part de l'inclémence des saisons, des disettes, des contagions, des accidens, des maladies, &c. Voilà pourquoi tout homme est craintif & défiant. L'expérience de la douleur nous allarme sur toutes les causes inconnues, c'est-à-dire, dont nous n'avons point encore éprouvé les effets; cette expérience fait que subitement, ou, si l'on veut, par instinct, nous nous mettons en garde contre tous les objets dont nous ignorons les suites pour nous-mêmes. Nos inquiétudes & nos craintes augmentent en raison de la grandeur du désordre que ces objets produisent en nous, de leur rareté, c'est-à-dire, de notre inexpérience sur leur compte, de notre sensibilité naturelle, de la chaleur de notre imagination. Plus l'homme est ignorant ou dépourvu d'expérience, plus il est susceptible d'effroi: la solitude, l'obscurité des forêts, le silence & les ténèbres de la nuit, le sifflement des vents, les bruits soudains & confus; sont pour tout homme, qui n'est point accoutumé à ces choses, des objets de terreur; l'homme ignorant est un enfant que tout étonne & fait trembler. Ses allarmes disparoissent ou se calment à mesure que l'expérience l'a plus ou moins familiarisé avec les effets de la nature; il se rassure dès qu'il connoit, ou croit connoître, les causes qu'il voit agir, & dès qu'il sçait les moyens d'éviter leurs effets. Mais s'il ne peut parvenir à démêler les causes qui le troublent ou qui le font

souffrir, il ne sçait à qui s'en prendre; ses inquiétudes redoublent; son imagination s'égare; elle lui exagere ou lui peint dans le désordre l'objet inconnu de sa terreur; elle le fait analogue à quelques-uns des êtres déjà connus, elle lui suggere des moyens, semblables à ceux qu'il emploie d'ordinaire pour détourner les effets & désarmer la puissance de la cause cachée qui a fait naître ses inquiétudes & ses craintes. C'est ainsi que son ignorance & sa foiblesse le rendent superstitieux.

Peu d'hommes, même de nos jours, ont suffisamment étudié la nature, ou se sont mis au fait des causes physiques & des effets qu'elles doivent produire. Cette ignorance étoit, sans doute, plus grande encore dans des tems plus reculés, où l'esprit humain dans son enfance n'avoit pas fait les expériences & les progrès que nous voyons en lui. Des sauvages dispersés ne connurent qu'imparfaitement, ou point du tout, les voies de la nature; la société seule perfectionne les connoissances humaines; il faut des efforts multipliés & combinés pour deviner la nature. Cela posé, toutes les causes durent être des mystères pour nos sauvages ancêtres; la nature entière fut une énigme pour eux; tous ses phénomènes durent être merveilleux & terribles pour des êtres dépourvus d'expérience, tout ce qu'ils voyoient dut leur paroître inusité, étrange, contraire à l'ordre des choses.

Ne soyons donc point surpris de voir les hommes trembler encore aujourd'hui à la vue des objets qui ont fait jadis trembler leurs peres. Les Eclipses, le Cometes, les Météores furent autre-

fois des sujets d'allarmes pour tous les peuples de la terre; ces effets, si naturels aux yeux de la saine philosophie, qui peu à peu en a démêlé les vraies causes, sont encore en droit d'allarmer la partie la plus nombreuse, & la moins instruite des nations modernes; le peuple, ainsi que ses ignorans Ancêtres, trouve du merveilleux & du surnaturel dans tous les objets auxquels ses yeux ne sont point accoutumés, ou dans toutes les causes inconnues qui agissent avec une force dont il n' imagine pas que les agents connus puissent être capables. Le vulgaire voit des merveilles, des prodiges, des miracles, dans tous les effets frappants dont il ne peut se rendre compte; il nomme *surnaturelles* toutes les causes qui les produisent, ce qui signifie simplement qu'il n'est point familiarisé avec elles, qu'il ne les connoit pas, ou que dans la nature il n'a point vu d'agents dont l'énergie fut capable de produire des effets aussi rares que ceux dont ses yeux sont frappés.

OUTRE les phénomènes naturels & ordinaires dont les nations furent témoins sans en deviner les causes, elles ont, dans des tems très éloignés de nous, éprouvé des calamités, soit générales soit particulières, qui dûrent les plonger dans la consternation & dans les inquiétudes les plus cruelles. Les annales & les traditions de tous les peuples du monde leur rappellent encore aujourd'hui des événemens physiques, des désastres, des catastrophes, qui ont dû répandre la terreur dans l'esprit de leurs ancêtres. Si l'histoire ne nous apprenoit point ces grandes révolutions, nos yeux ne suffiroient-ils pas pour nous convaincre que toutes les parties de notre globe ont été, & sui-

vant le cours des choses, ont dû être & seront encore successivement & dans des tems différens, ébranlées, culbutées, altérées, inondées, embrasées? De vastes continents furent engloutis par les eaux; les mers sorties de leurs limites ont usurpé le domaine de la terre; retirées par la suite, ces eaux nous ont laissé des preuves frappantes de leur séjour par les coquilles, les dépouilles de poissons, les restes de corps marins que l'observateur attentif rencontre à chaque pas dans les contrées fertiles que nous habitons aujourd'hui. Les feux souterrains se sont en différens lieux ouvert des soupiraux effrayants. En un mot les élémens déchaînés se sont, à plusieurs reprises, disputé l'empire de notre globe; celui-ci ne nous montre par-tout qu'un vaste amas de débris & de ruines. Quelle dut être la frayeur de l'homme, qui dans tous les pays vit la nature entière armée contre lui, & menaçant de détruire sa demeure! Quelles furent les inquiétudes des peuples pris au dépourvu, quand ils virent une nature si cruellement travaillée, un monde prêt à écrouler, une terre déchirée qui servit de tombeau à des villes, à des Provinces, à des nations entières! Quelles idées des mortels écrasés par la terreur dûrent-ils se former de la cause irrésistible qui produisoit des effets si étendus! ils ne purent, sans doute, les attribuer à la nature; ils ne la soupçonnèrent point d'être auteur ou complice du désordre qu'elle éprouvoit elle-même; ils ne virent pas que ces révolutions & ces désordres étoient des effets nécessaires de ses loix immuables, & contribuoient à l'ordre qui la fait subsister.

Ce fut dans ces circonstances fatales que les na-

tions, ne voyant point sur la terre d'agents assez puissants pour opérer les effets qui la troubloient d'une façon si marquée, portèrent leurs regards inquiets & leurs yeux baignés de larmes vers le ciel, où elles supposèrent que devoient résider des agents inconnus dont l'inimitié détruisoit ici bas leur félicité.

C'EST dans le sein de l'ignorance, des allarmes & des calamités, que les hommes ont toujours puisé leurs premières notions sur la divinité. D'où l'on voit qu'elles dûrent être ou suspectes ou fausses, & toujours affligeantes. En effet sur quelque partie de notre globe que nous portions nos regards, dans les climats glacés du nord, dans les régions brûlantes du midi, sous les zones les plus tempérées, nous voyons que par-tout les peuples ont tremblé, & que c'est en conséquence de leurs craintes & de leurs malheurs qu'ils se sont fait des Dieux nationaux, ou qu'ils ont adoré ceux qu'on leur apportoit d'ailleurs. L'idée de ces agents si puissants fut toujours associée à celle de la terreur; leur nom rappella toujours à l'homme ses propres calamités ou celles de ses peres; nous tremblons aujourd'hui parce que nos ayeux ont tremblé il y a des milliers d'années. L'idée de la Divinité réveille toujours en nous des idées affligeantes: si nous remontions à la source de nos craintes actuelles, & des pensées lugubres qui s'élèvent dans notre esprit toutes les fois que nous entendons prononcer son nom, nous la trouverions dans les déluges, les révolutions & les désastres qui ont détruit une partie du genre humain, & consterné les malheureux échappés de la destruction de la terre; ceux-ci nous ont transmis jusqu'à ce jour leurs frayeurs & les idées noires qu'ils se sont fai-

tes des causes ou des Dieux qui les avoient alarmés. (1).

Si les Dieux des nations furent enfantés dans le fein des allarmes, ce fut encore dans celui de la douleur que chaque homme façonna la puissance inconnue qu'il se fit pour lui-même. Faut de connoître les causes naturelles & leurs façons d'agir, lorsqu'il éprouve quelque infortune ou quelque sensation fâcheuse, il ne sçait à qui s'en prendre. Les mouvemens qui, malgré lui, s'excitent au dedans de lui-même, ses maladies, ses peines, ses passions, ses inquiétudes, les altérations douloureuses que sa machine éprouve sans en démêler les vraies sources, enfin la mort, dont l'aspect est si redoutable pour un être fortement attaché à la vie, sont des effets qu'il regarde comme surnaturels, parce qu'ils sont contraires à sa nature actuelle; il les attribue donc à quelque cause puissante, qui, malgré tous ses efforts, dispose à chaque instant de lui. Son imagination désespérée des maux qu'il trouve inévitables, lui crée sur le champ quelque phantôme, sous lequel la conscience de sa propre foiblesse l'oblige de fris-

(1) Un auteur Anglois a dit avec raison que le déluge universel a peut-être autant dérange le monde moral que le monde physique, & que les cervelles humaines conservent encore l'empreinte des chocs qu'elles ont alors reçus.

Voyez Philemon & Hydaspe pag. 355.

Il est peu vraisemblable que le déluge, dont parlent les livres saints des Juifs & des Chrétiens ait été universel, mais il y a tout lieu de croire que toutes les parties de la terre ont, en différens tems, éprouvé des déluges; c'est ce que nous prouve la tradition uniforme de tous les peuples du monde, & encore plus les vestiges des corps marins que l'on trouve en tout pays, enfouis à plus ou moins de profondeur dans les couches de la terre: cependant il pourroit se faire qu'une comète, en venant heurter vivement notre globe eut produit une secousse assez forte pour submerger à la fois les continents, ce qui a pu se faire sans miracle.

sonner. C'est alors que, glacé par la terreur, il médite tristement sur ses peines, & cherche en tremblant les moyens de les écarter, en désarmant le courroux de la chimere qui le poursuit. Ce fut donc toujours dans l'atelier de la tristesse que l'homme malheureux façonna le phantôme dont il a fait son Dieu.

Nous ne jugeons jamais des objets que nous ignorons, que d'après ceux que nous sommes à portée de connoître. L'homme, d'après lui-même, prête une volonté, de l'intelligence, du dessein, des projets, des passions, en un mot des qualités analogues aux siennes, à toute cause inconnue qu'il sent agir sur lui. Dès qu'une cause visible ou supposée l'affecte d'une façon agréable ou favorable à son être, il la juge bonne & bien intentionnée pour lui: il juge au contraire que toute cause qui lui fait éprouver des sensations fâcheuses, est mauvaise par sa nature & dans l'intention de lui nuire. Il attribue des vues, un plan, un système de conduite à tout ce qui paroît produire de soi-même des effets liés, agir avec ordre & suite, opérer constamment les mêmes sensations sur lui. D'après ces idées, que l'homme emprunte toujours de lui-même & de sa propre façon d'agir, il aime ou il craint les objets qui l'ont affecté; il s'en approche avec confiance ou avec crainte, il les cherche, ou il les fuit quand il croit pouvoir se soustraire à leur puissance. Bientôt il leur parle, il les invoque, il les prie de lui accorder leur assistance, ou de cesser de l'affliger; il tâche de les gagner par des soumissions, par des bassesses, par des présents, auxquels il se trouve lui-même sensible; enfin il exerce l'hospitalité à leur égard, il leur donne un azyle, il leur

fait une demeure, & leur fournit les choses qu'il juge devoir leur plaire le plus, parce qu'il y attache lui-même un très grand prix. Ces dispositions servent à nous rendre compte de la formation de ces Dieux *tutélaires*, que chaque homme se fait dans les nations sauvages & grossières. Nous voyons que des hommes simples regardent comme les arbitres de leur sort, des animaux, des pierres, des substances informes & inanimées, des fétiches, qu'ils transforment en Divinités, en leur prêtant de l'intelligence, des desirs & des volontés.

Il est encore une disposition qui sert à tromper l'homme sauvage, & qui trompera tous ceux que la raison n'aura point désabusés des apparences, c'est le concours fortuit de certains effets avec des causes qui ne les ont point produits, ou la coexistence de ces effets avec de certaines causes qui n'ont avec eux aucunes liaisons véritables. C'est ainsi que le Sauvage attribuera la bonté ou la volonté de lui faire du bien à quelque objet, soit inanimé soit animé, tel qu'une pierre d'une certaine forme, une roche, une montagne, un arbre, un serpent, un animal, &c., si toutes les fois qu'il a rencontré ces objets, les circonstances ont voulu qu'il eût un bon succès à la chasse, à la pêche, à la guerre, ou dans toute autre entreprise. Le même Sauvage, tout aussi gratuitement, attachera l'idée de malice ou de méchanceté à un objet quelconque qu'il aura rencontré les jours où il éprouvera quelqu'accident fâcheux; incapable de raisonner, il ne voit pas que ces effets divers sont dûs à des causes naturelles, à des circonstances nécessaires; il trouve plus court d'en faire honneur à des causes incapables d'influer sur lui, ou

de lui vouloir du bien & du mal ; conséquemment son ignorance & la paresse de son esprit les *divinisent*, c'est-à-dire leur prêtent de l'intelligence, des passions, des desseins, & leur supposent un pouvoir surnaturel. Le Sauvage n'est jamais qu'un enfant ; celui-ci frappe l'objet qui lui déplaît, de même que le chien mord la pierre qui le blesse ; sans remonter à la main qui la lui jette.

TELLE est encore, dans l'homme sans expérience, le fondement de la foi qu'il a pour les présages heureux ou malheureux ; il les regarde comme des avertissemens donnés par ses Dieux ridicules, à qui il attribue une sagacité, une prévoyance, des facultés dont il est lui-même dépourvu. L'ignorance & le trouble font que l'homme croit une pierre, un reptile, un oiseau beaucoup plus instruits que lui-même. Le peu d'observations que fit l'homme ignorant, ne firent que le rendre plus superstitieux ; il vit que certains oiseaux annonçoient par leur vol, leur cris, des changemens, du froid, du chaud, du beau tems, des orages ; il vit qu'en certains tems il sortoit des vapeurs du fond de quelques cavernes ; il n'en fallut pas d'avantage pour lui faire croire que ces êtres connoissoient l'avenir & jouissoient du don de prophétie.

SI peu à peu l'expérience & la réflexion parviennent à détromper l'homme de la puissance, de l'intelligence & des vertus qu'il avoit d'abord assignées à des objets insensibles ; il les suppose du moins mis en jeu par quelque cause secrète, par quelque agent invisible, dont ils sont les instrumens ; c'est alors à cet agent caché qu'il s'adresse ;

il lui parle, il cherche à le gagner, il implore son assistance, il veut fléchir sa colere; & pour y réussir, il emploie les mêmes moyens dont il se serviroit pour appaiser ou gagner les êtres de son espèce.

Les sociétés dans leur origine, se voyant souvent affligées & maltraitées par la nature, supposèrent aux élémens ou aux agents cachés qui les régloient, une volonté, des vues, des besoins, des desirs semblables à ceux de l'homme. De là les sacrifices imaginés pour les nourrir, des libations pour les abbreuver, de la fumée & de l'encens pour repaître leur odorat. On crut que les élémens ou leurs moteurs irrités s'apaisoient, comme l'homme irrité, par des prières, par des bassesses, par des présens. L'imagination travailla pour deviner quels pouvoient être les présens & les offrandes les plus agréables à ces êtres muets, & qui ne faisoient point connoître leurs inclinations. On leur offrit d'abord les fruits de la terre, la gerbe; on leur servit ensuite des viandes, on leur immola des agneaux, des genisses, des taureaux. Comme on les vit presque toujours irrités contre l'homme, on leur sacrifia peu à peu des enfans, des hommes. Enfin le délire de l'imagination, qui va toujours en augmentant, fit que l'on crut que l'agent souverain qui préside à la nature, dédaignoit les offrandes empruntées de la terre & ne pouvoit être appaisé que par le sacrifice d'un Dieu. L'on présuma qu'un être infini ne pouvoit être réconcilié avec la race humaine que par une victime infinie.

Les vieillards, comme ayant le plus d'expérience, furent communément chargés de la réconci-

liation avec la puissance irritée. (2) Ceux-ci l'accompagnerent de cérémonies, de rites, de précautions, de formules; ils retracerent à leurs concitoyens les notions transmises par les ancêtres, les observations faites par eux, les fables qu'ils en avoient reçues. C'est ainsi que s'établit le sacerdoce; c'est ainsi que se forma le culte; c'est ainsi que peu à peu il se fit un corps de doctrine, adopté dans chaque société & transmis de race en race. En un mot, tels sont les élémens informes & précaires dont on se servit par-tout pour composer la religion; elle fut toujours un système de conduite inventé par l'imagination & par l'ignorance pour rendre favorables les puissances inconnues auxquelles on supposa la nature soumise: quelque Divinité irascible & placable lui servit toujours de base; ce fut sur cette notion puérile & absurde que le sacerdoce fonda ses droits, ses temples, ses autels, ses richesses, son autorité, ses dogmes. En un mot, c'est sur ces fondemens grossiers que portent tous les systèmes religieux du monde: inventés dans l'origine par des Sauvages, ils ont encore le pouvoir de régler le sort des nations les plus civilisées. Ces systèmes si ruineux dans leurs principes, ont été diversement modifiés par l'esprit humain, dont l'essence est de travailler sans

(2) Le mot Grec *πρεσβυς*, d'où vient le mot *Prêtre*, signifie vieillard. Les hommes ont toujours été pénétrés de respect pour tout ce qui portoit le caractère de l'antiquité, ils lui ont toujours associé l'idée d'une sagesse & d'une expérience consommée. C'est selon les apparences par une suite de ce préjugé que les hommes, lorsqu'ils sont embarrassés, préfèrent communément l'autorité de l'antiquité & les décisions de leurs ancêtres à celles du bon sens & de la raison, c'est ce qu'on voit sur-tout dans les matieres qui touchent à la religion; on s' imagine que l'antiquité tenoit la religion de la première main, & que c'est dans son enfance ou dans son berceau qu'on doit la trouver dans toute sa sagesse & sa pureté. Je laisse à penser combien cette idée est fondée!

relâche sur les objets inconnus auxquels il commence toujours par attacher une très grande importance, & qu'il n'ose ensuite jamais examiner de sang froid.

TELLE fut la marche de l'imagination dans les idées successives qu'elle se fit, ou qu'on lui donna sur la Divinité. La première Théologie de l'homme lui fit d'abord craindre & adorer les élémens mêmes, des objets matériels & grossiers ; il rendit ensuite ses hommages à des agents présidans aux élémens, à des génies puissans, à des génies inférieurs, à des héros ou à des hommes doués de grandes qualités. A force de réfléchir, il crut simplifier les choses en soumettant la nature entière un seul agent, à une intelligence souveraine, à un esprit, à une ame universelle qui mettoit cette nature & ses parties en mouvement. En remontant de causes en causes, les mortels ont fini par ne rien voir, & c'est dans cette obscurité qu'ils ont placé leur Dieu ; c'est dans ces abîmes ténébreux que leur imagination inquiète travailla toujours à se fabriquer des chimères, qui les affligeront jusqu'à ce que la connoissance de la nature les détrompe des phantômes qu'ils ont toujours si vainement adorés.

SI nous voulons nous rendre compte de nos idées sur la Divinité, nous ferons obligés de convenir que, par le mot *Dieu*, les hommes n'ont jamais pu désigner que la cause la plus cachée, la plus éloignée, la plus inconnue des effets qu'ils voyoient : ils ne font usage de ce mot que lorsque le jeu des causes naturelles & connues cesse d'être visible pour eux ; dès qu'ils perdent le fil de ces causes, ou dès que leur esprit ne peut plus en sui-
vre

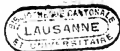
vre la chaîne, ils tranchent la difficulté, & terminent leurs recherches en appelant *Dieu* la dernière des causes, c'est-à-dire celle qui est au-delà de toutes les causes qu'ils connoissent; ainsi ils ne font qu'assigner une dénomination vague à une cause ignorée, à laquelle leur paresse ou les bornes de leurs connoissances les forcent de s'arrêter. Toutes les fois qu'on nous dit que Dieu est l'auteur de quelque phénomène, cela signifie qu'on ignore comment un tel phénomène a pu s'opérer par le secours des forces ou des causes que nous connoissons dans la nature. C'est ainsi que le commun des hommes, dont l'ignorance est le partage, attribue à la Divinité, non seulement les effets inusités qui les frappent, mais encore les événemens les plus simples dont les causes sont les plus faciles à connoître pour quiconque a pu les méditer (3). En un mot l'homme a toujours respecté les causes inconnues des effets surprenants, que son ignorance l'empêchoit de démêler.

IL reste donc à demander si nous pouvons nous flatter de connoître parfaitement les forces de la

(3.) Il paroît que c'est faute de connoître les vraies causes des passions, des talens, de la verve poétique, de l'ivresse &c. que ces êtres ont été divinifiés sous les noms de *Cupidon*, d'*Appollon*, d'*Esculape*, de *Furies*. La terreur & la fièvre ont eu pareillement des autels. En un mot l'homme a cru devoir attribuer à quelque Divinité tous les effets dont il ne pouvoit se rendre compte. Voilà, sans doute, pourquoi l'on a regardé les songes, les vapeurs hystériques, les vertiges comme des effets divins. Les Mahométans ont encore un grand respect pour les fous. Les Chrétiens regardent les extases comme des faveurs du ciel, ils appellent *visions* ce que d'autres appelleroient folie, vertige, dérangement de cerveau. Les femmes hystériques & sujettes aux vapeurs sont les plus sujettes aux extases & aux visions. Les pénitens & les moines qui jeûnent, sont les plus exposés à recevoir les faveurs du Très-haut ou à rêver creux. Les Germains, suivant Tacite, croyoient que les femmes avoient quelque chose de Divin. Ce sont des femmes qui chez les Sauvages les excitent à la guerre. Les Grecs ont eu leurs *Pythies*, leurs *Sibylles*, leurs *Prophétesses*.

Tome II.

B



nature, les propriétés des êtres qu'elle renferme, les effets qui peuvent résulter de leurs combinaisons? Sçavons-nous pourquoi l'aimant attire le fer? Sommes-nous en état d'expliquer les phénomènes de la lumière, de l'électricité, de l'élasticité? Connoissons-nous le mécanisme qui fait que la modification de notre cerveau, que nous nommons volonté, met nos bras en action? Pouvons-nous nous rendre compte comment notre œil voit, notre oreille entend, notre esprit conçoit? Si nous sommes incapables de nous rendre raison des phénomènes les plus journaliers que la nature nous présente, de quel droit lui refuseroit-on le pouvoir de produire par elle-même & sans le secours d'un agent étranger plus inconnu qu'elle-même, d'autres effets incompréhensibles pour nous? En serons-nous plus instruits, quand toutes les fois que nous verrons un effet dont nous ne pourrions point démêler la vraie cause, on nous dira que cet effet est produit par la puissance ou la volonté de Dieu, c'est-à-dire, vient d'un agent que nous ne connoissons point, & dont jusqu'ici l'on a pu nous donner encore bien moins d'idées que de toutes les causes naturelles? Un son auquel nous ne pouvons attacher aucun sens fixe, suffit-il donc pour éclaircir des problèmes? Le mot Dieu peut-il signifier autre chose que la cause impénétrable des effets qui nous étonnent & que nous ne pouvons expliquer? Quand nous serons de bonne foi avec nous-mêmes, nous serons toujours forcés de convenir que c'est uniquement l'ignorance où l'on fut des causes naturelles & des forces de la nature, qui donna la naissance aux Dieux; c'est encore l'impossibilité où la plupart des hommes se trouvent de se tirer de cette ignorance, de se faire des idées simples de la formation des choses, de

découvrir les vraies sources des événemens qu'ils admirent ou qu'ils craignent, qui leur fait croire que l'idée d'un Dieu est une idée nécessaire pour rendre compte de tous les phénomènes, aux vraies causes desquels l'on ne peut pas remonter. Voilà pourquoi l'on regarde comme des insensés tous ceux qui ne voient pas la nécessité d'admettre un agent inconnu ou une énergie secrète que, faute de connoître la nature, l'on plaça hors d'elle même.

Tous les phénomènes de la nature font naître nécessairement dans les hommes des sentimens divers. Les uns leur sont favorables & les autres leur sont nuisibles; les uns excitent leur amour, leur admiration, leur reconnoissance; les autres excitent en eux le trouble, l'aversion, le désespoir. D'après les sensations variées qu'ils éprouvent, ils aiment ou craignent les causes auxquelles ils attribuent les effets qui produisent en eux ces différentes passions; ils proportionnent ces sentimens à l'étendue des effets qu'ils ressentent; leur admiration & leurs craintes augmentent à mesure que les phénomènes dont ils sont frappés sont plus vastes, plus irrésistibles, plus incompréhensibles, plus inusités, plus intéressans pour eux. L'homme se fait nécessairement le centre de la nature entière; il ne peut en effet juger des choses que suivant qu'il en est lui-même affecté; il ne peut aimer que ce qu'il trouve favorable à son être; il hait & craint nécessairement tout ce qui le fait souffrir; enfin, comme on a vu, il appelle désordre tout ce qui déränge sa machine, & croit que tout est dans l'ordre dès qu'il n'éprouve rien qui ne convienne à sa façon d'exister. Par une suite nécessaire de ces idées, le genre humain s'est persuadé

que la nature entière étoit faite pour lui seul ; que ce n'étoit que lui seul qu'elle avoit en vue dans ses ouvrages , ou bien que les causes puissantes à qui cette nature étoit subordonnée n'avoient pour objet que l'homme dans tous les effets qu'elles opéroient dans l'univers.

S'IL y avoit sur la terre d'autres êtres pensans que l'homme , ils tomberoient vraisemblablement dans le même préjugé que lui ; il est fondé sur la prédilection que chaque individu s'accorde nécessairement à lui-même ; prédilection qui subsiste jusqu'à ce que la réflexion & l'expérience l'aient rectifiée.

Ainsi dès que l'homme est content , dès que tout est en ordre pour lui , il admire ou il aime la cause à laquelle il croit devoir son bien être ; dès qu'il est mécontent de sa façon d'exister , il hait & craint la cause qu'il suppose avoir produit en lui ces effets affligeants. Mais le bien-être se confond avec notre existence , il cesse de se faire sentir lorsqu'il est habituel & continu ; nous le jugeons alors inhérent à notre essence ; nous en concluons que nous sommes faits pour être toujours heureux ; nous trouvons naturel que tout concoure au maintien de notre être. Il n'en est pas de même quand nous éprouvons des façons d'être qui nous déplaisent ; l'homme qui souffre est tout étonné du changement qui se fait en lui ; il le juge contre nature , parce qu'il est contre sa propre nature ; il s'imagine que les événemens qui le blessent sont opposés à l'ordre des choses ; il croit que la nature est dérangée toutes les fois qu'elle ne lui procure point la façon de sentir qui lui convient , & il conclut de ces suppositions que cette na-

ture , ou que l'agent qui la meut, sont irrités contre lui.

C'EST ainsi que l'homme, presque insensible au bien, sent très vivement le mal; il croit l'un naturel, il croit l'autre contraire à la nature. Il ignore, ou il oublie, qu'il fait partie d'un tout, formé par l'assemblage de substances, dont les unes sont analogues & les autres contraires; que les êtres dont la nature est composée sont doués de propriétés diverses, en vertu desquelles ils agissent diversement sur les corps qui se trouvent à portée d'éprouver leur action; il ne voit pas que ces êtres, dénués de bonté ou de malice, agissent suivant leurs essences & leurs propriétés, sans pouvoir agir autrement qu'ils ne sont. C'est donc faute de connoître ces choses qu'il regarde l'auteur de la nature comme la cause des maux qu'il éprouve & qu'il le juge méchant, c'est-à-dire animé contre lui.

EN un mot l'homme regarde le bien-être comme une dette de la nature, & les maux comme une injustice qu'elle lui fait; persuadé que cette nature ne fut faite que pour lui, il ne peut concevoir qu'elle le fit souffrir, si elle n'étoit mue par une force ennemie de son bonheur, qui eût des raisons pour l'affliger & le punir. D'où l'on voit que le mal fut encore plus que le bien le motif des recherches que les hommes ont faites sur la Divinité, des idées qu'ils s'en sont formées, & de la conduite qu'il ont tenue à son égard. L'admiration seule des œuvres de la nature, & la reconnaissance de ses bienfaits n'eussent jamais déterminé le genre humain à remonter péniblement par la pensée à la source de ces choses; familiari-

sés sur le champ avec les effets favorables à notre être, nous ne nous donnons point les mêmes peines pour en chercher les causes, que pour découvrir celles qui nous inquiètent ou nous affligent. Ainsi en réfléchissant sur la divinité ce fut toujours sur la cause de ses maux que l'homme médita; ses méditations furent toujours vaines, parce que ses maux, ainsi que ses biens, sont des effets également nécessaires des causes naturelles, auxquelles son esprit eût dû plutôt s'en tenir, que d'inventer des causes fictives, dont jamais il ne put se faire que des idées fausses, vû qu'il les emprunta toujours de sa propre façon d'être & de sentir. Obstiné à ne voir que lui-même, il ne connut jamais la nature universelle dont il ne fait qu'une foible partie.

• UN peu de réflexion suffiroit néanmoins pour désabuser de ces idées. Tout nous prouve que le bien & le mal sont en nous des façons d'être dépendantes des causes qui nous remuent & qu'un être sensible est forcé d'éprouver. Dans une nature composée d'êtres infiniment variés, il faut nécessairement que le choc ou la rencontre de matières discordantes trouble l'ordre & la façon d'exister des êtres qui n'ont point d'analogie avec elles; elle agit dans tout ce qu'elle fait d'après des loix certaines; les biens & les maux que nous éprouvons sont des suites nécessaires des qualités inhérentes aux êtres dans la sphere d'actions desquels nous nous trouvons. Notre naissance, que nous nommons un bienfait, est un effet aussi nécessaire que notre mort, que nous regardons comme une injustice du sort; il est de la nature de tous les êtres analogues de s'unir pour former un tout; il est de la nature de tous les êtres composés de

se détruire ou de se dissoudre les uns plutôt & les autres plus tard. Tout être en se dissolvant fait éclore des êtres nouveaux; ceux-ci se détruiront à leur tour pour exécuter éternellement les loix immuables d'une nature qui n'existe que par les changemens continuels que subissent toutes ses parties. Cette nature ne peut être regardée ni comme bonne ni comme méchante; tout ce qui se fait en elle est nécessaire. Cette même matière ignée, qui est en nous le principe de la vie, devient souvent le principe de notre destruction, de l'incendie d'une ville, de l'explosion d'un volcan. Cette eau qui circule dans nos fluides, si nécessaire à notre existence actuelle, devenue trop abondante, nous suffoque, est la cause de ces inondations qui souvent viennent engloutir la terre & ses habitans. Cet air sans lequel nous ne pouvons respirer, est la cause de ces ouragans & de ces tempêtes qui rendent inutiles les travaux des mortels. Les élémens sont forcés de se déchaîner contre nous lorsqu'ils sont combinés d'une certaine manière; & leurs suites nécessaires sont ces ravages, ces contagions, ces famines, ces maladies, ces fléaux divers pour lesquels nous implorons à grands cris des puissances sourdes à nos voix: elles n'exaucent jamais nos vœux que lorsque la nécessité qui nous affligeoit a remis les choses dans l'ordre que nous trouvons convenable à notre espèce; ordre relatif qui fut & qui sera toujours la mesure de tous nos jugemens.

Les hommes ne firent donc point des réflexions si simples; ils ne virent point que tout dans la nature agissoit par des loix inaltérables; ils regardèrent les biens qu'ils éprouvoient comme des faveurs, & leurs maux comme des signes de colère

dans cette nature, qu'ils supposèrent animée des mêmes passions qu'eux, ou du moins gouvernée par quelque agent secret qui lui faisoit exécuter ses volontés favorables ou nuisibles à l'espece humaine. Ce fut à cet agent supposé qu'ils adressèrent leurs vœux: assez peu occupés de lui au sein du bien-être, ils le remercièrent pourtant de ses bienfaits, dans la crainte que leur ingratitude ne provoquât sa fureur; mais ils l'invoquerent surtout avec ferveur dans leurs calamités, dans leurs maladies, dans les désastres qui effrayoient leurs regards; il lui demanderent alors de changer en leur faveur l'essence & la façon d'agir des êtres; chacun d'eux prétendit que pour faire cesser le moindre mal qui l'affligoit, la chaîne éternelle des choses fût arrêtée ou brisée.

C'EST sur des prétentions si ridicules que sont fondées les prières ferventes, que les mortels, presque toujours mécontents de leur sort & jamais d'accord sur leurs desirs, adressent à la Divinité. Sans cesse à genoux devant la puissance imaginaire qu'ils jugent en droit de commander à la nature, ils la supposent assez forte pour en déranger le cours, pour la faire servir aux vues particulieres & l'obliger à contenter les desirs discordans des êtres de l'espece humaine. Le malade expirant sur son lit, lui demande que les humeurs amassées dans son corps perdent sur le champ les propriétés qui les rendent nuisibles à son être, & que par un acte de sa puissance son Dieu renouvelle ou crée de nouveau les ressorts d'une machine usée par des infirmités. Le cultivateur d'un terrain humide & bas se plaint à lui de abondance des pluies dont son champ est inondé, tandis que l'habitant d'une colline élevée le remercie de ses faveurs, & sol-

licite la continuation de ce qui fait le désespoir de son voisin. Enfin chaque homme veut un Dieu pour lui tout seul, & demande qu'en sa faveur, suivant ses fantaisies momentanées & ses besoins changeants, l'essence invariable des choses soit continuellement changée.

D'où l'on voit que les hommes demandent à chaque instant des miracles. Ne soyons donc point surpris de leur crédulité, ou de la facilité avec laquelle ils adoptent les récits des œuvres merveilleuses qu'on leur annonce comme des actes de la puissance & de la bienveillance de la Divinité, & comme des preuves de son empire sur la nature entière, à laquelle, en la gagnant, ils se sont promis de commander eux-mêmes (4); par une suite de ces idées cette nature s'est trouvée totalement dépouillée de tout pouvoir; elle ne fut plus regardée que comme un instrument passif, aveugle par lui-même, qui n'agissoit que suivant les ordres variables des agents tout puissants auxquels on la crut subordonnée. C'est ainsi que faute d'envisager la nature sous son vrai point de vue, on la méconnut entièrement, on la méprisa, on la crut incapable de rien produire par elle-même, & l'on fit honneur de toutes ses œuvres, soit avantageuses, soit nuisibles pour l'espèce humaine, à des puissances fictives, auxquelles l'homme prêta

(4) Les hommes se sont bien aperçus que la nature étoit sourde, ou n'interrompoit jamais sa marche, en conséquence ils l'ont, par intérêt, soumise à un agent intelligent, qu'ils supposèrent, par son analogie avec eux, plus disposé à les écouter qu'une nature insensible qu'ils ne pouvoient arrêter. Il reste donc à savoir si l'intérêt de l'homme peut être regardé comme une preuve indubitable de l'existence d'un agent doué d'intelligence, & si de ce que la chose convient à l'homme, il peut conclure qu'elle est. Enfin il faudroit voir si réellement l'homme, à l'aide de cet agent, est jamais parvenu à changer la marche de la nature.

toujours ses propres dispositions en ne faisant qu'aggrandir leur pouvoir, En un mot, ce fut sur les débris de la nature que les hommes éleverent le colosse imaginaire de la Divinité.

Si l'ignorance de la nature donna la naissance aux Dieux, la connoissance de la nature est faite pour les détruire. A mesure que l'homme s'instruit, ses forces & ses ressources augmentent avec ses lumières; les sciences, les arts conservateurs, l'industrie lui fournissent des secours, l'expérience le rassûre, ou lui procure des moyens de résister aux efforts de bien des causes qui cessent de l'alarmer dès qu'il les a connues. En un mot ses terreurs se dissipent dans la même proportion que son esprit s'éclaire. L'homme instruit cesse d'être superstitieux.



C H A P I T R E I I .

De la Mythologie & de la Théologie.

LA nature, les élémens furent, comme on vient de le voir, les premières Divinités des hommes; ils ont toujours commencé par adorer des êtres matériels, & chaque individu, comme on a dit, & comme on peut le voir dans les nations sauvages, se fait un Dieu particulier de tout objet physique qu'il suppose être la cause des événemens qui l'intéressent; jamais il ne va chercher hors de la nature visible la source de ce qui lui arrive ou des phénomènes dont il est témoin; comme il ne voit par-tout que des effets matériels, il les attri-

bue à des causes du même genre ; incapable dans la simplicité primitive de ces rêveries profondes & de ces spéculations subtiles, qui sont les fruits du loisir, il n'imagine point une cause distinguée des objets qui le frappent, ni d'une essence totalement différente de tout ce qu'il apperçoit.

L'OBSERVATION de la nature fut la première étude de ceux qui eurent le loisir de méditer ; ils ne purent s'empêcher d'être frappés des phénomènes du monde visible. Le lever & le coucher des astres, le retour périodique des saisons, les variations de l'air, la fertilité & la stérilité des champs, les avantages & les dommages causés par les eaux, les effets tantôt utiles & tantôt terribles du feu, furent des objets propres à les faire penser. Ils dûrent naturellement croire que des êtres qu'ils voyoient se mouvoir d'eux-mêmes, agissoient par leur propre énergie ; d'après leurs influences bonnes ou mauvaises sur les habitans de la terre, ils leur supposèrent le pouvoir & la volonté de leur faire du bien ou de leur nuire. Ceux qui les premiers sçurent prendre de l'ascendant sur des hommes sauvages, grossiers, dispersés dans les bois, occupés de la chasse ou de la pêche, errants & vagabonds, peu attachés au sol dont ils ne sçavoient point encore tirer parti, furent toujours des observateurs plus expérimentés, plus instruits des voies de la nature que les peuples, ou plutôt que les individus épars, qu'ils trouverent ignorans & denués d'expérience. Leurs connoissances supérieures les mirent à portée de leur faire du bien, de leur découvrir des inventions utiles, de s'attirer la confiance des malheureux à qui ils venoient tendre une main secourable ; des sauvages nuds, affamés, exposés aux injures de l'air & aux atta-

ques des bêtes, dispersés dans des cavernes & des forêts, occupés du soin pénible de chasser ou de travailler sans relâche pour se procurer une subsistance incertaine, n'avoient point eu le loisir de faire des découvertes propres à faciliter leurs travaux : ces découvertes sont toujours les fruits de la société ; des êtres isolés & séparés les uns des autres ne trouvent rien, & songent à peine à chercher. Le sauvage est un être qui demeure dans une enfance perpétuelle, & qui n'en sortiroit point, si l'on ne venoit le tirer de sa misère. Farouche d'abord, il s'apprivoise peu-à-peu avec ceux qui lui font du bien ; une fois gagné par leurs bienfaits, il leur donne sa confiance, à la fin il va jusqu'à leur sacrifier sa liberté.

C'EST communément du sein des nations civilisées que sont sortis tous les personnages qui ont apporté la sociabilité, l'agriculture, les arts, les loix, les Dieux, les cultes & les opinions religieuses à des familles ou hordes encore éparfes & non réunies en corps de nation. Ils adoucirent leurs mœurs, ils les rassemblèrent, ils leur apprirent à tirer parti de leurs forces, à s'entre-aider mutuellement pour se procurer leurs besoins avec plus de facilité. En rendant ainsi leur existence plus heureuse, ils s'attirèrent leur amour & leur vénération, ils acquirent le droit de leur prescrire des opinions, ils leur firent adopter celles qu'ils avoient eux-mêmes inventées ou puisées dans les pays civilisés d'où ils étoient sortis. L'histoire nous montre les plus fameux législateurs comme des hommes qui, enrichis des connoissances utiles que l'on trouve au sein des nations policées, porterent à des sauvages privés d'industrie & de secours, des arts que jusque là ceux-ci avoient igno-

rés. Tels ont été les Bacchus, les Orphées, les Triptolèmes, les Moïses, les Numas, les Zamolxis, en un mot les premiers qui donnerent aux nations l'agriculture, les sciences, les Divinités, les cultes, les mystères, la Théologie, la Jurisprudence.

L'ON demandera peut-être si les nations que nous voyons aujourd'hui rassemblées ont toutes été dispersées dans l'origine? nous dirons que cette dispersion peut avoir été produite à plusieurs reprises par les révolutions terribles dont, comme on a vu ci-devant, notre globe fut plus d'une fois le théâtre, dans des tems si reculés que l'histoire n'a pu nous en transmettre les détails. Peut-être que les approches de plus d'une comete ont produit sur notre terre plusieurs ravages universels, qui ont à chaque fois anéanti la portion la plus considérable de l'espèce humaine. Ceux qui purent échapper à la ruine du monde, plongés dans la consternation & la misère, ne furent guere en état de conserver à leur postérité des connoissances effacées par les malheurs dont ils avoient été les victimes & les témoins: accablés de frayeurs eux-mêmes, ils n'ont pu nous faire passer qu'à l'aide d'une tradition obscure leurs affreuses aventures, ni nous transmettre les opinions, les systèmes & les arts antérieurs aux révolutions de la terre. Il y eut, peut-être, de toute éternité des hommes sur la terre, mais en différens périodes ils furent anéantis, ainsi que leurs monumens & leurs sciences; ceux qui survécurent à ces révolutions périodiques, ont formé à chaque fois une nouvelle race d'hommes, qui à force de tems, d'expérience & de travaux, ont peu à peu retiré de l'oubli les inventions des races primitives. C'est peut-être à ces renouvellemens pério-

diques du genre humain qu'est due l'ignorance profonde dans laquelle nous le voyons encore plongé sur les objets les plus intéressants pour lui. Voilà peut-être la vraie source de l'imperfection de nos connoissances, des vices de nos institutions politiques & religieuses auxquelles la terreur a toujours présidé, de cette inexpérience & de ces préjuges puériles qui font que l'homme est encore par-tout dans un état d'enfance, en un mot, si peu susceptible de consulter sa raison & d'écouter la vérité. A en juger par la foiblesse & la lenteur de ses progrès à tant d'égards, on diroit que la race humaine ne fait que de sortir de son berceau, où qu'elle fut destinée à ne jamais atteindre l'âge de raison ou de virilité. (5)

(5) Ces hypothèses paroîtront, sans doute, hasardées à ceux qui n'ont point assez médité sur la nature. Il peut y avoir eu non seulement un *déluge universel*, mais encore un très grand nombre d'autres déluges depuis que notre globe existe. Ce globe lui-même peut être une production nouvelle dans la nature & n'avoir point toujours occupé la place qu'il occupe maintenant. *V. Partie I Chap. VI.* Quelqu' idée que l'on adopte là dessus, il est certain qu'indépendamment des causes extérieures qui peuvent changer totalement sa face, comme l'impulsion d'une Comète peut le faire, il est certain, dis-je, que ce globe renferme en lui même une cause qui peut totalement le changer. En effet outre le mouvement diurne & sensible de la terre, elle en a un très lent & presque insensible par lequel tout doit changer en elle; c'est le mouvement d'où dépendent les précessions des équinoxes observées par Hipparque & par d'autres mathématiciens l' par ce mouvement la terre doit au bout de plusieurs milliers d'années changer totalement, & les mers doivent à la longue finir par occuper la place qu'occupent maintenant les terres du continent. D'où l'on voit que notre globe est dans une disposition continuelle à changer ainsi que tous les êtres de la nature. Les anciens ont connu ce mouvement de la terre dont je parle, il paroît que c'est ce qui a donné lieu à l'idée de leur *grande année* que les uns ont fixée à 36525. années chez les Egyptiens, à 36425. chez les Sabiens, &c. tandis que d'autres ont fixé ce période à 100000. ans & jusqu'à 753000. ans. *Voyez le Tome XXIII. des mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

Aux révolutions générales que notre terre a éprouvées en différens tems, l'on peut encore joindre les révolutions particulières, telles que les inondations des mers, les tremblemens de la terre, les embrâsemens souterrains qui ont pu affecter des nations particulières au point de les disperser & de leur faire oublier toutes les sciences qu'elles connoissoient auparavant.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures ; soit que la race humaine ait toujours existé sur la terre, soit qu'elle y soit une production récente & passagère de la nature, il nous est facile de remonter jusqu'à l'origine de plusieurs nations existantes ; nous les voyons toujours dans l'état sauvage, c'est-à-dire composées de familles dispersées ; celles-ci se rapprochent à la voix de quelques législateurs ou missionnaires dont elles reçoivent les bienfaits, les loix, les opinions & les dieux. Ces personnages dont les peuples reconnurent la supériorité, fixèrent les divinités nationales, en laissant à chaque individu les dieux qu'il s'étoit formés d'après ses propres idées, ou en leur en substituant de nouveaux, apportés des régions d'où ils venoient eux-mêmes.

Pour mieux imprimer leurs leçons dans les esprits, ces hommes, devenus les docteurs, les guides & les maîtres des sociétés naissantes, parlèrent à l'imagination de leurs auditeurs. La Poésie par ses images, par ses fictions, par ses nombres, son harmonie & son rythme frappa l'esprit des peuples & grava dans leur mémoire les idées qu'on voulut leur donner ; à sa voix la nature entière fut animée, elle fut personnifiée ainsi que toutes ses parties ; la terre, les airs, les eaux, le feu prirent de l'intelligence, de la pensée, de la vie ; les élémens furent divinifiés. Le ciel, cet immense espace qui nous entoure, devint le premier des dieux ; le tems son fils, qui détruit ses propres ouvrages, fut une divinité inexorable, qu'on craignit & que l'on révéra sous le nom de *Saturne* ; la matière éthérée, ce feu invisible qui vivifie la nature, qui pénètre & féconde tous les êtres, qui est le principe du mouvement & de la

chaleur, fut appelé *Jupiter* ; il épousa *Junon* la déesse des airs ; ses combinaisons avec tous les êtres de la nature furent exprimées par ses métamorphoses & ses fréquents adulteres ; on l'arma de la foudre , par où l'on voulut indiquer qu'il produisoit les météores. Suivant les mêmes fictions le soleil, cet astre bienfaisant qui influe d'une façon si marquée sur la terre, devint un *Osiris*, un *Bélus*, un *Mithras* ; un *Adonis*, un *Appollon* ; la nature attristée de son éloignement périodique fut une *Isis*, une *Astarté*, une *Vénus*, une *Cybele*. Enfin toutes les parties de la nature furent personnifiées ; la mer fut sous l'empire de *Neptune* ; le feu fut adoré par les Egyptiens sous le nom de *Serapis* ; sous celui d'*Ormus* ou d'*Oromaze* par les Perses ; sous les noms de *Vesta* & de *Vulcain* chez les Romains.

TELLE est donc la véritable origine de la mythologie. Fille de la physique embellie par la poésie, elle ne fut destinée qu'à peindre la nature & ses parties. Pour peu que l'on daigne consulter l'antiquité, on s'apercevra sans peine que ces sages fameux, ces législateurs, ces prêtres, ces conquérants qui instruisirent les nations dans l'enfance, adoroient eux-mêmes ou faisoient adorer au vulgaire la nature agissante ou le grand tout, envisagé suivant ses différentes opérations ou qualités ; (6) c'est ce grand tout qu'ils ont divinisé ; ce sont ses parties qu'ils ont personnifiées ;

(6) Les Grecs appelloient la nature une Divinité qui avoit mille noms (*Μυθίαμα*.) Toutes les divinités du Paganisme n'étoient autre chose que la nature envisagée suivant ses différentes fonctions & sous ses différens points de vue. Les emblèmes dont on ornoit ces Divinités prouvent encore cette vérité. Ces différentes manieres d'envisager la nature ont fait naitre le Polythéisme & l'idolâtrie. Voyez les remarques critiques contre Toland, par M. Benoît. pag. 238.

fiées ; c'est de la nécessité de ses loix qu'ils ont fait le *Destin* ; l'allégorie masqua sa façon d'agir & enfin ce furent les parties de ce grand tout que l'idolâtrie représenta sous des symboles & des figures. (7)

Pour compléter la preuve de ce qui vient d'être dit, & pour faire voir que c'étoit le grand tout, l'univers, la nature des choses qui étoit le véritable objet du culte de l'antiquité payenne, donnons ici le commencement de l'hymne d'Orphée, adressée au Dieu Pan.

„ O PAN ! je t'invoque, ô Dieu puissant, ô Na-
 „ ture universelle ! les cieux, les mers, la terre
 „ qui nourrit tout, & le feu éternel ; car ce sont
 „ là tes membres, ô Pan tout-puissant ; &c.”
 Rien n'est plus propre à confirmer ces idées que l'explication ingénieuse qu'un auteur moderne nous donne de la fable de Pan, ainsi que de la figure sous laquelle on l'avoit représenté. „ Pan, dit-il,
 „ suivant la signification de son nom, est l'em-
 „ blème sous lequel les anciens ont désigné l'en-
 „ semble des choses : il représente l'univers, &
 „ dans l'esprit des plus sçavants philosophes de

(7) Pour se convaincre de cette vérité, l'on n'a qu'à ouvrir les auteurs anciens. Je crois, dit Varron, que Dieu est l'ame de l'univers, que les Grecs ont nommé KOIΜΟΣ, & que l'univers lui-même est Dieu. Cicéron dit, eos qui dii appellantur rerum naturas esse. VOYEZ DE NATURA DEORUM LIB. III. CAP. 24. Je même Cicéron dit que dans les Mystères de Samothrace, de Lemnos & d'Eleusis c'étoit bien plus la nature, que les Dieux, que l'on expliquoit aux initiés. *Rerum magis natura cognoscitur quam deorum.* Joignez à ces autorités le livre de la sagesse Chap. XIII. vs. 10. & Chap. XIV. vs. 15. & 22. Plin. dit d'un ton très dogmatique ; il faut croire que le Monde, ou ce qui est renfermé sous la vaste étendue des cieux, est LA DIVINITÉ même, éternelle, immense, sans commencement ni fin. V. PLIN. HIST. NAT. LIB. 26 CAP. 1. init.

Tome. II.

C

„ l'antiquité il passoit pour le premier & le plus
„ ancien des Dieux. Les traits sous lesquels on
„ le peint, forment le portrait de la nature & de
„ l'état sauvage où elle se trouvoit au commence-
„ ment. La peau mouchettée du Léopard dont ce
„ Dieu se couvroit, étoit l'image des cieux rem-
„ plis d'étoiles & de constellations. Sa personne
„ étoit composée de parties dont les unes con-
„ viennent à l'animal raisonnable, c'est-à-dire, à
„ l'homme, & d'autres à l'animal dépourvu de
„ raison, tel qu'est le bouc. C'est ainsi, dit-il,
„ que l'univers est composé d'une intelligence qui
„ gouverne tout, & des élémens féconds & pro-
„ lifiques du feu, de l'eau, de la terre & de l'air.
„ Pan aime à poursuivre les Nymphes, ce qui
„ annonce le besoin que la nature a de l'humidi-
„ té pour toutes ses productions, & que ce
„ Dieu, comme la nature, est fortement enclin
„ à la génération. Selon les Egyptiens & les
„ plus anciens des sages de la Grece, Pan n'a-
„ voit ni Pere ni mere; il étoit sorti de Démo-
„ gorgon, au même instant que les Parques ses
„ sœurs fatales: belle façon d'exprimer que l'uni-
„ vers étoit l'ouvrage d'un pouvoir inconnu, &
„ qu'il avoit été formé d'après les rapports inva-
„ riables & les loix éternelles de la nécessité! mais
„ son symbole le plus significatif & le plus pro-
„ pre à exprimer l'harmonie de l'univers, c'est
„ son chalumeau mystérieux, composé de sept
„ tuyaux inégaux, mais propres à produire les
„ accords les plus justes & les plus parfaits. Les
„ orbes que décrivent les sept planetes dans
„ notre système solaire ont des diamètres diffé-
„ rents, & sont parcourus en des tems divers par
„ des corps inégaux pour la masse; cependant

„ c'est de l'ordre de leurs mouvemens que résulte l'harmonie que nous voyons dans les sphères." &c. (8)

VOILÀ donc le grand tout, l'ensemble des choses adoré & divinisé par les sages de l'antiquité; tandis que le vulgaire s'arrêtoit à l'emblème, au symbole sous lequel on lui montrait la nature, ses parties & ses fonctions personnifiées: son esprit borné ne lui permit jamais de remonter plus haut; il n'y eût que ceux qu'on jugea dignes d'être initiés aux mystères qui connurent la réalité masquée sous ces emblèmes.

EN effet les premiers instituteurs des nations & leurs successeurs dans l'autorité ne leur parlèrent que par des fables, des énigmes, des allégories qu'ils se réservèrent le droit de leur expliquer. Ce ton mystérieux étoit nécessaire, soit pour masquer leur propre ignorance, soit pour conserver leur pouvoir sur un vulgaire qui ne respecte pour l'ordinaire que ce qu'il ne peut comprendre. Leurs explications furent toujours dictées par l'intérêt, par l'imposture, ou par l'imagination en délire; elles ne firent de siècles en siècles que rendre plus méconnoissable la nature & ses parties, que, dans

(8) Ce Passage m'a été fourni par un ami; il est tiré d'un livre anglois intitulé *letters Concerning Mythology*. L'on ne peut guere douter que les plus sages d'entre les payens n'aient adoré la nature, que la Mythologie ou la Théologie payenne désignoient sous une infinité de noms & d'emblèmes différens. Apulée, tout Platonicien qu'il étoit & accoutumé aux notions mystiques & inintelligibles de son maître, appelle la nature *rerum natura parens, elementorum omnium Domina, saculorum progenies initialis.... matrem siderum, parentem temporum, orbisque totius dominam*. "C'est cette nature que les uns adoroient sous le nom de la mere des Dieux, d'autres sous le nom de *Venus*, de *Cérès*, de *Minerve*, &c. Enfin le Polythéisme des payens est parfaitement prouvé par ces paroles remarquables de Maxime de Madaure, qui, en parlant de la nature, dit, *ita fit ut, de ejus quasi membra carptim, varils supplicationibus presequimur, totum colere profecto videamur*.

l'origine l'on avoit voulu peindre ; elles furent remplacées par une foule de personnages fictifs, sous les traits desquels on les avoit représentées : les peuples les adorèrent sans pénétrer le vrai sens des fables emblématiques qu'on en racontoit ; ces personnages idéaux & leurs figures matérielles, dans lesquelles on crut que résidoit une vertu divine & mystérieuse, furent les objets de leur culte, de leurs craintes, de leurs espérances ; leurs actions étonnantes & incroyables furent une source inépuisable d'admiration & de rêveries, qui se transmirent d'âges en âges, & qui, nécessaires à l'existence des ministres des Dieux, ne firent que redoubler l'aveuglement du vulgaire ; il ne devina point que c'étoit la nature, ses parties, ses opérations, les passions de l'homme & ses facultés qu'on avoit accablées sous un amas d'allégories (9) ; il n'eût des yeux que pour les personnages emblématiques qui leur servoient de voile ; il leur attribua ses biens & ses maux ; il tomba dans toutes sortes de folies & de fureurs pour les rendre propices à ses vœux ; ainsi, faute de connoître la réalité des choses, son culte dégénéra souvent dans les plus cruelles extravagances & dans les folies les plus ridicules.

Tout nous prouve donc que la nature & ses parties diverses ont été par-tout les premières divinités des hommes. Des physiciens les observerent bien ou mal, & saisirent quelques-unes de

(9) Les passions des hommes & leurs facultés furent divinifiées, parce que les hommes ne purent en deviner les causes véritables. Comme les passions fortes semblent entraîner l'homme malgré lui, on attribua ces passions à un Dieu ou on les divinisa : c'est ainsi que l'amour devint Dieu. L'éloquence, la poésie, l'industrie furent divinifiées sous le nom d'*Hermès*, de *Mercure*, d'*Appollon*. Les remors furent appelés *furies*. Chez les Chrétiens la raison est encore divinifiée sous le nom de *verbe éternel*.

leurs propriétés & de leurs façons d'agir; des poètes les peignirent à l'imagination & leur prêterent du corps & de la pensée; le statuaire exécuta les idées des Poètes; des Prêtres ornerent ces divinités de mille attributs merveilleux & terribles; le peuple les adora; il se prosterna devant ces êtres si peu susceptibles d'amour ou de haine, de bonté ou de méchanceté; &, comme nous le verrons par la suite, il devint méchant & pervers pour plaire à ces puissances, qu'on lui peignit toujours sous des traits odieux.

A FORCE de raisonner & de méditer sur cette nature ainsi ornée, ou plutôt défigurée, les spéculateurs subséquents ne reconnurent plus la source d'où leurs prédécesseurs avoient puisé les Dieux & les ornements fantastiques dont ils les avoient parés. De Physiciens & de Poètes, transformés par le loisir & par de vaines recherches en Métaphysiciens ou en Théologiens, ils crurent avoir fait une importante découverte en distinguant subtilement la nature d'elle-même, de sa propre énergie, de sa faculté d'agir. Ils firent peu à peu de cette énergie un être incompréhensible qu'ils personnièrent, qu'ils appelèrent le moteur de la nature, qu'ils désignèrent sous le nom de *Dieu*, & dont jamais ils ne purent se former d'idées certaines. Cet être abstrait & métaphysique, ou plutôt ce mot, fut l'objet de leurs contemplations perpétuelles (10). Ils le regarderent non seulement comme un être réel, mais encore comme le plus important des êtres; & à force de rêver & de subtiliser, la nature disparut, elle fut dépouillée de ses droits, elle fut regardée comme une

(10) Le mot grec ΘΕΟΣ vient de *τίθω*, *pono*, *facio*, ou plutôt de *ΘΕΑΟΜΑΙ*, *specto*, *contemplan*.

masse privée de force & d'énergie, comme un amas ignoble de matieres purement passives, qui, incapable d'agir par elle-même, ne put plus être conçue agissante sans le concours du moteur qu'on lui avoit associé. Ainsi l'on préféra une force inconnue à celle que l'on eût été à portée de connoître, si l'on eût daigné consulter l'expérience; mais l'homme cesse bientôt de respecter ce qu'il entend, & d'estimer les objets qui lui sont familiers; il se figure du merveilleux dans tout ce qu'il ne conçoit pas; son esprit travaille sur-tout pour saisir ce qui semble échapper à ses regards, &, au défaut de l'expérience, il ne consulte plus que son imagination, qui le repaît de chimeres.

EN conséquence les spéculateurs, qui avoient subtilement distingué la nature de sa force, ont successivement travaillé à revêtir cette force de mille qualités incompréhensibles; comme ils ne virent point cet être, qui n'est qu'un mode, ils en firent un *esprit*, une intelligence, un être incorporel, c'est-à-dire, une substance totalement différente de tout ce que nous connoissons (11). Ils ne s'apperçurent jamais que toutes leurs inventions, & les mots qu'ils avoient imaginés ne servoient que de masque à leur ignorance réelle, & que toute leur science prétendue se bornoit à dire par mille détours qu'ils se trouvoient dans l'impossibilité de comprendre comment la nature agissoit. Nous nous trompons toujours faute d'étudier la nature; nous nous égarons toutes les fois que nous voulons en sortir; mais bientôt nous sommes forcés d'y rentrer, ou de substituer

(11) Voyez ce qui a été dit sur le système de la spiritualité dans la première partie de cet ouvrage; & Voyez la seconde note de Chap. VI. de celle-ci.

des mots que nous n'entendons par, aux choses que nous connoîtrions bien mieux si nous voulions les voir sans préjugés.

UN Théologien peut-il en bonne foi se croire plus éclairé pour avoir substitué les mots vagues d'*esprit*, de *substance incorporelle*, de *divinité*, &c. aux mots intelligibles de *matière*, de *nature*, de *mobilité*, de *nécessité*? Quoiqu'il en soit, ces mots obscurs une fois imaginés, il fallut leur attacher des idées; on ne put les puiser que dans les êtres de cette nature dédaignée, qui sont toujours les seuls que nous puissions connoître. Les hommes les puisèrent donc en eux-mêmes; leur ame servit de modele à l'ame universelle; leur esprit fut le modele de l'esprit qui regle la nature; leurs passions & leurs desirs furent le prototype des siens; leur intelligence fut le moule de la sienne; ce qui leur convenoit à eux-mêmes fut nommé l'ordre de la nature; cet ordre prétendu fut la mesure de sa sagesse; enfin les qualités que les hommes appellent des *perfections* en eux-mêmes, furent les modeles en petit des perfections divines. Ainsi, malgré tous leurs efforts, les Théologiens furent & seront toujours des *antropomorphistes*, ou ne pourront s'empêcher de faire de l'homme le modele unique de leur Divinité (12).

EN effet l'homme dans son Dieu ne vit & ne

(12) L'homme, dit Montaigne, ne peu être que ce qu'il est, ni imaginer que selon sa portée; il a beau s'évertuer, il ne connoit d'ame que la sienne. On disoit à un homme très célèbre que Dieu avoit fait l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu, répliqua ce philosophe. Xenophanes disoit que, si le bœuf ou l'éléphant sçavoient sculpter ou peindre, ils ne manqueroient pas de représenter la divinité sous leur propre figure, & qu'en cela ils auroient autant de raison que Polyclete ou Phidias en lui donnant la forme humaine. Nous voyons, dit Lamotte le Vayer, que la *Théantrophie* sert de fondement à tout le *Christianisme*.

verra jamais qu'un homme; il a beau subtiliser, il a beau étendre son pouvoir & ses perfections, il n'en fera jamais qu'un homme gigantesque, exagéré, qu'il rendra chimérique à force d'entasser sur lui des qualités incompatibles: il ne verra jamais en Dieu qu'un être de l'espece humaine, dont il s'efforcera d'aggrandir les proportions au point d'en faire un être totalement inconcevable. C'est d'après ces dispositions que l'on attribue l'intelligence, la sagesse, la bonté, la justice, la science, la puissance à la Divinité, parce que l'homme est intelligent lui-même; parce qu'il a l'idée de la sagesse dans quelques êtres de son espece; parce qu'il aime à trouver en eux des dispositions favorables pour lui-même; parce qu'il estime ceux qui montrent de l'équité; parce qu'il a lui-même des connoissances qu'il voit plus étendues dans quelques individus qu'en lui; enfin parce qu'il jouit de certaines facultés qui dépendent de son organisation. Bientôt il étend ou exagere toutes ces qualités; la vue des phénomènes de la nature, qu'il se sent incapable de produire ou d'imiter, le force à mettre de la différence entre son Dieu & lui; mais il ne sçait où s'arrêter; il craindroit de se tromper s'il osoit fixer les bornes des qualités qu'il lui assigne; le mot *infini* est le terme abstrait & vague dont il se sert pour les caractériser. Il dit que sa puissance est *infinie*: ce qui signifie qu'il ne conçoit pas où son pouvoir peut s'arrêter à la vue des grands effets dont il le fait l'auteur. Il dit que sa bonté, sa sagesse, sa science, sa clémence sont *infinies*: ce qui veut dire qu'il ignore jusqu'où ses perfections peuvent aller dans un être dont la puissance surpasse autant la sienne, il dit que ce Dieu est éternel, c'est-à-dire infini pour la durée; parce qu'il ne comprend pas qu'il

ait pu commencer ni qu'il puisse jamais cesser d'exister, ce qu'il estime un défaut dans les êtres transitoires qu'il voit se dissoudre & sujets à la mort. Il présume que la cause des effets dont il est témoin est nécessaire, immuable, permanente, & non sujette à changer comme toutes ses œuvres passagères qu'il connoit soumises à la dissolution, à la destruction, au changement de formes. Ce moteur prétendu étant toujours invisible pour l'homme, agissant d'une façon impénétrable & cachée, il croit que, semblable au principe caché qui anime son propre corps, ce Dieu est le mobile de l'univers; en conséquence il en fait l'ame, la vie, le principe du mouvement de la nature. Enfin quand, à force de subtiliser, il est parvenu à croire que le principe qui meut son corps est un *esprit*, une substance *immatérielle*, il fait son Dieu spirituel ou immatériel; il le fait immense, quoique privé d'étendue; il le fait immuable quoique capable de mouvoir la nature, & quoiqu'il le suppose l'auteur de tous les changemens qui se font dans la nature.

L'IDÉE de l'unité de Dieu fut une suite de l'opinion que ce Dieu étoit l'ame de l'univers: cependant elle ne put être que le fruit tardif des méditations humaines. (13) La vue des effets opposés & souvent contradictoires qui s'opéroient dans le monde, dut persuader qu'il devoit y avoir un grand nombre de puissances ou de causes distinctes & indépendantes les unes des autres; les

(13) L'idée de l'unité de Dieu, comme on sçait, conta la vie à Socrate. Les Athéniens traitèrent en Athée un homme qui ne croyoit qu'un Dieu. Platon n'osa pas rompre entièrement avec le polythéisme; il conserva *Venus* créatrice, *Pallas* déesse du pays, un *Jupiter* tout puissant. Les Chrétiens furent regardés comme des Athées par les payens parce qu'ils n'adoroient qu'un seul Dieu.

hommes ne purent imaginer que les effets si divers qu'ils voyoient, partissent d'une seule & même cause; ils admirent donc plusieurs causes ou Plusieurs Dieux agissans sur des principes différens; les uns furent regardés comme des puissances amies, les autres comme des puissances ennemies du genre humain. Telle est l'origine du dogme si ancien & si universel qui suppose dans la nature deux principes ou deux puissances opposées d'intérêts, & perpétuellement en guerre, à l'aide desquelles on crut expliquer ce mélange constant de biens & de maux, de prospérités & d'infortunes, en un mot, ces vicissitudes auxquelles le genre humain est sujet en ce monde. Voilà la source des combats que toute l'antiquité supposa entre des Dieux bons & méchans, entre *Osiris & Typhon*; *Orosimade & Arimane*; *Jupiter & les Titans*; *Jehovah & Satan*. Cependant pour leur propre intérêt les hommes ont toujours promis tout l'avantage de cette guerre à la Divinité bienfaisante, celle-ci, selon eux, devoit à la fin rester en possession du champ de bataille; il fut de l'intérêt des hommes que la victoire lui demeurât.

Lors même que les hommes ne reconnurent qu'un seul Dieu, ils supposèrent toujours que les différens départemens de la nature étoient par lui confiés à des puissances soumises à ses ordres supérieurs; sur lesquelles le souverain des Dieux se déchargeoit des soins de l'administration du monde. Ces Dieux subalternes furent multipliés à l'infini; chaque homme, chaque ville, chaque contrée eurent leurs Divinités locales & tutélaires; chaque événement heureux ou malheureux eut une cause divine, & fut la suite d'un décret souverain; chaque effet naturel, chaque opération,

chaque passion dépendirent d'une Divinité que l'imagination théologique, disposée à voir des Dieux par-tout & à toujours méconnoître la nature, embellit ou défigura, que la Poësie exagéra & anima dans ses peintures, que l'ignorance avide reçut avec empressement & soumission.

TELLE est l'origine du Polythéisme ; tels sont les fondemens & les titres de la hiérarchie que les hommes établirent entre les Dieux, parce qu'ils se sentirent toujours incapables de s'élever jusqu'à l'être incompréhensible qu'ils avoient reconnu pour le souverain unique de la nature, sans jamais en avoir des idées bien distinctes. Telle est la vraie généalogie de ces Dieux d'un ordre inférieur, que les peuples placèrent comme des moyennes proportionnelles entre eux & la cause première de toutes les autres causes. Chez les Grecs & les Romains nous voyons en conséquence les Dieux partagés en deux classes ; les uns furent appelés les *grands Dieux* (14), & formèrent un ordre aristocratique que l'on distingua des *Petits Dieux*, ou de la foule des Divinités payennes. Cependant les premiers comme les derniers furent soumis au *fatum*, c'est-à-dire, au Destin, qui n'est visiblement que la nature agissante par des loix nécessaires, rigoureuses, immuables : ce Destin fut regardé comme le Dieu des Dieux mêmes. On voit qu'il n'est autre chose que la né-

(14) Les Grecs nommoient les grands Dieux *Θεοὶ Κακοί* — *Cabiri*, les Romains les appelloient *Dii majorum gentium* ou *Dii consentes*, parce que toutes les nations s'étoient accordées à diviniser les parties les plus frappantes & les plus agissantes de la nature comme le soleil, le feu, la mer, le tems, &c. tandis que les autres Dieux étoient purement locaux, c'est-à-dire n'étoient révévés que dans des contrées particulières, ou par des particuliers ; on sçait qu'à Rome chaque citoyen avoit des Dieux pour lui tout seul qu'il adoroit sous le nom de *Penates*, de *Lares*, &c.

cessité personnifiée, & qu'il y avoit de l'inconséquence dans les payens à fatiguer de leurs sacrifices & de leurs prières des Divinités, qu'ils croyoient soumises elles-mêmes au Destin inexorable, dont il ne leur étoit jamais possible d'enfreindre les décrets. Mais les hommes cessent toujours de raisonner dès qu'il est question de leurs notions théologiques.

Ce qui vient d'être dit nous montre encore la source commune d'une foule de puissances mi-toyennes, subordonnées aux Dieux, mais supérieures aux hommes, dont on a rempli l'univers. (15) Elles furent vénérées sous les noms de *Nymphes*, de *Demi-Dieux*, d'*Anges*, de *Démons*, de bons & de mauvais *Génies*, d'*Esprits*, de *Héros*, de *Saints*, &c. Ces êtres constituèrent différentes classes de Divinités intermédiaires, qui devinrent les objets des espérances & des craintes, des consolations & des frayeurs des mortels; ceux-ci ne les inventèrent que dans l'impossibilité de concevoir l'être incompréhensible qui gouvernoit le monde en chef, & dans le désespoir de pouvoir traiter directement avec lui.

NÉANMOINS à force de méditer, quelques penseurs sont parvenus à n'admettre dans l'univers qu'une seule divinité dont la puissance & la sagesse suffisoient pour le gouverner. Ce Dieu fut regardé comme le monarque jaloux de la nature; on se persuada que ce seroit l'offenser que de donner des rivaux & des associés au souverain à qui seul étoient dûs les hommages de la terre; on crut

(15) Ce sont les Dieux que les Romains nommoient *Dii médiocres*; ils les regardoient comme des intercesseurs, des médiateurs, des puissances qu'il falloit révéler pour obtenir leurs faveurs ou pour détourner leur colère ou leur malin vouloir.

qu'il ne pouvoit s'accommoder d'un empire divisé; on supposa qu'un pouvoir infini & qu'une sagesse sans bornes n'avoient besoin ni de partage ni de secours. Ainsi quelques penseurs plus subtils que les autres n'ont admis qu'un seul Dieu, & se sont flattés d'avoir fait en cela une découverte très importante. Cependant dès le premier pas leur esprit dut être jetté dans les plus grands embarras par les contrariétés dont il fallut supposer ce Dieu l'auteur; en conséquence on fut forcé d'admettre dans ce Dieu Monarque des qualités contradictoires, incompatibles, disparates, qui s'excluoient les unes les autres; attendu qu'on lui voyoit produire à chaque instant des effets très opposés, & démentir évidemment les qualités qu'on lui avoit assignées. En supposant un Dieu, unique l'auteur de toute chose, on ne put se dispenser de lui attribuer une bonté, une sagesse, un pouvoir sans limites, d'après ses bienfaits, d'après l'ordre que l'on crut voir régner dans le monde, d'après les effets merveilleux qu'il y opéroit: mais d'un autre côté comment s'empêcher de lui attribuer de la malice, de l'imprudence, du caprice à la vue des désordres fréquents & des maux sans nombre dont le genre humain est si souvent la victime & dont ce monde est le théâtre? Comment éviter de le taxer d'imprudence, en le voyant continuellement occupé à détruire ses propres ouvrages? Comment ne pas soupçonner en lui de l'impuissance, en voyant l'inexécution perpétuelle des projets qu'on lui supposoit?

On crut trancher ces difficultés en lui créant des ennemis, qui, quoique subordonnés au Dieu suprême, ne laissoient pas de troubler son empire & de frustrer ses vues: on en avoit fait un Roi,

on lui donna des adversaires qui, malgré leur impuissance, voulurent lui disputer sa couronne. Telle est l'origine de la fable des *Titans* ou des *Anges rebelles* que leur orgueil fit plonger dans un abîme de misères, & qui furent changés en démons ou génies malfaisans; ceux-ci n'eurent d'autres fonctions que de rendre inutiles les projets du tout-puissant, de séduire & de soulever contre lui les hommes ses sujets (16).

EN conséquence de cette fable si ridicule le Monarque de la nature fut perpétuellement aux prises avec les ennemis qu'il s'étoit créés à lui-même; malgré sa puissance infinie, il ne voulut ou ne put totalement les réduire: jamais il n'eut des sujets bien soumis; il fut continuellement occupé à lutter, à récompenser ses sujets lorsqu'ils obéissoient à ses loix, à les punir quand ils avoient le malheur d'entrer dans les complots des ennemis de sa gloire. Par une suite de ces idées, empruntées de l'état de guerre où les Rois sont presque toujours sur la terre, il se trouva des hommes qui se donnerent pour les Ministres de Dieu, qui le firent parler, qui dévoilerent ses intentions cachées, qui montrèrent la violation de ses loix comme le plus affreux des crimes; les peuples ignorants reçurent ses decrets sans examen; ils ne virent point que c'étoit l'homme, & non le Dieu, qui leur parloit; ils ne sentirent point qu'il

(16) La fable des *Titans* ou des *Anges rebelles* est très ancienne & très répandue dans le monde: elle sert de fondement à la Théologie des Bramines de l'Indostan, ainsi qu'à celles des Prêtres Européens. Selon les Bramines tous les corps vivans sont animés par des *Anges* déchus, qui sous ces formes expient leur rébellion. Cette fable, ainsi que celle des *Démons*, fait jouer un rôle bien ridicule à la divinité; en effet elle suppose qu'elle se fait des adversaires pour s'exercer, se tenir en haleine, & pour faire éclater son pouvoir. Cependant ce pouvoir n'éclate aucunement, vu que, suivant les notions Théologiques, le *Diable* a bien plus d'adversaires que la Divinité.

devoit être impossible à de foibles créatures d'agir contre le gré d'un Dieu que l'on supposoit le créateur de tous les êtres, & qui ne pouvoit avoir d'ennemis dans la nature, que ceux qu'il s'étoit lui-même créés. On prétendit que l'homme, malgré sa dépendance propre & la toute-puissance de son Dieu, pouvoit l'offenser, étoit capable de le contrarier, de lui déclarer la guerre, de renverser ses desseins, de troubler l'ordre qu'il avoit établi : on supposa que ce Dieu, pour faire sans doute parade de sa puissance, s'étoit fait des ennemis à lui-même, afin d'avoir le plaisir de les combattre, sans vouloir ni les détruire ni changer leurs dispositions malheureuses. Enfin l'on crut qu'il avoit accordée à ses ennemis rebelles, ainsi qu'aux hommes, la liberté de violer ses ordres, d'anéantir ses projets, d'allumer sa bile, de faire taire sa bonté pour aimer sa justice. Dès lors on regarda tous les biens de cette vie, comme des récompenses, & les maux, comme des châtimens mérités. Le système de la liberté de l'homme ne semble inventé que pour le mettre à portée d'offenser son Dieu, & pour justifier celui-ci du mal qu'il fit à l'homme pour avoir usé de la liberté funeste qu'il lui avoit donnée.

Ces notions ridicules & contradictoires servirent néanmoins de base à toutes les superstitions du monde ; toutes ont cru par là rendre compte de l'origine du mal, & indiquer la cause pour laquelle le genre humain éprouvoit des misères. Cependant les hommes ne purent se dissimuler que souvent ils souffroient ici bas sans qu'aucun crime de leur part, sans qu'aucune transgression connue eût provoqué la colère de leur Dieu ; ils virent que ceux-mêmes qui remplissoient le plus fidèle-

ment ses ordres prétendus, étoient souvent enveloppés dans une ruine commune avec les téméraires violateurs de ses loix. Accoutumés à plier sous la force, à la regarder comme donnant des droits, à trembler sous leurs souverains terrestres, à leur supposer la faculté d'être iniques, à ne jamais leur disputer leur titres, à ne point critiquer la conduite de ceux qui ont la puissance en main, les hommes osèrent encore bien moins critiquer la conduite de leur Dieu ou l'accuser d'une cruauté non motivée. D'ailleurs les Ministres du Monarque céleste inventèrent des moyens de le disculper, & de faire retomber sur les hommes eux-mêmes la cause des maux ou des châtimens qu'ils éprouvoient ; en conséquence de la liberté qu'ils prétendirent avoir été donnée aux créatures, ils supposèrent que l'homme avoit péché, que sa nature s'étoit pervertie, que toute la race humaine portoit la peine encourue par les fautes de ses ancêtres, dont le Monarque implacable se vengeoit encore sur leur innocente postérité. On trouva cette vengeance très légitime, parce que, d'après des préjugés honteux, les hommes proportionnent bien plus les châtimens à la puissance & à la dignité de l'offensé, qu'à la grandeur ou à la réalité de l'offense. En conséquence de ce principe on pensa qu'un Dieu avoit indubitablement le droit de venger sans mesure & sans terme, les outrages faits à sa Majesté divine. En un mot, l'esprit Théologique se mit à la torture pour trouver les hommes coupables, & pour disculper la divinité des maux que la nature leur fait nécessairement éprouver. On inventa mille fables pour rendre raison de la façon dont le mal étoit entré dans ce monde ; & les vengeances du ciel parurent toujours très motivées, parce que l'on

crut

crut que les fautes commises contre un être infiniment grand & puissant, devoient être infiniment punies.

D'AILLEURS on voyoit que les puissances de la terre, même quand elles commettent les injustices les plus criantes, ne souffrent point qu'on les taxe d'être injustes, qu'on doute de leur sagesse, qu'on murmure de leur conduite. On se garda donc bien d'accuser d'injustice le despote de l'univers, de douter de ses droits, de se plaindre de ses rigueurs; on crut qu'un Dieu pouvoit tout se permettre contre les foibles ouvrages de ses mains, qu'il ne devoit rien à ses foibles créatures, qu'il étoit en droit d'exercer sur elles un empire absolu & illimité. C'est ainsi qu'en usent les tyrans de la terre, & leur conduite arbitraire servit de modele à celle que l'on prêta à la divinité; ce fut sur leur façon absurde & déraisonnable de gouverner qu'on fit à Dieu une jurisprudence particuliere. D'où l'on voit que les plus méchans des hommes ont servi de modeles à Dieu, & que le plus injuste des gouvernemens fut le modele de son administration divine. Malgré sa cruauté & sa déraison, l'on ne cessa jamais de le dire très juste & rempli de sagesse.

LES hommes en tout pays ont adoré des Dieux bizarres, injustes, sanguinaires, implacables dont jamais ils n'osèrent examiner les droits. Ces Dieux furent par-tout cruels, dissolus, partiaux; ils ressemblerent à ces tyrans effrénés, qui se jouent impunément de leurs sujets malheureux, trop foibles ou trop aveugles pour leur résister ou pour se soustraire au joug qui les accable. C'est un Dieu de cet affreux caractère que même aujourd'hui

l'on nous fait adorer; le Dieu des Chrétiens, comme ceux des Grecs & des Romains, nous punit en ce monde, & nous punira dans l'autre, des fautes dont la nature qu'il nous a donnée, nous a rendus susceptibles. Semblable à un Monarque enivré de son pouvoir, il fait une vaine parade de sa puissance, & ne paroît occupé que du plaisir puérile de montrer qu'il est le maître & qu'il n'est soumis à aucunes Loix. Il nous punit pour ignorer son essence inconcevable & ses volontés obscures. Il nous punit des transgressions de nos pères; ses caprices despotiques décident de notre sort éternel; c'est d'après ses décrets fatals que nous devenons ses amis ou ses ennemis, en dépit de nous-mêmes: il ne nous fait libres que pour avoir le plaisir barbare de nous châtier de l'abus nécessaire que nos passions ou nos erreurs nous font faire de notre liberté. Enfin la Théologie nous montre dans tous les âges les mortels punis pour des fautes inévitables & nécessaires, & comme les jouets infortunés d'un Dieu tyrannique, & méchant. (17)

C'EST sur ces notions déraisonnables que les Théologiens par toute la terre ont fondé les cul-

(17) La Théologie payenne ne montrait aux peuples dans la personne de leurs Dieux que des hommes dissolus, injustes, adulateurs, vindicatifs, punissant avec rigueur des crimes nécessaires & prédicts par les oracles. La Théologie Judaique & Chrétienne nous montre un Dieu partial qui choisit ou rejette, qui aime ou qui hait suivant son caprice; en un mot un Tyran qui se joue de ses créatures; qui punit en ce monde tout le genre humain pour la faute d'un seul homme; qui *prédestine* le plus grand nombre des mortels à être ses ennemis, afin de les punir pendant l'éternité, pour avoir reçu de lui la liberté de se déclarer contre lui. Toutes les religions du monde ont pour base la toute-puissance de Dieu sur l'homme, le despotisme de Dieu sur l'homme, & la déraison divine. De-là parmi les Chrétiens le dogme du *péché originel*; de-là les opinions théologiques sur la grâce, sur la nécessité d'un médiateur; en un mot, de-là cet océan d'absurdités dont la théologie chrétienne est remplie. Il paroît en général qu'un Dieu raisonnable ne conviendrait nullement aux intérêts des prêtres.

tes que les hommes devoient rendre à la divinité, qui, sans être liée envers eux, avoit le droit de les lier eux-mêmes: son pouvoir suprême la dispensa de tout devoir envers ses créatures, elles s'obstinèrent à se regarder comme coupables, toutes les fois qu'elles éprouverent des calamités. Ne soyons donc point étonnés si l'homme religieux fut dans des frayeurs & des tranfes continuelles; l'idée de Dieu lui rappella sans cesse celle d'un tyran impitoyable, qui se faisoit un jeu du malheur de ses sujets; ceux-ci, même sans le sçavoir, pouvoient à chaque instant encourir sa disgrâce; cependant ils n'osèrent jamais le taxer d'injustice, parce qu'ils crurent que la justice n'étoit point faite pour régler les actions d'un monarque tout-puissant que son rang élevé mettoit infiniment au-dessus de l'espèce humaine, tandis que néanmoins on s'étoit imaginé qu'il avoit formé l'univers uniquement pour elle.

C'EST donc faute de regarder les biens & les maux comme des effets également nécessaires; c'est faute de les attribuer à leurs véritables causes, que les hommes se sont créés des causes fictives, des divinités malfaisantes, dont rien ne put les désabuser. Cependant en considérant la nature, ils auroient pu voir que le mal physique est une suite nécessaire des propriétés particulières à quelques êtres; ils auroient reconnu que les pestes, les contagions, les maladies sont dûes à des causes physiques, à des circonstances particulières, à des combinaisons qui, quoique très naturelles, sont funestes à leur espèce, & ils auroient cherché dans la nature elle-même les remèdes propres à diminuer ou faire cesser les effets qui les faisoient souffrir. Ils auroient vu pareillement que

le mal moral n'étoit qu'une suite nécessaire de leurs mauvaises institutions; que ce n'étoit point aux Dieux du ciel, mais à l'injustice des Princes de la terre qu'étoient dûes les guerres, les disettes, les famines, les revers, les calamités, les vices & les crimes dont ils gémissent si souvent. Ainsi pour écarter ces maux, ils n'eussent point inutilement étendu leurs mains tremblantes vers des phantômes incapables de les soulager, & qui ne sont point les auteurs de leurs peines; ils eussent cherché dans une administration plus sensée, dans des loix plus équitables, dans des institutions plus raisonnables les remèdes à ces infortunes qu'ils attribuent fausement à la vengeance d'un Dieu, qu'on leur peint comme un tyran, en même tems qu'on leur défend de douter de sa justice & de sa bonté.

EN effet, on ne cesse de répéter aux hommes que leur Dieu est infiniment bon, qu'il ne veut que le bien de ses créatures, qu'il n'a tout fait que pour elles : malgré ces assurances si flatteuses l'idée de sa méchanceté sera nécessairement la plus forte; elle est bien plus propre à fixer l'attention des mortels que celle de sa bonté; cette idée noire est toujours celle qui se présente la première à l'esprit, toutes les fois qu'il s'occupe de la divinité. L'idée du mal fait nécessairement sur l'homme une impression bien plus vive que celle du bien; par conséquent le Dieu bienfaisant sera toujours éclipsé par le Dieu redoutable. Ainsi, soit qu'on admette plusieurs divinités opposées d'intérêts, soit qu'on ne reconnoisse qu'un seul Monarque dans l'univers, le sentiment de la crainte l'emportera nécessairement sur celui de l'amour; on n'adore le Dieu bon que pour l'empêcher d'exer-

cer ses caprices, ses fantaisies, sa malice; c'est toujours l'inquiétude & la terreur qui mettent l'homme à ses pieds; c'est sa rigueur & sa sévérité qu'il cherche à désarmer. En un mot, quoique par-tout l'on nous assure que la divinité est remplie de miséricorde, de clémence, de bonté, c'est toujours à un génie malfaisant, à un maître capricieux, à un Démon redouté à qui l'on rend par-tout des hommages serviles & un culte dicté par la crainte.

Ces dispositions n'ont rien qui doive nous surprendre; nous ne pouvons sincèrement accorder notre confiance & notre amour qu'à ceux en qui nous trouvons une volonté permanente de nous faire du bien; dès que nous avons lieu de soupçonner en eux la volonté, le pouvoir ou le droit de nous nuire, leur idée nous afflige, nous les craignons & nous prenons de la défiance contre eux; nous les haïssons au fond du cœur, même sans oser nous l'avouer. Si la divinité doit être regardée comme la source commune des biens & des maux qui arrivent en ce monde; si elle a tantôt la volonté de rendre les hommes heureux & tantôt celle de les plonger dans la misère ou de les punir avec rigueur; les hommes doivent nécessairement redouter ses caprices ou sa sévérité, & en être bien plus occupés que de sa bienfaisance, qu'ils voient se démentir si souvent. Ainsi l'idée de leur Monarque céleste doit toujours les inquiéter; la sévérité de ses jugemens doit les faire trembler bien plus, que ses bienfaits ne peuvent les consoler ou les rassurer.

Si l'on fait attention à cette vérité, on sentira pourquoi toutes les nations de la terre ont trem-

blé devant les Dieux & leur ont rendu des cultes bizarres, insensés, lugubres & cruels ; ils les ont servis comme des despotes peu d'accord avec eux-mêmes, ne connoissant d'autres regles que leurs fantaisies, tantôt favorables, & plus souvent nuisibles à leurs sujets, en un mot, comme des maîtres inconstans, moins aimables par leurs bienfaits, que redoutables par leurs châtimens, par leur malice, par leurs rigueurs, que l'on n'osa jamais trouver injustes ou excessives. Voilà pourquoi nous voyons les adorateurs d'un Dieu, que l'on montre sans cesse comme le modele de la bonté, de l'équité & de toutes les perfections, se livrer aux plus cruelles extravagances contre eux-mêmes, dans la vue de se punir & de prévenir la vengeance céleste, & commettre contre les autres les crimes les plus affreux, quand ils croient par là désarmer la colere, apaiser la justice & rappeler la clémence de leur Dieu. Tous les systêmes religieux des hommes, leurs sacrifices, leurs prieres, leurs pratiques & leurs cérémonies n'ont eu jamais pour objet que de détourner la fureur de la divinité, de prévenir ses caprices & d'exciter en elle le sentiment de la bonté, dont on la voyoit se départir à tout moment. Tous les efforts, toutes les subtilités de la théologie n'ont eu pour but que de concilier dans le souverain de la nature, les idées discordantes qu'elle avoit elle-même fait naître dans l'esprit des mortels. L'on pourroit justement la définir l'art de composer des chimeres en combinant ensemble des qualités impossibles à concilier.





CHAPITRE III.

Idées confuses & contradictoires de la Théologie.

Tout ce qui vient d'être dit nous prouve que, malgré tous les efforts de leur imagination, les hommes n'ont jamais pu s'empêcher de puiser dans leur propre nature les qualités qu'ils ont assignées à l'être qui gouvernoit l'univers. Nous avons déjà entrevu les contradictions nécessairement résultantes du mélange incompatible de ces qualités humaines, qui ne peuvent convenir à un même sujet, vû qu'elles se détruisent les unes les autres: les Théologiens eux-mêmes ont senti les difficultés insurmontables que leurs divinités présentèrent à la raison; ils ne purent s'en tirer qu'en défendant de raisonner, qu'en déroutant les esprits, qu'en embrouillant de plus en plus les idées déjà si confuses & si discordantes qu'ils donnoient de leur Dieu; par ce moyen ils l'envelopperent de nuages, ils le rendirent inaccessible, & ils devinrent les maîtres d'expliquer à leur fantaisie les voies de l'être énigmatique qu'ils faisoient adorer. Pour cet effet ils l'exagérèrent de plus en plus; ni le tems, ni l'espace, ni la nature entière ne purent contenir son immensité, tout en lui devint un mystère impénétrable. Quoique l'homme dans l'origine eût emprunté de lui-même les couleurs & les traits primitifs dont il composa son Dieu; quoiqu'il en eût fait un Monarque puissant, jaloux, vindicatif, qui pouvoit être injuste sans

blesser sa justice, en un mot semblable aux Princes les plus pervers; la Théologie, à force de reveries, perdit, comme on a dit, la nature humaine de vue, & pour rendre la divinité plus différente de ses créatures, elle lui assigna en outre des qualités si merveilleuses, si étranges, si éloignées de tout ce que notre esprit peut concevoir, qu'elle s'y perdit elle-même; elle se persuada, sans doute que, par là même, ces qualités étoient divines; elle les crut dignes de Dieu, parce que nul homme ne put s'en faire aucune idée. On parvint à persuader aux hommes qu'il falloit croire ce qu'ils ne pouvoient concevoir; qu'il falloit recevoir avec soumission des systêmes improbables & des conjectures contraires à la raison; que cette raison étoit le sacrifice le plus agréable que l'on pût faire à un maître fantasque, qui ne vouloit pas que l'on fit usage de ses dons. En un mot, on fit croire aux mortels qu'ils n'étoient pas faits pour comprendre la chose la plus importante pour eux. (18) D'un autre côté l'homme se persuada que les attributs gigantesques, & vraiment incompréhensibles que l'on assignoit à son Monarque céleste, mettoient entre lui & ses esclaves un intervalle assez grand, pour que ce maître superbe ne fût point offensé de la comparaison; il se promit que son despote orgueilleux lui sauroit gré des efforts qu'il feroit pour le rendre plus grand, plus merveilleux, plus puissant, plus arbitraire, plus inaccessible aux regards de ses foibles sujets. Les hommes sont toujours dans l'idée, que ce qu'ils

(18) Il est évident que toute religion est fondée sur le principe absurde, que l'homme est obligé de croire fermement ce qu'il est dans l'impossibilité la plus totale de comprendre. Suivant les notions de la Théologie même, l'homme par sa nature doit être dans une ignorance invincible relativement à Dieu.

ne peuvent concevoir est bien plus noble & plus respectable, que ce qu'ils sont à portée de comprendre: il s'imaginent que leur Dieu, comme les Tyrans, ne veut point être vu de trop près.

Ce sont ces préjugés qui paroissent avoir fait éclore ces qualités merveilleuses, ou plutôt intelligibles, que la Théologie prétendit convenir exclusivement au souverain du monde. L'esprit humain, que son ignorance invincible & ses craintes réduisoient au désespoir, enfanta les notions obscures & vagues dont il orna son Dieu; il crut ne pouvoir point lui déplaire, pourvu qu'il le rendît totalement incommensurable ou impossible à comparer avec ce qu'il connoît de plus sublime & de plus grand. De là cette foule d'attributs négatifs, dont des rêveurs ingénieux ont successivement embelli le phantôme de la Divinité; afin d'en former un être distingué de tous les autres, ou qui n'eut rien de commun avec ce que l'esprit humain a la faculté de connoître.

Les attributs Théologiques ou métaphysiques de Dieu ne sont en effet que de pures négations des qualités qui se trouvent dans l'homme, ou dans tous les êtres qu'il connoît: ces attributs supposent la Divinité exempte de ce qu'il nomme en lui-même, ou dans tous les êtres qui l'entourent, des foiblesses & des imperfections. Dire que *Dieu est infini*, c'est, comme on a déjà pu le voir, affirmer qu'il n'est point, comme l'homme, ou comme tous les êtres que nous connoissons, circonscrit par les bornes de l'espace (19). Dire que

(19) Hobbes dit que tout ce que nous imaginons est fini, & qu'ainsi le mot INFINI ne peut former aucune idée ni aucune notion.

Dieu est *éternel*, signifie qu'il n'a point eu, comme nous, ou comme tout ce qui existe, un commencement, & qu'il n'aura point de fin; dire que Dieu est *immuable*, c'est prétendre qu'il n'est point, comme nous, ou comme tout ce qui nous environne, sujet au changement. Dire que Dieu est *immatériel*, c'est avancer que sa substance ou son essence sont d'une nature que nous ne concevons point, mais qui doit être dès lors totalement différente de tout ce que nous connoissons.

C'EST de l'amas confus de ces qualités négatives que résulte le Dieu Théologique, ce tout métaphysique dont il sera toujours impossible à l'homme de se faire aucune idée. Dans cet être abstrait tout est infinité, immensité, spiritualité, omniscience, ordre, sagesse, intelligence, puissance sans bornes. En combinant ces mots vagues ou ces modifications, l'on crut faire quelque chose; on étendit ces qualités par la pensée, & l'on crut avoir fait un Dieu, tandis qu'on ne fit qu'une chimère. On s'imagina que ces perfections ou qualités devoient convenir à ce Dieu, parce qu'elles ne conviennent à rien de ce que nous connoissons; on crut qu'un être incompréhensible devoit avoir des qualités inconcevables; voilà les matériaux dont la Théologie se sert pour composer le phantôme inexplicable devant lequel elle ordonne au genre humain de tomber à genoux.

Un Théologien parle sur le même ton „ le mot même *infini* confond, dit-il, nos idées sur Dieu, & rend le plus parfait des êtres „ parfaitement inconnu pour nous: car le mot *infini* n'est qu'une „ négation, qui signifie ce qui n'a ni fin, ni limites, ni mesure, & „ & par conséquent ce qui n'a point de nature positive & déterminée, „ née, & partant rien du tout.” Il ajoute qu'il n'y a que l'habitude qui ait fait adopter ce mot, qui sans cela nous paroîtroit vuide de sens & une contradiction. „ V. Sherlock *Vindic. Of trinity*, p. 77.

NÉANMOINS un être si vague, si impossible à concevoir ou à définir, si éloigné de tout ce que les hommes peuvent connoître ou sentir, n'est guere propre à fixer leurs regards inquiets; leur esprit a besoin d'être arrêté par des qualités qu'il soit à portée de connoître & de juger. Ainsi après avoir subtilisé ce Dieu métaphysique, & l'avoir rendu en idée si différent de tout ce qui agit sur les sens, la Théologie se trouve forcée de le rapprocher de l'homme dont elle l'avoit tant éloigné; elle en refait un homme par les qualités *morales* qu'elle lui assigne; elle sent que sans cela on ne pourroit persuader aux mortels qu'il puisse y avoir des rapports entre eux & l'être vague, aérien, fugitif, incommensurable qu'on leur fait adorer; elle s'apperçoit que ce Dieu merveilleux n'est propre qu'à exercer l'imagination de quelques penseurs dont le cerveau s'est accoutumé à travailler sur des chimères, ou à prendre des mots pour des réalités: enfin elle voit qu'il faut au plus grand nombre des enfans matériels de la terre, un Dieu plus analogue à eux, plus sensible, plus connoissable. En conséquence la Divinité, malgré son essence ineffable ou divine, est revêtue de qualités humaines, & l'on ne sentit jamais leur incompatibilité avec un être que l'on avoit fait essentiellement différent de l'homme, & qui ne peut par conséquent avoir ses propriétés ni être modifié comme lui. L'on ne vit point qu'un Dieu immatériel & dépourvu d'organes corporels ne pouvoit ni agir ni penser comme un être matériel que son organisation particulière rend susceptible des qualités, des sentimens, des volontés, des vertus que nous trouvons en lui. La nécessité de rapprocher Dieu de ses créatures a fait passer sur ces contradictions palpables, & la Théologie

s'obstine toujours à lui attribuer des qualités que l'esprit humain tenteroit vainement de concevoir ou de concilier. Selon elle, un pur esprit est le moteur du monde matériel; un être immense peut remplir l'espace sans en exclure pourtant la nature; un être immuable est la cause des changemens continuels qui s'operent dans le monde; un être tout-puissant ne peut empêcher le mal qui lui déplaît; la source de l'ordre est forcée de permettre le désordre, en un mot les qualités merveilleuses du Dieu Théologique sont à chaque instant démenties.

Nous ne trouvons pas moins de contradictions & d'incompatibilités dans les perfections ou qualités humaines qu'on a cru devoir lui attribuer, pour que l'homme s'en fit une idée. Ces qualités, que l'on nous dit que Dieu possède *éminemment*, se démentent à chaque instant. On nous assure qu'il est bon; la bonté est une qualité connue, vû qu'elle se rencontre dans quelques êtres de notre espece; nous desirons surtout la trouver dans ceux de qui nous dépendons; on prétend que la bonté de Dieu se montre dans toutes ses œuvres; cependant nous ne donnons le titre de bon qu'à ceux d'entre les hommes dont les actions ne produisent sur nous que des effets que nous approuvons; le maître de la nature a-t-il donc cette bonté? N'est-il pas l'auteur de toutes choses? Dans ce cas ne sommes-nous pas forcés de lui attribuer également les douleurs de la goutte, les ardeurs de la fièvre, les contagions, les famines, les guerres qui désolent l'espece humaine? Lorsque je suis en proie aux douleurs les plus aiguës; lorsque je languis dans l'indigence & les infirmités, lorsque je gémis sous l'oppression, où est la bonté de Dieu pour

moi? Lorsque des Gouvernemens négligents ou pervers produisent & multiplient la misère, la stérilité, la dépopulation & les ravages dans ma patrie, où est la bonté de Dieu pour elle? Lorsque des révolutions terribles, des déluges, des tremblemens de terre, bouleversent une grande partie du globe que j'habite, où est la bonté de ce Dieu, où est le bel ordre que sa sagesse a mis dans l'univers? Comment démêler les preuves de sa providence bienfaisante, lorsque tout semble annoncer qu'elle se joue de l'espece humaine? Que penser de la tendresse d'un Dieu qui nous afflige, qui nous éprouve, qui se plait à contrister ses enfans? que deviennent ces *causes finales*, si faussement supposées, & qu'on nous donne comme les preuves les plus fortes de l'existence d'un Dieu sage & tout-puissant, qui néanmoins ne put conserver son ouvrage qu'en le détruisant, & qui n'a pu tout d'un coup lui donner le degré de perfection & de consistance dont il étoit susceptible? On nous assure que Dieu n'a créé l'univers que pour l'homme, qu'il a voulu que sous lui il fût Roi de la nature. Foible Monarque! dont un grain de sable, dont quelques atômes de bile, dont quelques humeurs déplacées détruisent l'existence & le regne, tu prétends qu'un Dieu bon a tout fait pour toi? Tu veux que la nature entière soit ton domaine & tu ne peux te défendre contre les plus légers de ses coups! tu te fais un Dieu pour toi tout seul, tu supposes qu'il veille à ta conservation, tu crois qu'il s'occupe de ton bonheur, tu t'imagines qu'il a tout créé pour toi; & d'après ces idées présomptueuses tu prétends qu'il est bon! ne vois-tu pas qu'à chaque instant sa bonté pour toi se dément? Ne vois-tu pas que ces bêtes que tu crois soumises à ton empire dévorent souvent

tes semblables, que le feu les consume, que l'océan les engloutit, que ces élémens, dont tu admires l'ordre, les rendent les victimes de leurs affreux désordres? Ne vois-tu pas que cette force, que tu appelles ton Dieu, que tu prétends ne travailler que pour toi, que tu supposes uniquement occupée de ton espèce, flattée de tes hommages, touchée de tes prières, ne peut être appelée bonne puisqu'elle agit nécessairement? En effet, même dans tes idées, ce Dieu est une cause universelle, qui doit songer au maintien du grand tout dont tu l'as si follement distingué? Cet être n'est-il donc pas, selon toi-même, le Dieu de la nature, le Dieu des mers, des fleuves, des montagnes, de ce globe, où tu n'occupes qu'une si petite place, de tous ces autres globes que tu vois rouler dans l'espace autour du soleil qui t'éclaire? cesse donc de t'obstiner à ne voir que toi seul dans la nature; ne te flatte pas que le genre humain, qui se renouvelle & disparoît comme les feuilles des arbres, puisse absorber tous les soins & la tendresse de l'agent universel, qui selon toi règle les destins de toutes choses.

Qu'EST-CE que la race humaine comparée à la terre? qu'est-ce que cette terre comparée au soleil? Qu'est-ce que notre soleil comparé à cette foule de soleils qui, à des distances immenses, remplissent la voûte du firmament, non pour réjouir tes regards, non pour exciter ton admiration, comme tu te l'imagines; mais pour occuper la place que la nécessité leur assigne. O homme faible & vain! remets-toi donc à ta place; reconnois par-tout les effets de la nécessité; reconnois dans tes biens & tes maux les différentes façons d'agir des êtres doués de propriétés diverses dont la na-

ture est l'assemblage, & ne suppose plus à son prétendu moteur une bonté ou une malice incompatibles, des qualités humaines, des idées & des vues qui n'existent qu'en toi-même.

EN dépit de l'expérience, qui dément à chaque instant les vues bienfaisantes que les hommes supposent à leur Dieu, ils ne cessent de l'appeler bon : lorsque nous nous plaignons des désordres & des calamités, dont nous sommes si souvent les victimes & les témoins, on nous assure que ces maux ne sont qu'apparens; on nous dit que si notre esprit borné pouvoit sonder les profondeurs de la sagesse divine & les trésors de sa bonté, nous verrions toujours les plus grands biens résulter de ce que nous appellons des maux. Malgré ces réponses frivoles, nous ne pouvons jamais trouver du bien que dans les objets qui nous affectent d'une façon favorable à notre existence actuelle; nous serons toujours forcés de trouver du désordre & du mal dans tout ce qui nous affectera, même en passant, d'une façon douloureuse; si Dieu est l'auteur des causes qui produisent en nous ces deux façons de sentir si opposées, nous serons obligés d'en conclure qu'il est tantôt bon & tantôt méchant; à moins qu'on ne voulût convenir qu'il n'est ni l'un ni l'autre, & qu'il agit nécessairement. Un monde où l'homme éprouve tant de maux, ne peut être soumis à un Dieu parfaitement bon; un monde où l'homme éprouve tant de biens, ne peut être gouverné par un Dieu méchant. Il faut donc admettre deux principes également puissants, opposés l'un à l'autre; ou bien il faut convenir que le même Dieu est alternativement bon & méchant; ou enfin il faut avouer que ce Dieu ne peut agir autrement

qu'il ne fait; dans ce cas ne seroit-il pas inutile de l'adorer ou de le prier? vû qu'il ne seroit alors que le *Destin*, la nécessité des choses; ou du moins, il seroit soumis aux regles invariables qu'il se seroit imposées à lui-même.

Pour justifier ce Dieu des maux qu'il fait éprouver au genre humain, on nous dit qu'il est juste, & que ces maux sont des châtimens qu'il inflige pour les injures qu'il a reçues des hommes. Ainsi l'homme a le pouvoir de faire souffrir son Dieu! mais pour offenser quelqu'un, il faut supposer des rapports entre nous & celui que nous offensois; quels sont les rapports qui peuvent subsister entre les foibles mortels & l'être infini qui a créé le monde? Offenser quelqu'un, c'est diminuer la somme de son bonheur, c'est l'affliger, c'est le priver de quelque chose, c'est lui faire éprouver un sentiment douloureux. Comment est-il possible que l'homme puisse altérer le bien-être du souverain tout-puissant de la nature, dont le bonheur est inaltérable? Comment les actions physiques d'un être matériel peuvent-elles influencer sur une substance immatérielle, & lui faire éprouver des sentimens incommodes? Comment une foible créature, qui a reçu de Dieu son être, son organisation, son tempérament, d'où résultent ses passions, sa façon d'agir & de penser, peut-elle agir contre le gré d'une force irrésistible, qui ne consent jamais au désordre ou au péché?

D'un autre côté la justice, d'après les seules idées que nous puissions nous en former, suppose une disposition permanente de rendre à chacun ce qui lui est dû; or la Théologie nous répète
sans

sans cesse que Dieu ne nous doit rien; que les biens qu'il nous accorde sont des effets gratuits de sa bonté, & que, sans blesser son équité, il peut disposer à son gré des ouvrages de ses mains, & même les plonger, s'il lui plaisoit, dans l'abîme de la misère. Mais en cela je ne vois pas l'ombre de la justice; je n'y vois que la plus affreuse des tyrannies; j'y trouve l'abus le plus révoltant de la puissance. En effet ne voyons-nous pas l'innocence souffrir, la vertu dans les larmes, le crime triomphant & récompensé sous l'empire de ce Dieu dont on vante la justice (20)? Ces maux sont passagers, dites-vous, ils n'auront qu'un tems. A la bonne heure, mais votre Dieu est donc injuste au moins pour quelque tems? C'est, direz-vous, pour leur bien qu'il châtie ses amis. Mais, s'il est bon, comment peut-il consentir à les laisser souffrir, même pour un tems? S'il sait tout, qu'a-t-il besoin d'éprouver ses favoris dont il n'a rien à craindre? S'il est vraiment tout-puissant, ne pourroit-il pas leur épargner ces infortunes passagères & leur procurer tout d'un coup une félicité durable? Si sa puissance est inébranlable qu'a-t-il besoin de s'inquiéter des vains complots que l'on voudroit faire contre lui?

QUEL est l'homme rempli de bonté & d'humana-

(20) *Dies deficiet, si velim numerare quibus bonis malè evenerit; nec minus si commentorem quibus malis optimè.*

CICER. DE NAT. DEOR. Lib. 5.

Si un Roi vertueux possédoit l'anneau de Gyges, c'est-à-dire, avoit la faculté de se rendre invisible, ne s'en serviroit-il pas pour remédier aux abus, pour récompenser les bons, pour prévenir les complots des méchants, en un mot pour faire régner l'ordre & le bonheur dans ses Etats? Dieu est un Monarque invisible & tout-puissant, cependant ses Etats sont le théâtre du crime & du désordre, il ne remédie à rien.

Tome II.

E

nité qui ne desirât de tout son cœur de rendre ses semblables heureux? Si Dieu surpasse en bonté tous les êtres de l'espece humaine, pourquoi ne fait-il point usage de sa puissance infinie pour les rendre tous heureux? Cependant, nous voyons que sur la terre presque personne n'a lieu d'être satisfait de son sort. Contre un mortel qui jouit, on en voit des millions qui souffrent; contre un riche qui vit dans l'abondance, il est des millions de pauvres qui manquent du nécessaire; des nations entieres gémissent dans l'indigence pour satisfaire les passions de quelques Princes, de quelques grands que toutes leurs vexations ne rendent pas plus fortunés pour celà. En un mot, sous un Dieu tout-puissant, dont la bonté n'a point de bornes, la terre est par-tout arrosée des larmes des misérables. Que répond-on à tout cela? On nous dit froidement, que *les jugemens de Dieu sont impénétrables*; en ce cas, demanderai-je, de quel droit voulez vous en raisonner? Sur quel fondement lui attribuez-vous une vertu que vous ne pouvez point pénétrer? Quelle idée vous formez-vous d'une justice qui ne ressemble jamais à celle de l'homme?

ON nous dit que la justice de Dieu est balancée par sa clémence, sa miséricorde & sa bonté. Mais qu'entendons-nous par clémence? N'est-elle pas une dérogation aux regles séveres d'une justice exacte & rigoureuse, qui fait que l'on remet à quelqu'un le châtimement qu'il avoit mérité? Dans un Prince, la clémence est, ou une violation de la justice, ou l'exemption d'une loi trop dure; les loix d'un Dieu infiniment bon, équitable & sage peuvent-elles donc être trop séveres, & s'il est vraiment immuable peut-il y déroger un in-

stant? Nous approuvons néanmoins la clémence dans un souverain, quand sa trop grande facilité ne devient pas nuisible à la société; nous l'estimons, parce qu'elle annonce en lui de l'humanité, de la douceur, une ame compatissante & noble, qualités que dans nos maîtres nous préférons à la rigueur, à la dureté, à l'inflexibilité. D'ailleurs les loix humaines sont défectueuses; elles sont souvent trop sévères; elles ne peuvent prévoir toutes les circonstances & tous les cas; les châtimens qu'elles décernent ne sont pas toujours justes & proportionnés aux délits. Il n'en est point ainsi des loix d'un Dieu que nous supposons parfaitement juste & sage; ses loix doivent être si parfaites, que jamais elles ne puissent souffrir d'exceptions; la Divinité ne peut, par conséquent, jamais y déroger sans blesser son immuable équité.

La vie future fut inventée pour mettre à couvert la justice de la Divinité, & pour la disculper des maux que souvent elle fait éprouver en ce monde à ses plus grands favoris: c'est là, nous dit-on, que le Monarque céleste doit procurer à ses élus un bien-être inaltérable, qu'il leur avoit refusé sur la terre; c'est là qu'il dédommagera ceux qu'il aime des injustices passagères, des épreuves affligeantes qu'il leur avoit fait supporter ici bas. Cependant cette invention est-elle faite pour nous donner des idées bien claires & bien propres à justifier la Providence? Si Dieu ne doit rien à ses créatures, sur quel fondement pourroient-elles attendre dans l'avenir un bonheur plus réel & plus constant, que celui dont elles jouissent à présent? Ce sera, dit-on, fondées sur ses promesses, contenues dans ses oracles révélés. Mais est-il bien sûr que ces oracles sont émanés de lui?

D'un autre côté le système de l'autre vie ne justifie pas ce Dieu d'une injustice au moins passagere; or une injustice, même passagere, ne détruit-elle point l'immutabilité que l'on attribue à la Divinité? Enfin un être tout-puissant, que l'on fait l'auteur de toutes choses, n'est-il pas lui-même la cause première ou le complice des offenses qu'on lui fait? N'est-il pas le véritable auteur du mal ou du péché qu'il permet, tandis qu'il pourroit l'empêcher; & dans ce cas peut-il avec justice punir ceux qui s'en rendent coupables?

L'on entrevoit déjà la foule des contradictions & des hypotheses extravagantes auxquelles les attributs que la Théologie prête à son Dieu, doivent nécessairement donner lieu. Un être revêtu à la fois de tant de qualités discordantes fera toujours indéfinissable, ne présentera que des notions qui se détruisent les unes les autres, & il sera par conséquent un être de raison. Ce Dieu a, dit-on, créé le ciel, la terre & tous les êtres qui les habitent en vue de sa propre gloire. Mais un Monarque supérieur à tous les êtres, qui n'a point de rivaux ni d'égaux dans la nature, qui ne peut être comparé à aucunes de ses créatures, peut-il être animé du desir de la gloire? Peut-il craindre d'être avili aux yeux de ses semblables? a-t-il besoin de l'estime, des hommages, de l'admiration des hommes? L'amour de la gloire n'est en nous que le desir de donner à nos semblables une haute idée de nous-mêmes; cette passion est louable, lorsqu'elle nous détermine à faire des choses utiles & grandes; mais plus souvent encore elle n'est qu'une foiblesse attachée à notre nature, elle n'est qu'un desir de nous distinguer des êtres avec qui nous nous comparons. Le Dieu dont on nous

parle doit être exempt de cette passion : il n'a point de semblables, il n'a point d'émules, il ne peut s'offenser des idées que l'on a de lui, sa puissance ne peut souffrir aucune diminution, rien ne peut troubler son éternelle félicité, ne faut-il pas en conclure qu'il ne peut être ni susceptible de désirer la gloire, ni sensible aux louanges & à l'estime des hommes ? Si ce Dieu est jaloux de ses prérogatives, de ses titres, de son rang, de sa gloire, pourquoi souffre-t-il que tant d'hommes puissent l'offenser ? pourquoi permet-il que tant d'autres aient de lui des opinions si défavorables ? pourquoi s'en trouve-t-il quelques-uns qui ont la témérité de lui refuser l'encens dont son orgueil est si flatté ? Comment permet-il qu'un mortel comme moi ose attaquer ses droits, ses titres, son existence même ? C'est pour te punir, dites-vous, d'avoir abusé de ses graces. Mais pourquoi permet-il que j'abuse de ses graces ? ou pourquoi les graces qu'il me donne, ne sont-elles pas suffisantes pour me faire agir selon ses vues ? C'est qu'il t'a fait libre. Pourquoi m'a-t-il accordé une liberté dont il devoit prévoir que je pourrois abuser ? Est-ce donc un présent bien digne de sa bonté qu'une faculté qui me met à portée de braver sa toute-puissance, de lui débaucher ses adorateurs, de me rendre moi-même éternellement malheureux ? N'eût il pas été plus avantageux pour moi de n'être jamais né, ou du moins d'avoir été mis au rang des brutes ou des pierres, que d'être malgré moi placé parmi les êtres intelligens pour y exercer le fatal pouvoir de me perdre sans ressources, en outrageant ou en méconnoissant l'arbitre de mon sort ? Dieu n'eût-il pas bien mieux montré sa bonté toute-puissante à mon égard, & n'eut-il pas travaillé plus efficacement à sa propre gloire

s'il m'eût forcé de lui rendre mes hommages, & par là de mériter un bonheur ineffable?

LE système si peu fondé de la liberté de l'homme, que nous avons détruit ci-devant, fut visiblement imaginé pour laver l'auteur de la nature du reproche qu'on doit lui faire d'être l'auteur, la source, la cause primitive des crimes de ses créatures. En conséquence de ce présent funeste, donné par un Dieu bon, les hommes, suivant les idées sinistres de la Théologie, seront pour la plupart éternellement punis de leurs fautes en ce monde. Des supplices recherchés & sans fin sont, par la justice d'un Dieu miséricordieux, réservés à des êtres fragiles, pour des délits passagers, pour de faux raisonnemens, pour des erreurs involontaires, pour des passions nécessaires qui dépendent du tempérament que ce Dieu leur a donné, des circonstances où il les a placés, ou, si l'on veut, de l'abus de cette prétendue liberté qu'un Dieu prévoyant n'auroit jamais dû accorder à des êtres capables d'en abuser. Appellerions-nous bon, raisonnable, juste, clément, miséricordieux un pere qui armeroit la main d'un enfant pétulant, dont il connoîtroit l'imprudence, d'un couteau dangereux & tranchant, & qui le puniroit pendant toute sa vie pour s'en être lui-même blessé? Appellerions-nous juste, clément & miséricordieux un Prince, qui ne proportionnant point le châtiment à l'offense, ne mettroit point de fin aux tourmens d'un sujet qui dans l'ivresse auroit passagèrement blessé sa vanité, sans pourtant lui causer aucun préjudice réel, sur-tout après avoir pris soin lui-même de l'enivrer? Regarderions-nous comme tout-puissant un Monarque dont les états seroient dans une telle anarchie, qu'à l'ex-

ception d'un petit nombre de sujets fideles, tous les autres pourroient à chaque instant mépriser ses loix, l'insulter lui-même, frustrer ses volontés? O Théologiens, convenez que votre Dieu n'est qu'un amas de qualités qui forment un tout aussi incompréhensible pour votre esprit que pour le mien: à force de le surcharger d'attributs incompatibles vous en avez fait une vraie chimere, que toutes vos hypotheses ne peuvent maintenir dans l'existence que vous voulez lui donner.

ON répond néanmoins à ces difficultés que la bonté, que la sagesse, que la justice sont en Dieu des qualités si éminentes, ou si peu semblables aux nôtres, qu'elles n'ont aucuns rapports avec ces mêmes qualités, quand elles se trouvent dans les hommes. Mais, répliquerai-je, comment me former une idée de ces perfections divines, si elles ne ressemblent en rien à celle de ces vertus que je trouve dans mes semblables, ou aux dispositions que je sens en moi-même? Si la justice de Dieu n'est point celle des hommes; si elle opere de la façon que les hommes appellent injustice; si sa bonté, sa clémence, sa sagesse ne se manifestent point par les signes auxquels nous pouvons les reconnoître; si toutes ses qualités divines sont contraires aux idées reçues; si dans la Théologie toutes les notions humaines sont obscurcies ou renversées, comment des mortels, semblables à moi, prétendent-ils les annoncer, les connoître, les expliquer aux autres? La Théologie donneroit-elle à l'esprit le don ineffable de concevoir ce que nul homme n'est à portée de comprendre? Procureroit-elle à ses supputs la faculté merveilleuse d'avoir des idées précises d'un Dieu, composé de tant de qualités contradictoires? En un mot le Théologien seroit-il lui-même un Dieu?

ON nous ferme la bouche en disant que Dieu lui-même a parlé, qu'il s'est fait connoître aux hommes. Mais quand & à qui ce Dieu a-t-il parlé? Où sont ses divins oracles? Cent voix s'élevent à la fois, cent mains me les montrent dans des recueils absurdes & discordans : je les parcours & par-tout je trouve que le Dieu de la sagesse a parlé un langage obscur, insidieux, déraisonnable. Je vois que le Dieu de la bonté a été cruel & sanguinaire; que le Dieu de la justice a été injuste & partial, a ordonné l'iniquité; que le Dieu des miséricordes destine les plus affreux châtimens aux malheureuses victimes de sa colere. D'ailleurs que d'obstacles se présentent quand il s'agit de vérifier les prétendues révélations d'une divinité, qui dans deux contrées de la terre, n'a jamais tenu le même langage; qui a parlé en tant de lieux, tant de fois & toujours si diversement, qu'elle semble ne s'être montrée par-tout que dans le dessein formé de jeter l'esprit humain dans la plus étrange perplexité.

LES rapports que l'on suppose entre les hommes & leur Dieu ne peuvent être fondés que sur les qualités morales de cet être: si ces qualités morales ne sont point connues des hommes, elles ne peuvent servir de modele à des hommes. Il faudroit que ces qualités fussent de nature à en être connues, pour en être imitées; comment puis-je imiter un Dieu dont la bonté, la justice ne ressemblent en rien aux miennes, ou plutôt sont directement contraires à ce que j'appelle soit justice soit bonté? Si Dieu n'est rien de ce que nous sommes, comment pouvons-nous, même de loin, nous proposer de l'imiter, de lui ressembler, de suivre la conduite nécessaire pour lui plaire en

nous conformant à lui? Quels peuvent être, n effet, les motifs du culte, des hommages, de l'obéissance que l'on nous dit de rendre à l'être suprême, si nous ne les établissons sur sa bonté, sur sa véracité, sur sa justice, en un mot, sur des qualités telles que nous pouvons les connoître? Comment en avoir des idées claires, si ces qualités en Dieu ne sont plus de la même nature qu'en nous?

ON nous dira, sans doute, qu'il ne peut y avoir de proportions entre le créateur & son ouvrage; que l'argille n'est point en droit de demander au potier qui l'a façonnée *pourquoi m'as-tu formée ainsi?* Mais s'il n'y a point de proportion entre l'ouvrier & son ouvrage; s'il n'y a point entre eux d'analogie, quels peuvent être les rapports qui subsisteront entre eux? Si Dieu est incorporel, comment agit-il sur les corps; ou comment des êtres corporels peuvent-ils agir sur lui, l'offenser, troubler son repos, exciter en lui des mouvemens de colere? Si l'homme n'est relativement à Dieu qu'un *vase d'argile*; ce *vase* ne doit ni prieres ni actions de grâces à son potier pour la forme qu'il a voulu lui donner. Si ce potier s'irrite contre son *vase* pour l'avoir mal formé, ou pour l'avoir rendu incapable des usages auxquels il l'avoit destiné, le potier, s'il n'est un insensé, devroit s'en prendre à lui-même des défauts qu'il y trouve; il peut bien le briser, mais le *vase* ne pourra l'en empêcher; il n'aura ni motifs ni moyens pour fléchir sa colere; il sera forcé de subir son sort, & le potier seroit complètement privé de raison, s'il vouloit punir son vase, au lieu de le refaire pour lui donner une forme plus convenable à ses des-seins.

L'ON voit que d'après ces notions les hommes n'ont pas plus de rapports avec Dieu que les pierres. Mais si Dieu ne doit rien aux hommes; s'il n'est tenu de leur montrer ni justice ni bonté, les hommes de leur côté ne peuvent lui rien devoir. Nous ne connoissons point entre les êtres de rapports qui ne soient réciproques; les devoirs des hommes entre eux sont fondés sur leurs besoins mutuels; si Dieu n'a pas besoin d'eux, il ne peut leur rien devoir, & les hommes ne peuvent l'offenser. Cependant l'autorité de Dieu ne peut être fondée que sur le bien qu'il fait aux hommes, & les devoirs de ceux-ci envers Dieu ne peuvent avoir d'autres motifs que l'espoir du bonheur qu'ils attendent de lui; s'il ne leur doit point ce bonheur, tous leurs rapports sont anéantis & leurs devoirs n'existent plus. Ainsi, de quelque façon que l'on envisage le système Théologique, il se détruit lui-même. La Théologie ne sentira-t-elle jamais que plus elle s'efforce d'exalter son Dieu, d'exagérer sa grandeur, plus elle le rend incompréhensible pour nous? Que plus elle l'éloigne de l'homme, ou plus elle déprime celui-ci, & plus elle affoiblit les rapports qu'elle avoit supposés entre ce Dieu & lui? Si le souverain de la nature est un être infini & totalement différent de notre espèce, & si l'homme n'est à ses yeux qu'un ciron ou un peu de boue, il est clair qu'il ne peut y avoir de *rapports moraux* entre des êtres si peu analogues, & il est encore plus évident que le *vase* qu'il a formé ne peut point raisonner sur son compte.

C'EST pourtant sur les rapports subsistans entre l'homme & son Dieu, que tout culte se fonde. Néanmoins toutes les religions du monde ont

pour base un Dieu despote ; mais le despotisme n'est-il pas un pouvoir injuste & déraisonnable ? Attribuer à la divinité l'exercice d'un tel pouvoir, n'est-ce pas sapper également sa bonté, sa justice, sa sagesse infinies ? Les hommes en voyant les maux dont souvent ils se trouvent assaillis en ce monde, sans pouvoir deviner par où ils ont pu s'attirer la colère divine, seront toujours tentés de croire que le maître de la nature est un sultan, qui ne doit rien à ses sujets, qui n'est point obligé de leur rendre aucuns comptes, qui n'est point tenu de se conformer aux loix, qui n'est pas lui-même soumis aux règles qu'il prescrit aux autres, qui peut en conséquence être injuste, qui a le droit de pousser sa vengeance au-delà de toutes les bornes. Enfin des Théologiens ont prétendu que Dieu feroit le maître de détruire & de replonger dans le cahos l'univers que sa sagesse en avoit tiré ; tandis que ces mêmes Théologiens, nous citent l'ordre & l'arrangement merveilleux de cet univers comme la preuve la plus convaincante de son existence. (21)

EN un mot la Theologie met au nombre des qualités de Dieu le privilege incommunicable d'agir contre toutes les loix de la nature & de la raison, tandis que c'est sur sa raison, sa justice, sa sagesse, sa fidélité à remplir ses engagements prétendus, que l'on veut établir le culte que nous lui devons & les devoirs de la morale. Quelle mer de contradictions ! Un être qui peut tout & qui ne doit rien à personne, qui dans ses décrets éternels peut les choisir ou les rejeter, les pré-

(21) Nous concevons au moins, dit le Docteur, Castrell, que Dieu pourroit bouleverser l'univers & le replonger dans le cahos. VOYEZ DÉFENSE DE LA RELIGION TANT NATURELLE QUE RÉVÉLÉE.

destiner au bonheur ou au malheur, qui est en droit de les faire servir de jouets à ses caprices & de les affliger sans raison, qui pourroit aller jusqu'à détruire & anéantir l'univers, n'est-il pas un tyran ou un Démon? Est-il rien de plus affreux que les conséquences immédiates que l'on peut tirer de ces idées révoltantes, que nous donnent de leur Dieu, ceux qui nous disent de l'aimer, de le servir, de l'imiter, d'obéir à ses ordres? Ne vaudroit-il pas mille fois dépendre de la matière aveugle, d'une nature privée d'intelligence, du hasard ou du néant, d'un Dieu de pierre ou de bois, que d'un Dieu que l'on suppose tendre des pièges aux hommes; les inviter à pécher, permettre qu'ils commettent des crimes qu'il pourroit empêcher, afin d'avoir le barbare plaisir de les en punir sans mesure, sans utilité pour lui-même, sans correction pour eux-mêmes, sans que leur exemple puisse servir à corriger les autres? Une sombre terreur doit nécessairement résulter de l'idée d'un tel être; son pouvoir nous arrachera bien des hommages serviles; nous l'appellerons bon pour le flatter ou pour désarmer sa malice; mais, sans renverser l'essence des choses, un pareil Dieu ne pourra se faire aimer de nous, lorsque nous réfléchirons qu'il ne nous doit rien, qu'il a le droit d'être injuste, qu'il peut punir ses créatures pour avoir abusé de la liberté qu'il leur accorde, ou pour n'avoir point eu les grâces qu'il a voulu leur refuser.

AINSI en supposant que Dieu n'est astreint envers nous par aucunes règles, on s'apperçoit visiblement les fondemens de tout culte. Une Théologie qui assure que Dieu a pu créer des hommes pour les rendre éternellement malheureux, ne

nous montre qu'un Génie malfaisant, dont la malice est un abîme inconcevable, & surpasse infiniment la cruauté des êtres les plus dépravés de notre espèce. Tel est néanmoins le Dieu qu'on a le front de proposer pour modèle au genre humain ! Telle est la Divinité qu'adorent des nations mêmes qui se vantent d'être les plus éclairées de ce monde !

C'EST pourtant sur le caractère moral de la Divinité, c'est-à-dire, sur sa bonté, sa sagesse, son équité, son amour de l'ordre, que l'on prétend fonder notre morale, ou la science des devoirs qui nous lient aux êtres de notre espèce. Mais comme ses perfections & ses bontés se démentent très souvent pour faire place à des méchancetés, à des injustices, à des sévérités cruelles, on est forcé de la trouver changeante, capricieuse, inégale dans sa conduite, en contradiction avec elle-même, d'après les façons d'agir si diverses qu'on lui attribue. En effet on la voit tantôt favorable & tantôt disposée à nuire au genre humain ; tantôt amie de la raison & du bonheur de la société ; tantôt elle interdit l'usage de la raison, elle agit en ennemie de toute vertu, elle est flattée de voir la société troublée. Cependant, comme on a vu, les mortels écrasés par la crainte n'osent guère s'avouer que leur Dieu soit injuste ou méchant, ni se persuader qu'il les autorise à l'être ; ils en concluent seulement que tout ce qu'ils font d'après ses ordres prétendus ou dans la vue de lui plaire, est toujours très bien, quelque nuisible qu'il paroisse d'ailleurs aux yeux de la raison. Ils le supposent le maître de créer le juste & l'injuste, de changer le bien en mal, & le mal en bien, le vrai en faux, la fausseté en vérité ; en un mot ils

lui donnent le droit d'altérer l'essence éternelle des choses; ils font ce Dieu supérieur aux loix de la nature, de la raison, de la vertu; ils croient ne pouvoir jamais mal faire en suivant ses préceptes les plus absurdes, les plus contraires à la morale, les plus opposés au bon sens, les plus nuisibles au repos des Sociétés. Avec de tels principes ne soyons pas surpris de voir les horreurs que la Religion fait commettre sur la terre. La Religion la plus atroce fut la plus conséquente (22).

EN fondant la morale sur le caractère peu moral d'un Dieu qui change de conduite, l'homme ne peut jamais savoir à quoi s'en tenir ni sur ce qu'il doit à Dieu, ni sur ce qu'il se doit à lui-même, ni sur ce qu'il doit aux autres. Rien ne fut donc plus dangereux que de lui persuader qu'il existoit un être supérieur à la nature, devant qui la raison devoit se taire, à qui, pour être heureux, l'on devoit tout sacrifier ici bas. Ses ordres prétendus & son exemple durent nécessairement être plus forts que les préceptes d'une morale humaine; les adorateurs de ce Dieu ne pu-

(22) La Religion moderne de l'Europe a visiblement causé plus de ravages & de troubles qu'aucune autre Superstition connue: elle fut en cela très conséquente à ses principes. On a beau prêcher la tolérance & la douceur au nom d'un Dieu despotique, qui seul a droit aux hommages de la terre, qui est très jaloux, qui veut que l'on admette quelques dogmes, qui punit cruellement pour des opinions erronées, qui demande du zèle dans ses adorateurs. Un tel Dieu doit faire un fanatique persécuteur de tout homme conséquent. La Théologie d'aujourd'hui est un venin subtilisé, propre à tout infecter par l'importance qu'on lui attache. A force de métaphysique, les Théologiens modernes sont devenus absurdes & méchants par système: en admettant une fois les idées odieuses qu'ils donnent de la Divinité, il fut impossible de leur faire entendre qu'ils devoient être humains, équitables, pacifiques, indulgens, tolérans; ils prétendirent, & prouverent, que ces vertus humaines & sociales n'étoient point de saison dans la cause de la religion, & seroient des trahisons & des crimes aux yeux du monarque céleste, à qui tout devoit être sacrifié.

rent écouter la nature & le bon sens, que quand ils s'accorderent par hasard avec les caprices de leur Dieu, à qui l'on supposa le pouvoir d'anéantir les rapports invariables des êtres, de changer la raison en déraison, la justice en injustice, le crime même en vertu. Par une suite de ces idées, l'homme religieux n'examine jamais les volontés & la conduite du despote céleste d'après les règles ordinaires; tout inspiré qui lui viendra de sa part, & qui se prétendra chargé d'interpréter ses oracles, aura le droit de le rendre déraisonnable & criminel; son premier devoir sera toujours d'obéir à Dieu sans murmurer.

TELLES sont les conséquences fatales & nécessaires du caractère moral que l'on donne à la divinité, & de l'opinion qui persuade aux mortels qu'ils doivent obéir aveuglément au souverain absolu dont les volontés arbitraires & changeantes reglent tous les devoirs. Ceux qui ont eu les premiers le front de dire aux hommes, qu'en matière de religion il ne leur étoit permis de consulter ni leur raison, ni les intérêts de la société, se sont évidemment proposés d'en faire les jouets ou les instrumens de leur propre méchanceté. C'est donc de cette erreur radicale que sont parties toutes les extravagances que les différentes religions ont apportées sur la terre, les fureurs sacrées qui l'ont ensanglantée, les persécutions inhumaines qui ont tant de fois désolé les nations, en un mot, toutes ces horribles tragédies, dont le nom du très haut fut la cause & le prétexte ici bas. Toutes les fois qu'on voulut rendre les hommes infociables, on leur cria que Dieu le vouloit ainsi. Ainsi les Théologiens eux-mêmes ont pris soin de calomnier & de diffamer le phantôme qu'ils ont élevé

pour leur intérêt sur les débris de la raison humaine, & d'une nature très méconnue, mais mille fois préférable à un Dieu tyrannique, qu'ils rendent odieux pour toute ame honnête, en croyant l'exalter & le couvrir de gloire. Ces Théologiens sont les vrais destructeurs de leur propre idole, par les qualités contradictoires qu'ils accumulent sur elle: ce sont eux qui, comme on le prouvera encore par la suite, rendent la morale incertaine & flottante, en la fondant sur un Dieu changeant, capricieux, bien plus souvent injuste & cruel, que rempli de bonté. Ce sont eux qui la renversent & l'anéantissent en ordonnant le crime, le carnage, la barbarie au nom du Souverain de l'univers, & en nous interdisant l'usage de la raison, qui seule devoit régler nos actions & nos idées.

Quoiqu'il en soit, en admettant, si l'on veut, pour un instant que Dieu possède toutes les vertus humaines dans un degré de perfection infinie; nous serons bientôt forcés de reconnoître qu'il ne peut les allier avec les attributs métaphysiques, théologiques & négatifs dont nous avons déjà parlé. Si Dieu est un pur esprit comment pourroit-il agir comme l'homme, qui est un être corporel? Un pur esprit ne voit rien; il n'entend ni nos prières ni nos cris; il ne peut s'attendrir sur nos misères, étant dépourvu des organes par le ministère desquels les sentimens de la pitié peuvent s'exciter en nous: il n'est point immuable, si ses dispositions peuvent changer: il n'est point infini, si la nature entière, sans être lui, peut exister conjointement avec lui; il n'est point tout-puissant, s'il permet ou s'il ne prévient pas le mal & les désordres dans le monde. Il n'est point par-tout,
s'il

s'il n'est pas dans l'homme qui peche, ou s'il s'en retire au moment où il commet le peché. Ainsi, de quelque façon que l'on regarde ce Dieu, les qualités humaines qu'on lui assigne s'entredétruisent nécessairement, & ces mêmes qualités ne peuvent aucunement se combiner avec les attributs surnaturels que la Théologie lui donne.

A L'ÉGARD de la *révélation* prétendue des volontés de Dieu, loin d'être une preuve de sa bonté ou de sa tendresse pour les hommes, elle ne seroit qu'une preuve de sa malice. En effet, toute révélation suppose que la Divinité a pu laisser manquer le genre humain pendant long-tems de la connoissance des vérités les plus importantes à son bonheur. Cette révélation faite à un petit nombre d'hommes choisis, annoncroit de plus dans cet être une partialité, une prédilection injuste, peu compatibles avec la bonté du Pere commun de la race humaine. Cette révélation nuiroit encore à l'immutabilité divine, puisque Dieu auroit permis dans un tems que les hommes ignorassent ses volontés, & qu'il auroit voulu dans un autre tems qu'ils en fussent instruits. Cela posé toute révélation est contraire aux notions qu'on nous donne de la justice, de la bonté d'un Dieu qu'on nous dit immuable, & qui, sans avoir besoin de se révéler ou de se faire connoître par des miracles, pourroit instruire & convaincre les hommes, leur inspirer les idées qu'il desire, en un mot, disposer de leurs esprits & de leurs cœurs. Que fera-ce si nous voulons examiner en détail toutes les prétendues révélations que l'on assure avoir été faites aux mortels! Nous y verrons que ce Dieu n'y débite que des fables indignes d'un être sage n'y agit que d'une manière

contraire aux notions naturelles de l'équité; n'y annonce que des énigmes & des oracles impossibles à comprendre; se peint lui-même sous des traits incompatibles avec ses perfections infinies; exige des puérilités qui le dégradent aux yeux de la raison; dérange l'ordre qu'il avoit établi dans la nature pour convaincre des créatures, à qui jamais il ne parvient à faire prendre les idées, les sentimens, la conduite qu'il voudroit leur inspirer. Enfin nous trouverons que Dieu ne s'est jamais manifesté que pour annoncer des mystères inexplicables, des dogmes inintelligibles, des pratiques ridicules, pour jeter l'esprit humain dans la crainte, la défiance & la perplexité, & sur-tout pour fournir une source intarissable aux disputes des mortels (22).

ON voit donc que les idées que la Théologie nous donne de la divinité seront toujours confuses, incompatibles, & finiront nécessairement par nuire au repos des humains. Ces notions obscures & ces spéculations vagues seroient assez indifférentes, si les hommes ne regardoient comme importantes leurs rêveries sur l'être inconnu dont ils croient dépendre, & s'ils n'en tiroient des inductions pernicieuses pour eux-mêmes. Comme ils n'auroient jamais de mesure commune & fixe pour juger de cet être, enfanté par des imaginations

(22) Il est évident que toute révélation qui n'est pas claire, ou qui enseigne des *mystères*, ne peut être l'ouvrage d'un être intelligent & sage: dès qu'il parle, on doit présumer que c'est pour être entendu de ceux à qui il veut se manifester. Parler pour n'être point entendu, n'annonce que de la folie ou de la mauvaise foi. Il est donc très démontré que tout ce que les Prêtres ont appelé des *mystères*, sont des inventions, faites pour jeter un voile épais sur leurs propres contradictions & leur propre ignorance sur la divinité. Ils tranchent toutes les difficultés en disant, *c'est un Mystère*. D'ailleurs leur intérêt voulut que les hommes n'entendissent rien à la science prétendue dont ils s'étoient faits les dépositaires.

variées & diversément modifiées, ils ne pourront jamais ni s'entendre, ni s'accorder sur les idées qu'ils s'en formeront. De là cette diversité nécessaire dans les opinions religieuses, qui de tout tems ont donné lieu à des querelles insensées, que l'on regarda toujours comme très essentielles, & qui ont conséquemment toujours intéressé la tranquillité des nations. Un homme d'un sang bouillant ne s'accommodera point du Dieu d'un homme flegmatique & tranquille; un homme infirme, bilieux, mécontent ne verra point ce Dieu du même œil, que celui qui jouit d'un tempérament plus sain, d'où résultent communément la gaieté, le contentement, la paix. Un homme bon, équitable, campâtissant & tendre ne s'en fera point le même portrait, que celui qui est d'un caractère dur, inflexible & méchant. Chaque individu modifiera toujours son Dieu d'après sa propre façon d'être, de penser & de sentir. Un homme sage, honnête & sensé ne pourra jamais se figurer qu'un Dieu puisse être cruel & déraisonnable.

NÉANMOINS, comme la crainte présida nécessairement à la formation des Dieux; comme l'idée de la divinité fut continuellement associée à celle de la terreur, son nom fit toujours trembler les mortels, il réveilla dans leur esprit des idées lugubres & désolantes; tantôt il les jeta dans l'inquiétude, tantôt il mit leur imagination en feu. L'expérience de tous les siècles nous prouve que ce nom vague, devenu pour le genre humain la plus importante des affaires, répand par-tout la consternation ou l'ivresse, & produit dans les esprits les plus affreux ravages. Il est bien difficile qu'une crainte habituelle, qui est sans contredit la plus

incommode des passions, ne soit un levain fatal, capable d'aigrir à la longue les tempéramens les plus modérés.

Si un Misanthrope, en haine de la race humaine, eût formé le projet de jeter les hommes dans la plus grande perplexité, eût-il pu imaginer un moyen plus efficace que de les occuper sans relâche d'un être, non seulement inconnu, mais encore totalement impossible à connoître, qu'il leur eût annoncé pourtant comme le centre de toutes leurs pensées, comme le modèle & le but unique de leurs actions, comme l'objet de toutes leurs recherches, comme une chose plus importante que la vie, puisque leur félicité présente & future devoit nécessairement en dépendre? Que seroit-ce si à ces idées, déjà si propres à leur troubler le cerveau, il joignoit encore celle d'un Monarque absolu qui ne suit aucunes règles dans sa conduite, qui n'est lié par aucuns devoirs, qui peut punir pendant l'éternité les offenses qu'on lui fait dans le tems; dont il est très aisé de provoquer la fureur, qui s'irrite des idées & des pensées des hommes, dont, même sans le sçavoir, on peut encourir la disgrâce? Le nom d'un pareil être suffiroit assurément pour porter le trouble, la désolation, la consternation dans les âmes de tous ceux qui l'entendroient prononcer; son idée les poursuivroit par-tout, elle les affligeroit sans cesse, elle les jetteroit dans le désespoir. A quelle torture leur esprit ne se mettroit-il pas pour chercher à deviner cet être si redoutable, pour découvrir le secret de lui plaire, pour imaginer ce qui peut le désarmer? Dans-quelles frayeurs ne seroit-on pas de n'avoir pas rencontré juste! que

de disputes sur la nature, sur les qualités d'un être également inconnu de tous les hommes, & vu diversement par chacun d'eux ! quelle variété dans les moyens que l'imagination enfanteroit pour trouver grace devant ses yeux ou pour écarter son courroux !

T E L L E est mot pour mot l'histoire des effets que le nom de Dieu a produits sur la terre. Les hommes en furent toujours effrayés, parce qu'ils n'eurent jamais d'idées fixes de l'être que ce nom pouvoit représenter. Les qualités que quelques spéculateurs, à force de se creuser le cerveau, ont cru découvrir en lui, ne firent que troubler le repos des nations & de chacun des citoyens qui les composent, les allarmer sans sujet, les remplir d'aigreur & d'animosités, rendre leur existence malheureuse, leur faire perdre de vue les réalités nécessaires à leur bonheur. Par le charme magique de ce mot redoutable, le genre humain demeura comme engourdi & stupéfait, ou bien un fanatisme aveugle le rendit furieux ; tantôt abbatu par la crainte, il rampa comme un esclave qui se courbe sous la verge d'un maître inexorable toujours prêt à frapper ; il crut n'être né que pour servir ce maître qu'il ne connut jamais, & dont on lui donna les idées les plus terribles, pour trembler sous son joug, pour travailler à l'appaiser, pour redouter ses vengeances, pour vivre dans les larmes & la misère. S'il leva ses yeux baignés de pleurs vers son Dieu, ce fut dans l'excès de sa douleur ; il s'en défia néanmoins toujours, parce qu'il le crut injuste, sévère, capricieux, implacable. Il ne put ni travailler à son bonheur, ni rassurer son cœur, ni consulter sa

raison, parce qu'il sanglotta toujours & qu'il ne lui fut jamais permis de perdre de vue ses craintes. Il devint l'ennemi de lui-même & de ses semblables, parce qu'on lui persuada que le bien-être lui étoit ici bas interdit. Toutes les fois qu'il fut question de son tyran céleste, il n'eut plus de jugement, il ne raisonna plus, il tomba dans un état d'enfance ou de délire qui le soumit à l'autorité. L'homme fut destiné à la servitude dès le sein de sa mere, & l'opinion tyrannique le força de porter ses fers pendant le reste de ses jours. En proie aux terreurs paniques que l'on ne discontinua point de lui inspirer, il ne parut être venu sur la terre que pour y rêver, y gémir, y soupirer, se nuire à lui-même, se priver de tout plaisir, se rendre la vie amere ou troubler la félicité des autres. Perpétuellement infesté par les terribles chimeres que son imagination en délire lui présenta sans cesse, il fut abject, stupide, déraisonnable, & souvent il devint méchant pour honorer le Dieu qu'on lui proposa pour modele ou qu'on lui dit de venger.

C'EST ainsi que les mortels se prosternent de race en race devant les vains phantômes que la crainte, dans l'origine, fit éclore au sein de l'ignorance & des calamités de la terre. C'est ainsi qu'ils adorent en tremblant les vaines idoles qu'ils élèvent dans les profondeurs de leur propre cerveau, dont ils ont fait un sanctuaire : rien ne peut les détromper, rien ne peut leur faire sentir que c'est eux-mêmes qu'ils adorent, qu'ils tombent à genoux devant leur propre ouvrage, qu'ils s'effraient du tableau bizarre qu'ils ont eux-mêmes tracé ; ils s'obstinent à se prosterner, à s'inquiéter, à trembler ; ils se font un crime du desir même de dissiper leurs

craintes; ils méconnoissent la ridicule production de leur propre démente; ils se conduisent comme des enfans qui se font peur à eux-mêmes, quand ils retrouvent dans un miroir leurs propres traits qu'ils ont défigurés. Leurs extravagances si fâcheuses pour eux-mêmes, ont pour époque dans le monde la notion funeste d'un Dieu; elles continueront & se renouvelleront jusqu'au tems où cette notion inintelligible ne sera plus regardée comme importante & nécessaire au bonheur des sociétés. En attendant, il est évident que celui qui parviendrait à détruire cette notion fatale, ou du moins à diminuer ses terribles influences, seroit, à coup sûr, l'ami du genre humain.



CHAPITRE IV.

Examen des preuves de l'existence de Dieu, données par Clarke.

L'UNANIMITÉ des hommes à reconnoître un Dieu est communément regardée comme la preuve la plus forte de l'existence de cet être. Il n'est point, nous dit-on, de peuple sur la terre qui n'ait des idées vraies ou fausses d'un agent tout puissant qui gouverne le monde. Les Sauvages les plus grossiers, ainsi que les nations les plus civilisées, sont également forcés de remonter par la pensée à une cause première de tout ce qui existe; ainsi, nous assure-t-on, le cri de la nature même doit nous convaincre de l'existence d'un Dieu, dont elle a pris soin de graver la notion

dans l'esprit de tous les hommes, & l'on conclut de-là que l'idée de Dieu est une idée innée.

Si dégagés de préjugés, nous analysons cette preuve, qui paroît si triomphante à bien des gens; nous verrons que le consentement universel des hommes, sur un objet qu'aucun d'entr'e eux n'a jamais pu connoître, ne prouve rien; il nous prouve seulement qu'ils ont été des ignorans & des insensés, toutes les fois qu'ils ont tenté de se faire quelque idée d'un être caché qu'ils ne pouvoient soumettre à l'expérience, ou de raisonner sur la nature de cet être qu'ils ne purent jamais saisir par aucun côté. Les notions fâcheuses de la Divinité, que nous voyons répandues sur la terre, nous annoncent uniquement que les hommes en toute contrée, ont essuyé d'affreux revers, ont éprouvé des désastres & des révolutions, ont senti des peines, des chagrins, des douleurs dont ils ont méconnu les causes physiques & naturelles. Les événemens dont ils ont été les victimes ou les témoins, ont excité leur admiration ou leur frayeur; & faute de connoître les forces & les loix de la nature, ses ressources infinies, les effets qu'elle doit nécessairement produire dans des circonstances données, ils ont cru que ces phénomènes étoient dûs à quelque agent secret, dont ils n'ont eu que des idées vagues, ou qu'ils ont supposé se conduire d'après les mêmes motifs & suivant les mêmes règles qu'ils avoient eux-mêmes.

Le consentement des hommes à reconnoître un Dieu, ne prouve donc rien, sinon que dans le sein de l'ignorance ils ont admiré ou tremblé, & que leur imagination troublée a cherché des moyens de fixer ses incertitudes sur la cause inconnue des phénomènes qui frappoient leurs regards, ou

qui les obligeoient de frissonner. Leur imagination diverse a diversement travaillé sur cette cause toujours incompréhensible pour eux. Tous avouent qu'ils ne peuvent ni connoître, ni définir cette cause, tous disent néanmoins qu'ils sont assurés de son existence, & quand on vient à les presser, ils nous parlent d'un *esprit*, mot qui ne nous apprend rien, que l'ignorance de celui qui le prononce, sans pouvoir y attacher aucune idée certaine.

N'EN soyons point étonnés, l'homme ne peut avoir d'idées réelles que des choses qui agissent, ou qui ont précédemment agi sur ses sens: or il n'y a que des objets matériels, physiques ou naturels qui puissent remuer nos organes & nous donner des idées; vérité qui a été assez clairement prouvée au commencement de cet ouvrage pour nous empêcher d'y insister davantage. Nous dirons donc seulement que ce qui acheve de démontrer que l'idée de Dieu est une notion acquise, & non une *idée innée*, c'est la nature même de cette notion qui varie d'un siècle à l'autre, d'une contrée à une autre, d'un homme à un autre homme; que dis-je? qui n'est jamais constante dans le même individu. Cette diversité, cette fluctuation, ces changemens successifs ont les vrais caractères d'une connoissance, ou plutôt, d'une erreur acquise. D'un autre côté la preuve la plus forte que l'idée de la Divinité n'est fondée que sur une erreur, c'est que les hommes sont peu à peu parvenus à perfectionner toutes les sciences qui avoient pour objet quelque chose de réel, tandis que la science de Dieu est la seule qu'ils n'aient jamais perfectionnée; elle est par-tout au même point; tous les hommes ignorent également quel

est l'objet qu'ils adorent, & ceux qui s'en sont le plus sérieusement occupés, n'ont fait qu'obscurcir de plus en plus les idées primitives que les mortels s'en étoient formées.

Dès qu'on demande quel est le Dieu devant lequel on voit les hommes prosternés, on voit aussitôt les sentimens partagés. Pour que leurs opinions fussent d'accord, il faudroit que des idées, des sensations, des perceptions uniformes eussent par-tout fait naître les opinions sur la Divinité; ce qui supposeroit des organes parfaitement semblables, remués ou modifiés par des événemens parfaitement analogues. Or comme cela n'a pu arriver, comme les hommes, essentiellement différens par leurs tempéramens, se sont trouvés dans des circonstances très différentes, il a fallu nécessairement que leurs idées ne fussent point les mêmes sur une cause imaginaire qu'ils virent si diversément. D'accord sur quelques points généraux, chacun se fit un Dieu à sa manière, il le craignit, il le servit à sa façon. Ainsi le Dieu d'un homme ou d'une nation ne fut presque jamais le Dieu d'un autre homme ou d'une autre nation. Le Dieu d'un peuple sauvage & grossier, est communément un objet matériel sur lequel l'esprit s'est fort peu exercé; ce Dieu paroît très ridicule aux yeux d'un autre peuple plus policé, c'est-à-dire, dont l'esprit a bien plus travaillé. Un Dieu spirituel, dont les adorateurs méprisent le culte que rend un Sauvage à un objet matériel, est la production subtile du cerveau de plusieurs penseurs qui ont longtems médité dans une société policée où l'on s'en est fortement & longtems occupé. Le Dieu Théologique que les nations les plus civilisées admettent aujourd'hui sans le comprendre,

est, pour ainsi dire, le dernier effort de l'imagination humaine; il est au Dieu d'un Sauvage, comme un habitant de nos villes, où regne le faste, revêtu d'un habit de pourpre artistement brodé, est à un homme tout nud ou couvert simplement de la peau des bêtes. Ce n'est que dans les sociétés civilisées, où le loisir & l'aisance procurent la faculté de rêver & de raisonner, que des penseurs oisifs méditent, disputent, font de la métaphysique : la faculté de penser est presque nulle dans les Sauvages occupés de la chasse, de la pêche & du soin de se procurer une subsistance incertaine par beaucoup de travaux. L'homme du peuple parmi nous, n'a point des idées plus relevées de la Divinité, & ne l'analyse pas plus que le Sauvage. Un Dieu spirituel, immatériel n'est fait que pour occuper le loisir de quelques hommes subtils, qui n'ont pas besoin de travailler pour subsister. La Théologie, cette science si importante & si vantée, n'est utile qu'à ceux qui vivent aux dépens des autres, ou qui s'arrogent le droit de penser pour tous ceux qui travaillent. Cette science futile, occupée de chimères, devient dans les sociétés policées, qui n'en sont pas plus éclairées pour cela, une branche de commerce très avantageuse pour les Prêtres, & très nuisible pour leurs concitoyens, sur-tout, quand ils ont la folie de vouloir prendre part à leurs opinions inintelligibles.

QUELLE distance infinie entre une pierre informe, un animal, un astre, une statue & le Dieu si abstrait que la Théologie moderne a revêtu d'attributs dans lesquels elle se perd elle-même ! Le Sauvage se trompe, sans doute, sur l'objet auquel il adresse ses vœux ; semblable à un enfant, il s'éprend du premier être qui frappe vivement sa vue,

ou il a peur de celui dont il croit avoir reçu quelque disgrâce; mais au moins ses idées sont-elles fixées par un être réel qu'il a devant les yeux. Le Lapon qui adore une roche, le Negre qui se prosterne devant un serpent monstrueux, voient au moins ce qu'ils adorent : l'Idolâtre se met à genoux devant une statue, dans laquelle il croit que réside une vertu cachée qu'il juge utile ou nuisible à lui-même : mais le raisonneur subtil qu'on nomme Théologien dans les nations civilisées, & qui, en vertu de sa science inintelligible, se croit en droit de se moquer du Sauvage, du Lapon, du Negre, de l'Idolâtre, ne voit pas qu'il est lui-même à genoux devant un être qui n'existe que dans son propre cerveau, & dont il lui est impossible d'avoir aucune idée, à moins que, comme le Sauvage ignorant, il ne rentre promptement dans la nature visible pour lui donner des qualités possibles à concevoir.

Ainsi les notions de la divinité que nous voyons répandues par toute la terre ne prouvent point l'existence de cet être; elles ne sont qu'une erreur générale, diversement acquise & modifiée dans l'esprit des nations, qui ont reçu de leurs ancêtres ignorans & tremblants, les Dieux qu'ils adorent aujourd'hui. Ces Dieux ont été successivement altérés, ornés, subtilisés par les penseurs, les législateurs, les prêtres, les inspirés qui les ont médités, qui ont prescrit des cultes au vulgaire, qui se sont servi de ses préjugés pour le soumettre à leur empire ou pour tirer parti de ses erreurs, de ses craintes & de sa crédulité; ces dispositions seront toujours une suite nécessaire de son ignorance & du trouble de son cœur.

S'IL est vrai, comme on l'affûre, qu'il n'y ait sur la terre aucune nation si farouche & si sauvage qui n'ait un culte religieux ou qui n'adore quelque Dieu, il n'en résultera rien en faveur de la réalité de cet être. Le mot *Dieu* ne désignera jamais que la cause inconnue des effets que les hommes ont admirés ou redoutés. Ainsi cette notion si généralement répandue ne prouvera rien, sinon que tous les hommes & toutes les générations ont ignoré les causes naturelles des effets qui ont excité leur surprise & leurs craintes. Si nous ne trouvons point aujourd'hui de peuple qui n'ait un Dieu, un culte, une religion, une Théologie plus ou moins subtile, c'est qu'il n'est aucun peuple qui n'ait essuyé des malheurs dont ses ancêtres ignorans n'aient été allarmés, & qu'ils n'aient attribués à une cause inconnue & puissante qu'ils ont transmise à leur postérité, qui d'après eux n'a plus rien examiné.

D'AILLEURS l'universalité d'une opinion ne prouve rien en faveur de sa vérité. Ne voyons-nous pas un grand nombre de préjugés & d'erreur grossières jouir, même aujourd'hui, de la sanction presque universelle du genre humain? Ne voyons-nous pas tous les peuples de la terre imbus des idées de magie, de divinations, d'enchantemens, de présages, de sortilèges, de revenans? Si les personnes les plus instruites se sont guéries de ces préjugés, ils trouvent encore des partisans très zélés dans le plus grand nombre des hommes, qui les croient pour le moins aussi fermement que l'existence d'un Dieu. En conclura-t-on que ces chimères, appuyées du consentement presque unanime de l'espece humaine, ont quelque réalité? Avant Copernic il n'y avoit personne qui ne crut

que la terre étoit immobile, & que le soleil tournoit autour d'elle; cette opinion universelle en étoit-elle moins une erreur pour cela? Chaque homme a son Dieu: tous ces Dieux existent-ils, ou n'en existe-t-il aucun? Mais on nous dira, chaque homme a son idée du soleil, tous ces soleils existent-ils? Il est facile de répondre que l'existence du soleil est un fait constaté par l'usage journalier des sens; au lieu que l'existence d'un Dieu n'est constatée par l'usage d'aucun sens; tout le monde voit le soleil, mais personne ne voit Dieu. Voilà la seule différence entre la réalité & la chimere: la réalité est presque aussi diverse dans la tête des hommes que la chimere, mais l'une existe & l'autre n'existe pas; il y a d'un côté des qualités sur lesquelles on ne dispute point, de l'autre côté on dispute sur toutes les qualités. Personne n'a jamais dit, *il n'y a point de soleil ou le soleil n'est point lumineux & chaud*; au lieu que plusieurs hommes sensés ont dit *il n'y a point de Dieu*. Ceux qui trouvent cette proposition affreuse & insensée & qui affirment que Dieu existe, ne nous disent-ils pas en même tems qu'ils ne l'ont jamais vu ni senti & que l'on n'y connoît rien? La Théologie est un monde où tout suit des loix inverses de celui que nous habitons!

Que devient donc cet accord si vanté de tous les hommes à reconnoître un Dieu & la nécessité du culte qu'on doit lui rendre? Il prouve qu'eux, ou leurs Peres ignorans, ont éprouvé des malheurs sans pouvoir les rapporter à leurs véritables causes (23). Si nous avions le courage

(23) Quand on voudra examiner de sang froid la preuve de l'existence de Dieu tirée du contentement de tous les hommes, on reconnoitra que l'on ne peut en rien conclure, sinon que tous les hommes ont deviné qu'il existoit dans la nature des forces motrices

d'examiner les choses de sang froid & de mettre à l'écart les préjugés que tout conspire à rendre aussi durables que nous, nous serions bientôt forcés de reconnoître que l'idée de la divinité ne nous est aucunement infuse par la nature, qu'il fut un tems où elle n'existoit point en nous, & nous verrions que nous la tenons par tradition de ceux qui nous ont éduqués, que ceux-ci l'avoient reçue de leurs ancêtres, & qu'en dernier ressort elle est venue des Sauvages ignorans qui furent nos premiers peres, où, si l'on veut, des Législateurs adroits qui sçurent mettre à profit les craintes, l'ignorance & la crédulité de nos devanciers pour les soumettre à leur joug,

Cependant il y eût des mortels qui se vanterent d'avoir vu la divinité: le premier qui osa le dire aux hommes fut évidemment un menteur, dont l'objet fut de tirer parti de leur simplicité crédule, ou un entouffiafte, qui débita pour des vérités les rêveries de son imagination. Nos ancêtres nous ont transmis les divinités qu'ils avoient ainsi reçues de ceux qui les ont trompés eux-mêmes, & dont les fourberies modifiées depuis d'âges en âges, ont peu-à-peu acquis la sanction publique & la solidité que nous voyons. En conséquence le nom de Dieu est un des premiers mots que l'on ait fait retentir dans nos oreilles; on nous en a parlé sans cesse; on nous l'a fait balbutier avec respect & crainte, on nous a fait un de-

inconnues, des causes inconnues, vérité dont personne ne doutera jamais, vu qu'il est impossible de supposer des effets sans causes. Ainsi la seule différence qu'il y ait entre les Athées & les Théologiens ou Décioles, c'est que les premiers assignent à tous les phénomènes des causes matérielles, naturelles, sensibles & connues, au lieu que les derniers leur assignent des causes spirituelles, surnaturelles, inintelligibles, inconnues. Le Dieu des Théologiens est-il en effet autre chose qu'une force occulte.

voir d'adresser nos vœux & de fléchir le genou devant un phantôme que ce nom représentoit, mais qu'il ne nous fut jamais permis d'examiner. A force de nous répéter ce mot vuide de sens, à force de nous menacer de cette chimere, à force de nous raconter les antiques fables qu'on lui attribue, nous nous persuadons que nous en avons des idées, nous confondons des habitudes machinales avec les instincts de notre nature, & nous croyons bonnement que tout homme apporte au monde l'idée de la Divinité.

C'EST faute de nous rappeler les premières circonstances où notre imagination fut frappée du nom de Dieu & des récits merveilleux qui nous en ont été faits pendant le cours de notre enfance & de notre éducation, que nous croyons cette idée abstraite inhérente à notre être & innée dans tous les hommes. (24). Notre mémoire ne nous rappelle pas la succession des causes qui ont gravé ce nom dans notre cerveau. C'est uniquement par habitude que nous admirons & craignons un objet que nous ne connoissons que par le nom dont nous l'avons entendu désigner, dès l'enfance. Aussitôt qu'on le prononce, nous lui associons machinalement & sans réflexion les idées que ce mot réveille dans notre imagination, & les sensations dont on nous a dit qu'il devoit être accompagné. Ainsi, pour peu que nous voulions être de bonne foi avec nous-mêmes, nous conviendrons que l'idée de Dieu & des qualités que nous lui attribuons, n'a

(24) Jamblique, Philosophe très obscur & prêtre très visionnaire, duquel néanmoins la Théologie moderne semble avoir emprunté un grand nombre de ses dogmes, dit que, *antérieurement à tout usage de la raison, la notion des Dieux est inspirée par la nature, & même que nous avons une espèce de tact de la Divinité, préférable à la connoissance.* VOYEZ JAMBlichus DE MYSTERIIS. PAGE I.

n'a d'autre fondement que l'opinion de nos Peres, traditionnellement infuse en nous par l'éducation; confirmée par l'habitude & fortifiée par l'exemple & par l'autorité.

On voit donc comment les idées de Dieu, enfantées dans l'origine par l'ignorance, l'admiration & la crainte; adoptées par l'inexpérience & la crédulité; propagées par l'éducation, par l'exemple, par l'habitude, par l'autorité sont devenues inviolables & sacrées; nous les avons reçues malgré nous sur la parole de nos Peres, de nos Instituteurs, de nos Législateurs, de nos Prêtres! nous y tenons par habitude & sans les avoir jamais examinées; nous les regardons comme sacrées parce qu'on nous a toujours assurés qu'elles étoient essentielles à notre bonheur; nous croyons les avoir toujours eues, parce que nous les avons dès notre enfance; nous les jugeons indubitables, parce que nous n'avons jamais eu l'intrépidité d'en douter. Si notre sort nous eût fait naître sur les côtes de l'Afrique, nous adorerions avec autant d'ignorance & de simplicité le serpent révééré par les Negres, que nous adorons le Dieu spirituel & métaphysique que l'on adore en Europe. Nous serions aussi indignés si quelqu'un nous disputoit la divinité de ce reptile, que nous aurions appris à respecter au sortir du sein de nos meres, que nos Théologiens le font quand on dispute à leur Dieu les attributs merveilleux dont ils l'ont orné. Cependant si l'on contestoit ses titres & ses qualités au Dieu-serpent des Negres, au moins ne pourroit-on pas lui contester son existence, dont on seroit à portée de se convaincre par ses yeux: Il n'en est pas de même du Dieu immatériel, incorporel, contradictoire, ou de l'homme divinisé

que nos penseurs modernes ont si subtilement composé. A force de rêver, de raisonner, de subtiliser, ils ont rendu son existence impossible pour quiconque osera la méditer de sang froid. On ne pourra jamais se figurer un être qui n'est composé que d'abstractions & de qualités négatives, c'est-à-dire, qui n'a aucunes des qualités que l'esprit humain est susceptible de juger. Nos Théologiens ne savent ce qu'ils adorent; ils n'ont aucune idée réelle de l'être dont ils s'occupent sans cesse; cet être seroit depuis longtems anéanti, si ceux à qui on l'annonce avoient osé l'examiner.

En effet, dès le premier pas nous nous trouvons arrêtés: l'existence même de l'être le plus important & le plus révérend est encore un problème pour quiconque veut peser de sang froid les preuves qu'en donne la Théologie, & quoiqu'avant de raisonner ou de disputer sur la nature & les qualités d'un être, il fut à propos de constater son existence, celle de la divinité n'est rien moins que démontrée pour tout homme qui voudra consulter le bon sens. Que dis-je! les Théologiens eux-mêmes n'ont presque jamais été d'accord sur les preuves dont on se servoit pour établir l'existence divine. Depuis que l'esprit humain s'occupe de son Dieu, & quand ne s'en est-il pas occupé! on n'est point jusqu'ici parvenu à démontrer l'existence de cet objet intéressant d'une façon pleinement satisfaisante, pour ceux-mêmes qui veulent que nous en soyons convaincus. D'âges en âges de nouveaux champions de la divinité, des philosophes profonds, des Théologiens subtils ont cherché de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, parce qu'ils étoient, sans doute, peu con-

tents de celles de leurs prédécesseurs. Les penseurs qui s'étoient flattés d'avoir démontré ce grand problème, furent souvent accusés d'*athéisme* & d'avoir trahi la cause de Dieu par la foiblesse des argumens dont ils l'avoient appuyée (25) : Des hommes d'un très grand génie ont en effet successivement échoué dans leurs démonstrations ou dans les solutions qu'ils ont voulu donner ; en croyant lever une difficulté, ils en ont continuellement fait éclore cent autres. C'est en pure perte que les plus grands métaphysiciens ont épuisé tous leurs efforts, soit pour prouver que Dieu existoit, soit pour concilier ses attributs incompatibles, soit pour répondre aux objections les plus simples ; ils n'ont encore pu réussir à mettre leur Divinité hors d'atteinte ; les difficultés qu'on leur oppose, sont assez claires pour être entendues par un enfant, tandis que dans les nations les plus instruites, l'on trouveroit à peine douze hommes capables d'entendre les démonstrations, les solutions & les réponses d'un Descartes, d'un Leibnitz, d'un Clarke, quand ils veulent nous prouver l'existence de la Divinité. N'en soyons point étonnés ; les hommes ne s'entendent jamais eux-mêmes quand ils nous parlent de Dieu ; comment pourroient-ils donc s'entendre les uns les autres, ou convenir entre eux quand ils raisonnent sur la nature & les qualités d'un être créé par des imaginations diverses que chaque homme est forcé de

(25) Descartes, Pascal, le Docteur Clarke lui-même ont été accusés d'Athéisme par les Théologiens de leur tems, ce qui n'empêche point que les Théologiens subséquens ne fissent usage de leurs preuves & ne les donnent comme très valables. Voyez plus loin au chapitre X. Depuis peu un auteur célèbre (sous le nom du Docteur Baumann) vient de publier un ouvrage dans lequel il prétend que toutes les preuves données jusqu'à présent de l'existence de Dieu sont caduques, il leur substitue les siennes, tout aussi peu convaincantes que les autres.

voir diversement, & sur le compte duquel les hommes seront toujours dans une égale ignorance, faute d'avoir une mesure commune pour en juger ?

Pour nous convaincre du peu de solidité des preuves qu'on nous donne de l'existence du Dieu Théologique, & de l'inutilité des efforts que l'on a faits pour concilier ses attributs discordans, écoutons ce qu'en a dit le célèbre Docteur Samuel Clarcke, qui, dans son traité *de l'existence & des attributs de Dieu*, passe pour en avoir parlé de la façon la plus convaincante (26). Ceux qui l'ont suivi n'ont fait en effet que répéter ses idées, ou présenter ses preuves sous des formes nouvelles.

(26) Quoique bien des gens regardent l'ouvrage du Docteur Clarke comme le plus solide & le plus convaincant, il est bon d'observer que plusieurs Théologiens de son tems & de son pays n'en ont point jugé de même, & ont regardé ses preuves comme insuffisantes, & sa méthode comme dangereuse à sa cause. En effet le D. Clarke a prétendu prouver l'existence de Dieu *à priori*, ce que d'autres jugent impossible & regardent avec raison comme une *position de principe*. Cette manière de prouver a été rejetée par les Scolastiques, tels qu'*Albert le Grand*, *Thomas d'Aquin*, *Jean Scot*, & par la plupart des modernes, à l'exception de *Suarez*; ils ont prétendu que l'existence de Dieu étoit impossible à démontrer *à priori*, vu qu'il n'y a rien d'antérieur à la première des Causes; mais que cette existence ne pouvoit être démontrée qu'*à posteriori*, c'est à dire, par ses effets. En conséquence l'ouvrage du D. C. fut vivement attaqué par un grand nombre de Théologiens, qui l'accusèrent d'innovation & de desservir leur cause, en employant une méthode inutile, rejetée, & peu propre à rien prouver. Ceux qui voudront connoître les raisons dont on s'est servi contre les démonstrations de Clarke, les trouveront dans un Ouvrage Anglois qui a pour titre. *An enquiry into the ideas of space, time, immensity &c. by Edmund Law*, imprimé à Cambrige en 1734. Si l'auteur y prouve avec succès que les Démonstrations *à priori* du Dr. Clarke sont fausses, il sera facile de se convaincre par tout ce qui est dit dans notre ouvrage que toutes les Démonstrations *à posteriori*, ne sont pas mieux fondées. Au reste le grand cas que l'on fait aujourd'hui du livre de Clarke prouve que les Théologiens ne sont pas d'accord entre eux, changent souvent d'avis, & ne sont pas difficiles sur les démonstrations qu'on donne de l'existence d'un être qui jusqu'ici n'est rien moins que démontrée. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'ouvrage de Clarke, malgré les contradictions qu'il a éprouvées, jouit de la plus grande réputation.

D'après l'examen que nous allons en faire l'on ose dire que l'on trouvera que ses preuves sont peu concluantes, que ses principes sont peu fondés, & que ses prétendues solutions ne sont propres à rien résoudre. En un mot, dans le Dieu du Dr. Clarcke, ainsi que dans celui des plus grands Théologiens, on ne verra qu'une chimere établie sur des suppositions gratuites, & formée par l'assemblage confus de qualités disparates, qui rendent son existence totalement impossible; enfin dans ce Dieu l'on ne trouvera qu'un vain phantôme, substitué à l'énergie de la nature que l'on s'est toujours obstiné à méconnoître. Nous allons suivre pied à pied les différentes propositions dans lesquelles ce sçavant Théologien développe les opinions reçues sur la Divinité.

I. *Quelque chose, dit M. Clarcke, a existé de toute éternité.*

CETTE proposition est évidente & n'a pas besoin de preuves. Mais quelle est cette chose qui a existé de toute éternité? Pourquoi ne seroit-ce pas plutôt la nature ou la matiere, dont nous avons des idées, qu'un *pur esprit*, ou qu'un agent dont il nous est impossible de nous faire aucune idée? Ce qui existe ne suppose-t-il point, dès-lors même, que l'existence lui est essentielle? Ce qui ne peut point s'anéantir n'existe-t-il pas nécessairement? Et comment peut-on concevoir que ce qui ne peut cesser d'exister ou ce qui ne peut s'anéantir, ait eu un commencement? Si la matiere ne peut être anéantie, elle n'a pu commencer d'être; ainsi nous dirons à Mr. Clarcke que c'est la matiere, que c'est la nature agissante par sa propre énergie, dont aucune partie n'est jamais

dans un repos absolu, qui a toujours existé; les différens corps matériels que cette nature renferme changent bien de formes, de combinaisons, de propriétés & de façons d'agir, mais leurs principes ou élémens sont indestructibles & n'ont jamais pu commencer.

II. *Un être indépendant & immuable a existé de toute éternité.*

Nous demanderons toujours quel est cet être? nous demanderons s'il est indépendant de sa propre essence ou des propriétés qui le constituent ce qu'il est? Nous demanderons si cet être quelconque peut faire que les êtres qu'il produit ou qu'il meut agissent autrement qu'ils ne font d'après les propriétés qu'il a pu leur donner; & dans ce cas nous demanderons si cet être, tel qu'on puisse le supposer, n'agit pas nécessairement & n'est pas forcé d'employer les moyens indispensables pour remplir ses vues, & parvenir aux fins qu'il a, ou qu'on lui suppose? Pour lors nous dirons que la nature est forcée d'agir d'après son essence; que tous ce qui se fait en elle est nécessaire, & que si on la suppose gouvernée par un Dieu, ce Dieu ne peut agir autrement qu'il ne fait, & par conséquent est soumis lui-même à la nécessité.

On dit qu'un homme est indépendant, lorsqu'il n'est déterminé dans ses actions que par les causes générales qui ont coutume de le mouvoir; on dit qu'il est dépendant d'un autre homme, lorsqu'il ne peut agir qu'en conséquence des déterminations que ce dernier lui donne. Un corps est dépendant d'un autre corps, lorsqu'il lui doit son existence & sa façon d'agir. Un être existant de toute

éternité ne peut devoir son existence à aucun autre être; il ne pourroit donc être dépendant de lui, que parce qu'il lui devoit son action; mais il est évident qu'un être éternel, ou existant par lui-même, renferme dans sa nature tout ce qu'il faut pour agir; donc la matiere étant éternelle est nécessairement indépendante dans le sens que nous avons expliqué. Donc elle n'a pas besoin d'un moteur dont elle doive dépendre.

L'ÊTRE éternel est aussi immuable, si par cet attribut l'on entend qu'il ne peut changer de nature; car si l'on vouloit dire par là qu'il ne peut point changer de façon d'être ou d'agir, on se tromperoit, sans doute, puisque, même en supposant un être immatériel, on seroit forcé de reconnoître en lui différentes manieres d'être, différentes volitions, différentes façons d'agir; à moins qu'on ne le supposât totalement privé d'action, auquel cas il seroit parfaitement inutile. En effet pour changer de maniere d'agir, il faut nécessairement changer de façon d'être. D'où l'on voit que les Théologiens, en faisant Dieu immuable, le rendent immobile, & par conséquent inutile. Un être immuable dans ce sens de ne point changer de façon d'être, ne pourroit évidemment avoir ni des volontés successives, ni produire des actions successives: si cet être a créé la matiere ou enfanté l'univers, il fut un tems où il voulut que cette matiere & cet univers existassent, & ce tems fut précédé d'un autre tems où il avoit voulu qu'ils n'existassent point encore. Si Dieu est l'auteur de toutes choses ainsi que des mouvemens & des combinaisons de la matiere; il est sans cesse occupé à produire & à détruire; par conséquent il ne peut être appelé

immuable quant à sa façon d'exister. L'univers matériel se maintient toujours lui-même par les mouvemens & les changemens continuels de ses parties; la somme des êtres qui le composent, ou des élémens qui agissent en lui, est invariablement la même, dans ce sens l'immuabilité de l'univers est bien plus facile à concevoir & bien plus démontrée, que celle d'un Dieu distingué de lui, à qui l'on attribue tous les effets & changemens qui s'opèrent à nos yeux. La nature n'est pas plus accusable de mutabilité à cause de la succession de ses formes, que l'être éternel des Théologiens par la diversité de ses décrets.

III. *Cet être immuable & indépendant, qui existe de toute éternité, existe par lui-même.*

CETTE proposition n'est qu'une répétition de la première. Nous y répondrons donc en demandant pourquoi la matière, qui est indestructible, n'existeroit point par elle-même? Il est évident qu'un être qui n'a point eu de commencement doit exister par lui-même; s'il eut existé par un autre, il auroit commencé d'être, & par conséquent il ne seroit point éternel. Ceux qui font la matière coéternelle à Dieu ne font que multiplier les êtres sans nécessité.

IV. *L'essence de l'être qui existe par lui-même est incompréhensible.*

M. CLARKE eût parlé plus exactement, s'il eût dit que son essence est impossible. Cependant nous conviendrons que l'essence de la matière est incompréhensible, ou du moins que nous ne la concevons que foiblement par les façons dont nous en sommes affectés; mais nous dirons que nous

sommes encore bien moins à portée de concevoir la Divinité, que nous ne pouvons saisir par aucun côté. Ainsi nous concluons toujours que c'est une folie d'en raisonner; que rien n'est plus ridicule que d'attribuer des qualités à un être distingué de la matiere, tandis que, s'il existoit, ce seroit par la matiere seule que nous pourrions le connoître, c'est-à-dire, nous assurer de son existence & de ses qualités. Enfin nous en concluons que tout ce qu'on nous dit de Dieu le rend matériel, ou prouve l'impossibilité où nous serons toujours de concevoir un être différent de la matiere; non étendu, & pourtant en tout lieu; immatériel, & pourtant agissant sur la matiere; spirituel, & produisant la matiere; immuable, & mettant tout en mouvement. &c. &c. &c.

EN effet l'incompréhensibilité de Dieu ne le distingue point de la matiere; celle-ci n'en sera pas plus aisée à comprendre, quand nous lui associerons un être encore bien moins compréhensible qu'elle-même, que nous connoissons du moins par quelques-uns de ses côtés. Nous ne connoissons l'essence d'aucun être, si par le mot *essence* l'on entend ce qui constitue la nature qui lui est propre; nous ne connoissons la matiere que par les perceptions, les sensations & les idées qu'elle nous donne; c'est d'après cela que nous en jugeons bien ou mal, selon la disposition particulière de nos organes; mais dès qu'un être n'agit sur aucun de nos organes; il n'existe point pour nous, & nous ne pouvons sans extravagance parler de sa nature ou lui assigner des qualités. L'incompréhensibilité de Dieu devrait convaincre les hommes qu'ils ne devraient point s'en occuper; mais cette indifférence n'accommoderoit

point les Ministres, qui veulent en raisonner sans cesse pour montrer leur sçavoir, & nous en occuper sans cesse pour nous soumettre à leurs vues. Cependant si Dieu est incompréhensible, nous devrions en conclure que nos Prêtres ne le comprennent pas mieux que nous, & non pas en conclure que le parti le plus sûr est de nous en rapporter à l'imagination de ces Prêtres.

V. *L'être qui existe nécessairement par lui-même est nécessairement éternel.*

CETTE proposition est la même que la première, à moins qu'ici le Docteur Clarcke n'entende que, comme l'être existant par lui-même n'a point eu de commencement, il ne peut avoir de fin. Quoi qu'il en soit, on demandera toujours pourquoi l'on s'obstine à distinguer cet être de l'univers? Et l'on dira que la matière ne pouvant point s'anéantir, existe nécessairement & ne cessera point d'exister. D'ailleurs comment faire dériver cette matière d'un être qui n'est point matière? Ne voit-on pas que la matière est nécessaire, & qu'il n'y a que sa force, son arrangement, ses combinaisons qui soient contingentes, ou plutôt passagères? Le mouvement général est nécessaire, mais un mouvement donné ne l'est que tant que subsiste la combinaison dont ce mouvement est la suite ou l'effet: on peut changer les directions, accélérer ou retarder, suspendre ou arrêter un mouvement particulier, mais le mouvement général ne peut être anéanti. L'homme en mourant cesse de vivre; c'est à-dire, de marcher, de penser, d'agir de la façon qui est propre à l'organisation humaine; mais la matière qui composoit son corps & son ame ne cesse point de se mouvoir pour cela, elle devient simplement susceptible d'un autre genre de mouvement.

V I. *L'être qui existe par lui-même doit être infini & présent par-tout.*

LE mot *infini* ne présente qu'une idée négative qui exclut toutes les bornes. Il est évident qu'un être qui existe nécessairement, qui est indépendant, ne peut être limité par rien qui soit hors de lui; il doit être sa limite à lui même, en ce sens l'on peut dire *qu'il est infini*.

QUANT à ce qu'on nous dit qu'il est présent par-tout; il est évident que s'il n'y a rien hors de lui, il n'y a point de lieu où il ne soit présent, ou qu'il n'y aura que lui & le vuide. Cela posé, je demande au Docteur Clarcke si la matiere existe, & si elle n'occupe pas du moins une portion de l'espace? Dans ce cas la matiere ou l'univers doivent au moins exclure la Divinité, qui n'est point matiere, de la place que les êtres matériels occupent dans l'espace. Le Dieu des Théologiens seroit-il par hasard l'être abstrait que l'on nomme l'espace ou le vuide? Ils nous répondront que non; & ils nous diront que Dieu qui n'est point matiere, *pénètre la matiere*. Mais pour pénétrer la matiere, il faut correspondre à la matiere, & par conséquent avoir de l'étendue; or avoir de l'étendue, c'est avoir une des propriétés de la matiere. Si Dieu pénètre la matiere, il est matériel & se confond avec l'univers, dont il est impossible de le distinguer; & par une suite nécessaire Dieu ne peut jamais se séparer de la matiere; il fera dans mon corps, dans mon bras, &c. ce qu'aucun Théologien ne voudra m'accorder. Il me dira que c'est un mystere; & je comprendrai par là qu'il ne sçait où placer son Dieu, qui pourtant, selon lui, remplit tout de son immensité.

VII. *L'être existant nécessairement est nécessairement unique.*

S'IL n'y a rien hors d'un être qui existe nécessairement, il faut qu'il soit unique. On voit que cette proposition est la même que la précédente; à moins que l'on ne voulût nier l'existence de l'univers matériel, ou que l'on ne voulût dire avec Spinoza, qu'il n'y a, & que l'on ne peut concevoir d'autre substance que Dieu. *Præter Deum neque dari neque concipi potest substantia*, dit ce célèbre Athée dans sa quatorzième proposition.

VIII. *L'être existant par lui-même est nécessairement intelligent.*

ICI le Docteur Clarke assigne à Dieu une qualité humaine. L'intelligence est une qualité des êtres organisés ou animés que nous ne connoissons nulle part hors de ces êtres. Pour avoir de l'intelligence il faut penser; pour penser, il faut avoir des idées; pour avoir des idées, il faut avoir des sens: quand on a des sens on est matériel; & quand on est matériel, on n'est point un *pur esprit*.

L'ÊTRE nécessaire qui comprend, qui renferme & produit des êtres animés, renferme, comprend & produit des intelligences. Mais le grand tout a-t-il une intelligence particulière qui le meuve, le fasse agir, le détermine, comme l'intelligence meut & détermine les corps animés? C'est ce que rien ne peut prouver. L'homme s'étant mis à la première place de l'univers, a voulu juger de tout par ce qu'il voyoit en lui-même; il a prétendu que pour être parfait, il falloit être comme lui;

voilà la source de tous ses faux raisonnemens sur la nature & sur son Dieu. On s'imagine donc que ce seroit faire tort à la Divinité que de lui refuser une qualité qui se trouve dans l'homme, & à laquelle il attache une idée de perfection & de supériorité. Nous voyons que nos semblables s'offensent lorsque nous disons qu'ils manquent d'intelligence, & nous jugeons qu'il en est de même de l'agent, que nous ne substituons à la nature que par ce que nous reconnoissons qu'elle n'a point cette qualité. On n'accorde point de l'intelligence à la nature, quoiqu'elle renferme des êtres intelligens, c'est pour cela que l'on imagine un Dieu qui pense, qui agisse, qui ait de l'intelligence pour elle. Ainsi ce Dieu n'est que la qualité abstraite, la modification de notre être nommée *intelligence* que l'on a personnifiée. C'est dans la terre que s'engendrent, des animaux vivans que nous nommons des vers; cependant nous ne disons point que la terre soit un être vivant. Le pain que nous mangeons & le vin que nous buvons ne sont point des substances pensantes, mais ils nourrissent, soutiennent & font penser des êtres susceptibles de cette modification particulière. C'est dans la nature que se forment des êtres intelligents, sentans, pensans; cependant nous ne pouvons dire que la nature sente, pense & soit intelligente.

COMMENT, nous dira-t-on, refuser au créateur des qualités que nous voyons dans ses créatures? L'ouvrage seroit-il donc plus parfait que l'ouvrier? *Le Dieu qui a fait l'œil ne verra-t-il point, le Dieu qui a fait l'oreille n'entendra-t-il point?* Mais d'après ce raisonnement ne devrions-nous pas attribuer à Dieu toutes les autres qualités que nous

rencontrons dans ses créatures ? Ne dirions-nous pas avec autant de fondement que le Dieu qui a fait la matière est lui-même matière ; que le Dieu qui a fait le corps doit posséder un corps ; que le Dieu qui a fait tant d'insensés est insensé lui-même ; que le Dieu qui a fait des hommes qui péchent est sujet à pécher ? Si de ce que les ouvrages de Dieu possèdent certaines qualités & sont susceptibles de certaines modifications, nous allons en conclure que Dieu les possède aussi, à plus forte raison nous serons forcés d'en conclure pareillement que Dieu est matériel, est étendu, est pesant, est méchant &c.

POUR attribuer à Dieu, c'est-à-dire, au moteur universel de la nature, une sagesse ou une intelligence infinies, il faudroit qu'il n'y eût ni folies, ni maux, ni méchanceté, ni désordre sur la terre. On nous dira, peut-être, que même d'après nos principes les maux & les désordres sont nécessaires ; mais nos principes n'admettent point un Dieu intelligent & sage qui auroit la puissance de les empêcher. Si en admettant un pareil Dieu, le mal n'en est pas moins nécessaire, à quoi ce Dieu si sage, si puissant, si intelligent peut-il servir ? Puisqu'il est lui-même soumis à la nécessité ; dès lors il n'est plus indépendant, sa puissance disparaît, il est forcé de laisser un libre cours aux essences des choses ; il ne peut empêcher les causes de produire leurs effets ; il ne peut s'opposer au mal ; il ne peut rendre l'homme plus heureux qu'il n'est ; il ne peut par conséquent être bon ; il est parfaitement inutile ; il n'est que le témoin tranquille de ce qui doit nécessairement arriver ; il ne peut s'empêcher de vouloir tout ce qui se fait dans le monde. Cependant on nous dit dans la proposition suivante que,

IX. *L'être existant par lui-même est un agent libre.*

UN homme est appelé *libre* lorsqu'il trouve en lui-même des motifs qui le déterminent à l'action, ou lorsque sa volonté ne trouve point d'obstacles à faire ce à quoi ses motifs le déterminent. Dieu, ou l'être nécessaire dont il est ici question, ne trouve-t-il point d'obstacles dans l'exécution de ses projets? Veut-il que le mal se fasse ou ne peut-il point l'empêcher? Dans ce cas il n'est point libre, & sa volonté rencontre des obstacles continuels, ou bien il faudra dire qu'il consent au péché, qu'il veut qu'on l'offense, qu'il souffre que les hommes gênent sa liberté & dérangent ses projets. Comment les Théologiens se tireront-ils de ces embarras?

D'UN autre côté le Dieu que l'on suppose, ne peut agir qu'en conséquence des loix de sa propre existence; on pourroit donc l'appeler un *être libre*, en tant que ses actions ne seroient déterminées par rien qui seroit hors de lui, mais ce seroit abuser visiblement des termes: en effet, on ne peut point dire qu'un être qui ne peut point agir autrement qu'il ne fait, & qui jamais ne peut cesser d'agir qu'en vertu des loix de son existence propre, soit un être libre, il est évidemment nécessaire dans toutes ses actions. Demandons à un Théologien si Dieu peut récompenser le crime & punir la vertu? Demandons lui encore si Dieu peut aimer le péché, ou s'il est libre, lorsque l'action d'un homme produit nécessairement en lui une volonté nouvelle; un homme est un être hors de Dieu, & néanmoins l'on prétend que la conduite de cet homme influe sur cet être libre & détermi-

ne nécessairement sa volonté. Enfin nous demanderons si Dieu peut ne pas vouloir ce qu'il veut, & ne pas faire ce qu'il fait? Sa volonté n'est-elle pas nécessitée par l'intelligence, la sagesse & les vues qu'on lui suppose? Si Dieu est ainsi lié, il n'est pas plus libre que l'homme: si tout ce qu'il fait est nécessaire, il n'est autre chose que le Destin, la fatalité, le *fatum* des anciens, & les modernes n'ont point changé de Divinité, quoiqu'ils aient changé son nom.

O N nous dira, peut-être, que Dieu est libre, en tant qu'il n'est point lié par les loix de la nature ou par celles qu'il impose à tous les êtres. Cependant, s'il est vrai qu'il ait fait ces loix, si elles sont les effets de sa sagesse infinie & de son intelligence suprême, il est par son essence obligé de les suivre, ou bien on sera forcé de convenir que Dieu pourroit agir en insensé. Les Théologiens, dans la crainte, sans doute, de gêner la liberté de Dieu, ont supposé qu'il n'étoit asservi à aucunes regles, comme nous l'avons prouvé ci-devant; en conséquence ils en ont fait un être despotique, fantasque & bizarre, que sa puissance mettoit en droit de violer toutes les loix qu'il avoit lui-même établies. Par les prétendus miracles qu'on lui attribue, il déroge aux loix de la nature; par la conduite qu'on lui suppose, il agit très souvent d'une façon contraire à sa sagesse divine & à la raison qu'il a donnée aux hommes pour régler leurs jugemens. Si Dieu est libre en ce sens, toute religion est inutile; elle ne peut se fonder que sur les regles immuables que ce Dieu s'est prescrites à lui-même, & sur les engagements qu'il a pris avec le genre humain: dès qu'une religion ne le suppose point lié par ses engagements, elle se détruit elle-même.

X. La

X. *La cause suprême de toutes choses possède une puissance infinie.*

IL n'y a de puissance qu'en elle, cette puissance n'a donc point de bornes; mais si c'est Dieu qui jouit de cette puissance, l'homme ne devoit pas avoir le pouvoir de mal faire; sans quoi il seroit en état d'agir contre la puissance divine; il y auroit hors de Dieu une force capable de contrebalancer la sienne ou de l'empêcher de produire les effets qu'elle se propose; la Divinité seroit forcée de souffrir le mal qu'elle ne pourroit point empêcher.

D'un autre côté, si l'homme est libre de pécher Dieu n'est pas libre lui-même, sa conduite est nécessairement déterminée par les actions de l'homme. Un Monarque équitable n'est rien moins que libre, quand il se croit obligé d'agir conformément aux loix qu'il a juré d'observer, ou qu'il ne pourroit violer sans blesser la justice. Un Monarque n'est point puissant, quand le moindre de ses sujets est à portée de l'insulter, de lui résister en face, ou de faire sourdement échouer tous ses projets. Cependant toutes les religions du monde nous montrent Dieu sous les traits d'un souverain absolu, dont rien ne peut gêner les volontés ni borner le pouvoir; tandis que d'un autre côté elles assurent que ses sujets ont à chaque instant le pouvoir & la liberté de lui désobéir & d'anéantir ses desseins: d'où l'on voit évidemment que toutes les religions du monde détruisent d'une main ce qu'elles établissent de l'autre, & que d'après les idées qu'elles nous donnent, leur Dieu n'est ni libre, ni puissant, ni heureux.

XI. *L'auteur de toutes choses doit être infiniment sage.*

LA sagesse & la folie sont des qualités fondées sur nos propres jugemens; or dans ce monde, que Dieu est supposé avoir créé, conserver, mouvoir & pénétrer, il se passe mille choses qui nous paroissent des folies, & même les créatures, pour qui nous imaginons que l'univers a été fait, sont bien plus souvent insensées & déraisonnables, que que prudentes & sensées. L'auteur de tout ce qui existe doit être également l'auteur de ce que nous appellons déraisonnable, & de ce que nous jugeons très sage. D'un autre côté, pour juger de l'intelligence & de la sagesse d'un être, il faudroit au moins entrevoir le but qu'il se propose. Quel est le but de Dieu? C'est, nous dit-on, sa propre gloire; mais ce Dieu parvient-il à ce but & les pécheurs ne refusent-ils pas de le glorifier? D'ailleurs supposer que Dieu est sensible à la gloire, n'est-ce pas lui supposer nos folies & nos faiblesses? N'est-ce pas le dire orgueilleux? Si l'on nous dit que le but de la sagesse divine est de rendre les hommes heureux, je demanderai toujours pourquoi ces hommes, en dépit de ses vues, se rendent si souvent malheureux? Si l'on me dit que les vues de Dieu sont impénétrables pour nous; je répondrai 1^o. que dans ce cas c'est au hasard que l'on dit que la Divinité se propose le bonheur de ses créatures, objet qui, dans le fait, n'est jamais rempli. Je répondrai 2^o. qu'ignorant son vrai but, il nous est impossible de juger de sa sagesse, & qu'il y a de la démence à vouloir en raisonner.

XII. *La cause suprême doit nécessairement posséder une bonté, une justice, une vérité infinies & toutes les autres perfections morales qui conviennent au gouverneur & au souverain juge du monde.*

L'IDÉE de la perfection est une idée abstraite, métaphysique, négative qui n'a nul Archétype ou modèle hors de nous. Un être parfait seroit un être semblable à nous, dont par la pensée nous ôtons toutes les qualités que nous trouvons nuisibles à nous-mêmes, & que pour cette raison nous appelons des imperfections; ce n'est jamais que relativement à nous & à notre façon de sentir & de penser, & non en elle-même qu'une chose est parfaite ou imparfaite; c'est selon que cette chose nous est plus ou moins utile ou nuisible, agréable ou désagréable. En ce sens comment pouvons-nous attribuer la perfection à l'être nécessaire? Dieu est-il parfaitement bon relativement aux hommes? Mais les hommes sont souvent blessés de ses ouvrages & forcés de se plaindre des maux qu'ils souffrent dans ce monde. Dieu est-il parfait relativement à ses œuvres? Mais ne voyons-nous pas souvent à côté de l'ordre le désordre le plus complet? Les œuvres si parfaites de la Divinité ne s'alterent-elles pas, ne se détruisent-elles pas sans cesse, ne nous font-elles pas, malgré nous, éprouver des chagrins & des peines qui balancent les plaisirs & les biens que nous recevons de la nature? Toutes les religions du monde ne supposent-elles pas un Dieu continuellement occupé à refaire, à réparer, à défaire, à rectifier ses ouvrages merveilleux? On ne manquera pas de dire que Dieu ne peut pas communiquer à ses œuvres les perfections qu'il possède lui-même. Dans ce cas nous dirons que les imper-

fections de ce monde étant nécessaires pour Dieu lui-même, il ne pourra jamais y remédier, même dans un autre monde; & nous concluons que ce Dieu ne peut être pour nous d'aucune utilité.

LES attributs métaphysiques ou Théologiques de la Divinité en font un être abstrait & inconcevable, dès qu'on le distingue de la nature & de tous les êtres qu'elle renferme: les qualités morales en font un être de l'espece humaine, quoique par des attributs négatifs on se soit efforcé de l'éloigner de l'homme. Le Dieu Théologique est un être isolé, & dans le vrai ne peut avoir aucuns rapports avec aucuns des êtres que nous connoissons. Le Dieu moral n'est jamais qu'un homme, que l'on a cru rendre parfait, en écartant de lui par la pensée les imperfections de la nature humaine. Les qualités morales des hommes sont fondées sur les rapports subsistants entre eux ou sur leurs besoins mutuels. Le Dieu Théologique ne peut avoir des qualités morales ou des perfections humaines; il n'a pas besoin des hommes, il n'a aucuns rapports avec eux, vû qu'il ne peut y avoir de rapports qui ne soient réciproques. Un pur esprit ne peut avoir des rapports avec des êtres matériels, au moins en partie; un être infini ne peut avoir aucuns rapports avec des être finis; un être éternel ne peut avoir des rapports avec des êtres périssables & passagers. L'être unique, qui n'a ni genre ni espece, qui n'a point de semblables, qui ne vit point en société, qui n'a rien de commun avec ses créatures, s'il existoit réellement, ne pourroit avoir aucunes des qualités que nous nommons perfections; il seroit d'un ordre si différent des hommes que nous ne pourrions lui assigner ni vices ni vertus. On nous répète sans

celle que Dieu ne nous doit rien, que nul être ne peut se comparer à lui, que notre entendement borné ne peut concevoir ses perfections, que l'esprit humain n'est point fait pour comprendre son essence : mais par cela même ne détruit-on point nos rapports avec cet être si dissemblable, si disproportionné, si incompréhensible ? Tous les rapports supposent une certaine analogie ; tous les devoirs supposent une ressemblance & des besoins réciproques ; pour rendre des devoirs à quelqu'un, il est nécessaire de le connoître.

On nous dira, sans doute, que Dieu s'est fait connoître par la révélation. Mais cette révélation ne suppose-t-elle pas l'existence du Dieu sur laquelle nous disputons ? Cette révélation elle-même n'anéantit-elle pas les perfections morales qu'on lui attribue ? Toute révélation ne suppose-t-elle pas dans les hommes une ignorance, une imperfection, une perversité qu'un Dieu bon, sage, tout-puissant & prévoyant auroit dû prévenir ? Toute révélation particulière ne suppose-t-elle pas dans ce Dieu une préférence, une prédilection, une injuste partialité pour quelques-unes de ses créatures ; dispositions qui contredisent visiblement & sa bonté & sa justice infinies ? Cette révélation n'annonce-t-elle pas en lui de l'aversion, de la haine, ou du moins de l'indifférence, pour le plus grand nombre des habitans de la terre ou même un dessein formé de les aveugler pour les perdre ? En un mot dans toutes les révélations connues, la Divinité, au lieu de nous être représentée comme sage, comme équitable, comme remplie de tendresse pour l'homme, ne nous est-elle pas continuellement dépeinte comme fantasque, comme inique, comme cruelle, comme voulant séduire ses enfans, comme leur tendant, ou

leur faisant tendre des pièges, comme les punissant ensuite pour y être tombés? En vérité le Dieu du Docteur Clarke & des chrétiens ne peut être regardé comme un être parfait, à moins que dans la Théologie l'on n'appelle *perfections* ce que la raison ou le bon sens appellent des imperfections frappantes ou des dispositions odieuses. Disons plus; il n'est point dans la race humaine d'individus aussi méchant, aussi vindicatif, aussi injuste, aussi cruel, que le tyran à qui les chrétiens prodiguent leurs hommages serviles, & à qui leurs Théologiens prodiguent des perfections, à chaque instant démenties par la conduite qu'ils lui prêtent.

Plus nous envisagerons le Dieu Théologique, plus il nous paroîtra impossible & contradictoire; la Théologie ne semble le former que pour le détruire aussitôt. Qu'est-ce en effet qu'un être dont on ne peut rien affirmer qui ne se trouve sur le champ démenti? Qu'est-ce qu'un Dieu bon qui s'irrite sans cesse; un Dieu tout-puissant qui jamais ne vient à bout de ses desseins; un Dieu infiniment heureux, dont la félicité est continuellement troublée; un Dieu qui aime l'ordre & qui jamais ne peut le maintenir; un Dieu juste, qui permet que ses sujets les plus innocents essuient des injustices perpétuelles? Qu'est-ce qu'un pur esprit qui crée & qui meut la matière? Qu'est-ce qu'un être immuable qui est la cause des mouvemens & des changemens qui s'opèrent à chaque instant dans la nature? Qu'est-ce qu'un être infini qui coëxiste pourtant avec l'univers? Qu'est-ce qu'un être omniscient, qui se croit obligé d'éprouver ses créatures? Qu'est-ce qu'un être tout-puissant qui ne peut jamais communiquer à ses ouvrages la

perfection qu'il veut trouver en eux ? Qu'est-ce qu'un être revêtu de toutes sortes de qualités divines & dont la conduite est toujours humaine ? Qu'est-ce qu'un être qui peut tout & qui ne réussit à rien, qui n'agit jamais d'une façon digne de lui ? Il est méchant, injuste, cruel, jaloux, irascible, vindicatif comme l'homme ; il échoue comme l'homme dans tous ses projets ; & cela avec tous les attributs capables de le garantir des défauts de notre espèce. Si nous voulons être de bonne foi, nous conviendrons que cet être n'est rien ; & nous trouverons que le phantôme imaginé pour expliquer la nature, est perpétuellement en contradiction avec cette nature, & qu'au lieu de tout expliquer, il ne sert qu'à tout embrouiller.

SELON Clarke lui-même, *le Néant est ce dont on ne peut rien affirmer avec vérité, & dont on peut tout nier véritablement ; tellement que l'idée du Néant est, pour ainsi dire, la Négation d'absolument toutes les idées ; l'idée du Néant fini ou infini est donc une contradiction dans les termes.* Que l'on applique ce principe à ce que notre auteur a dit de la Divinité, & l'on trouvera que de son aveu même elle est le *Néant infini*, puisque l'idée de cette Divinité est la *Négation d'absolument toutes les idées* que les hommes sont capables de se former. La spiritualité n'est en effet qu'une pure négation de la corporéité ; en disant que Dieu est spirituel n'est ce pas nous dire qu'on ne sçait pas ce qu'il est ? On nous dit qu'il y a des substances que nous ne pouvons ni voir ni toucher & qui n'en existent pas moins pour cela. A la bonne heure ; mais dès lors nous ne pouvons ni en raisonner ni leur assigner des qualités. Conçoit on mieux l'infinité, qui est une pure négation des li-

mites que nous trouvons dans tous les êtres? L'esprit humain peut-il comprendre ce que c'est que l'infini, & pour s'en former une espèce d'idée confuse, n'est-il pas obligé de joindre des quantités bornées à d'autres quantités qu'il ne conçoit encore que bornées? La toute-puissance, l'éternité, l'omniscience, la perfection sont-elles donc autre chose que des abstractions ou des pures négations des bornes dans la force, dans la durée, dans la science? Si l'on prétend que Dieu n'est rien de ce que l'homme peut connoître, peut voir, peut sentir; si l'on ne peut rien en dire de positif, il est au moins permis de douter qu'il existe: si l'on prétend que Dieu est ce que disent nos Théologiens, l'on ne peut s'empêcher de nier l'existence ou la possibilité d'un être qu'ils font le sujet de qualités que l'esprit humain ne pourra jamais concilier ni concevoir.

L'être existant par lui-même doit être, suivant Clarke, un être simple, immuable, incorruptible, sans parties, sans figure, sans mouvement, sans divisibilité, en un mot un être en qui ne se rencontrent aucunes des propriétés de la matière, qui, étant toutes finies, sont incompatibles avec l'infinité parfaite. En bonne foi! Est-il bien possible de se faire quelque notion véritable d'un pareil être? Les Théologiens conviennent eux-mêmes que les hommes ne peuvent se faire une notion complète de Dieu; mais celle qu'on nous présente ici est non seulement incomplète, mais encore elle détruit en Dieu toutes les qualités sur lesquelles notre esprit pourroit asseoir un jugement. Aussi M. Clarke est forcé d'avouer que lorsqu'il s'agit de déterminer la manière dont il est infini & dont il peut être présent par-tout, nos entendemens bornés ne

ſçauroient ni l'expliquer ni le comprendre. Mais qu'est ce qu'un être que nul homme ne peut ni expliquer ni comprendre ? C'est une chimere, qui, ſi elle exiſtoit, ne pourroit nullement l'intéreſſer.

PLATON, ce grand créateur de chimeres, dit que ceux qui n'admettent que ce qu'ils peuvent voir & manier, ſont des ſtupides & des ignorans qui reſuſent d'admettre la réalité de l'exiſtence des choſes inviſibles. Nos Théologiens nous tiennent le même langage: nos religions Européennes ont été viſiblement infectées des rêveries Platoniciennes, qui ne ſont évidemment que les réſultats des notions obſcures & de la métaphyſique inintelligible des prêtres Egyptiens, Chaldéens, Aſſyriens, chez leſquels Platon avoit été puiser ſa prétendue Philoſophie. En effet, ſi la Philoſophie conſiſte dans la connoiſſance de la nature, l'on ſera forcé de convenir que la doctrine Platonique ne mérite aucunement ce nom, vû qu'elle n'a fait qu'écarter l'eſprit humain de la nature viſible pour le jeter dans un monde intellectuel, où il ne trouva que des chimeres. Cependant, c'eſt cette philoſophie phantaſtique qui regle encore toutes nos opinions. Nos Théologiens, guidés encore par l'entouſiaſme de Platon, n'entretiennent leurs ſectateurs que d'*eſprits*, d'*intelligences* de *ſubſtances incorporelles*, de *puiffances inviſibles*, d'*Anges*, de *Démons*, de *vertus myſtérieuſes*, d'*effets ſurnaturels*, d'*illuminations divines*, d'*idées innées*, &c. (27) A les en croire, nos ſens nous ſont entière-

(27) Quiconque ſe donnera la peine de lire les ouvrages de Platon & de ſes diſciples, tels que *Proclus*, *Jamblique*, *Plotin*, &c. y trouvera preſque tous les dogmes & toutes les ſubtilités métaphyſiques de la Théologie Chrétienne. Bien plus il y trouvera l'origine des ſymboles, des rites, des Sacrements, en un mot de la Théurgie employée dans le culte des Chrétiens, qui dans leurs cérémonies

mens inutiles; l'expérience n'est bonne à rien; l'imagination, l'entousiasme, le fanatisme & les mouvemens de crainte que nos préjugés religieux font naître en nous, des *inspirations célestes*, des avertissemens divins, des sentimens naturels que nous devons préférer à la raison, au jugement, au bon sens. Après nous avoir imbus dès l'enfance de ces maximes si propres à nous éblouir & à nous aveugler, il leur est aisé de nous faire admettre les plus grandes absurdités sous le nom imposant de *Mysteres*, & de nous empêcher d'examiner ce qu'ils nous disent de croire. Quoi qu'il en soit, nous répondrons à Platon, & à tous les Docteurs qui, comme lui, nous imposent la nécessité de croire ce que nous ne pouvons comprendre, que pour croire qu'une chose existe, il faut au moins en avoir quelque idée; que cette idée ne peut nous venir que par nos sens, que tout ce que nos sens ne nous font point connoître n'est rien pour nous; que s'il y a de l'absurdité à nier l'existence de ce qu'on ne connoît pas, il y a de l'extravagance à lui donner des qualités inconnues, & qu'il y a de la stupidité à trembler devant de vrais phantômes, ou à respecter de vaines idoles revêtues de qualités incompatibles que notre imagination a combinées sans jamais pouvoir consulter l'expérience & la raison.

religieuses ainsi que dans leurs dogmes, n'ont fait que suivre plus ou moins fidèlement les routes qui leur avoient été tracées par les prêtres du Paganisme. Les folies religieuses ne sont pas aussi variées qu'on le pense.

A l'égard de la Philosophie ancienne, à l'exception de celle de Démocrite & d'Epicure, elle fut pour l'ordinaire une vraie *Théosophie*, imaginée par des prêtres d'Egypte & d'Assyrie. Pythagore & Platon n'ont été que des Théologiens, remplis d'entousiasme, &, peut-être, de mauvaise foi. Au moins l'on trouve chez eux un esprit mystérieux *sacerdotal*, qui sera toujours un signe que l'on cherche à tromper, ou que l'on ne veut point éclairer les hommes. C'est dans la nature, & non dans la Théologie, que l'on peut puiser une Philosophie intelligible & véritable.

CELA peut servir à répondre au Docteur Clarke, qui nous dit : *quelle absurdité de se récrier si fort contre l'existence d'une substance immatérielle, dont l'essence n'est point compréhensible, & d'en parler comme de la chose la plus incroyable !* il avoit dit un peu plus haut, *il n'y a point de plante si petite & si méprisable qu'elle soit ; il n'est point d'animal si vil qui ne confonde le génie le plus sublime : les êtres inanimés sont environnés pour nous de ténèbres impénétrables. Quelle extravagance donc de faire servir l'incompréhensibilité de Dieu à nier son existence.*

NOUS lui répondrons 1°. que l'idée d'une substance immatérielle ou privée d'étendue n'est qu'une absence d'idées, une négation de l'étendue, & que lorsqu'on nous dit qu'un être n'est point matière, on nous dit ce qu'il n'est pas & l'on ne nous apprend pas ce qu'il est, & qu'en disant qu'un être ne peut tomber sous nos sens, on nous apprend que nous n'avons aucuns moyens de nous assurer s'il existe ou non.

2°. L'on avouera sans peine que les hommes du plus grand génie ne connoissent point l'essence des pierres, des plantes, des animaux, ni les ressorts secrets qui les constituent, qui les font végéter ou agir ; mais que du moins on les voit, que nos sens les connoissent au moins à quelques égards, que nous pouvons appercevoir quelques-uns de leurs effets, d'après lesquels nous les jugeons bien au mal ; au lieu que nos sens, ne peuvent saisir par aucun côté un être immatériel, ni par conséquent nous en porter aucune idée ; un tel être est pour nous une *qualité occulte*, ou plutôt un *être de raison* : si nous ne connoissons point l'essence ou la combinaison intime des êtres les plus matériels, nous découvrons du moins à l'aide de

l'expérience quelques-uns de leurs rapports avec nous-mêmes ; nous connoissons leurs surfaces, leur étendue, leur forme, leur couleur, leur moleſſe, leur dureté par les impreſſions qu'ils font ſur nous : nous ſommes à portée de les comparer, de les diſtinguer, de les juger, de les aimer ou de les fuir d'après les différentes façons dont nous en ſommes affectés : nous ne pouvons avoir les mêmes connoiſſances ſur un Dieu immatériel, ni ſur les eſprits dont nous parlent ſans ceſſe des hommes qui n'en peuvent point avoir plus d'idées que les autres mortels.

3°. Nous connoiſſons en nous-mêmes des modifications que nous nommons des ſentimens, des penſées, des volontés, des paſſions : faute de connoiſtre notre eſſence propre & l'énergie de notre organisation particulière, l'on attribue ces effets à une cauſe cachée & diſtinguée de nous mêmes, que l'on a dit être *ſpirituelle*, parce qu'elle ſembloit agir différemment de notre corps : cependant la réflexion nous prouve que des effets matériels ne peuvent partir que d'une cauſe matérielle. Nous ne voyons de même dans l'univers que des effets phyſiques & matériels, qui ne peuvent partir que d'une cauſe analogue, & que nous attribuerions, non à une cauſe ſpirituelle que nous ne connoiſſons pas, mais à la nature elle-même, que nous pouvons connoiſtre à quelques égards, ſi nous daignons la méditer de bonne foi.

Si l'incompréhenſibilité de Dieu n'eſt point une raiſon de nier ſon existence, elle n'en eſt pas une pour dire qu'il eſt immatériel, & nous le comprendrons encore bien moins ſpirituel que matériel, puisſque la matérialité eſt une qualité connue, & que la ſpiritualité eſt une qualité occulte ou in-

connue, ou plutôt une façon de parler dont nous ne nous servons que pour couvrir notre ignorance, Un aveugle né ne raisonneroit pas bien, s'il nioit l'existence des couleurs, quoique ces couleurs n'existent réellement pas pour lui, mais seulement pour ceux qui sont à portée de les connoître; cet aveugle nous paroitroit ridicule s'il vouloit les définir. S'il existoit des êtres qui eussent des idées de Dieu ou d'un pur esprit, nos Théologiens leur paroiroient, sans doute, aussi ridicules que cet aveugle.

ON nous répète sans cesse que nos sens ne nous montrent que *l'écorce* des choses, que nos esprits bornés ne peuvent concevoir un Dieu: l'on en convient; mais ces sens ne nous montrent pas même *l'écorce* de la Divinité que nos Théologiens nous définissent, à qui ils donnent des attributs, sur laquelle ils ne cessent de disputer, tandis que jusqu'ici ils ne sont jamais parvenus à prouver son existence. „ J'aime beaucoup, dit M^r. Locke, „ tous ceux qui défendent leurs opinions de bon- „ ne foi, mais il y a si peu de gens qui, d'après „ la manière dont ils les défendent, paroissent „ pleinement convaincus des opinions qu'ils pro- „ fessent, que je suis tenté de croire qu'il y a „ dans le monde bien plus de sceptiques qu'on „ ne pense. ” (28)

ABADIE nous dit qu'il s'agit de *sçavoir s'il y a un Dieu, & non ce que c'est que ce Dieu*. Mais comment s'assurer de l'existence d'un être que l'on ne pourra jamais connoître? Si l'on ne nous dit

(28) Voyez ses lettres familières. Hobbes dit que si les hommes y trouvoient quelqu'intérêt, ils douteroient de la certitude des éléments d'Euclide.

pas. ce que c'est que cet être, comment pourrons nous juger si son existence est possible ou non ? Nous venons de voir les fondemens ruineux sur lesquels les hommes ont jusqu'ici élevé le phantôme créé par leur imagination ; nous venons d'examiner les preuves dont ils se servent pour établir son existence ; nous avons reconnu les contradictions sans nombre qui résultent des qualités inconciliables dont ils prétendent l'orner. Que conclure de tout cela, sinon qu'il n'existe pas ? Il est vrai qu'on nous assure qu'il n'y a point de contradiction entre les attributs divins : mais qu'il y a une disproportion entre notre esprit & la nature de l'être suprême. Cela posé de quelle mesure faut-il que l'homme se serve pour juger de son Dieu ? Ne sont-ce pas des hommes qui ont imaginé cet être & qui l'ont revêtu des attributs qu'on lui donne ? S'il faut être un esprit infini pour le comprendre, les Théologiens peuvent-ils se vanter de le concevoir eux-mêmes ? A quoi bon en parlent-ils à d'autres ? L'homme, qui ne sera jamais un être infini, pourra-t-il mieux concevoir son Dieu infini dans un monde futur, que dans celui qu'il habite aujourd'hui ? Si nous ne connoissons point Dieu dès à présent, nous ne pouvons jamais nous flatter de le connoître par la suite, vû que jamais nous ne ferons des Dieux.

CEPENDANT l'on prétend que ce Dieu est nécessaire à connoître ; mais comment prouver qu'il est nécessaire de connoître ce qu'il est impossible de connoître ? On nous dit pour lors que le bon sens & la raison suffisent pour convaincre de l'existence d'un Dieu. Mais d'un autre côté ne me dit-on pas que la raison est un guide infidèle en matière de la religion ? Que l'on nous montre au

moins le terme précis où il faut quitter cette raison qui nous aura conduit à la connoissance de Dieu. La consulterons-nous encore lorsqu'il s'agira d'examiner si ce qu'on raconte de ce Dieu est probable, s'il peut réunir les attributs discordants qu'on lui donne, s'il a parlé le langage qu'on lui fait tenir? Nos prêtres ne nous permettront jamais de consulter la raison sur ces choses; ils prétendront alors que nous devons nous en rapporter aveuglément à ce qu'ils disent; ils assureront que le plus sûr est de nous soumettre à ce qu'ils ont jugé convenable de décider sur la nature d'un être qu'ils avouent ne point connoître, & n'être aucunement à la portée des mortels. D'ailleurs notre raison ne peut concevoir l'infini, ainsi elle ne peut nous convaincre de l'existence d'un Dieu & si nos Prêtres ont une raison plus sublime que la nôtre, ce ne sera jamais que sur la parole de nos Prêtres que nous croirons en Dieu; nous n'en ferons jamais nous-mêmes parfaitement convaincus; la conviction intime ne peut être l'effet que de l'évidence & de la démonstration.

UNE chose est démontrée impossible, dès que non seulement on ne peut en avoir d'idées vraies, mais encore quand les idées quelconques qu'on s'en forme se contredisent, se détruisent, répugnent les unes aux autres. Nous n'avons point d'idées vraies d'un esprit; les idées que nous pouvons nous en former se contredisent, lorsque nous disons qu'un être privé d'organes & d'étendue peut sentir, peut penser, peut avoir des volontés ou des desirs; le Dieu Théologique ne peut point agir; il répugne à son essence divine d'avoir des qualités humaines; & si l'on suppose ces qualités

infinies, elles n'en seront que plus inintelligibles & plus difficiles ou impossibles à concilier.

Si Dieu est pour les êtres de l'espèce humaine ce que les couleurs sont pour des aveugles nés, ce Dieu n'existe point pour nous : si l'on dit qu'il réunit les qualités qu'on lui assigne, ce Dieu est impossible. Si nous sommes des aveugles, ne raisonnons ni de Dieu ni de ses couleurs ; ne lui donnons point d'attributs, ne nous occupons point de lui. Les Théologiens sont des aveugles, qui veulent expliquer à d'autres aveugles les nuances & les couleurs d'un portrait représentant un original qu'ils n'ont pas même parcouru à tâtons. (29) Que l'on ne nous dise pas que l'original, le portrait & ses couleurs n'en existent pas moins, quoique l'aveugle ne puisse nous l'expliquer ni s'en faire une idée, d'après le témoignage des hommes qui jouissent de la vue ; mais où sont les voyants qui ont vu la Divinité, qui la connoissent mieux que nous & qui sont en droit de nous convaincre de son existence.

LE Docteur Clarke nous dit que *c'est assez que les attributs de Dieu soient possibles & tels qu'il n'y ait*

(29) Je trouve dans l'ouvrage de Mr. Clarke lui-même un passage de Melchior Canus, Evêque des Canaries, que l'on pourroit opposer à tous les Théologiens du monde, & à tous leurs argumens : *puderet me dicere non me intelligere, si ipsi intelligerent qui traherunt.* Héraclite disoit que si l'on demandoit à un aveugle ce que c'est que la vue, il répondroit que c'est l'aveuglement. St. Paul annonce son Dieu aux Athéniens comme étant précisément le Dieu inconnu auquel ils avoient élevé un Autel. St. Denis l'Aréopagite dit que c'est lorsqu'on reconnoît que l'on ne connoît pas Dieu, qu'on le connoît le mieux. *Tunc Deum maxime cognoscimus, cum Ignorare eum cognoscimus.* C'est sur ce Dieu inconnu que toute la Théologie est fondée ? C'est sur ce Dieu inconnu qu'elle raisonne sans cesse ! C'est en l'honneur de ce Dieu inconnu que l'on égorge des hommes !

ait point de démonstration du contraire. Etrange façon de raisonner ! la Théologie seroit-elle donc l'unique science où il fut permis de conclure qu'une chose est, dès lors qu'elle est possible ? après avoir avancé des rêveries sans fondement & des propositions que rien n'appuie, en est-on quitte pour dire qu'elles sont des vérités, parce qu'on ne peut pas démontrer le contraire ? Cependant il est très possible de démontrer que le Dieu Théologique est impossible ; pour le prouver, il suffit de faire voir, comme nous n'avons pas cessé de le faire, qu'un être formé par la combinaison monstrueuse des contrastes les plus choquants ne peut point exister.

CEPENDANT l'on insiste toujours, & l'on nous dit que l'on ne peut concevoir que l'intelligence ou la pensée puissent être des propriétés & des modifications de la matière, dont cependant M. Clarcke avoue que nous ignorons l'essence & l'énergie, ou dont il a dit que les plus grands Génies n'avoient que des idées superficielles & incomplètes. Mais ne peut-on pas lui demander s'il est plus aisé de concevoir que l'intelligence & la pensée soient des propriétés de l'esprit, dont on a certainement bien moins d'idées que de la matière ? Si nous n'avons que des idées obscures & imparfaites des corps les plus sensibles & les plus grossiers, comment connoîtrions-nous plus distinctement une substance immatérielle ou un Dieu spirituel qui n'agit sur aucuns de nos sens, & qui, s'il agissoit sur eux, cesseroit dès lors d'être immatériel ?

Mr. Clarcke n'est donc point fondé à nous dire que l'idée d'une substance immatérielle ne renferme aucune impossibilité & n'implique aucune contradiction.

tion, & que ceux qui disent le contraire sont obligés d'affirmer que tout ce qui n'est point matière n'est rien. Tout ce qui agit sur nos sens est matière; une substance privée d'étendue ou des propriétés de la matière ne peut se faire sentir à nous, ni par conséquent nous donner des perceptions ou des idées: constitués comme nous le sommes, ce dont nous n'avons point d'idées n'existe point pour nous. Ainsi il n'y a point d'absurdité à soutenir que tout ce qui n'est point matière n'est rien; au contraire, c'est une vérité si frappante qu'il n'y a que des préjugés invétérés ou la mauvaise foi qui puissent en faire douter.

NOTRE sçavant adversaire ne leve point la difficulté en demandant *s'il n'existe que cinq sens, & si Dieu n'a pas pu donner des sens tout différens des nôtres à d'autres êtres que nous ne connoissons pas? S'il n'en auroit pas pu donner d'autres à nous-mêmes dans l'état présent où nous nous trouvons?* Je réponds d'abord, qu'avant de présumer ce que Dieu peut faire ou ne pas faire, il faudroit avoir constaté son existence. Je réplique ensuite que nous n'avons dans le fait que cinq sens (30); que par leur secours l'homme est dans l'impossibilité de concevoir un être tel qu'on suppose le Dieu de la Théologie; que nous ignorons absolument qu'elle seroit l'étendue de notre conception, si nous avions des sens de plus. Ainsi, demander ce que Dieu auroit pu faire en tel cas, c'est toujours supposer la cho-

(30) Les Théologiens nous parlent souvent d'un *sens intime*, d'un *instinct naturel*, à l'aide desquels nous découvrons ou nous sentons la Divinité & les vérités prétendues de la religion. Mais pour peu qu'on veuille examiner les choses, on trouvera que ce *sens intime* & cet *instinct* ne sont que des effets de l'habitude, de l'entousiasme, de l'inquiétude, du préjugé, qui, souvent en dépit de tout raisonnement, nous ramènent à des préjugés que notre esprit tranquille ne peut s'empêcher de rejeter.

se en question, vû que nous ne pouvons sçavoir jusqu'où pourroit aller le pouvoir d'un être dont nous n'avons aucune idée. Nous n'en avons pas plus de ce que peuvent sentir & connoître des Anges, des êtres différens de nous, des intelligences supérieures à nous. Nous ignorons la façon de végéter des plantes; comment sçaurions-nous la façon de concevoir des êtres d'un ordre totalement distingué de nous? au moins pouvons-nous être assurés que si Dieu est infini, comme on l'assûre, ni les Anges, ni aucunes intelligences subordonnées ne peuvent le concevoir. Si l'homme est une énigme pour lui-même, comment pourroit-il comprendre ce qui n'est point lui? Il faut donc que nous nous bornions à juger avec les cinq sens que nous avons. Un aveugle n'a l'usage que de quatre sens; il n'est point en droit de nier qu'il n'existe un sens de plus pour les autres; mais il peut dire avec raison & vérité qu'il n'a aucune idée des effets qu'il produiroit avec le sens qui lui manque. C'est avec ces cinq sens que nous sommes réduits à juger de la Divinité, qu'aucun d'eux ne nous montre ou ne voit mieux que nous. Un aveugle, entourré d'autres aveugles, ne seroit-il pas autorisé à leur demander de quel droit ils lui parlent d'un sens qu'ils n'ont point eux-mêmes, ou d'un être sur lequel leur propre expérience ne leur peut rien apprendre? (31)

ENFIN on peut encore répondre à M. Clarke que suivant son système, la supposition est impossible, & ne doit point se faire, vû que Dieu

(31) En supposant, comme font les Théologiens, que Dieu impose aux hommes la nécessité de le connoître, leur prétention paroît aussi déraisonnable que le seroit l'idée du propriétaire d'une terre à qui l'on supposeroit la franchise que les fourmis de son jardin le conduisent lui-même, & raisonnassent pertinemment sur son compte.

ayant, selon lui, fait l'homme, voulut, sans doute, qu'il n'eût que cinq sens, on qu'il fût tel qu'il est actuellement, parce qu'il falloit qu'il fût ainsi pour répondre aux vues sages & aux desseins immuables que la Théologie lui prête.

LE Docteur Clarcke, ainsi que tous les autres Théologiens, fonde l'existence de son Dieu sur la nécessité d'une force qui ait le pouvoir de commencer le mouvement. Mais si la matiere à toujours existé, elle a toujours eu le mouvement, qui, comme on l'a prouvé, lui est aussi essentiel que son étendue, & découle de ses propriétés primitives. Il n'y a donc de mouvement que dans la matiere & par elle; la mobilité est une suite de son existence; non pas que le grand tout puisse occuper lui-même d'autres parties de l'espace que celles qu'il occupe actuellement, mais ses parties peuvent changer & changent continuellement leurs situations respectives; c'est de-là que résultent la conservation & la vie de la nature, qui est toujours immuable dans son entier. Mais en supposant, comme on fait tous les jours, que la matiere soit morte, c'est-à-dire incapable de rien produire par elle-même sans le secours d'une force motrice qui lui imprime le mouvement, pourrions-nous jamais concevoir que la nature matérielle reçoive son mouvement d'une force qui n'a rien de matériel? L'homme pourra-t-il se figurer qu'une substance qui n'a aucunes des propriétés de la matiere, puisse la créer, la tirer de son propre fond, l'arranger, la pénétrer, diriger ses mouvements, la guider dans sa marche?

LE mouvement est donc coéternel à la matiere. De toute éternité les parties de l'univers ont agi les unes sur les autres en raison de leurs énergies,

de leurs essences propres, de leurs élémens primitifs & de leurs combinaisons diverses. Ces parties ont dû se combiner en raison de leurs analogies ou rapports, s'attirer & se repousser, agir & réagir, graviter les unes sur les autres, se réunir & se dissoudre, recevoir des formes & en changer par leurs collisions continuelles. Dans un monde matériel le moteur doit être matériel; dans un tout dont les parties sont essentiellement en mouvement, il n'est pas besoin d'un moteur distingué de lui-même; par sa propre énergie le tout doit être dans un mouvement perpétuel. Le mouvement général, comme on l'a prouvé ailleurs, naît de tous les mouvemens particuliers que les êtres se communiquent sans interruption.

L'on voit donc que la Théologie, en supposant un Dieu, qui imprimât le mouvement à la nature & qui en fût distingué, n'a fait que multiplier les êtres, ou plutôt n'a fait que personnifier le principe de la mobilité inhérent à la matière; en donnant à ce principe des qualités humaines, elle n'a fait que lui prêter de l'intelligence, de la pensée, des perfections qui ne peuvent aucunement lui convenir. Tout ce que M. Clarke & tous les autres Théologiens modernes nous disent de leur Dieu, devient à quelques égards assez intelligible dès qu'on l'applique à la nature, à la matière: elle est éternelle, c'est-à-dire, elle ne peut avoir eu de commencement & n'aura jamais de fin; elle est infinie, c'est-à-dire, que nous ne concevons point ses bornes, &c. Mais des qualités humaines, toujours empruntées de nous-mêmes, ne peuvent lui convenir, vû que ces qualités sont des façons d'être ou des modes qui n'ap-

partiennent qu'à des êtres particuliers, & non au tout qui les renferme.

A I N S I pour résumer les réponses qui ont été faites à M. Clarke; l'on dira 1°. que l'on peut concevoir que la matiere a existé de toute éternité, vû qu'on ne conçoit pas qu'elle ait pu commencer. 2°. Que la matiere est indépendante, vû qu'il n'y a rien hors d'elle: qu'elle est immuable, vû qu'elle ne peut changer de nature, quoiqu'elle change sans cesse de formes ou de combinaisons. 3°. Que la matiere existe par elle-même, puisque, ne pouvant pas concevoir qu'elle puisse s'anéantir, nous ne pouvons pas concevoir qu'elle ait pu commencer d'exister. 4°. Que nous ne connoissons point l'essence ni la vraie nature de la matiere, quoique nous soyons à portée de connoître quelques-unes de ses propriétés & qualités d'après la façon dont elle agit sur nous, ce que nous ne pouvons point dire de Dieu. 5°. Que la matiere étant sans commencement, n'aura jamais de fin, quoique ses combinaisons & ses formes commencent & finissent. 6°. Que si tout ce qui existe, ou tout ce que notre esprit peut concevoir est matiere, cette matiere est infinie, c'est-à-dire ne peut être bornée par rien: qu'elle est présente par-tout, s'il n'y a point de lieu hors d'elle; s'il y avoit en effet un lieu hors d'elle, ce seroit le vuide & alors Dieu seroit le vuide. 7°. Que la nature est unique, quoique ses élémens ou ses parties soient infiniment variées & douées de propriétés très différentes. 8°. Que la matiere modifiée, arrangée, combinée d'une certaine façon, produit dans quelques êtres ce que nous appellons l'intelligence; c'est

une de ses façons d'être, mais ce n'est pas une de ses propriétés essentielles. 9°. Que la matiere n'est point un agent libre, puisqu'elle ne peut agir autrement qu'elle ne fait en vertu des loix de sa nature ou de son existence; & qu'ainsi les corps graves doivent nécessairement tomber, les corps légers doivent s'élever, le feu doit brûler, l'homme doit sentir le bien & le mal, suivant la nature des êtres dont il éprouve l'action. 10°. Que la puissance ou l'énergie de la matiere n'a d'autres bornes que celles que leur prescrit sa nature même. 11°. Que la sagesse, la justice, la bonté, &c. sont des qualites propres à la matiere combinée & modifiée comme elle se trouve dans quelques êtres de la nature humaine, & que l'idée de la perfection est une idée abstraite, négative, métaphysique, ou une maniere de considérer les objets qui ne suppose rien de réel hors de nous. Enfin 12°. que la matiere est le principe du mouvement, qu'elle le renferme en elle-même, puisqu'il n'y a qu'elle qui soit capable de le donner & de le recevoir, ce que l'on ne peut pas concevoir d'un être immatériel, simple, dépourvu de parties, qui, privé d'étendue, de masse, de pesanteur, ne pourroit ni se mouvoir lui-même ni mouvoir d'autres corps, & encore moins les créer, les produire, les conserver.





C H A P I T R E V.

*Examen des preuves de l'existence de Dieu
données par Descartes, Malebranche
Newton, &c.*

ON nous parle sans cesse de Dieu, & jamais personne n'est parvenu jusqu'ici à démontrer son existence; les génies les plus sublimes ont été forcés d'échouer contre cet écueil; les hommes les plus éclairés n'ont fait que balbutier sur la matière que tous s'accordoient à regarder comme la plus importante. Comme s'il pouvoit être nécessaire de s'occuper d'objets inaccessibles à nos sens, & sur lesquels notre esprit ne peut avoir aucune prise!

A F I N de nous convaincre du peu de solidité que les plus grands personnages ont sçu donner aux preuves qu'ils ont successivement imaginées pour établir l'existence d'un Dieu, examinons en peu de mots ce qu'en ont dit les philosophes les plus célèbres, & commençons par Descartes, le restaurateur de la philosophie parmi nous. Ce grand homme nous dit lui-même. „ Toute la for-
„ ce de l'argument dont j'ai ici usé pour prouver
„ l'existence de Dieu, consiste en ce que je re-
„ connois qu'il ne seroit pas possible que ma na-
„ ture fut telle qu'elle est, c'est-à-dire, que j'eus-
„ se en moi l'idée d'un Dieu, si Dieu n'existoit
„ véritablement; ce même Dieu, dis je, duquel
„ l'idée est en moi, c'est-à-dire, qui possède tou-

„ tes ces hautes *perfections* dont notre esprit peut
 „ bien avoir quelque légère idée sans pourtant
 „ les pouvoir comprendre, &c.” V. *Medit. III.*
Sur l'existence de Dieu page LXXI. Il avoit dit
 peu auparavant (page LXIX), „ Il faut nécessai-
 „ rement conclure que de cela seul que j'existe,
 „ & que l'idée d'un être souverainement parfait
 „ (c'est-à-dire de Dieu) est en moi, l'existence
 „ de Dieu est très évidemment démontrée.”

1°. Nous répondrons à Descartes que nous ne
 sommes point en droit de conclure qu'une chose
 existe de ce que nous en avons l'idée; notre ima-
 gination nous présente l'idée d'un *Sphinx* ou d'un
hyppogriphe, sans que pour cela nous soyons en
 droit d'en conclure que ces choses existent réel-
 lement.

2°. Nous dirons à Descartes qu'il est impossi-
 ble qu'il ait une idée positive & véritable du Dieu,
 dont, ainsi que les Théologiens, il veut prouver
 l'existence. Il est impossible à tout homme, à
 tout être matériel, de se former une idée réelle
 d'un esprit, d'une substance privée d'étendue,
 d'un être incorporel, agissant sur la nature qui est
 corporelle & matérielle, vérité que nous avons
 déjà suffisamment prouvée.

3°. Nous lui dirons qu'il est impossible que
 l'homme ait aucune idée positive & réelle de la
 perfection, de l'infini, de l'immensité & des au-
 tres attributs que la Théologie assigne à la Divi-
 nité. Nous ferons donc à Descartes la même ré-
 ponse qui a déjà été faite dans le chapitre précé-
 dent à la proposition XII^e. de Clarke.

AINSI rien de moins concluant que les preuves

sur lesquelles Descartes appuie l'existence de Dieu. Il fait de ce Dieu une pensée, une intelligence; mais comment concevoir une intelligence, une pensée sans un sujet auquel ces qualités puissent adhérer? Descartes prétend que l'on ne peut concevoir Dieu que *comme une vertu qui s'applique successivement aux parties de l'univers.....* Il dit encore que *Dieu ne peut être dit étendu, que comme on le dit du feu contenu dans un morceau de fer, qui n'a point à proprement parler d'autre extension que celle du feu lui-même.....* Mais d'après ces notions on est en droit de lui reprocher qu'il annonce très clairement qu'il n'y a pas d'autre Dieu que la nature, ce qui est un *spinosisme* pur. En effet on sait que c'est dans les principes de Descartes que Spinoza a puisé son système, qui en découle nécessairement.

C'est donc avec raison que l'on a accusé Descartes d'Athéisme, vu qu'il détruit très fortement les foibles preuves qu'il donne de l'existence d'un Dieu. On est donc fondé à lui dire que son système renverse l'idée de la création. En effet avant que Dieu eût créé une matière il ne pouvoit coexister ni être coétendu avec elle; & dans ce cas, selon Descartes, il n'y avoit point de Dieu, vu qu'en ôtant aux modifications leur sujet, ces modifications doivent elles-mêmes disparaître. Si Dieu, selon les Cartésiens, n'est autre chose que la nature, ils sont très Spinosistes; si Dieu est la force motrice de cette nature, ce Dieu n'existe plus par lui-même, il n'existe qu'autant que subsiste le sujet auquel il est inhérent, c'est-à-dire la nature dont il est le moteur; ainsi Dieu n'existe plus par lui-même, il n'existera qu'autant que la nature qu'il meut; sans matière ou sans sujet à

mouvoir, à conserver, à produire, que devient la force motrice de l'univers? Si Dieu est cette force motrice que deviendra-t-il sans un monde dans lequel il puisse exercer son action? (32)

On voit donc que Descartes, loin d'établir solidement l'existence d'un Dieu, la détruit totalement. La même chose arrivera nécessairement à tous ceux qui en raisonneront; ils finiront toujours par se contredire, & se démentir eux-mêmes. Nous trouvons les mêmes inconséquences & contradictions dans les principes du célèbre Pere Malebranche, qui, considérés avec l'attention la plus légère, semblent conduire directement au spinosisme; en effet quoi de plus conforme au langage de Spinoza que de dire que *l'univers n'est qu'une émanation de Dieu; que nous voyons tout en Dieu; que tout ce que nous voyons est Dieu seul; que Dieu seul fait tout ce qui se fait; qu'il est lui-même toute l'action & toute l'opération qui est dans toute la nature; en un mot que Dieu est tout l'être & le seul être.*

N'EST-ce pas dire formellement que la nature est Dieu? D'ailleurs en même tems que Malebranche nous assure que nous voyons tout en Dieu, il prétend qu'il n'est pas encore bien démontré qu'il y ait une matière & des corps, & que la foi seule nous enseigne ces grands mystères, dont sans elle nous n'aurions aucune connoissance. Sur quoi l'on peut avec raison lui demander comment l'on peut démontrer l'existence du Dieu qui a créé la matière, si l'existence de cette matière est encore un problème?

MALEBRANCHE reconnoît lui-même que l'on

(32) Voyez *l'impie convaincu* ou dissertation contre Spinoza pages 115 & seqq. édit d'Amst. 1685.

ne peut avoir de démonstration exacte de l'existence d'un autre être, que de celui qui est nécessaire, il ajoute que *si l'on y prend garde de près on verra qu'il n'est pas même possible de connoître avec une entière certitude si Dieu est ou n'est pas véritablement créateur d'un monde matériel & sensible.* D'après ces notions, il est évident que, selon le P. Malebranche, les hommes n'ont que la foi pour garant de l'existence de Dieu; mais la foi suppose elle-même cette existence; si l'on n'est point sûr que Dieu existe, comment pourra-t-on être persuadé qu'il faut croire ce qu'il dit?

D'un autre côté ces notions de Malebranche renversent évidemment tous les dogmes Théologiques. Comment concilier avec la liberté de l'homme, l'idée d'un Dieu qui est la cause motrice de la nature entière; qui meut immédiatement la matière & les corps; sans la volonté duquel rien ne se fait dans l'univers, qui prédétermine les créatures à tout ce qu'elles font? Comment avec cela peut-on prétendre que les âmes humaines aient la faculté de former des pensées & des volontés, de se mouvoir & de se modifier elles-mêmes? Si l'on suppose, avec les Théologiens, que la conservation des créatures est une création continuée, n'est-ce pas Dieu qui en les conservant les met en état de mal faire? Il est évident que, d'après le système de Malebranche, Dieu fait tout, & que ses créatures ne sont que des instrument passifs dans ses mains; leurs péchés ainsi que leurs vertus sont à lui; les hommes ne peuvent ni mériter ni démériter; ce qui anéantit toute religion. C'est ainsi que la Théologie est perpétuellement occupée à se détruire elle-même. (33)

(33) Voyez l'imple convaincu pag. 143. & 214.

Voyons donc maintenant si l'immortel Newton nous donnera des idées plus vraies & des preuves plus sûres de l'existence de Dieu. Cet homme, dont le vaste génie a deviné la nature & ses loix, s'est égaré dès qu'il les a perdu de vue: esclave des préjugés de son enfance, il n'a pas osé porter le flambeau de ses lumières sur la chimère qu'on avoit gratuitement associée à cette nature; il n'a pas reconnu que ses propres forces lui suffisoient pour produire tous les phénomènes qu'il avoit lui-même si heureusement expliqués. En un mot le sublime Newton n'est plus qu'un enfant quand il quitte la physique & l'évidence pour se perdre dans les régions imaginaires de la Théologie. Voici comment il parle de la Divinité.

(34)

„ CE Dieu, dit-il, gouverne tout, non com-
 „ me l'ame du monde, mais comme le seigneur
 „ & le souverain de toutes choses. C'est à cause
 „ de sa souveraineté qu'on l'appelle le Seigneur
 „ Dieu, *Παντοκράτωρ*, l'empereur universel. En
 „ effet le mot *Dieu* est relatif & se rapporte à
 „ des esclaves; la Dété est la domination ou la
 „ Souveraineté de Dieu, non sur son propre
 „ corps, comme le pensent ceux qui regardent
 „ Dieu comme l'ame du monde, mais sur des
 „ esclaves.

L'ON voit de-là que Newton, ainsi que tous les Théologiens, fait de son Dieu, du pur esprit qui préside à l'univers, un Monarque, un Suferrain, un Despote, c'est-à-dire, un homme puissant, un Prince dont le gouvernement a pour mo-

(34) Voyez *principia mathematica* pag. 523 & seqq. édit. de Londres de l'année 1726.

dele celui que les Rois de la terre exercent quelquefois sur leurs sujets transformés en esclaves , à qui pour l'ordinaire ils font sentir d'une façon très fâcheuse le poids de leur autorité. Ainsi le Dieu de Newton est un despote, c'est-à-dire un homme qui a le privilege d'être bon quand il lui plaît, injuste & pervers quand sa fantaisie l'y détermine. Mais suivant les idées de Newton, le monde n'ayant point été de toute éternité, les esclaves de Dieu ayant été formés dans le tems, il faut en conclure qu'avant la Création du monde le Dieu de Newton étoit un souverain sans sujet & sans états. Voyons si ce grand philosophe s'accorde mieux avec lui-même dans les idées subséquentes qu'il nous donne de son despote divinisé.

„ LE Dieu suprême, dit-il, est un être éter-
 „ nel, infini, absolument parfait; mais quelque
 „ parfait que soit un être, s'il n'a point de sou-
 „ veraineté, il n'est point le Dieu suprême.....
 „ le mot *Dieu* signifie *seigneur*; mais tout sei-
 „ gneur n'est point Dieu; c'est la souveraineté
 „ de l'être spirituel qui constitue Dieu, c'est la
 „ vraie souveraineté qui constitue le vrai Dieu,
 „ c'est la souveraineté suprême qui constitue le
 „ Dieu suprême, c'est la souveraineté fausse qui
 „ constitue le faux Dieu. De la souveraineté
 „ vraie, il suit que le vrai Dieu est vivant, intel-
 „ ligent & puissant; & de ses autres perfections,
 „ il s'ensuit qu'il est suprême ou souverainement
 „ parfait. Il est éternel, infini, il sçait tout;
 „ c'est-à-dire, qu'il dure depuis l'éternité & ne
 „ finira jamais: (*durat ab aeterno, adest ab infinito*
 „ *in infinitum*) il gouverne tout & il sçait tout ce
 „ qui se fait ou ce qui peut se faire. Il n'est ni
 „ l'éternité, ni l'infinité, mais il est éternel & in-

„ fini ; il n'est point l'espace ou la durée , mais il
 „ dure & il est présent „ (*adest*) (35).

DANS toute cette tirade inintelligible , nous ne voyons que des efforts incroyables pour concilier des attributs Théologiques ou des qualités abstraites avec les attributs humains donnés au Monarque divinisé ; nous y voyons des qualités négatives qui ne conviennent plus à l'homme , données pourtant au Souverain de la nature que l'on suppose un Roi. Quoi qu'il en soit , voilà toujours le Dieu suprême qui a besoin de sujets pour établir sa souveraineté ; ainsi Dieu a besoin des hommes pour exercer son empire , sans cela il ne seroit point Roi. Quand il n'y avoit rien , de quoi Dieu étoit-il seigneur ? Quoi qu'il en soit , ce Seigneur , ce roi spirituel exerce-t-il vraiment son Empire spirituel sur des êtres qui souvent ne font pas ce qu'il veut , qui luttent sans cesse contre lui , qui mettent le désordre dans ses états ? Ce Monarque spirituel est-il le maître des esprits , des ames , des volontés , des passions de ses sujets qu'il a laissé libres de se révolter contre lui ? Ce Monarque infini qui remplit tout de son immensité & qui gouverne tout , gouverne-t-il l'homme qui peche , dirige-t-il ses actions , est-il en lui lorsqu'il offense son Dieu ? Le Diable , le faux Dieu , le mauvais principe n'a-t-il pas un Empire plus étendu que le Dieu véritable , dont sans cesse , suivant les dogmes de la Théologie , il renverse les projets ? Le Souverain véritable n'est-il pas celui dont le pouvoir dans un état influe sur le plus grand nombre des sujets ? Si Dieu est présent par-tout ,

(35) Le mot *adest* dont Newton se sert dans le texte , paroît y être placé pour éviter de dire que Dieu est renfermé dans l'espace.

n'est-il pas le triste témoin & le complice des outrages que l'on fait par-tout à sa Majesté divine? S'il remplit tout, n'a-t-il pas de l'étendue, ne répond-il pas aux divers points de l'espace, & dès lors ne cesse-t-il pas d'être spirituel?

„ DIEU est un, continue-t-il, & il est le même pour toujours & par-tout, non seulement par sa seule vertu ou son énergie; mais encore par sa substance.”

MAIS comment un être qui agit, qui produit tous les changemens que subissent les êtres, peut-il être toujours le même? Qu'entend-on par la vertu ou l'énergie de Dieu? Ces mots vagues présentent-ils des idées nettes à notre esprit? Qu'entend-on par la substance divine? Si cette substance est spirituelle & privée d'étendue, comment peut-elle exister quelque part? Comment peut-elle mettre la matière en action? Comment peut-elle être conçue.

CEPENDANT Newton nous dit que „ toutes les choses sont contenues en lui & se meuvent en lui, mais sans action réciproque (*sed sine mutua passione*,) Dieu n'éprouve rien de la part des mouvemens des corps; ceux-ci n'éprouvent aucune résistance de la part de sa présence par-tout.”

IL paroît ici que Newton donne à la Divinité des caractères qui ne conviennent qu'au vuide & au néant. Sans cela nous ne pouvons concevoir qu'il puisse n'y avoir point une action réciproque ou des rapports entre des substances qui se pénètrent, qui s'environnent de toutes parts. Il paroît évident qu'ici l'auteur ne s'entend pas.

„ C'EST

„ C'EST une vérité incontestable que Dieu exi-
 „ ste nécessairement, & la même nécessité fait
 „ qu'il existe toujours & par-tout : d'où il suit
 „ qu'il est en tout semblable à lui-même ; il est
 „ tout œil, tout oreille, tout cerveau, tout bras,
 „ tout sentiment, tout intelligence, tout action,
 „ mais d'une façon nullement humaine, nul-
 „ lement corporelle, & qui nous est totalement
 „ inconnue. De même qu'un aveugle n'a point
 „ idée des couleurs, c'est ainsi que nous n'avons
 „ point idée des façons dont Dieu sent & en-
 „ tend. ”

L'EXISTENCE nécessaire de la Divinité est pré-
 cisément la chose en question ; c'est cette existen-
 ce qu'ils eût fallu constater par des preuves aussi
 claires & des démonstrations aussi fortes que la
 gravitation & l'attraction. Si la chose eût été
 possible, le génie de Newton en seroit (sans dou-
 te) venu à bout. Mais, ô homme ! si grand &
 si fort quand vous êtes Géomètre, si petit & si
 foible quand vous devenez Théologien, c'est-à-
 dire, quand vous raisonnez de ce qui ne peut être
 ni calculé ni soumis à l'expérience, comment con-
 sentez vous à nous parler d'un être qui est, de
 votre aveu, pour vous, ce qu'un tableau est pour
 un aveugle ? Pourquoi sortir de la nature pour
 chercher dans les espaces imaginaires des causes,
 des forces, une énergie que la nature vous eût
 montrées en elle-même, si vous eussiez voulu la
 consulter avec votre sagacité ordinaire ? Mais
 le grand Newton n'a plus de courage, ou s'aveu-
 gle volontairement, dès qu'il s'agit d'un préjugé
 que l'habitude lui fait regarder comme sacré. Con-
 tinuons pourtant encore d'examiner jusqu'où le
 génie de l'homme est capable de s'égarer, quand

il abandonne une fois l'expérience & la raison pour se laisser entraîner par son imagination.

„ DIEU, continue le Pere de la Physique moderne, est totalement destitué de corps & de figure corporelle; voilà pourquoi il ne peut être ni vu, ni touché, ni entendu & ne doit être adoré sous aucune forme corporelle.”

MAIS quelles idées se former d'un être qui n'est rien de ce que nous connoissons? Quels sont les rapports que l'on peut supposer entre nous & lui? A quoi bon l'adorer? En effet, si vous l'adorez, vous ferez malgré vous obligé d'en faire un être semblable à l'homme, sensible comme lui à des hommages, à des présents, à des flatteries, en un mot, vous en ferez un Roi qui, comme ceux de la terre, exige les respects de ceux qui leur sont soumis. En effet il ajoute.

„ Nous avons idée de ses attributs, mais nous ne connoissons point ce que c'est qu'aucune substance; nous ne voyons que les figures & les couleurs des corps, nous n'entendons que des sons, nous ne touchons que des surfaces extérieures, nous ne sentons que des odeurs, nous ne goûtons que des saveurs; aucuns de nos sens, aucunes de nos réflexions ne peuvent nous montrer la nature intime des substances; nous avons encore bien moins d'idées de Dieu.”

SI nous avons idée des attributs de Dieu, ce n'est que parce que nous lui donnons les nôtres, que nous ne faisons jamais qu'aggrandir ou exagérer au point de rendre méconnoissables des qualités que nous connoissons d'abord. Si dans toutes

les substances qui frappent nos sens nous ne connoissons que les effets qu'elles produisent sur nous, d'après lesquels nous leur assignons des qualités, au moins ces qualités sont quelque chose & font naître des idées distinctes en nous. Les connoissances superficielles ou quelconques que nos sens nous fournissent, sont les seules que nous puissions avoir; constitués comme nous le sommes, nous nous trouvons forcés de nous en contenter & nous voyons qu'elles suffisent à nos besoins: mais nous n'avons d'un Dieu distingué de la matiere ou de toute substance connue, pas même l'idée la plus superficielle, & cependant nous en raisonnons sans cesse!

„ Nous ne connoissons Dieu que par ses attributs, par ses propriétés, & par l'arrangement excellent & sage qu'il a donné à toutes les choses, & par leurs *causes finales*, & nous l'admirons à cause de ses perfections.”

Nous ne connoissons Dieu, je le répète, que par ceux de ses attributs que nous empruntons de nous-mêmes; mais il est évident qu'ils ne peuvent convenir à l'être universel, qui ne peut avoir ni la même nature, ni les mêmes propriétés, que des êtres particuliers tels que nous. C'est d'après nous que nous assignons à Dieu l'intelligence, la sagesse & la perfection, en faisant abstraction de ce que nous nommons des défauts en nous-mêmes. Quand à l'ordre ou à l'arrangement de l'univers, dont nous faisons un Dieu l'auteur, nous le trouvons excellent & sage lorsqu'il nous est favorable à nous-mêmes, ou lorsque les causes qui coexistent avec nous ne troublent point notre existence propre; sans cela nous nous plai-

gnons du désordre, les *causes finales* s'évanouissent. Nous supposons au Dieu immuable des motifs pareillement empruntés de notre propre façon d'agir, pour déranger le bel ordre que nous admirions dans l'univers. Ainsi c'est toujours en nous-mêmes, c'est dans notre façon de sentir que nous puisons les idées de l'ordre, les attributs de sagesse, d'excellence & de perfection que nous donnons à Dieu, tandis que tout le bien & le mal qui nous arrivent dans le monde sont des suites nécessaires des essences des choses & des loix générales de la matière; en un mot, de la gravité, de l'attraction & de la répulsion, des loix du mouvement, que Newton lui-même a si bien développées, mais qu'il n'a plus osé appliquer dès qu'il a été question du phantôme à qui le préjugé fait honneur de tous les effets dont la nature est elle-même la vraie cause.

„ Nous révérons & nous adorons Dieu à cause de sa souveraineté: nous lui rendons un culte comme ses esclaves; un Dieu destitué de souveraineté, de Providence & de causes finales ne seroit que la nature & le destin.”

IL est vrai que nous adorons Dieu comme des esclaves ignorans, qui tremblent sous un maître qu'ils ne connoissent pas; nous le prions follement, quoiqu'on nous le représente comme immuable; & quoique, dans le vrai, ce Dieu ne soit autre chose que la nature agissante par des loix nécessaires, la nécessité personnifiée ou le destin à qui l'on a donné le nom de Dieu.

CEPENDANT Newton nous dit „ d'une nécessité physique & aveugle qui seroit par-tout & toujours la même, il ne pourroit sortir aucune va-

„ riété dans les êtres; la diversité que nous vo-
 „ yons ne peut venir que des idées & de la vo-
 „ lonté d'un être qui existe nécessairement.”

POURQUOI cette diversité ne viendrait-elle pas des causes naturelles, d'une matière agissante par elle-même, & dont le mouvement rapproche & combine des élémens variés & pourtant analogues, ou sépare des êtres à l'aide de substances qui ne se trouvent point propres à faire union? Le pain ne vient-il pas de la combinaison de la farine, du levain & de l'eau? Quant à la nécessité aveugle, comme on l'a dit ailleurs, c'est celle dont nous ignorons l'énergie, ou dont aveugles nous-mêmes, nous ne connoissons pas la manière d'agir. Les physiciens expliquent tous les phénomènes par les propriétés de la matière; & quand ils ne peuvent les expliquer, faute de connoître les causes naturelles, ils ne les croient pas moins déductibles de ces propriétés ou de ces causes. Les physiciens sont donc en cela des athées? Sans quoi ils répondroient que c'est Dieu qui est l'auteur de tous ces phénomènes.

„ Q N dit, par allégorie, que Dieu voit, en-
 „ tend, parle, rit, aime, hait, desire, donne,
 „ reçoit, se réjouit ou se met en colère, combat,
 „ fait & fabrique, &c. Car tout ce qu'on dit de
 „ Dieu s'emprunte de la conduite des hommes
 „ par une sorte d'analogie imparfaite & telle
 „ quelle.

LES hommes n'ont pu faire autrement: faute de connoître la nature & ses voies, ils ont imaginé une énergie particulière qu'ils ont appelée Dieu, & ils l'ont fait agir suivant les mêmes principes qui les font agir eux-mêmes, ou suivant les-

quels ils agiroient s'ils en étoient les maîtres ; c'est de cette *Théantropie* que sont découlées toutes les idées absurdes & souvent dangereuses sur lesquelles sont fondées toutes les religions du monde, qui toutes adorent dans leur Dieu un homme puissant & méchant. Nous verrons par la suite les funestes effets qui ont résulté pour l'espece humaine, des idées que l'on s'est faites de la Divinité, que l'on n'a jamais envisagée que comme un Souverain absolu, un Despote, un Tyran. Quant à présent continuons d'examiner les preuves que nous donnent les Déicoles de l'existence de leur Dieu, qu'ils s'imaginent voir par-tout.

ILs ne cessent en effet de nous répéter que ces mouvemens réglés, que cet ordre invariable que l'on voit régner dans l'univers, que ces bienfaits dont les hommes sont comblés, annoncent une sagesse, une intelligence, une bonté que l'on ne peut refuser de reconnoître dans la cause qui produit ces effets si merveilleux. Nous répondrons que les mouvemens réglés que nous voyons dans l'univers sont des suites nécessaires des loix de la matiere ; elle ne peut cesser d'agir comme elle fait, tant que les mêmes causes agissent en elle ; ces mouvemens cessent d'être réglés, l'ordre fait place au désordre, dès que de nouvelles causes viennent troubler ou suspendre l'action des premières. L'ordre, comme on l'a fait voir ailleurs, n'est que l'effet qui résulte pour nous d'une suite de mouvemens ; il ne peut y avoir de désordre réel relativement au grand ensemble, où tout ce qui se fait est nécessaire & déterminé par des loix que rien ne peut changer. L'ordre de la nature peut bien se démentir ou se détruire pour nous ; mais jamais il ne se dément pour elle, puisqu'elle ne

peut agir autrement qu'elle fait. Si, d'après les mouvemens réglés & bien ordonnés que nous voyons, nous attribuons de l'intelligence, de la sagesse, de la bonté à la cause inconnue ou supposée de ces effets, nous sommes obligés de lui attribuer pareillement de l'extravagance & de la malice, toutes les fois que ces mouvemens deviennent défordonnés, c'est-à-dire, cessent d'être réglés pour nous, ou nous troublent nous-mêmes dans notre façon d'exister.

ON prétend que les animaux nous fournissent une preuve convaincante d'une cause puissante de leur existence; on nous dit que l'accord admirable de leurs parties, que l'on voit se prêter des secours mutuels afin de remplir leurs fonctions & de maintenir leur ensemble, nous annoncent un ouvrier qui réunit la puissance à la sagesse (36). Nous ne pouvons douter de la puissance de la nature; elle

(36) Nous avons déjà fait remarquer ailleurs que plusieurs Auteurs, pour prouver l'existence d'une intelligence Divine, ont copié de traités entiers d'anatomie & de botanique, qui ne prouvent rien, sinon qu'il existe dans la nature des éléments propres à s'unir, s'arranger, se coordonner de manière à former des tous ou des ensembles susceptibles de produire des effets particuliers. Ainsi ces écrits chargés d'érudition font voir seulement qu'il existe dans la nature des êtres diversement organisés, conformés d'une certaine façon, propres à certains usages, qui n'existeroient plus sous la forme qu'ils ont, si leurs parties cessoient d'agir comme elles font, c'est-à-dire, d'être disposées de manière à se prêter des secours mutuels. Être surpris que le *cerveau*, que le *cœur*, que les *yeux*, que les *arteres* & les *veines* d'un animal agissent comme ils font, ou que les racines d'une plante attirent des sucs, ou qu'un arbre produise des fruits, c'est être surpris qu'un animal, une plante, ou un arbre existent. Ces êtres n'existeroient pas, ou ne seroient plus ce qu'ils sont, s'ils cessoient d'agir comme ils font; c'est ce qui arrive lorsqu'ils meurent. Si leur formation, leurs combinaisons, leur façon d'agir & de se conserver quelque tems dans la vie étoit une preuve que ces êtres sont des effets d'une cause intelligente, leur destruction, leur dissolution, la cessation totale de leur façon d'agir, leur mort devroit prouver de même que ces êtres sont les effets d'une cause privée d'intelligence & de vues constantes. Si l'on nous dit que ses vues nous sont inconnues; nous demanderons de quel droit on peut les prêter à cette cause, ou comment en raisonner?

produit tous les animaux que nous voyons à l'aide des combinaisons de la matiere qui est dans une action continuelle ; l'accord des parties de ces mêmes animaux est une suite des loix nécessaires de la nature & de leur combinaison , dès que cet accord cesse, l'animal se détruit nécessairement. Que deviennent alors la sagesse, l'intelligence ou la bonté de la cause prétendue à qui l'on faisoit honneur d'un accord si vanté ? Ces animaux si merveilleux que l'on dit être les ouvrages d'un Dieu immuable, ne s'alterent-ils point sans cesse & ne finissent-ils pas toujours par se détruire ? Où est la sagesse, la bonté, la prévoyance, l'immuabilité d'un ouvrier qui ne paroît occupé qu'à déranger & briser les ressorts des machines qu'on nous annonce comme les chefs-d'œuvres de sa puissance & de son habileté ? Si ce Dieu ne peut faire autrement, il n'est ni libre ni tout-puissant. S'il change de volonté, il n'est point immuable. S'il permet que des machines qu'il a rendu sensibles, éprouvent de la douleur, il manque de bonté. S'il n'a pu rendre ses ouvrages plus solides, c'est qu'il a manqué d'habileté. En voyant que les animaux, ainsi que tous les autres ouvrages de la Divinité, se détruisent, nous ne pouvons nous empêcher d'en conclure, ou que tout ce que la nature fait est nécessaire & n'est qu'une suite de ses loix, ou que l'ouvrier qui la fait agir est dépourvu de plan, de puissance, de constance, d'habileté, de bonté.

L'HOMME, qui se regarde lui-même comme le chef-d'œuvre de la Divinité, nous fourniroit plus que toute autre production la preuve de l'incapacité ou de la malice de son auteur prétendu : dans cet être sensible, intelligent, pensant, qui se croit

l'objet constant de la prédilection divine, & qui fait son Dieu d'après son propre modele, nous ne voyons qu'une machine plus mobile, plus frêle, plus sujette à se déranger par sa grande complication, que celle des êtres les plus grossiers. Les bêtes dépourvues de nos connoissances, les plantes qui végètent, les pierres privées de sentiment, sont à bien des égards des êtres plus favorisés que l'homme; ils sont au moins exempts des peines d'esprit, des tourmens de la pensée, des chagrins dévorans dont celui-ci est si souvent la proie. Qui est-ce qui ne voudroit point être un animal ou une pierre, toutes les fois qu'il se rappelle la perte irréparable d'un objet aimé? Ne vaudroit-il pas mieux être une masse inanimée, qu'un superstitieux inquiet qui ne fait que trembler ici bas sous le joug de son Dieu, & qui prévoit encore des tourmens infinis dans une vie future? Les êtres privés de sentiment, de vie, de mémoire & de pensée, ne sont point affligés par l'idée du passé, du présent & de l'avenir; ils ne se croient pas en danger de devenir éternellement malheureux pour avoir mal raisonné, comme tant d'êtres favorisés qui prétendent que c'est pour eux que l'architecte du monde a construit l'univers. (37)

Q U E l'on ne nous dise point que nous ne pou-

(37) Cicéron dit: *inter hominem & belluam hoc maxime interest, quod hæc ad id solum quod adest, quodque præsens est, se accommodat, paululum admodum sentiens præteritum & futurum.* Ainsi ce qu'on a voulu faire passer pour une prérogative de l'homme n'est qu'un désavantage réel. Sénèque a dit: *nos & venturo torquemur & præterito, timoris enim tormentum memoria reducit, providentia anticipat; nemo tantum præsentibus miset est.* Ne pourroit-on pas demander à tout homme de bien, qui nous diroit qu'un Dieu bon a créé l'univers pour le bonheur de notre espece sensible, *voudriez-vous, vous même, avoir créé un monde qui renferme tant d'infortunés?* Ne valoit-il pas mieux s'abstenir de créer un si grand nombre d'êtres sensibles, que de les appeler à la vie pour souffrir.

vons avoir l'idée d'un ouvrage sans avoir celle d'un ouvrier distingué de son ouvrage. *La nature n'est point un ouvrage* ; elle a toujours existé par elle-même, c'est dans son sein que tout se fait ; elle est un atelier immense pourvu de matériaux & qui fait les instrumens dont elle se sert pour agir : tous ses ouvrages sont des effets de son énergie & des agens ou causes qu'elle fait , qu'elle renferme, qu'elle met en action. Des élémens éternels, incréés, indestructibles, toujours en mouvement, en se combinant diversement, font éclore tous les êtres & les phénomènes que nous voyons, tous les effets bons ou mauvais que nous sentons, l'ordre ou le désordre, que nous ne distinguons jamais que par les différentes façons dont nous sommes affectés, en un mot, toutes les merveilles sur lesquelles nous méditons & raisonnons. Ces élémens n'ont besoin pour cela que de leurs propriétés soit particulières soit réunies, & du mouvement qui leur est essentiel, sans qu'il soit nécessaire de recourir à un ouvrier inconnu pour les arranger, les façonner, les combiner, les conserver & les dissoudre.

M A I S en supposant pour un instant qu'il soit impossible de concevoir l'univers sans un ouvrier qui l'ait formé & qui veille à son ouvrage, où placerons-nous cet ouvrier ? Sera-t-il dedans ou hors de l'univers ? Est-il matière ou mouvement ? Ou bien n'est-il que l'espace, le néant ou le vuide ? Dans tous ces cas, ou il ne seroit rien, ou il seroit contenu dans la nature & soumis à ses loix. S'il est dans la nature je n'y peux voir que de la matière en mouvement, & je dois en conclure que l'agent qui la meut est corporel & matériel, & que par conséquent il est sujet à se dissoudre.

Si cet agent est hors de la nature, je n'ai plus aucune idée du lieu qu'il occupe, ni d'un être immatériel, ni de la façon dont un esprit sans étendue peut agir sur la matière dont il est séparé. Ces espaces ignorés que l'imagination a placés au-delà du monde visible, n'existent point pour un être qui voit à peine à ses pieds; la puissance idéale qui les habite ne peut se peindre à mon esprit, que lorsque mon imagination combinera au hasard les couleurs fantastiques qu'elle est toujours forcée de prendre dans le monde où je suis: dans ce cas je ne ferai que reproduire en idée ce que mes sens auront réellement apperçu; & ce Dieu que je m'efforce de distinguer de la nature ou de placer hors de son enceinte, y rentrera toujours nécessairement & malgré moi. (38)

L'ON insistera, & l'on dira que si l'on portoit une statue ou une montre à un Sauvage qui n'en auroit jamais vu, il ne pourroit s'empêcher de reconnoître que ces choses sont des ouvrages de quelque agent intelligent plus habile & plus industrieux que lui-même: l'on conclura de-là que nous sommes pareillement forcés de reconnoître que la machine de l'univers, que l'homme, que les phénomènes de la nature sont des ouvrages d'un agent dont l'intelligence & le pouvoir surpassent de beaucoup les nôtres.

JE réponds en premier lieu que nous ne pouvons douter que la nature ne soit très puissante

(38) Hobbes dit „ le Monde est corporel; il a les dimensions de la grandeur, sçavoir longueur, largeur & profondeur. Toute portion d'un corps est corps, & a ces mêmes dimensions; conséquemment chaque partie de l'univers est corps, & ce qui n'est pas corps n'est point partie de l'univers, mais comme l'univers est tout, ce qui n'en fait point partie n'est rien, & ne peut être nulle part.” V. HOBBS LEVIATHAN CH. 46.

& très industrieuse; nous admirons son industrie toutes les fois que nous sommes surpris des effets étendus, variés & compliqués que nous trouvons dans ceux de ses ouvrages que nous prenons la peine de méditer; cependant elle n'est ni plus ni moins industrieuse dans l'un de ses ouvrages que dans les autres. Nous ne comprenons pas plus comment elle a pu produire une pierre ou un métal qu'une tête organisée comme celle de Newton. Nous appelons industrieux un homme qui peut faire des choses que nous ne pouvons pas faire nous-mêmes; la nature peut tout, & dès qu'une chose existe c'est une preuve qu'elle a pu la faire. Ainsi ce n'est jamais que relativement à nous-mêmes que nous jugeons la nature industrieuse; nous la comparons alors à nous-mêmes; & comme nous jouissons d'une qualité que nous nommons *intelligence*, à l'aide de laquelle nous produisons des ouvrages où nous montrons notre industrie, nous en concluons que les ouvrages de la nature qui nous étonnent le plus, ne lui appartiennent point, mais sont dûs à un ouvrier intelligent comme nous, mais dont nous proportionnons l'intelligence à l'étonnement que ses œuvres produisent en nous, c'est-à-dire à notre foiblesse & à notre propre ignorance.

Je réponds en second lieu que le Sauvage à qui l'on portera une statue ou une montre, aura ou n'aura pas d'idées de l'industrie humaine; s'il en a des idées, il sentira que cette montre ou cette statue peuvent être des ouvrages d'un être de son espèce, jouissant de facultés qui lui manquent à lui-même. Si le Sauvage n'a aucune idée de l'industrie humaine & des ressources de l'art; en voyant le mouvement spontané d'une montre,

il croira qu'elle est un animal qui ne peut être l'ouvrage de l'homme. Des expériences multipliées confirment la façon de penser que je prête à ce Sauvage (39). Ainsi, de même que beaucoup d'hommes qui se croient bien plus fins que lui, ce Sauvage attribuera les effets étranges qu'il voit à un génie, à un esprit, à un Dieu, c'est-à-dire à une *force inconnue*, à qui il assignera un pouvoir, dont il croit que les êtres de son espèce sont absolument privés : par là il ne prouvera rien, sinon qu'il ne sçait pas ce que l'homme est capable de produire. C'est ainsi que les gens grossiers levent les yeux au ciel toutes les fois qu'ils sont témoins de quelque phénomène inusité. C'est ainsi que le peuple appelle *miraculeux, surnaturels, Divins* tous les effets étranges dont il ignore les causes naturelles ; & comme, pour l'ordinaire, il ne connoît les causes de rien, tout est miracle pour lui, ou du moins il s'imagine que Dieu est la cause de tous les biens & de tous les maux qu'il éprouve. Enfin, c'est ainsi que les Théologiens tranchent toutes les difficultés en attribuant à Dieu tout ce dont ils ignorent, ou ne veulent pas que l'on connoisse les causes véritables.

J e réponds en troisieme lieu que le Sauvage en ouvrant la montre, en l'examinant par parties, sentira peut-être que ces parties annoncent un ouvrage qui ne peut venir que du travail de l'homme. Il verra qu'il differe des productions immédiates de la nature, à qui il n'a point vu produire

(39) Les Américains prirent les Espagnols pour des Dieux, parce qu'ils avoient l'usage de la poudre à Canon, parce qu'ils montoient à cheval, parce qu'ils avoient des vaisseaux qui voguoient tout seuls. Les habitans de l'isle de Ténian, n'ayant pas la connoissance du feu avant la venue des Européens, le prirent pour un animal qui dévorait le bois, la premiere fois qu'ils le virent.

des roues faites d'un métal poli. Il verra encore que ces parties séparées les unes des autres n'agissent plus comme lorsqu'elles étoient assemblées ; d'après ces observations le Sauvage attribuera la montre à un homme, c'est-à-dire, à un être comme lui, dont il a des idées, mais qu'il juge capable de faire des choses qu'il ne sçait pas faire lui-même ; en un mot, il fera honneur de cet ouvrage à un être connu à quelques égards, pourvu de quelques facultés supérieures aux siennes, mais il se gardera bien de penser qu'un ouvrage matériel puisse être l'effet d'une cause immatérielle, ou d'un agent privé d'organes & d'étendue, dont il est impossible de concevoir l'action sur des êtres matériels : au lieu que, faute de connoître le pouvoir de la nature, nous faisons honneur de ses ouvrages à un être que nous connoissons bien moins qu'elle, & à qui, sans le connoître, nous attribuons ceux d'entre ses travaux que nous comprenons le moins. En voyant le monde nous reconnoissons une cause matérielle des phénomènes qui s'y passent ; & cette cause c'est la nature, dont l'énergie se montre à ceux qui l'étudient.

QUE l'on ne nous dise point que d'après cette hypothèse, nous attribuons tout à une cause aveugle, au concours fortuit des atômes, au *hasard*. Nous n'appellons *causes aveugles* que celles dont nous ne connoissons point le concours, la force & les Loix. Nous appelons *fortuits* des effets dont nous ignorons les causes & que notre ignorance & notre inexpérience nous empêchent de pressentir. Nous attribuons au hasard tous les effets dont nous ne voyons point la liaison nécessaire avec leurs causes. La nature n'est point une cause aveugle ; elle n'agit point au hasard ;

tout ce qu'elle fait ne feroit jamais fortuit pour celui qui connoîtroit sa façon d'agir, ses ressources & sa marche. Tout ce qu'elle produit est nécessaire, & n'est jamais qu'une suite de ses loix fixes & constantes; tout en elle est lié par des nœuds invisibles, & tous les effets que nous voyons découlent nécessairement de leurs causes soit que nous les connoissions, soit que nous ne les connoissions pas. Il peut bien y avoir ignorance de notre part, mais les mots *Dieu, Esprit, Intelligence* &c. ne remédieront point à cette ignorance; ils ne feront que la redoubler, en nous empêchant de chercher les causes naturelles des effets que nous voyons.

Cela peut servir de réponse à l'objection éternelle que l'on fait aux partisans de la nature, que l'on accuse sans cesse de tout attribuer au hasard. Le hasard est un mot vuide de sens, ou du moins il n'indique que l'ignorance de ceux qui l'emploient. Cependant l'on nous dit & l'on nous répète qu'un ouvrage régulier ne peut être dû aux combinaisons du hasard. Jamais, nous dit-on, l'on ne pourra parvenir à faire un poëme tel que *l'Iliade* avec des lettres jettées ou combinées au hasard. Nous en conviendrons sans peine; mais en bonne foi, sont-ce des lettres, jettées avec la main comme des dés, qui produisent un poëme? Autant vaudroit-il dire que ce n'est point avec le pied que l'on peut faire un discours. C'est la nature qui combine, d'après des loix certaines & nécessaires, une tête organisée de maniere à faire un poëme: c'est la nature qui lui donne un cerveau propre à enfanter un pareil ouvrage: c'est la nature qui par le tempérament, l'imagination, les passions qu'elle donne à un homme le met en état

de produire un chef-d'œuvre: c'est son cerveau modifié d'une certaine maniere, orné d'idées ou d'images, fécondé par les circonstances, qui peut devenir la seule matrice dans laquelle un poëme puisse être conçu & développé. Une tête organisée comme celle d'Homere, pourvue de la même vigueur, & de la même imagination, enrichie des mêmes connoissances, placée dans les mêmes circonstances, produira nécessairement, & non pas au hasard, le poëme de l'Iliade; à moins que l'on ne voulut nier que des causes semblables en tout dussent produire des effets parfaitement identiques. (40)

IL y a donc de la puérilité, ou de la mauvaise foi, à proposer de faire à force de jets de la main, ou en mêlant des lettres au hasard, ce qui ne peut être fait qu'à l'aide d'un cerveau organisé & modifié d'une certaine maniere. Le germe humain ne se développe point au hasard; il ne peut être conçu ou formé que dans le sein d'une femme. Un amas confus de caracteres ou de figures n'est qu'un assemblage de signes, destinés à peindre des idées; mais

(40) Seroit-on bien étonné, s'il y avoit dans un cornet cent mille dés, d'en voir sortir cent mille *fix* de suite? Oui, sans doute, dira-t-on; mais si ces dés étoient tous *pipés*, ou cesseroit d'en être surpris. Eh bien! Les molécules de la matiere peuvent être comparées à des dés *pipés*, c'est-à-dire, produisent toujours certains effets déterminés; ces molécules étant essentiellement variées par elles-mêmes & par leurs combinaisons, elles sont *pipées*, pour ainsi dire, d'une infinité de façons différentes. La tête d'Homere ou la tête de Virgile n'ont été que des assemblages de molécules, ou, si l'on veut, de dés *pipés* par la nature, c'est-à-dire, des êtres combinés & élaborés de maniere à produire l'*Iliade* ou l'*Enéide*. On en peut dire autant de toutes les autres productions soit de l'intelligence, soit de la main des hommes. Quest-ce en effet que les hommes, sinon des dés *pipés*, ou des machines que la nature a rendu capables de produire des ouvrages d'une certaine espee? Un homme de génie produit un bon ouvrage, comme un arbre d'une bonne espee placé dans un bon terrain, cultivé avec soin produit des fruits excellens.

mais pour que ces idées puissent être peintes, il faut préalablement qu'elles aient été reçues, combinées, nourries, développées & liées dans la tête d'un Poëte, où les circonstances les font fructifier & meurir, en raison de la fécondité, de la chaleur, & de l'énergie du sol où ces *germes intellectuels* auront été jettés. Les idées se combinent, s'étendent, se lient, s'associent, font un ensemble comme tous les corps de la nature: cet ensemble nous plaît, quand il fait naître dans notre esprit des idées agréables, quand il nous offre des tableaux qui nous remuent vivement. C'est ainsi que le poëme d'Homere, enfanté dans sa tête, a le pouvoir de plaire à des têtes analogues & capables d'en sentir les beautés.

ON voit donc que rien ne se fait au hasard. Tous les ouvrages de la nature se font d'après des loix certaines, uniformes, invariables; soit que notre esprit puisse avec facilité suivre la chaîne des causes successives qu'elle met en action, soit que, dans ses ouvrages trop compliqués, nous nous trouvions dans l'impossibilité de distinguer les différens ressorts qu'elle fait agir. Il n'en coute pas plus à la nature pour produire un grand poëte, capable de faire un ouvrage admirable, que pour produire un métal brillant ou une pierre qui gravite sur la terre. La façon dont elle s'y prend pour produire ces différens êtres, nous est également inconnue, quand nous n'y avons point médité. L'homme naît par le concours nécessaire de quelques élémens; il s'accroît & se fortifie de la même manière qu'une plante ou qu'une pierre, qui se font, ainsi que lui, accrues & augmentées, par des substances qui viennent s'y joindre: cet homme sent, pense, agit, reçoit des idées, c'est.

à-dire, est par son organisation particulière susceptible de modifications dont la plante & la pierre sont totalement incapables : en conséquence l'homme de génie produit de bons ouvrages, & la plante des fruits qui nous plaisent & nous surprennent en raison des sensations qu'ils opèrent en nous-mêmes, ou en raison de la rareté, de la grandeur, de la variété des effets qu'ils nous font éprouver. Ce que nous trouvons de plus admirable dans les productions de la nature & dans celles des animaux ou des hommes, n'est jamais qu'un effet naturel des parties de la matière, diversement arrangées & combinées ; d'où résultent en eux des organes, des cerveaux, des tempéramens, des goûts, des propriétés, des talens différens.

LA nature ne fait donc rien que de nécessaire ; ce n'est point par des combinaisons fortuites & par des jets hazardés qu'elle produit les êtres que nous voyons ; tous ses jets sont sûrs, toutes les causes qu'elle emploie ont inmanquablement leurs effets. Quand elle produit des êtres extraordinaires, merveilleux & rares, c'est que, dans l'ordre des choses, les circonstances nécessaires ou le concours des causes productrices de ces êtres, n'arrive que rarement. Dès que ces êtres existent, ils sont dûs à la nature, pour qui tout est également facile, & à qui tout est possible, quand elle rassemble les instrumens ou causes nécessaires pour agir. Ainsi ne limitons jamais les forces de la nature. Les jets & les combinaisons qu'elle fait pendant une éternité, peuvent aisément produire tous les êtres ; sa marche éternelle doit nécessairement amener & ramener de nouveau les circonstances les plus étonnantes & les plus rares pour des êtres, qui ne sont qu'un moment à portée de les consi-

dérer, sans jamais avoir ni le tems, ni les moyens d'en approfondir les causes. Des jets infinis, faits pendant l'éternité, avec des élémens & des combinaisons infiniment variés, suffisent pour produire tout ce que nous connoissons, & beaucoup d'autres choses que nous ne connoîtrons jamais.

AINSI, l'on ne peut trop le répéter aux Déicoles, qui prêtent communément à leurs adversaires des opinions ridicules pour obtenir un triomphe facile & passager aux yeux prévenus de ceux qui n'osent rien approfondir, *le hasard n'est rien*; qu'un mot imaginé, ainsi que le mot Dieu, pour couvrir l'ignorance où l'on est des causes agissantes dans une nature dont la marche est souvent inexplicable. Ce n'est point le hasard qui a produit l'univers, il est de lui-même ce qu'il est, il existe nécessairement & de toute éternité. Quelque cachées que soient les voies de la nature, son existence est indubitable; & sa façon d'agir nous est au moins bien plus connue que celle de l'être inconcevable qu'on a prétendu lui associer, qu'on a distingué d'elle-même, que l'on a supposé nécessaire & existant par lui-même; tandis que jusqu'ici l'on n'a pu ni démontrer son existence, ni le définir, ni en rien dire de raisonnable, ni former sur son compte autre chose que des conjectures que la réflexion détruit aussitôt qu'elles ont été enfantées.





CHAPITRE VI.

Du Phantéisme ou idées naturelles de la Divinité.

ON voit par ce qui précède que toutes les preuves sur lesquelles la Théologie prétend fonder l'existence de son Dieu, partent du faux principe que la matière n'existe point par elle-même & se trouve par sa nature dans l'impossibilité de se mouvoir, & par conséquent est incapable de produire les phénomènes que nous voyons dans le monde. D'après des suppositions si gratuites & si fausses, comme on l'a déjà fait voir ailleurs, (41) on a cru que la matière n'avoit point toujours existé, mais qu'elle devoit son existence & ses mouvemens à une force distinguée d'elle-même, à un agent inconnu, auquel on la prétendit subordonnée. Comme les hommes trouvent en eux-mêmes une qualité qu'ils nomment *intelligence*, qui préside à toutes leurs actions, & à l'aide de laquelle ils parviennent aux fins qu'ils se proposent, ils ont attribué l'intelligence à cet agent invisible, mais ils ont étendu, aggrandi, exagéré cette qualité en lui, parce qu'ils l'ont fait l'auteur d'effets dont ils se sentoient incapables, ou qu'ils ne ju-

(41) Voyez partie I. chapitre 2. où l'on a fait voir que le mouvement est essentiel à la matière. Ce chapitre n'est qu'un résumé des 5 premiers chapitres de la première partie, qu'il est destiné à rappeler au Lecteur; il pourra passer au suivant si ces idées lui sont présentes.

geoient point que les causes naturelles eussent la force de produire.

COMME jamais on ne put ni appercevoir cet agent, ni concevoir sa façon d'agir, on en fit un *esprit*, mot qui désigne que l'on ignore ce qu'il est, ou qu'il agit comme le souffle dont on ne peut point suivre l'action. Ainsi, en lui assignant la *spiritualité*, on ne fit que donner à Dieu une qualité occulte, que l'on jugea convenir à un être toujours caché & toujours agissant d'une manière imperceptible aux sens. Dans l'origine cependant, il paroît que par le mot *esprit* on voulut désigner une matière plus déliée, que celle qui frappoit grossièrement les organes, capable de pénétrer celle-ci, de lui communiquer l'action & la vie, de produire en elle les combinaisons & les modifications que nos yeux y découvrent. Tel fut, comme on a vu, ce *Jupiter* destiné dans l'origine à représenter, dans la Théologie des anciens, la matière éthérée qui pénètre, agite, vivifie tous les corps dont la nature est l'assemblage.

Ce seroit en effet se tromper que de croire que l'idée de la spiritualité de Dieu, telle que nous la trouvons admise aujourd'hui, se soit présentée de bonne heure à l'esprit humain. Cette *immatérialité*, qui exclut toute analogie & toute ressemblance avec tout ce que nous sommes à portée de connoître, fut, comme on l'a déjà fait observer, le fruit lent & tardif de l'imagination des hommes, qui forcés de méditer, sans aucuns secours du côté de l'expérience, sur le moteur caché de la nature, sont peu-à-peu parvenus à en faire ce phantôme idéal, cet être si fugitif que l'on nous fait adorer sans pouvoir nous désigner sa natu-

re autrement, que par un mot auquel il nous est impossible d'attacher aucune idée véritable (42). Ainsi, à force de rêver & de subtiliser, le mot Dieu ne présenta plus aucune image; dès qu'on voulut en parler, il fut impossible de s'entendre, vû que chacun se le peignit à sa manière, & dans le portrait qu'il s'en fit, ne consulta que son propre tempérament, son imagination propre, ses rêveries particulières; si l'on s'accorda sur quelques points, ce fut pour lui assigner des qualités inconcevables, que l'on crut convenir à l'être inconcevable que l'on avoit enfanté; & de l'amas incompatible de ces qualités il ne résulta qu'un tout parfaitement impossible. Enfin le maître de l'univers, le moteur tout-puissant de la nature, l'être que l'on annonça comme le plus important à connoître, fut par les rêveries théologiques réduit à n'être plus qu'un mot vague & dépourvu de sens, ou plutôt un vain son auquel chacun attacha ses propres idées. Tel est le Dieu que l'on

(42) Voyez ce qui a été dit là dessus dans le chapitre 7. dans première partie. Quoique les premiers docteurs de l'Eglise chrétienne eussent pour la plupart puisé dans la philosophie Platonicienne leurs notions obscures de *spiritualité de substances incorporelles & immatérielles*, de *puissances intellectuelles*, &c. on n'a qu'à ouvrir leurs ouvrages pour se convaincre qu'ils n'avoient point de Dieu l'idée que les Théologiens voudroient nous en donner aujourd'hui. Tertullien, comme on l'a dit ailleurs, regardoit Dieu comme corporel. Sérapion disoit en pleurant, qu'on lui avoit été son Dieu en lui faisant adopter l'opinion de la *spiritualité*, qui cependant n'étoit pas aussi subtilisée pour lors qu'elle l'a été depuis. Plusieurs Peres de l'Eglise ont donné une forme humaine à Dieu & ont traité d'hérétiques ceux qui en faisoient un esprit. Le Jupiter de la Théologie payenne est regardé comme le plus jeune des enfans de Saturne ou du tems; le Dieu spirituel des chrétiens est un produit du tems bien plus récent encore; ce n'est qu'à force de subtiliser que ce Dieu vainqueur de tous les Dieux qui l'avoient précédé, a pu se former peu à peu. La spiritualité est devenue le dernier retranchement de la Théologie, qui est parvenue à faire un Dieu plus qu'arien dans l'espérance, sans doute, qu'un pareil Dieu seroit inattaquable; il l'est en effet, vû que l'attaquer, c'est combattre une pure chimère.

a substitué à la matiere, à la nature, Telle est l'idole à laquelle il n'est point permis de refuser son hommage.

IL y eut pourtant des hommes assez courageux pour résister au torrent de l'opinion & du délire. Ils crurent que l'objet que l'on annonçoit comme le plus important pour les mortels, comme le centre unique de leur actions & de leurs pensées, demandoit à être attentivement examiné : ils comprirent que si l'expérience, le jugement & la raison pouvoient être de quelqu'utilité, ce devoit être, sans doute, pour considérer le Monarque sublime qui gouvernoit la nature & qui régloit le destin de tous les êtres qu'elle renferme. Ils virent bientôt que l'on ne pouvoit s'en rapporter aux opinions universelles du vulgaire, qui n'examine rien ; & bien moins à ses guides qui, trompeurs ou trompés, défendent aux autres d'examiner, ou en sont incapables eux-mêmes. Ainsi quelques penseurs osèrent secouer le joug qui leur avoit été imposé dans leur enfance ; dégoutés des notions obscures, contradictoires, dépourvues de sens qu'on leur avoit fait contracter l'habitude de joindre machinalement au nom vague d'un Dieu impossible à définir ; rassurés par la raison contre les terreurs dont on avoit environné cette redoutable chimere ; révoltés des peintures hideuses sous lesquelles on prétendoit la représenter, ils eurent l'intrépidité de déchirer le voile du prestige & de l'imposture ; ils envisagerent d'un œil tranquille cette force prétendue, devenue l'objet continuel des espérances, des craintes, de rêveries, des querelles des aveugles mortels. Bientôt le spectre disparut pour eux ; le calme de leur esprit leur permit de ne voir par-tout qu'une nature

agissante d'après des loix invariables, dont l'univers est le théâtre, dont les hommes, ainsi que tous les êtres, sont les ouvrages & les instrumens obligés d'accomplir les décrets éternels de la nécessité.

QUELQU'EFFORT que nous fassions pour pénétrer dans les secrets de la nature, nous n'y trouvons jamais, comme on l'a tant de fois répété, que de la matiere diverse par elle-même & diversement modifiée à l'aide du mouvement. Son ensemble, ainsi que toutes ses parties, ne nous montrent que des causes & des effets nécessaires, qui découlent les uns des autres, & dont, par le secours de l'expérience, notre esprit est plus ou moins capable de découvrir l'enchaînement. En vertu de leurs propriétés spécifiques, tous les êtres que nous voyons gravitent, s'attirent & se repoussent, naissent ou se dissolvent, reçoivent & communiquent des mouvemens, des qualités, des modifications, qui pour un tems les maintiennent dans une existence donnée, ou qui les font passer à une nouvelle façon d'exister. C'est à ces vicissitudes continuelles que sont dûs tous les phénomènes petits ou grands, ordinaires ou extraordinaires, connus ou inconnus, simples ou compliqués que nous voyons s'opérer dans le monde. C'est par ces changemens que nous connoissons la nature; elle n'est si mystérieuse que pour ceux qui la considèrent au travers du voile du préjugé, sa marche est toujours simple pour ceux qui la regardent sans préventions.

ATTRIBUER les effets que nous voyons à la nature, à la matiere diversement combinée, aux mouvemens qui lui sont inhérens, c'est leur don-

ner une cause générale & connue; vouloir remonter plus haut, c'est s'enfoncer dans les espaces imaginaires, où nous ne trouvons jamais qu'un abîme d'incertitudes & d'obscurités. Ne cherchons donc point un principe moteur hors d'une nature dont l'essence fut toujours d'exister & de se mouvoir; qui ne peut être conçue sans propriétés, par conséquent sans mouvement; dont toutes les parties sont dans une action, une réaction & des efforts continuels; où il ne se trouve point une molécule qui soit dans un repos absolu, & qui n'occupe nécessairement la place que lui assignent des loix nécessaires. Qu'est-il besoin de chercher, hors de la matiere, un mobile pour la mettre en jeu, puisque son mouvement découle aussi nécessairement de son existence, que son étendue, sa forme, sa pesanteur &c.; & puisqu'une nature dans l'inaction ne seroit plus la nature?

Si l'on demande comment on peut se figurer que la matiere par sa propre énergie ait pu produire tous les effets que nous voyons; je dirai que si, par matiere l'on s'obstine à n'entendre qu'une masse inerte & morte, dépourvue de toute propriété, privée d'action, incapable de se mouvoir d'elle-même, on n'aura plus aucune idée de la matiere. Dès qu'elle existe, elle doit avoir des propriétés & des qualités; dès qu'elle a des propriétés sans lesquelles elle ne pourroit exister, elle doit agir en raison de ces mêmes propriétés, puisque ce n'est que par son action que nous pouvons reconnoître & son existence & ses propriétés. Il est évident que, si par matiere l'on entend ce qu'elle n'est pas, ou que, si l'on nie son existence, on ne pourra lui attribuer les phénomènes dont nos yeux sont témoins. Mais si par la na-

ture nous entendons ce qu'elle est véritablement, un amas de matieres existantes & pourvues de propriétés, nous serons forcés de reconnoître que la nature doit se mouvoir elle-même, & par ses mouvemens divers être capable, sans secours étrangers, de produire tous les effets que nous voyons; nous trouverons que rien ne se fait de rien; que rien ne se fait au hasard; que la façon d'agir de chaque molécule de matiere est nécessairement déterminée par son essence propre, ou ses propriétés particulieres.

Nous avons dit ailleurs que ce qui ne peut se détruire ou s'anéantir n'a pu commencer d'exister. Ce qui n'a pu commencer d'exister, existe nécessairement ou renferme en lui-même la cause suffisante de sa propre existence. Il est donc très inutile de chercher hors de la nature, qui nous est connue, du moins à quelques égards, ou d'une cause existante par elle-même, une autre cause totalement inconnue de son existence. Nous connoissons dans la matiere des propriétés générales, nous découvrons quelques-unes de ses qualités; à quoi bon lui chercher une cause inintelligible, que nous ne pouvons connoître par aucune propriété? A quoi bon recourir à l'opération inconcevable & chimérique que l'on a voulu désigner par le mot de *création* (43)? Concevons-nous qu'un être immatériel ait pu tirer la matiere de son propre

(43) Quelques Théologiens ont eux-mêmes regardé le système de la *création* comme une hypothese suspecte & peu probable, qui fut imaginée quelques siècles après Jésus Christ. Un auteur qui a voulu réfuter Spinoza, prétend que Tertullien est le premier qui ait soutenu cette opinion contre un autre philosophe chrétien qui soutenoit l'éternité de la matiere. *V. L'impie convaincu, à la fin de l'avertissement.* L'auteur de cet ouvrage va jusqu'à prétendre qu'il est impossible de combattre Spinoza, sans admettre la coexistence éternelle de la matiere avec Dieu.

fond? Si la création est l'*éducation du Néant*, ne faut-il pas en conclure que le Dieu qui l'a tirée de son propre fond, l'a tirée du néant & n'est lui-même que le Néant? Ceux qui nous parlent sans cesse de cet acte de la toute-puissance divine, par lequel une masse infinie de la matière a tout d'un coup été substituée au Néant, entendent-ils bien ce qu'ils nous disent? Est-il un homme sur la terre qui conçoive qu'un être privé d'étendue puisse exister lui-même, devenir la cause de l'existence des êtres étendus, puisse agir sur la matière, la tirer de sa propre essence, la mettre en mouvement? En vérité plus on considère la Théologie & ses romans ridicules, plus on doit se convaincre qu'elle n'a fait autre chose qu'inventer des mots dépourvus de sens, & substituer des sons à des réalités intelligibles.

FAUTE de consulter l'expérience, d'étudier la nature, le monde matériel, on s'est jetté dans un monde intellectuel, que l'on a peuplé de chimères. On n'a point daigné considérer la matière ni la suivre dans ses différens périodes ou changemens. On a ridiculement ou de mauvaise foi, confondu la dissolution, la décomposition, la séparation des parties élémentaires dont les corps sont composés, avec leur destruction radicale; on n'a point voulu voir que les élémens étoient indestructibles, tandis que leurs formes étoient passagères & dépendoient de combinaisons transitoires. On n'a point distingué le changement de figure, de position, de tissu auquel la matière est sujette, d'avec son anéantissement, qui est totalement impossible; on en a fausement conclu que la matière n'étoit point un être nécessaire, qu'elle avoit commencé d'exister, qu'elle devoit son existence à

un être inconnu plus nécessaire qu'elle ; & cet être idéal est devenu le créateur, le moteur, le conservateur de la nature entière. Ainsi l'on n'a fait que substituer un vain nom à la matière, qui nous présente des idées véritables, à une nature dont à chaque instant nous éprouvons l'action & le pouvoir, & que nous connoîtrions bien mieux, si nos opinions abstraites ne nous mettoient sans cesse un bandeau devant les yeux.

LES notions les plus simples de la physique nous montrent en effet que, quoique les corps s'altèrent & disparoissent, rien pourtant ne se perd dans la nature ; les produits divers de la décomposition d'un corps servent d'élémens, de matériaux & de base à la formation, à l'accroissement, au soutien d'autres corps. La nature entière ne subsiste & ne se conserve que par la circulation, la transmigration, l'échange & le déplacement perpétuels des molécules & des atômes insensibles ou des parties sensibles de la matière. C'est par cette *palingénésie* que subsiste le grand tout, qui, semblable au Saturne des anciens, est perpétuellement occupé à dévorer ses propres enfans. L'on pourroit dire à quelques égards, que le Dieu métaphysique qui a usurpé son trône, l'a privé de la faculté d'engendrer & d'agir, depuis qu'il s'est mis en sa place.

RECONNOISSONS donc que la matière existe par elle-même, qu'elle agit par sa propre énergie & qu'elle ne s'anéantira jamais. Disons que la matière est éternelle, & que la nature a été, est & sera toujours occupée à produire, à détruire, à faire & à défaire, à suivre les loix résultantes de son existence nécessaire. Pour tout ce qu'elle fait, elle

n'a besoin que de combiner des élémens & des matieres essentiellement diverses qui s'attirent & se repoussent, se choquent ou s'unissent, s'éloignent ou se rapprochent, se tiennent assemblées ou se séparent. C'est ainsi qu'elle fait éclore des plantes, des animaux, des hommes; des êtres organisés, sensibles & pensans, ainsi que des êtres dépourvus de sentiment & de pensée. Tous ces êtres agissent pendant le tems de leur durée respective suivant des loix invariables, déterminées par leurs propriétés, leurs combinaisons, leurs analogies & leurs dissemblances, leurs configurations, leurs masses, leurs poids, &c. Voilà l'origine véritable de tout ce que nous voyons; voilà comment la nature par ses propres forces est en état de produire tous les effets dont nos yeux sont témoins, ainsi que tous les corps qui agissent diversément sur les organes dont nous sommes pourvus, & dont nous ne jugeons que d'après la manière dont ces organes sont affectés. Nous les disons bons, lorsqu'ils nous sont analogues ou contribuent à maintenir l'harmonie en nous-mêmes; nous les disons mauvais, lorsqu'ils troublent cette harmonie; & nous prêtons en conséquence un but, des idées, des desseins à l'être que nous faisons le moteur d'une nature que nous voyons dépourvue de projets & d'intelligence.

ELLE en est effectivement privée; elle n'a point d'intelligence & de but; elle agit nécessairement, parce qu'elle existe nécessairement. Ses loix sont immuables & fondées sur l'essence même des êtres. Il est de l'essence de la semence du mâle, composée des élémens primitifs qui servent de base à l'être organisé, de s'unir avec celle de la femelle, de la féconder, de produire par

sa combinaison avec elle un nouvel être organisé, qui, foible dans son origine par le défaut d'une quantité suffisante de molécules de matieres propres à lui donner de la consistance, se fortifie peu à peu par l'addition journaliere & continuelle de molécules analogues & appropriées à son être, ainsi il vit, il pense, il se nourrit, il engendre à son tour des êtres organisés semblables à lui. Par une suite de loix constantes & physiques, la génération ne s'opere que lorsque les circonstances nécessaires pour la produire se trouvent réunies. Ainsi cette génération ne se fait point au hasard; ainsi l'animal ne produit qu'avec l'animal de son espece, parce qu'il est le seul analogue à lui-même, ou qui réunisse les qualités propres à produire un pareil être avec lui, sans cela il ne produiroit rien, ou il ne produiroit qu'un être, qu'il nomme *monstrueux*, parce qu'il est dissemblable à lui. Il est de l'essence de la graine des plantes d'être fécondée par la semence des étamines, de se développer ensuite dans le sein de la terre, de s'accroître à l'aide de l'eau, d'attirer pour cela des molécules analogues, de former peu à peu une plante, un arbuste, un arbre susceptible de la vie de l'action, des mouvemens propres aux végétaux. Il est de l'essence des molécules de la terre atténuées, divisées, élaborées par les eaux & par la chaleur, de s'unir dans le sein des montagnes avec celles qui leur sont analogues, & de former, selon qu'elles sont plus ou moins similaires ou analogues, par leur aggrégation, des corps plus ou moins solides & purs que nous nommons un *Crystal*, une *pierre*, un *métal*, un *minéral*. Il est de l'essence des exhalaisons élevées par la chaleur de l'atmosphère de se combiner, de s'amasser, de se heurter, & par leurs combinaisons ou leurs chocs de

produire les météores & la foudre. Il est de l'essence de quelques matieres inflammables de s'amasser, de fermenter, de s'échauffer, de s'allumer dans les cavernes de la terre, & de produire ces explosions terribles & ces tremblemens de terre qui détruisent les montagnes, les champs & les demeures des nations alarmées; celles-ci se plaignent à un être inconnu des maux qu'une nature nécessaire leur fait éprouver aussi nécessairement, que les biens qui les remplissent de joie. Enfin, il est de l'essence de certains climats de produire des hommes tellement organisés & modifiés, qu'ils deviennent ou très utiles ou très nuisibles à leur espece, de même que c'est le propre de certaines portions de sol de faire naître des fruits agréables ou des poisons dangereux.

EN tout cela la nature n'a point de but; elle existe nécessairement; ses façons d'agir sont fixées par des loix qui découlent elles-mêmes des propriétés constitutives des êtres variés qu'elle renferme, & des circonstances que le mouvement continuel doit nécessairement amener. C'est nous qui avons un but nécessaire, c'est de nous conserver nous-mêmes, c'est sur ce but que nous réglons toutes les idées que nous nous formons des causes qui agissent sur nous & que nous les jugeons. Animés & vivants nous-mêmes, semblables aux Sauvages, nous prêtons une ame & de la vie à tout ce qui agit sur nous: pensants & intelligens nous-mêmes, nous prêtons à tout de l'intelligence & de la pensée; mais comme nous en voyons la matiere incapable, nous la supposons mue par un autre agent ou cause que nous faisons toujours semblable à nous. Nécessairement attirés par ce qui nous est avantageux & repoullés par ce qui nous

nuit, nous cessons de voir que nos façons de sentir sont dûes à notre organisation, modifiée par des causes physiques que, faute de connoître, nous prenons pour des instrumens employés par un être à qui nous prêtons nos idées, nos vues, nos passions, nos façons de penser & d'agir.

Si l'on nous demandoit après cela quel est le but de la nature? Nous dirons que c'est d'agir, d'exister, de conserver son ensemble. Si l'on nous demande pourquoi elle existe? Nous dirons qu'elle existe nécessairement, & que toutes ses opérations, ses mouvemens, ses œuvres sont des suites nécessaires de son existence nécessaire. Il existe quelque chose de nécessaire; cette chose est la nature ou l'univers, & cette nature agit nécessairement comme elle fait. Si l'on veut substituer le mot *Dieu* à celui de *nature*, on pourra demander avec autant de raison pourquoi ce Dieu existe, qu'on peut demander quel est le but de l'existence de la nature. Ainsi, le mot Dieu ne nous rendra pas plus instruits du but de son existence. Au moins, en parlant de la nature ou de l'univers matériel, aurons-nous des idées fixes de la cause dont nous parlons, au lieu qu'en parlant du Dieu Théologique nous ne sçaurons jamais ni ce qu'il peut être, ni s'il existe, ni les qualités que nous pourrions lui assigner. Si nous lui donnons des attributs, ce sera toujours nous-mêmes que nous diviniserons, & ce sera pour nous seuls que l'univers sera formé: idées que nous avons suffisamment détruites; pour s'en détromper, il suffit d'ouvrir les yeux & de voir que nous subissons à notre manière un sort que nous partageons avec tous les êtres dont la nature est l'assemblage; comme nous, ils sont soumis à la nécessité, qui n'est que la somme des Loix que la nature est obligée de suivre.

Tout

TOUT nous prouve donc que la nature ou que la matiere existe nécessairement, & ne peut s'écarter des loix que son existence lui impose. Si elle ne peut s'anéantir, elle n'a pu commencer d'être. Les Théologiens conviennent eux-mêmes qu'il faudroit un acte de la toute-puissance divine, ou ce qu'ils appellent un *miracle*, pour anéantir un être : mais un être nécessaire ne peut faire un miracle ; il ne peut déroger aux loix nécessaires de son existence ; il faut donc en conclure que si Dieu est l'être nécessaire, tout ce qu'il fait est une suite de la nécessité de son existence & qu'il ne peut jamais déroger à ses loix. D'un autre côté, on nous dit que la création est un miracle, mais cette création seroit impossible à un être nécessaire qui ne peut agir librement dans aucune de ses actions. D'ailleurs un miracle n'est pour nous qu'un effet rare dont nous ignorons le cause naturelle ; ainsi en nous disant que *Dieu fait un miracle*, on ne nous apprend rien, sinon qu'une cause inconnue a produit d'une manière inconnue un effet que nous n'attendions pas ou qui nous paroît étrange. Cela posé, l'intervention d'un Dieu, loin de remédier à l'ignorance où nous sommes des forces & des effets de la nature, ne sert qu'à l'augmenter. La création de la matiere & la cause à qui l'on en fait honneur, sont pour nous des choses aussi incompréhensibles ou aussi impossibles que son anéantissement.

CONCLUONS donc que le mot *Dieu*, ainsi que le mot *Créer*, ne présentant à l'esprit aucune idée véritable ; devoient être bannis de la langue de tous ceux qui veulent parler pour s'entendre. Ce sont des mots abstraits, inventés par l'ignorance ;

ils ne sont propres qu'à contenter des hommes dépourvus d'expérience, trop paresseux ou trop timides pour étudier la nature & ses voies ; à des entouffastes dont l'imagination curieuse se plaît à s'élancer hors du monde visible pour courir après des chimères. Enfin ces mots ne sont utiles qu'à ceux, dont l'unique profession est de repaître les oreilles du vulgaire de mots pompeux qu'ils n'entendent point eux-mêmes, & sur le sens desquels ils ne sont jamais d'accord.

L'HOMME est un être matériel ; il ne peut avoir des idées quelconques que de ce qui est matériel comme lui ; c'est-à-dire, de ce qui peut agir sur ses organes ou de ce qui a du moins des qualités analogues aux siennes. En dépit de lui-même il assigne toujours des propriétés matérielles à son Dieu, que l'impossibilité de le saisir, lui a fait supposer spirituel & distinguer de la nature ou du monde matériel. En effet, ou il faut consentir à ne pas s'entendre soi-même, ou il faut avoir des idées matérielles d'un Dieu que l'on suppose le créateur, le moteur, le conservateur de la matière : l'esprit humain a beau se mettre à la torture, il ne comprendra jamais que des effets matériels puissent partir d'une cause immatérielle, ou que cette cause puisse avoir des rapports avec des êtres matériels. Voilà, comme on a vu, pourquoi les hommes se croient forcés de donner à leur Dieu les qualités morales qu'ils ont eux-mêmes ; ils oublient que cet être purement spirituel, ne peut avoir, dès-lors, ni leur organisation, ni leurs idées, ni leurs façons de penser & d'agir, & que par conséquent il ne peut avoir ce qu'ils nomment intelligence, sagesse, bonté, colère, justice, &c. Ainsi dans le vrai les qualités morales que l'on at-

tribue à la Divinité; le supposent matériel, & les notions Théologiques les plus abstraites se fondent sur un *anthropomorphisme* véritable.

LES Théologiens, malgré toutes leurs subtilités, ne peuvent faire autrement; ainsi que tous les êtres de l'espèce humaine, ils ne connoissent que la matière & n'ont aucune idée réelle d'un pur esprit. S'ils nous parlent d'intelligence, de sagesse & de vues dans la Divinité, ce sont toujours celles de l'homme qu'ils lui prêtent & qu'ils s'obstinent à donner à un être que l'essence qu'on lui donne n'en rend point susceptible. Comment supposer des volontés, des passions, des desirs à un être qui n'a besoin de rien, qui se suffit à lui-même, dont les projets doivent être aussitôt exécutés que formés? Comment attribuer la colère à un être qui n'a ni sang ni bile? Comment un être tout puissant, dont on admire la sagesse par l'ordre qu'il a lui-même établi dans l'univers, peut-il permettre que ce bel ordre soit sans cesse troublé, soit par les élémens en discorde, soit par les crimes de humains? En un mot, un Dieu tel qu'on nous le dépeint ne peut avoir aucunes des qualités humaines qui dépendent toujours de notre organisation particulière; de nos besoins, de nos institutions, & qui sont toujours relatives à la société où nous vivons. Les Théologiens s'efforcent vainement d'aggrandir, d'exagérer en idée; de perfectionner, à force d'abstractions, les qualités morales qu'ils assignent à leur Dieu; ils ont beau nous dire qu'elles sont en lui d'une nature différente de ses créatures; qu'elles sont parfaites; infinies, suprêmes; éminentes; en tenant ce langage, ils ne s'entendent plus eux-mêmes; ils n'ont

aucune idée des qualités dont ils nous parlent, vû que l'homme ne peut les concevoir, qu'en tant qu'elles ont de l'analogie avec ces mêmes qualités en lui.

C'EST ainsi qu'à force de subtiliser, les mortels n'ont aucune idée fixe du Dieu qu'ils ont enfanté. Peu contents d'un Dieu Physique, d'une nature agissante, d'une matiere capable de tout produire, ils veulent la dépouiller de l'énergie qu'elle possède en vertu de son essence, pour en revêtir un Esprit pur, dont ils sont obligés de refaire un être matériel, dès qu'ils veulent s'en faire une idée ou se faire entendre aux autres. En rassemblant les parties de l'homme, qu'ils ne font qu'étendre & prolonger sans fin, ils croient former un Dieu. C'est sur le modele de l'ame humaine qu'ils forment l'ame de la nature, ou l'agent secret dont elle reçoit l'impulsion. Après avoir fait l'homme double, ils font la nature double & ils supposent que cette nature est vivifiée par une intelligence. Dans l'impossibilité de connoître cet agent prétendu, ainsi que celui qu'ils avoient gratuitement distingué de leur propre corps, ils l'ont dit spirituel, c'est à dire, d'une substance inconnue: de ce qu'ils n'en avoient point d'idées, ils en ont conclu que la substance spirituelle étoit bien plus noble que la matiere, & que sa prodigieuse subtilité, qu'ils ont nommée *simplicité*, & qui n'étoit qu'un effet de leurs abstractions métaphysiques, la mettoit à couvert de la décomposition, de la dissolution & de toutes les révolutions auxquelles les corps matériels sont évidemment exposés.

C'EST ainsi que les hommes préfèrent toujours le merveilleux au simple, ce qu'ils n'entendent pas

à ce qu'ils peuvent entendre : il méprisent les objets qui leur sont familiers & n'estiment que ceux qu'ils ne sont point à portée d'apprécier : de ce qu'ils n'en ont que des idées vagues, ils en concluent qu'ils renferment quelque chose d'important, de surnaturel, de Divin. En un mot, il leur faut du mystère pour remuer leur imagination, pour exercer leur esprit, pour repaître leur curiosité qui n'est jamais plus en travail, que quand elle s'occupe d'énigmes impossibles à deviner, & qu'elle juge dès-lors très dignes de ses recherches (44). Voilà, sans doute, pourquoi l'on a regardé la matière que l'on avoit sous les yeux, que l'on voyoit agir & changer de formes, comme une chose méprisable, comme un être contingent, qui n'existoit point nécessairement & par lui-même. Voilà pourquoi l'on imagina un esprit que l'on ne conçut jamais, & que, par cette raison même, l'on décida supérieur à la matière, existant nécessairement par lui-même, antérieur à la nature. son créateur, son moteur, son conservateur & son maître. L'esprit humain trouva de la pâture dans cet être mystique ; il s'en occupa sans cesse ; l'i-

(44) Un grand nombre de nations ont adoré le soleil ; les effets, sensibles de cet astre, qui semble donner la vie à toute la nature, devoient naturellement porter les hommes à lui rendre un culte. Cependant des peuples entiers ont quitté ce Dieu si visible, pour adopter un Dieu abstrait & métaphysique. Si l'on demande la raison de ce phénomène, je dirai que le Dieu le plus caché, le plus mystérieux, le plus inconnu doit toujours, par là même, plaire davantage à l'imagination du vulgaire, que le Dieu qu'il voit tous les jours. Le ton mystérieux & intelligible est essentiellement nécessaire aux prêtres de toute religion : une religion claire, intelligible, sans mystères paroîtroit peu divine au commun des hommes, & seroit peu utile au Sacerdoce, dont l'intérêt est que le peuple ne comprenne rien à ce qu'il croit le plus important pour lui. Voilà, sans doute, le secret du clergé. Il lui fallut un Dieu intelligible, qu'il fit agir & parler d'une façon intelligible, se réservant le droit d'expliquer aux mortels ses ordres à sa manière.

magination l'embellit à sa maniere ; l'ignorance se reput des fables qu'on en raconta ; l'habitude identifia ce phantôme avec l'esprit de l'homme, il lui devint nécessaire ; l'homme crut tomber dans le vuide quand on voulut l'en détacher pour ramener ses regards sur une nature que de longue main il avoit appris à dédaigner ou à ne considérer que comme un amas impuissant de matieres inertes, mortes, sans énergie, ou comme un assemblage vil de combinaisons & de formes sujettes à périr.

EN distinguant la nature de son moteur, les hommes sont tombés dans la même absurdité, que lorsqu'ils ont distingué leur ame de leur corps, la vie de l'être vivant, la faculté de penser de l'être pensant. Trompés sur leur propre nature & sur l'énergie de leurs organes, ils se sont pareillement trompés sur l'organisation de l'univers ; ils ont distingué la nature d'elle-même ; la vie de la nature, de la nature vivante ; l'action de cette nature, de la nature agissante. Ce fut cette ame du monde, cette énergie de la nature, ce principe actif que les hommes personnifierent, séparèrent par abstraction, ornerent tantôt d'attributs imaginaires, tantôt de qualités empruntées de leur essence propre. Tels sont les matériaux aériens dont ils se sont servis pour composer leur Dieu ; leur ame propre en fut le modele ; trompés sur la nature de celle ci, ils n'eurent jamais des idées vraies de la Divinité, qui n'en fut qu'une copie exagérée ou défigurée au point de méconnoître le prototype sur lequel on l'avoit originairement formée.

SI pour avoir voulu distinguer l'homme de lui-même, l'on ne put jamais s'en former des idées véritables, pour avoir distingué la nature d'elle-même,

me, la nature & ses voies furent toujours méconnues. On a cessé de l'étudier pour remonter par la pensée à sa prétendue cause, à son moteur caché, au souverain qu'on lui avoit donné. On fit de ce moteur un être inconcevable, à qui l'on attribua tout ce qui se passoit dans l'univers; sa conduite parut mystérieuse & merveilleuse, parce qu'elle fut une contradiction continuelle; on supposa que sa sagesse & son intelligence étoient les sources de l'ordre, que sa bonté étoit la source de tous biens, que sa justice sévère ou son pouvoir arbitraire étoient les causes surnaturelles des défordres & des maux dont nous sommes affligés. En conséquence, au lieu de s'adresser à la nature pour découvrir les moyens d'obtenir ses faveurs ou d'écartier ses disgrâces; au lieu de consulter l'expérience; au lieu de travailler utilement à son bonheur, l'homme ne fut occupé qu'à s'adresser à la cause fictive qu'il avoit gratuitement associée à la nature; il rendit ses hommages au Souverain qu'il lui avoit donné; il attendit tout de lui & ne compta plus ni sur lui-même ni sur les secours d'une nature devenue impuissante & méprisable à ses yeux.

RIEN ne fut plus nuisible au genre humain, que cette extravagante théorie, qui, comme nous le prouverons bientôt, est devenue la source de tous ses maux. Uniquement occupés du Monarque imaginaire qu'ils avoient élevé sur le trône de la nature, les mortels ne la consulterent plus en rien; ils négligèrent l'expérience; ils se méprisèrent eux-mêmes, ils méconnurent leurs propres forces, ils ne travaillèrent point à leur propre bien-être, ils devinrent des esclaves tremblans sous les caprices d'un tyran idéal dont ils attendi-

rent tous leurs biens, ou dont ils craignirent les maux qui les affligeoient ici bas. Leur vie fut employée à rendre des hommages serviles à une idole dont ils se crurent éternellement intéressés à mériter les bontés, à désarmer la justice, à calmer le courroux ; ils ne furent heureux, que lorsque, consultant la raison, prenant l'expérience pour guide, & faisant abstraction de leurs idées romanesques, ils reprirent courage, mirent en jeu leur industrie, & s'adresserent à la nature, qui seule peut fournir les moyens de satisfaire leurs besoins & leurs desirs, & d'écarter ou diminuer les maux qu'ils sont forcés d'éprouver.

RAMENONS donc les mortels égarés aux autels de la nature ; détruisons pour eux les chimères que leur imagination ignorante & troublée a cru devoir élever sur son trône. Disons leur qu'il n'est rien ni au-dessus d'elle ni hors d'elle ; apprenons leur qu'elle est capable de produire, sans aucuns secours étrangers, tous les phénomènes qu'ils admirent, tous les biens qu'ils desirent, ainsi que tous les maux qu'ils appréhendent. Disons leur que l'expérience conduit à la connoître ; qu'elle se plaît à se dévoiler à ceux qui l'étudient ; qu'elle découvre ses secrets à ceux qui par leur travail osent les lui arracher, & qu'elle récompense toujours la grandeur d'ame, le courage & l'industrie. Disons leur que la raison peut seule les rendre heureux, que cette raison n'est autre chose que la science de la nature appliquée à la conduite de l'homme en société ; disons leur que les phantômes dont leur esprit s'est si longtems & si vainement occupé, ne peuvent ni leur procurer le bonheur qu'ils demandent à grands cris, ni détourner de leurs têtes les maux inévitables aux-

quels la nature les a fournis, & que la raison doit leur apprendre à suppofter, quand il ne leur est point permis de les écarter par des moyens naturels. Apprenons leur que tout est nécessaire, que leurs biens & leurs maux sont des effets d'une nature qui, dans toutes ses œuvres, suit des loix que rien ne peut lui faire révoquer. Enfin répétons leur sans cesse que c'est en rendant leurs semblables heureux, qu'ils parviendront eux-mêmes à la félicité, qu'ils attendroient envain du ciel, lorsque la terre la leur refuse.

LA nature est la cause de tout; elle existe par elle-même; elle existera toujours, elle agira toujours; elle est sa propre cause; son mouvement est une suite nécessaire de son existence nécessaire; sans mouvement nous ne pouvons concevoir la nature; sous ce nom collectif nous désignons l'assemblage des matieres agissantes en raison de leurs propres énergies. Cela posé, qu'est-il besoin de faire intervenir un être plus incompréhensible qu'elle pour expliquer ses façons d'agir, merveilleuses, sans doute, pour tout le monde, mais bien plus encore pour ceux qui ne l'ont point étudiée? En seront-ils plus avancés ou plus instruits, quand on leur dira qu'un être, qu'ils ne sont pas faits pour comprendre, est l'auteur des effets visibles dont ils ne peuvent démêler les causes naturelles? En un mot, l'être indéfinissable que l'on nomme Dieu leur fera-t-il mieux connoître la nature qui agit perpétuellement sur eux? (45)

EN effet, si nous voulons attacher quelque sens

(45) Disons avec Cicéron, *Magna stultitia est earum rerum Deos facere effectores, causas rerum non querere*

au mot Dieu, dont les mortels se font des idées si obscures & si fausses, nous trouverons qu'il ne peut désigner que la nature agissante, ou la somme des forces inconnues qui animent l'univers, & qui forcent les êtres d'agir en raison de leur propre énergie, & par conséquent d'après des loix nécessaires & immuables. Mais dans ce cas le mot Dieu ne sera qu'un synonyme de *destin*, de *fatalité*, de *nécessité*; c'est pourtant à cette idée abstraite personnifiée & divinifiée que l'on attribue la *spiritualité*, autre idée abstraite dont nous ne pouvons nous former aucun concept. C'est à cette abstraction que l'on assigne l'intelligence, la sagesse, la bonté, la justice dont un pareil être ne peut point être le sujet. C'est avec cette idée métaphysique que l'on prétend que les êtres de l'espèce humaine ont des rapports directs! C'est à cette idée personnifiée, divinifiée, humanisée, spiritualisée, ornée des qualités les plus incompatibles, que l'on attribue des volontés, des passions, des desirs, &c. C'est cette idée personnifiée que l'on fait parler dans les différentes révélations que des hommes annoncent en tout pays à d'autres hommes comme émanées du Ciel!

Tout nous prouve donc que ce n'est point hors de la nature que nous devons chercher la Divinité. Quand nous voudrions en avoir une idée, disons que la nature est Dieu; disons que cette nature renferme tout ce que nous pouvons connaître, puisqu'elle est l'assemblage de tous les êtres capables d'agir sur nous & qui peuvent par conséquent nous intéresser. Disons que c'est cette nature qui fait tout, que ce qu'elle ne fait pas est impossible, que ce qui est hors d'elle n'existe

point & ne peut exister, vû qu'il ne peut rien y avoir au-delà du grand tout. Enfin disons que ces puissances invisibles, dont l'imagination a fait les mobiles de l'univers, ou ne sont que les forces de la nature agissante, ou ne sont rien.

Si nous ne connoissons la nature & ses voies que d'une façon incomplète; si nous n'avons que des idées superficielles & imparfaites de la matière, comment pourrions-nous nous flatter de connoître ou d'avoir des idées sûres d'un être bien plus fugitif & plus difficile à saisir par la pensée que les élémens, que les principes constitutifs des corps, que leurs propriétés primitives, que leurs façons d'agir & d'exister? Si nous ne pouvons remonter aux causes premières, contentons nous des causes secondes & des effets que l'expérience nous montre; recueillons des faits véritables & connus, ils suffiront pour nous faire juger de ce que nous ne connoissons pas; bornons-nous aux foibles lueurs de vérité que nos sens nous fournissent, puisque nous n'avons point de moyens pour en acquérir de plus grandes. Ne prenons point pour des sciences réelles, celles qui n'ont que notre imagination pour base; elles ne peuvent être qu'imaginaires. Tenons-nous en à la Nature, que nous voyons, que nous sentons, qui agit sur nous, dont nous connoissons au moins les loix générales, si nous ignorons ses détails & les principes secrets qu'elle emploie dans ses ouvrages compliqués; cependant soyons sûrs qu'elle agit d'une façon constante, uniforme, analogue & nécessaire. Observons donc cette nature; ne sortons jamais des routes qu'elle nous trace; nous en serions infailliblement punis par les erreurs sans nombre dont notre esprit se trouveroit aveuglé, & dont

des maux sans nombre seroient les suites nécessaires. N'adorons point, ne flattons point à la manière des hommes, une nature sourde qui agit nécessairement & dont rien ne peut déranger le cours. N'implorons point un tout qui ne peut se maintenir que par la discorde des élémens, d'où naît l'harmonie universelle & la stabilité de l'ensemble. Songeons que nous sommes des parties sensibles d'un tout dépourvu de sentiment, dans lequel toutes les formes & les combinaisons se détruisent après être nées & avoir subsisté plus ou moins longtems. Regardons la nature comme un atelier immense qui renferme tout ce qu'il faut pour agir & pour produire tous les ouvrages que nous voyons. Reconnoissons son pouvoir inhérent à son essence; n'attribuons point ses œuvres à une cause imaginaire qui n'existe que dans notre cerveau. Bannissons plutôt à jamais de notre esprit un phantôme propre à le troubler, & à nous empêcher de prendre les voies simples, naturelles & sûres qui peuvent nous conduire au bonheur. Rétablissons donc cette nature si longtems méconnue dans ses droits légitimes; écoutons sa voix, dont la raison est l'interprète fidele; faisons taire l'entousiasme & l'imposture qui, pour notre malheur, nous ont écartés du seul culte convenable à des êtres intelligens.



CHAPITRE VII.

Du Théisme ou Déisme, du système de l'Optimisme & des Causes finales.

TRÈS peu d'hommes ont le courage d'examiner le Dieu que tous s'accordent à reconnoître ; il n'est presque personne qui ose douter de son existence qu'il n'a jamais constatée ; chacun reçoit sans examen dans l'enfance le nom vague du Dieu que ses Peres lui transmettent, qu'ils consignent dans son cerveau avec les idées obscures qu'ils y attachent eux-mêmes & que tout conspire à rendre habituelles en lui : cependant chacun le modifie à sa manière ; en effet, comme on l'a souvent fait observer ; les notions peu fixes d'un être imaginaire ne peuvent être les mêmes pour tous les individus de l'espece humaine ; chaque homme a sa façon de l'envisager ; chaque homme se fait un Dieu particulier d'après son propre tempérament, ses dispositions naturelles, son imagination plus ou moins exaltée, ses circonstances individuelles, les préjugés qu'il a reçus & les manières dont il est affecté dans des tems différents. L'homme content & sain ne voit pas son Dieu des mêmes yeux que l'homme chagrin & malade ; l'homme d'un sang bouillant, d'une imagination embrasée ou sujet à la bile, ne le voit pas sous les mêmes traits que celui qui jouit d'une ame plus paisible, qui a l'imagination plus froide, qui est d'un caractère plus flegmatique. Que dis-je ! le même homme ne le voit pas de la même manière

dans les différens instans de sa vie; son Dieu subit toutes les variations de sa machine, toutes les révolutions de son tempérament, les vicissitudes continuelles qu'éprouve son être. L'idée de la Divinité dont on regarde l'existence comme si démontrée; cette idée que l'on prétend innée ou infuse à tous les hommes; cette idée dont on assure que la nature entière s'empresse de nous fournir des preuves, est perpétuellement flottante dans l'esprit de chaque individu, & varie à chaque instant pour tous les êtres de l'espèce humaine; il n'en est pas deux qui admettent précisément le même Dieu, il n'y en a pas un seul qui, dans des circonstances variées, ne le voie diversement.

NE soyons donc point surpris de la faiblesse des preuves qu'on nous donne de l'existence d'un être que les hommes ne verront jamais qu'au dedans d'eux-mêmes; ne soyons point étonnés de les voir si peu d'accord sur les idées qu'ils s'en forment, sur les systèmes qu'ils se font relativement à lui, sur les cultes qu'ils lui rendent: leurs disputes sur son comte, les inconséquences de leurs opinions, le peu de consistance & de liaison de leurs systèmes, les contradictions où ils tombent sans cesse dès qu'ils veulent en parler, les incertitudes où se trouvent leurs esprits toutes les fois qu'ils s'occupent de cet être si arbitraire ne doivent point nous sembler étranges; il faut nécessairement disputer, quand on raisonne d'un objet vu diversement dans des circonstances variées, & sur lequel il n'est pas un seul homme qui puisse être constamment d'accord avec lui-même.

Tous les hommes s'accordent sur les objets

qu'ils sont à portée de soumettre à l'expérience; nous ne voyons point de disputes sur les principes de la Géométrie; les vérités évidentes & démontrées ne varient point dans notre esprit; nous ne doutons jamais que la partie ne soit moins grande que le tout, que deux & deux fassent quatre, que la bienfaisance ne soit une qualité aimable, que l'équité ne soit nécessaire aux hommes en société. Mais nous ne trouvons que disputes, qu'incertitudes, que variations dans tous les systèmes qui ont la Divinité pour objet; nous ne voyons nulle harmonie dans les principes de la Théologie; l'existence de Dieu que l'on nous annonce par-tout comme une vérité évidente & démontrée, ne l'est que pour ceux qui n'ont point examiné les preuves sur lesquelles on la fonde. Ces preuves paroissent souvent fausses ou foibles à ceux-mêmes qui d'ailleurs ne doutent aucunement de cette existence; les inductions ou les corollaires que l'on tire de cette prétendue vérité si démontrée ne sont point les mêmes pour deux peuples ou même pour deux individus; les penseurs de tous les siècles & de tous les pays se querellent sans cesse entre eux sur la religion, sur leurs hypothèses Théologiques, sur les vérités fondamentales qui leur servent de base, sur les attributs & les qualités d'un Dieu dont ils se sont vainement occupés, & dont l'idée varie continuellement dans leur propre cerveau.

Ces disputes & ces variations perpétuelles devroient au moins nous convaincre que les idées de la Divinité n'ont ni l'évidence, ni la certitude qu'on leur attribue, & qu'il peut être permis de douter de la réalité d'un être que les hommes voient si diversement, sur lequel ils ne sont ja-

mais d'accord, & dont l'image varie si souvent en eux-mêmes. Malgré tous les efforts, & les subtilités de ses plus ardens défenseurs, l'existence de Dieu n'est pas même probable, & quand elle le seroit, toutes les probabilités du monde peuvent-elles acquérir la force d'une démonstration? N'est-il pas bien étonnant que l'existence de l'être le plus important à croire & à connoître, n'ait pas même pour elle la probabilité, tandis que des vérités beaucoup moins importantes nous sont évidemment démontrées? Ne pourroit-on pas en conclure que nul homme n'est pleinement assuré de l'existence d'un être qu'il voit si sujet à varier au dedans de lui même, & qui deux jours de suite ne se présente point sous les mêmes traits à son esprit? Il n'y a que l'évidence qui puisse nous convaincre pleinement. Une vérité n'est évidente pour nous, que lorsqu'une expérience constante & des réflexions réitérées nous la montrent toujours sous le même point de vue. Du rapport constant que font les sens bien constitués, résulte l'évidence & la certitude qui seules peuvent produire une pleine conviction. Que devient donc la certitude de l'existence de la Divinité? Ses qualités discordantes peuvent-elles exister dans le même sujet? Et un être qui n'est qu'un amas de contradictions a-t-il la probabilité pour lui? Ceux qui l'admettent peuvent-ils être convaincus eux-mêmes? Et dans ce cas ne devroient-ils pas permettre que l'on doutât des prétendues vérités qu'ils annoncent comme démontrées & comme évidentes, tandis qu'ils sentent eux-mêmes qu'elles vacillent dans leurs têtes? L'existence de Dieu & les attributs divins ne peuvent être des choses évidentes & démontrées pour nul homme sur la terre; sa non-existence & l'impossibilité
des

des qualités incompatibles que la Théologie lui assigne seront évidemment démontrées pour quiconque voudra sentir qu'il est impossible qu'un même sujet réunisse des qualités qui se détruisent réciproquement, & que tous les efforts de l'esprit humain ne pourront jamais concilier. (46)

Quoiqu'il en soit de ces qualités ou inconciliables ou totalement incompréhensibles que les Théologiens assignent à un être déjà inconcevable par lui même, dont ils font l'ouvrier ou l'architecte du monde, qu'en peut-il résulter pour l'espece humaine même en lui supposant de l'intelligence & des vues? Une intelligence universelle, dont les vues doivent s'étendre à tout ce qui existe, peut-elle avoir des rapports plus directs & plus intimes avec l'homme qui ne fait qu'une portion insensible du grand tout? Est-ce donc pour réjouir les insectes & les fourmis de son jardin que le Monarque de l'univers a construit & em-

(46) Cicéron a dit *plura discrepantia vera esse non possunt*. D'où l'on voit que nul raisonnement, nulle révélation, nul miracle ne peuvent rendre faux ce que l'expérience nous démontre comme évident; il n'y a qu'un renversement de la cervelle qui puisse faire admettre des contradictions. Suivant le célèbre Wolff dans son ontologie § 99. *Possibile est quod nullam in se repugnantiam habet, quod contradictione caret*. D'après cette définition l'existence de Dieu doit paraître impossible, vu qu'il y a contradiction à dire qu'un esprit sans étendue puisse exister dans l'étendue, ou mouvoir la matière qui a de l'étendue. Saint Thomas dit que *ens est quod non repugnat esse*. Cela posé un Dieu tel qu'on le définit n'est qu'un être de raison puisqu'il ne peut exister nulle part. Selon Bittinger de Deo, anima & mundo § V. *Essentia est primus rerum conceptus constitutivus vel quidditativus, cujus ope cætera, quæ de re aliquid dicuntur, demonstrari possunt*. Ne pourroit-on pas dans ce cas lui demander si quelqu'un a une idée de l'essence divine? Quel est le concept qui constitue Dieu ce qu'il est, & duquel découle la démonstration de tout ce qu'on dit de lui? Demandez à un Théologien si Dieu peut commettre le crime? Il vous dira que non, vu que le crime répugne à la justice, qui est de son essence. Mais ce même Théologien ne voit pas qu'en supposant Dieu un pur esprit, il répugne tout autant à son essence d'avoir créé ou de mouvoir la matière, que de commettre un crime qui répugne à sa justice.

belli sa demeure? Serons-nous plus à portée de connoître ses projets, de deviner son plan, de mesurer sa sagesse avec nos foibles yeux, & pourrions nous juger ses œuvres d'après nos vues rétrécies? Les effets bons ou mauvais, favorables ou nuisibles à nous-mêmes, que nous imaginerons partir de sa toute-puissance & de sa providence, en seront-ils moins des effets nécessaires de sa sagesse, de sa justice, de ses décrets éternels? Dans ce cas pouvons-nous supposer qu'un Dieu si sage, si juste, si intelligent, changera son plan pour nous? Vaincu par nos prières & nos hommages serviles reformera-t-il pour nous plaire ses arrêts immuables? Otera-t-il aux êtres leurs essences & leurs propriétés? Abrogera-t-il par des miracles les loix éternelles d'une nature dans lesquelles on admire sa sagesse & sa bonté? Fera-t-il qu'en notre faveur le feu cesse de brûler, quand nous en approcherons de trop près? Fera-t-il que la fièvre ou la goutte cessent de nous tourmenter quand nous aurons amassé les humeurs dont ces infirmités sont les suites nécessaires? Empêchera-t-il qu'un édifice qui tombe en ruine ne nous écrase de sa chute quand nous passerons à côté de lui? Nos vains cris & les supplications les plus ferventes empêcheront-ils que notre patrie soit malheureuse quand elle sera dévastée par un conquérant ambitieux, ou gouvernée par des tyrans qui l'oppriment?

Si cette intelligence infinie est toujours forcée de donner un libre cours aux événemens que sa sagesse a préparés; si rien n'arrive dans ce monde que d'après ses desseins impénétrables, nous n'avons rien à lui demander; nous serions des insensés de nous y opposer, nous serions une injure

à sa prudence si nous voulions la régler. L'homme ne doit pas se flatter d'être plus sage que son Dieu, de pouvoir l'engager à changer de volontés; de pouvoir le déterminer à prendre d'autres voies que celles qu'il a choisies pour accomplir ses décrets; un Dieu intelligent ne peut avoir pris que les mesures les plus justes & les moyens les plus sûrs pour parvenir à son but; s'il pouvoit en changer, il ne pourroit être appelé ni sage, ni immuable, ni prévoyant. Si Dieu pouvoit suspendre un instant les loix qu'il a lui-même fixées, s'il pouvoit changer quelque chose à son plan, c'est qu'il n'auroit point prévu les motifs de cette suspension ou de ce changement; s'il n'a point fait entrer ces motifs dans son plan, c'est qu'il ne les a point prévus; s'il les a prévus sans les faire entrer dans son plan, c'est qu'il ne l'a point pu. Ainsi, de quelque façon qu'on s'y prenne, les vœux que les hommes adressent à la Divinité & les différents cultes qu'ils lui rendent, supposent toujours qu'ils croient avoir affaire à un être peu sage, peu prévoyant, capable de changer, ou qui malgré sa puissance ne peut faire ce qu'il veut ou ce qui conviendrait aux hommes, pour lesquels on prétend néanmoins qu'il a créé l'univers.

C'est pourtant sur des notions si mal digérées que sont fondées toutes les religions de la terre. Nous voyons par-tout l'homme à genoux devant un Dieu sage dont il s'efforce de régler la conduite, de détourner les arrêts, de réformer le plan; par-tout l'homme est occupé à le gagner par des bassesses & des présents, à vaincre sa justice à force de prières, de pratiques, de cérémonies, d'expiations qu'il croit capables de lui faire chan-

ger de résolutions ; par-tout l'homme suppose qu'il peut offenser son créateur & troubler son éternelle félicité, par-tout l'homme est prosterné devant un Dieu tout-puissant, qui se trouve dans l'impossibilité de rendre ses créatures telles qu'elles doivent être pour accomplir ses vues divines & remplies de sagesse.

L'on voit donc que toutes les religions du monde ne sont fondées que sur des contradictions manifestes, dans lesquelles les hommes seront forcés de tomber toutes les fois qu'ils méconnoîtront la nature, & qu'ils assigneront les biens ou les maux qu'ils éprouvent de sa part à une cause intelligente distinguée d'elle-même, dont ils ne pourront jamais se former d'idées certaines. L'homme fera toujours réduit, comme on l'a si souvent répété, à faire un homme de son Dieu ; mais l'homme est un être changeant, dont l'intelligence est bornée, dont les passions varient, qui placé dans des circonstances diverses paroît souvent en contradiction avec lui-même ; ainsi quoique l'homme croie faire honneur à son Dieu en lui donnant ses propres qualités, il ne fait que lui prêter son inconstance, ses foiblesses & ses vices. Les Théologiens, ou les fabricateurs de la Divinité, auront beau distinguer, subtiliser, exagérer ses perfections prétendues & les rendre inintelligibles, il demeurera toujours constant qu'un être qui s'irrite & qu'on apaise par des prières, n'est point un être immuable ; qu'un être qu'on offense, n'est ni tout-puissant ni parfaitement heureux ; qu'un être qui n'empêche point le mal qu'il pourroit empêcher, consent au mal ; qu'un être qui donne la liberté de pécher a résolu dans ses décrets éternels que le péché seroit commis ; qu'un être

qui punit les fautes qu'il a permis de faire, est souverainement injuste & déraisonnable; qu'un être infini qui renferme des qualités infiniment contradictoires, est un être impossible & n'est qu'une chimere.

Que l'on ne nous dise donc plus que l'existence d'un Dieu est au moins un problème. Un Dieu, tel que la Théologie le dépeint, est totalement impossible; toutes les qualités qu'on lui assignera, toutes les perfections dont on l'ornera se trouveront à chaque instant démenties. Quant aux qualités abstraites & négatives dont on voudra le décorer, elle seront toujours inintelligibles, & ne prouveront que l'inutilité des efforts de l'esprit humain, quand il veut se définir des êtres qui n'existent point. Dès que les hommes se croient très intéressés à connoître une chose, ils travaillent à s'en faire une idée; trouvent-ils de grands obstacles, ou même de l'impossibilité à s'éclaircir? leur ignorance & le peu de succès de leurs recherches les disposent-ils à la crédulité? pour lors des fourbes adroits ou des enthousiastes en profitent pour faire passer leurs inventions ou leurs rêveries qu'ils débitent comme des vérités constantes dont il n'est point permis de douter. C'est ainsi que l'ignorance, le désespoir, la paresse, l'inhabitude de réfléchir mettent le genre humain dans la dépendance de ceux qui se sont chargés du soin de lui faire des systèmes sur les objets sur lesquels il n'avoit aucunes idées. Dès qu'il s'agit de la Divinité & de la religion, c'est-à-dire, des objets sur lesquels il est impossible de rien comprendre, les hommes raisonnent d'une façon bien étrange, ou sont les dupes de raisonnemens bien captieux! De ce qu'ils se voient dans l'impossibilité totale

d'entendre ce qu'on leur en dit, ils s'imaginent que ceux qui leur en parlent font plus au fait des choses dont ils les entretiennent ; ceux-ci ne manquent pas de leur répéter que *le parti le plus sûr est de s'en rapporter à ce qu'ils disent*, de se laisser guider par eux, & de fermer les yeux : ils les menacent de la colere du phantôme irrité, s'ils refusoient de croire ce qu'on en dit, & cet argument, quoiqu'il suppose la chose en question, ferme la bouche au genre humain, qui, convaincu par ce raisonnement victorieux, craint d'apercevoir les contradictions palpables de la doctrine qu'on lui annonce, s'en rapporte aveuglément à ses guides, ne doutant pas qu'ils n'aient des idées bien plus nettes sur les objets merveilleux dont ils l'entretiennent sans cesse & que leur profession les oblige de méditer. Le vulgaire croit des sens de plus à ses prêtres qu'à lui ; il les prend pour des hommes divins ou pour des demi-Dieux. Il ne voit dans ce qu'il adore que ce que les prêtres en disent, & de tout ce qu'ils en disent, il résulte pour un homme qui pense, que Dieu n'est qu'un être de raison, un phantôme revêtu des qualités que les Prêtres ont jugé convenables de lui donner pour redoubler l'ignorance, les incertitudes & les craintes des mortels. C'est ainsi que l'autorité des prêtres décide sans appel de la chose qui n'est utile qu'aux Prêtres.

QUAND nous voudrions remonter à l'origine des choses, nous trouverons toujours que c'est l'ignorance & la crainte qui ont créé les Dieux, que c'est l'imagination, l'entousiasme & l'imposture qui les ont ornés ou défigurés, que c'est la foiblesse qui les adore, que c'est la crédulité qui les nourrit, que c'est l'habitude qui les respecte, que

c'est la tyrannie qui les soutient, afin de profiter de l'aveuglement des hommes.

ON nous parle sans cesse des avantages qui résultent pour les hommes de la croyance d'un Dieu. Nous examinerons bientôt si ces avantages sont aussi réels qu'on le dit; en attendant il est question de sçavoir, si l'opinion de l'existence d'un Dieu est une erreur ou une vérité. Si c'est une erreur, elle ne peut être utile au genre humain; si c'est une vérité, elle doit être susceptible de preuves assez claires pour être saisies par tous les hommes à qui l'on suppose cette vérité nécessaire & avantageuse. D'un autre côté, l'utilité d'une opinion ne la rend pas plus certaine pour cela. Cela suffit pour répondre au Docteur Clarke qui demande *s'il ne seroit pas à souhaiter qu'il existât un être bon, sage, intelligent & juste; son existence ne seroit-elle pas desirable pour le genre humain?* Nous lui dirons donc 1°. que l'auteur supposé d'une nature où nous sommes forcés de voir à chaque instant le désordre à côté de l'ordre, la méchanceté à côté de la bonté, la justice à côté de l'injustice, la folie à côté de la sagesse, ne peut pas plus être qualifié de bon, de sage, d'intelligent & de juste, que de méchant, d'insensé de pervers, à moins qu'on ne supposât deux principes égaux en pouvoir dans la nature, dont l'un détruiroit sans cesse les ouvrages de l'autre. Nous dirons 2°. que le bien qui peut résulter pour nous d'une supposition, ne la rend ni plus certaine, ni même plus probable. En effet, où en serions nous si de ce qu'une chose nous est utile, nous-allions en conclure qu'elle existe réellement. Nous dirons 3°. que tout ce qui a été rapporté jusqu'ici prouve que l'être que l'on associe à la nature est

impossible à croire & répugne à toutes les notions communes. Nous dirons qu'il est impossible de croire bien sincèrement l'existence d'un être dont nous n'avons nulle idée réelle, & auquel nous ne pouvons en attacher aucune qui ne se détruise sur le champ. Pouvons-nous croire l'existence d'un être dont nous ne pouvons rien affirmer, qui n'est qu'un amas de négations & de privations de tout ce que nous connoissons? En un mot est-il possible de croire fermement l'existence d'un être sur lequel l'esprit humain ne peut asscoir aucun jugement qui ne se trouve à l'instant contredit?

MAIS, me dira l'entouffaste heureux, dont l'ame est sensible à ses jouissances, & dont l'imagination attendrie a besoin de se peindre un objet séduisant à qui elle puisse rendre graces de ses prétendus bienfaits, „ pourquoi m'ôter un Dieu que „ je vois sous les traits d'un Souverain rempli de „ sagesse & de bonté? Quelle douceur ne trouve-je point à me figurer un Monarque puissant „ intelligent & bon dont je suis le favori, qui „ s'occupe de mon bien-être, qui veille sans cesse „ à ma sûreté, qui pourvoit à mes besoins, qui „ consent que sous lui je commande à la nature „ entiere? Je crois le voir répandre sans cesse ses „ bienfaits sur l'homme; je vois sa Providence „ travailler pour lui sans relâche; elle couvre en „ sa faveur la terre de verdure & les arbres de „ fruits délicieux; elle peuple les forêts d'animaux „ propres à le nourrir; elle suspend sur sa tête „ des astres qui l'éclairent pendant le jour, qui „ guident ses pas incertains pendant la nuit; elle „ étend autour de lui l'azur du firmament; pour „ réjouir ses yeux, elle orne la prairie de fleurs; „ elle arrose son séjour de fontaines, de ruisseaux,

„ de rivières. Ah ! laissez-moi remercier l'au-
 „ teur de tant de bienfaits. Ne m'ôtez point
 „ mon phantôme charmant ; je ne retrouverai
 „ point mes illusions si douces dans une nécessité
 „ sévère, dans une matière aveugle & inanimée,
 „ dans une nature privée d'intelligence & de
 „ sentiment.

„ Pourquoi, ” dira l'infortuné, à qui son sort
 refuse avec rigueur des biens qu'il prodigue à tant
 d'autres, „ pourquoi me ravir une erreur qui
 „ m'est chère ? Pourquoi m'anéantir un Dieu,
 „ dont l'idée consolante tarit la source de mes
 „ pleurs & sert à calmer mes peines ? Pourquoi
 „ me priver d'un objet que je me représente
 „ comme un Père compatissant & tendre qui m'é-
 „ prouve en ce monde, mais dans les bras duquel
 „ je me jette avec confiance, lorsque la nature
 „ entière semble m'abandonner ? En supposant
 „ même que ce Dieu n'est qu'une chimère, les
 „ malheureux en ont besoin pour se garantir d'un
 „ affreux désespoir : n'est-ce pas être inhumain &
 „ cruel que de vouloir les plonger dans le vuide
 „ en cherchant à les détromper ? Une erreur uti-
 „ le n'est-elle pas préférable à des vérités qui pri-
 „ vent l'esprit de toute consolation & qui ne lui
 „ montrent aucun soulagement à ses maux ? ”

Non, dirai-je à ces entousiastes, la vérité ne
 peut jamais vous rendre malheureux ; c'est elle qui
 console véritablement ; elle est un trésor caché
 qui, bien mieux que des phantômes inventés par
 la crainte, peut rassurer les cœurs & leur donner
 le courage de supporter les fardeaux de la vie : el-
 le élève l'âme, elle la rend active, elle lui fournit
 des moyens de résister aux attaques du sort & de

combattre avec succès la fortune ennemie. Je leur demanderai sur quoi ils fondent cette bonté qu'ils attribuent follement à leur Dieu. Mais ce Dieu, leur dirai-je, est-il donc bienfaisant pour tous les hommes? Contre un mortel qui jouit de l'abondance & des faveurs de la fortune, n'en est-il pas des milliers qui languissent dans le besoin & la misère? Ceux qui prennent pour modèle l'ordre, dont on suppose ce Dieu l'auteur, sont-ils donc les plus heureux en ce monde? La bonté de cet être pour quelques individus favorisés ne se dément-elle jamais? Ces consolations-mêmes que l'imagination va chercher dans son sein, n'annoncent-elles pas des infortunes amenées par ses décrets & dont il est l'auteur? La terre n'est-elle pas couverte de malheureux, qui ne semblent y être venus que pour souffrir, gémir & mourir? Cette Providence divine se livre-t-elle au sommeil durant ces contagions, ces pestes, ces guerres, ces désordres, ces révolutions physiques & morales dont la race humaine est continuellement la victime? Cette terre dont on regarde la fécondité comme un bienfait du ciel, n'est-elle pas en mille endroits aride & inexorable? Ne produit-elle pas des poisons à côté des fruits les plus doux? Ces rivières & ces mers que l'on croit faites pour arroser notre séjour & faciliter notre commerce, ne viennent-elles pas souvent inonder nos campagnes, renverser nos demeures, entraîner les hommes & leurs troupeaux également malheureux? Enfin ce Dieu, qui préside à l'univers & qui veille sans cesse à la conservation de ses créatures, ne les livre-t-il pas presque toujours aux fers de tant de Souverains inhumains qui se font un jeu du malheur de leurs sujets, tandis que ces infortunés s'adressent envain au ciel pour faire cesser des ca-

larmes multipliées, visiblement dues à une administration insensée, & non à la colère des cieux.

LE malheureux qui cherche à se consoler dans les bras de son Dieu, devoit au moins se souvenir que c'est ce même Dieu, qui étant le maître de tout, distribue & le bien & le mal : si l'on croit la nature soumise à ses ordres supérieurs, ce Dieu est aussi souvent injuste, rempli de malice, d'imprudence, de déraison, que de bonté, de sagesse & d'équité. Si le Dévôt moins prévenu & plus conséquent vouloit un peu raisonner, il se défieroit d'un Dieu capricieux qui souvent le fait souffrir lui-même ; il n'iroit point se consoler dans les bras de son bourreau qu'il a la folie de prendre pour son ami ou pour son Père.

NE voyons-nous pas en effet dans la nature un mélange constant de biens & de maux ? S'obstiner à n'y voir que du bien seroit aussi insensé que de vouloir n'y appercevoir que du mal. Nous voyons la sérénité succéder aux orages, la maladie à la santé, la paix à la guerre ; la terre produit en tout pays des plantes nécessaires à la nourriture de l'homme & des plantes propres à le détruire. Chaque individu de l'espèce humaine est un mélange nécessaire de bonnes & de mauvaises qualités ; toutes les notions nous présentent le spectacle bigarré des vices & des vertus ; ce qui réjouit un individu en plonge beaucoup d'autres dans le deuil & la tristesse ; il n'arrive point d'événemens qui n'aient des avantages pour les uns & des désavantages pour les autres. Les insectes trouvent une retraite sûre dans les débris de ce Palais qui vient d'écraser des hommes dans sa chute. N'est-ce pas pour les corbeaux, les bêtes féroces & les

vers que le conquérant semble livrer des batailles ? Les prétendus favoris de la Providence ne meurent-ils pas pour servir de pâture à des milliers d'insectes méprisables dont cette Providence paroît aussi occupée que d'eux ? L'Halcyon, égayé par la tempête, se joue sur les flots soulevés, tandis que sur les débris de son navire brisé le matelot élève au ciel ses mains tremblantes. Nous voyons les êtres engagés dans une guerre perpétuelle, vivants les uns aux dépens des autres, & profitants des infortunes qui les désolent & les détruisent réciproquement. La nature envisagée dans son ensemble nous montre tous les êtres alternativement sujets au plaisir & à la douleur, naissants pour mourir, exposés à des vicissitudes continuelles dont aucuns d'eux ne sont exempts. Le coup d'œil le plus superficiel suffit donc pour nous détromper de l'idée que l'homme est la *cause finale* de la création, l'objet constant des travaux de la nature ou de son auteur, à qui l'on ne peut attribuer, d'après l'état visible des choses & les révolutions continuelles de la race humaine, ni bonté, ni malice, ni justice, ni injustice, ni intelligence, ni déraison. En un mot en considérant la nature sans préjugés, nous trouverons que tous les êtres sont également favorisés dans l'univers, & que tout ce qui existe subit des loix nécessaires, dont nul être ne peut être excepté.

Ainsi, quand il est question d'un agent que nous voyons agir aussi diversement que la nature, ou que son prétendu moteur, il est impossible de lui assigner des qualités d'après ses ouvrages tantôt avantageux & tantôt nuisibles à l'espèce humaine ; ou du moins chaque homme sera forcé d'en juger d'après la façon particulière dont il est

affecté; il n'y aura point de mesure fixe dans les jugemens que l'on en portera: nos façons de juger seront toujours fondées sur nos façons de voir & de sentir, & notre façon de sentir dépend de notre tempérament, de notre organisation, de nos circonstances particulieres, qui ne peuvent être les mêmes pour tous les individus de notre espece. Ces différentes façons d'être affecté, fourniront donc toujours les couleurs aux portraits que les hommes se feront de la Divinité; conséquemment ces idées ne peuvent être ni fixes ni sûres: les inductions qu'ils en tireront, ne seront jamais ni constantes ni uniformes; chacun jugera toujours d'après lui-même, & ne verra que lui-même ou sa propre situation dans son Dieu.

Cela posé, des hommes contents, d'une ame sensible, d'une imagination vive se peindront la Divinité sous les traits les plus charmants: ils ne croiront voir dans la nature entiere, qui sans cesse leur causera des sensations agréables, que des preuves signalées de bienveillance & de bonté; dans leur extase poétique, ils s'imagineront appercevoir par-tout les empreintes d'une intelligence parfaite, d'une sagesse infinie, d'une Providence tendrement occupée du bien-être de l'homme; l'amour propre, se joignant encore à leur imagination exaltée, achevera de leur persuader que l'univers n'est fait que pour la race humaine, ils s'efforceront en idée de baiser avec transport la main imaginaire dont ils croiront tenir tant de bienfaits; touchés de ces faveurs, flattés du parfum de ces roses dont ils ne voient point les épines ou que leur délire extatique les empêche de sentir, ils ne croiront pouvoir payer d'assez de reconnoissance ces effets nécessaires, qu'ils

regardent comme des preuves indubitables de la prédilection divine. Enivrés de ces préjugés, nos entoussiastes n'appercevront point les maux & les désordres dont l'univers est le théâtre ; ou s'ils ne peuvent s'empêcher de les voir, ils se persuaderont que dans les vues d'une Providence bienfaisante ces calamités sont nécessaires pour conduire les hommes à une plus grande félicité ; la confiance qu'ils ont prise dans la Divinité, dont ils s'imaginent dépendre, leur fait croire que l'homme ne souffre que pour son bien, & que cet être fécond en ressources saura lui faire tirer des avantages infinis des maux qu'il éprouve en ce monde. Leur esprit, ainsi préoccupé, ne voit dès-lors rien qui n'excite leur admiration, leur gratitude, leur confiance ; les effets les plus naturels & les plus nécessaires leur semblent des miracles de bienfaisance & de bonté ; obstinés à voir de la sagesse & de l'intelligence par-tout, ils ferment les yeux sur les désordres qui pourroient démentir les qualités aimables qu'ils attribuent à l'être dont leur cœur est épris : les calamités les plus cruelles, les événemens les plus affligeants pour la race humaine, cessent de leur paroître des désordres, & ne font que leur fournir de nouvelles preuves des perfections divines : ils se persuadent que ce qui leur paroît défectueux ou imparfait, ne l'est qu'en apparence ; & ils admirent la sagesse & la bonté de leur Dieu, même dans les effets les plus terribles & les plus propres à consterner.

C'EST à cette ivresse amoureuse, à cette infatuation étrange qu'est dû, sans doute, le système de *l'optimisme*, par lequel des entoussiastes, pourvus d'une imagination romanesque, semblent avoir renoncé au témoignage de leurs sens pour

trouver que, même pour l'homme, *tout est bien* dans une nature où le bien se trouve constamment accompagné de mal, & où des esprits moins prévenus & des imaginations moins poétiques jugeroient que tout est ce qu'il peut être; que le bien & le mal sont également nécessaires; qu'ils partent de la nature des choses, & non d'une main fictive, qui, si elle existoit réellement, ou opéreroit tout ce que nous voyons, pourroit être appelée méchante avec autant de raison qu'on s'opiniâtre à l'appeller remplie de bonté. D'ailleurs pour être à portée de justifier la Providence; des maux, des vices, des désordres que nous voyons dans le tout que l'on suppose son ouvrage, il faudroit connoître le but du tout. Or le tout ne peut avoir de but; car s'il avoit un but, une tendance, une fin, il ne seroit plus le tout.

O N ne manquera pas de nous dire que les désordres & les maux que l'on voit dans ce monde ne sont que relatifs & apparens, & ne prouvent rien contre la sagesse & la bonté divine. Mais ne peut-on pas répliquer que les biens si vantés & l'ordre merveilleux, sur lesquels on fonde la sagesse & la bonté de Dieu, ne sont pareillement que relatifs & apparens? si c'est uniquement notre façon de sentir & de coexister avec les causes dont nous sommes environnés qui constitue l'ordre de la nature pour nous, & qui nous autorise à prêter de la sagesse ou de la bonté à son auteur, notre façon de sentir & d'exister ne doivent-ils pas nous autoriser à nommer désordre ce qui nous nuit, & à prêter de l'imprudence ou de la malice à l'être que nous supposons mettre la nature en action? En un mot, ce que nous voyons dans le monde conspire à nous prouver que tout est

nécessaire, que rien ne se fait au hasard, que tous les événemens bons au mauvais, soit pour nous, soit pour les êtres d'un ordre différent, sont amenés par des causes agissantes d'après des loix certaines & déterminées & que rien ne peut nous autoriser à prêter aucunes de nos qualités humaines, ni à la nature, ni au moteur qu'on a voulu lui donner.

A L'ÉGARD de ceux qui prétendent que la sagesse suprême saura tirer les plus grands biens pour nous du sein même des maux qu'elle permet que nous éprouvions dans ce monde; nous leur demanderons s'ils sont eux-mêmes les confidens de la Divinité, ou sur quoi ils fondent leurs espérances flatteuses? Ils nous diront, sans doute, qu'ils jugent de la conduite de Dieu par analogie, & que des preuves de sa sagesse & de sa bonté actuelles, ils sont en droit de conclure en faveur de sa sagesse & de sa bonté futures. Nous leur répondrons qu'ils partent d'après des suppositions gratuites; que la sagesse & la bonté de leur Dieu se démentant si souvent en ce monde, rien ne peut les assurer que sa conduite cesse jamais d'être la même à l'égard des hommes qui éprouvent ici bas tantôt ses bienfaits & tantôt ses disgrâces. Si malgré sa bonté toute-puissante Dieu n'a ni pu ni voulu rendre ses créatures chéries complètement heureuses en ce monde, quelle raison a-t-on de croire qu'il le pourra ou le voudra dans un autre?

AINSI ce langage ne se fonde que sur des hypothèses ruineuses & qui n'ont pour base que l'imagination prévenue; il signifie que des hommes, persuadés une fois, sans motifs & sans cause, de la bonté

bonté de leur Dieu, ne peuvent se figurer qu'il consente à rendre ses créatures constamment malheureuses. D'un autre côté quel bien réel & connu voyons-nous résulter pour le genre humain de ces stérilités, de ces famines, de ces contagions, de ces combats qui font périr tant de millions d'hommes & qui sans cesse dépeuplent & désolent le monde où nous sommes ? Est-il quelqu'un capable de deviner les avantages résultants de tous les maux qui nous assiegent de toutes parts ? Ne voyons-nous pas tous les jours des êtres voués à l'infortune, depuis le sein de leur mere jusqu'au tombeau, trouver à peine le tems de respirer, & vivre les jouets constants de l'affliction, de la douleur & des revers ? Comment ou quand ce Dieu si bon tirera-t-il du bien des maux qu'il leur fait souffrir ?

Tous les Optimistes les plus entousiastes, les Théistes ou Déistes eux-mêmes, les partisans de la religion naturelle (qui n'est rien moins que naturelle, ou fondée sur la raison) sont, ainsi que les superstitieux les plus crédules, forcés de recourir au système d'une autre vie pour disculper la Divinité des maux qu'elle fait souffrir en celle-ci à ceux-mêmes que l'on suppose les plus agréables à ses yeux. Ainsi, en partant de l'idée que Dieu est bon & rempli d'équité, l'on ne peut se dispenser d'admettre une longue suite d'hypothèses qui n'ont, ainsi que l'existence de ce Dieu, que l'imagination pour base, & dont nous avons déjà fait voir la futilité. Il faut recourir au dogme si peu probable de la vie future & de l'immortalité de l'ame pour justifier la Divinité ; on est obligé de dire que, faute d'avoir pu ou voulu rendre l'homme heureux dans ce monde, elle lui pro-

curera un bonheur inaltérable quand il n'existera plus, ou quand il n'aura plus les organes à l'aide desquels il est à portée de jouir aujourd'hui.

CEPENDANT toutes ces hypothèses merveilleuses sont elles-mêmes insuffisantes pour justifier la Divinité de ses méchancetés ou de ses injustices passagères. Si Dieu a pu être injuste ou cruel un moment, Dieu a dérogé, du moins pour ce moment, à ses perfections divines; il n'est donc point immuable; sa bonté & sa justice sont donc sujettes à se démentir pour un tems; & dans ce cas qui peut nous garantir que ces qualités, auxquelles on se fie, ne se démentent point de même dans cette vie future, inventée pour disculper Dieu des écarts qu'il se permet en ce monde? Qu'est-ce qu'un Dieu qui est perpétuellement forcé de déroger à ses principes, & qui se trouve dans l'impuissance de rendre heureux ceux qu'il aime sans leur faire du mal injustement, au moins pendant leur séjour ici bas? Ainsi pour justifier la Divinité, il faudra recourir encore à d'autres hypothèses; il faudra supposer que l'homme peut offenser son Dieu, troubler l'ordre de l'univers, nuire à la félicité d'un être souverainement heureux, déranger les desseins de l'être tout-puissant. Il faudra, pour concilier les choses, recourir au système de la liberté de l'homme (47). Enfin de proche en proche on se trouvera forcé d'admettre les idées les plus improbables, les plus contradictoires & les plus fausses, dès qu'on partira du principe que l'univers est gouverné par une intel-

(47) Est-il rien de plus inconséquent que les idées de quelques *Théistes* qui nient la liberté de l'homme, & qui cependant s'obstinent à parler d'un Dieu vengeur & rémunérateur! Comment un Dieu juste peut-il punir des actions nécessaires?

ligence remplie de sagesse, de justice & de bonté; ce principe seul suffit pour conduire insensiblement aux absurdités les plus grossières, quand on voudra se montrer conséquent.

Cela posé, tous ceux qui nous parlent de la bonté, de la sagesse, de l'intelligence divines; qui nous les montrent dans les œuvres de la nature; qui nous donnent ces mêmes œuvres comme des preuves incontestables de l'existence d'un Dieu ou d'un agent parfait, sont des hommes prévenus ou aveuglés par leur propre imagination, qui ne voient qu'un coin du tableau de l'univers sans embrasser l'ensemble. Enivrés du phantôme que leur esprit s'est formé, ils ressemblent à ces amans qui n'apperçoivent aucuns défauts dans l'objet de leur tendresse; ils se cachent, se dissimulent & se justifient ses vices & ses difformités; ils finissent souvent par les prendre pour des perfections.

L'on voit donc que les preuves de l'existence d'une intelligence souveraine, tirées de l'ordre, de la beauté, de l'harmonie de l'univers, ne sont jamais qu'idéales, & n'ont de la force que pour ceux qui sont organisés & constitués d'une certaine façon, ou dont l'imagination riante est propre à enfanter des chimères agréables qu'ils embellissent à leur gré. Néanmoins ces illusions doivent souvent se dissiper pour eux-mêmes; dès que leur propre machine vient à se déranger, le spectacle de la nature, qui dans de certaines circonstances leur a paru si séduisant & si beau, doit alors faire place au désordre & à la confusion. Un homme d'un tempérament mélancolique, agri par des malheurs ou des infirmités, ne peut

voir la nature & son auteur du même œil que l'homme sain, d'une humeur enjouée, content de tout. Privé de bonheur, l'homme chagrin ne peut y trouver que désordre, que difformité, que des sujets de s'affliger; il ne voit l'univers que comme le théâtre de la malice ou des vengeances d'un tyran courroucé; il ne peut aimer sincèrement cet être malfaisant, il le hait au fond du cœur, même en lui rendant les hommages les plus serviles; il adore en frémissant un Monarque haïssable, dont l'idée ne produit dans son âme que les sentimens de la défiance, de la crainte, de la pusillanimité; en un mot, il devient superstitieux, crédule & très souvent cruel à l'exemple du maître qu'il se croit obligé de servir & d'imiter.

EN conséquence de ces idées qui naissent d'un tempérament malheureux & d'une humeur fâcheuse, les superstitieux sont continuellement infectés de terreurs, de défiances & d'alarmes. La nature ne peut avoir des charmes pour eux; ils ne prennent aucune part à ses scènes riantes; ils ne regardent ce monde, si merveilleux & si beau pour l'entouffiste content, que comme une *vallée de larmes*, dans laquelle un Dieu vindicatif & jaloux ne les a placés que pour expier des crimes commis par eux-mêmes ou par leurs Peres, pour être ici bas les victimes & les jouets de son Despotisme, pour y subir des épreuves continuelles, afin d'arriver ensuite pour toujours à une existence nouvelle, dans laquelle ils seront heureux ou malheureux, suivant la conduite qu'ils auront tenue à l'égard du Dieu fantasque qui tient leur sort dans ses mains.

Ce sont ces idées sombres qui ont fait éclore

sur la terre tous les cultes, toutes les superstitions les plus folles & les plus cruelles, toutes les pratiques insensées, tous les systèmes absurdes, toutes les notions & les opinions extravagantes, tous les mystères, les dogmes, les cérémonies, les rites, en un mot, toutes les religions; elles ont été, & seront toujours des sources éternelles d'allarmes, de discorde & de délire pour des rêveurs nourris de bile ou enivrés de la fureur divine, que leur humeur atrabilaire dispose à la méchanceté, que leur imagination égarée dispose au fanatisme, que leur ignorance prépare à la crédulité & soumet aveuglement à leurs Prêtres: ceux-ci pour leurs propres intérêts se serviront souvent de leur Dieu farouche pour les exciter aux crimes & les porter à ravir aux autres le repos dont ils sont privés eux-mêmes.

Ce n'est que dans la diversité des tempéramens & des passions, qu'il faut chercher la différence que nous voyons entre le Dieu du Théiste, de l'Optimiste, de l'Entouusiaste heureux, & celui du dévot, du superstitieux, du zélé, que son ivresse rend si souvent insociable & cruel. Ils sont également insensés; ils sont les dupes de leur imagination; les uns dans le transport de leurs amours ne voient Dieu que du côté favorable; les autres ne le voient jamais que du mauvais côté. Toutes les fois que l'on part d'une supposition fautive, tous les raisonnemens qu'on fait ne sont qu'une longue suite d'erreurs; toutes les fois que l'on renonce au témoignage des sens, à l'expérience, à la nature, à la raison, il est impossible de connaître les bornes où l'imagination s'arrêtera. Il est vrai que les idées de l'entouusiaste heureux seront moins dangereuses pour lui-même & pour les

autres, que celles du superstitieux atrabilaire que son tempérament rendra lâche & cruel; cependant les Dieux de l'un & de l'autre n'en font pas moins des chimères; celui du premier est le produit de rêves agréables, celui du second est le produit d'un fâcheux transport au cerveau.

IL n'y aura jamais qu'un pas du Théisme à la superstition. La moindre révolution dans la machine, une infirmité légère, une affliction imprévue suffisent pour altérer les humeurs, pour vicier le tempérament, pour renverser le système des opinions du Théiste ou du dévôt heureux; aussitôt le portrait de son Dieu se trouvera défiguré, le bel ordre de la nature sera renversé pour lui, & la mélancolie le plongera peu à peu dans la superstition, dans la pusillanimité & dans tous les travers que produisent le fanatisme & la crédulité.

LA Divinité, n'existant jamais que dans l'imagination des hommes, doit prendre nécessairement la teinte de leur caractère; elle aura leurs passions; elle suivra constamment les révolutions de leur machine, elle sera gaie ou triste, favorable ou nuisible, amie ou ennemie des hommes, sociable ou farouche, humaine ou cruelle, suivant que celui qui la porte dans son cerveau sera lui-même disposé. Un mortel plongé du bonheur dans la misère, de la santé dans la maladie, de la joie dans l'affliction, ne peut dans ces changemens d'états conserver le même Dieu. Qu'est-ce qu'un Dieu qui dépend à chaque instant des variations que des causes naturelles font subir aux organes des hommes? Etrange Dieu, sans doute, que celui dont l'idée flottante ne tient qu'au plus ou moins de chaleur & de fluidité de notre sang!

Il n'est point douteux qu'un Dieu constamment bon, rempli de sagesse, orné de qualités aimables & favorables à l'homme ne soit une chimere plus séduisante, que le Dieu du fanatique & du superstitieux; mais il n'en est pas moins une chimere, qui deviendra dangereuse, lorsque les spéculateurs qui s'en occuperont, changeront de circonstances ou de tempérament; ceux-ci le regardant comme l'auteur de toutes choses verront leur Dieu changer, & seront au moins forcés de le regarder comme un être rempli de contradictions, sur lequel il n'est point sûr de compter; dès lors l'incertitude & la crainte s'empareront de leur esprit, & ce Dieu, que d'abord ils voyoient si charmant, deviendra pour eux un sujet de terreur, propre à les plonger dans la superstition la plus sombre, dont ils sembloient d'abord infiniment éloignés.

AINSI le Théïsme, ou la prétendue *religion naturelle*, ne peut avoir des principes sûrs, & ceux qui la professent sont nécessairement sujets à varier dans leurs opinions sur la Divinité & sur la conduite qui en découle. Leur système, fondé dans l'origine sur un Dieu sage, intelligent, dont la bonté ne peut jamais se démentir, dès que les circonstances viennent à changer, doit bientôt se convertir en fanatisme & en superstition. Ce système, médité successivement par des Entousiastes de différens caractères, doit éprouver des variations continuelles, & se départir très promptement de sa prétendue simplicité primitive. La plupart des philosophes ont voulu substituer le Théïsme à la Superstition, mais ils n'ont pas senti que le Théïsme étoit fait pour se corrompre, & pour dégénérer. En effet des exemples frappans nous prouvent cette funeste vérité; le Théïsme s'est

par-tout corrompu; il a formé peu à peu les superstitions, les sectes extravagantes & nuisibles dont le genre humain s'est infecté. Dès que l'homme consentira à reconnoître hors de la nature des puissances invisibles, sur lesquelles jamais son esprit inquiet ne pourra fixer invariablement ses idées, & que son imagination sera seule en possession de lui peindre; dès qu'il n'osera consulter sa raison relativement à ces puissances imaginaires, il faudra nécessairement que ce premier faux pas l'égare & que sa conduite, ainsi que ses opinions, deviennent à la longue parfaitement absurdes. (48)

L'on appelle *Théistes* ou *Déistes*, parmi nous, ceux qui, détrompés d'un grand nombre d'erreurs grossières dont les superstitions vulgaires se sont successivement remplies, s'en tiennent purement à la notion vague de la Divinité, qu'ils se bornent à regarder comme un agent inconnu, doué d'in-

(48) La Religion d'*Abraham* paroit avoir été dans l'origine un *Théisme* imaginé pour réformer la superstition des Caldéens; le *Théisme* d'*Abraham* fut corrompu par *Moyse*, qui s'en servit pour former la Superstition Judaique. *Socrate* fut un *Théiste* qui comme *Abraham*, croyoit aux inspirations divines; son Disciple *Platon* ou le *Théisme* de son maître de couleurs mystiques qu'il emprunta des Prêtres Egyptiens & Caldéens, & qu'il modifia lui-même dans son cerveau poétique. Les Disciples de *Platon*, *Proclus*, *Jamblique*, *Plotin*, *Porphyre*, &c. furent de vrais fanatiques, plongés dans la superstition la plus grossière. Enfin les premiers Docteurs Chrétiens furent des Platoniciens, qui combinèrent la Superstition Judaique, réformée par les Apôtres ou par *Jesus*, avec le Platonisme. Bien des gens ont regardé *Jesus* comme un vrai *Théiste*, dont la Religion a été peu à peu corrompue. En effet dans les livres qui renferment la Loi qu'on lui attribue, il n'est question ni de culte, ni de prêtres, ni de sacrifices, ni d'offrandes, ni de la plupart des dogmes du christianisme actuel, devenu la plus nuisible des Superstitions de la terre. *Mahomet*, en combattant le polythéisme de son pays, ne voulut que ramener les Arabes au *Théisme* primitif d'*Abraham* & de son fils *Ismaël*, & cependant le Mahométisme s'est divisé en 72 sectes. Tout cela nous prouve que le *Théisme* est toujours mêlé de plus ou moins de fanatisme, qui finit tôt ou tard par produire des ravages.

telligence, de sagesse, de puissance & de bonté, en un mot, remplie de perfections infinies. Selon eux, cet être est distingué de la nature; ils fondent son existence sur l'ordre & la beauté qui regnent dans l'univers. Prévenus en faveur de sa Providence bienfaisante, ils s'obstinent à ne point voir les maux, dont cet agent universel devoit être censé la cause, dès qu'il ne se sert point de sa puissance pour les empêcher. Epris de ces idées, dont on a fait voir le peu de fondement, il n'est point surprenant qu'ils soient peu d'accord dans leurs systèmes & dans les conséquences qu'ils en tirent. En effet, les uns supposent que cet être imaginaire, retiré dans la profondeur de son essence, après avoir fait sortir la matière du Néant, l'abandonne pour toujours au mouvement qu'il lui a une fois imprimé. Ils n'ont besoin d'un Dieu que pour enfanter la nature; cela fait, tout ce qui s'y passe n'est qu'une suite nécessaire de l'impulsion qui lui fut donnée dans l'origine des choses; il voulut que le monde existât, mais trop grand pour entrer dans les détails de l'administration, il livre tous les événemens aux causes secondes ou naturelles; il vit dans une parfaite indifférence de ses créatures qui n'ont plus aucuns rapports avec lui, & qui ne peuvent troubler en rien son bonheur inaltérable. D'où l'on voit que les *Déistes* les moins superstitieux font de leur Dieu un être inutile aux hommes; mais ils ont besoin d'un mot pour désigner la cause première où la force inconnue à laquelle, faute de connoître l'énergie de la nature, ils croient devoir attribuer sa formation primitive, ou si l'on veut l'arrangement d'une matière coéternelle à Dieu.

D'AUTRES Théistes, pourvus d'une imagina-

tion plus vive, supposent des rapports plus particuliers entre l'agent universel & l'espèce humaine; chacun d'eux, suivant la fécondité de son génie, étend ou diminue ces rapports, suppose des devoirs de l'homme envers son créateur, croit que pour lui plaire, il faut imiter sa bonté prétendue & faire comme lui du bien à ses créatures. Quelques-uns s'imaginent que ce Dieu étant juste, réserve des récompenses à ceux qui font du bien, & des châtimens à ceux qui font du mal à leurs semblables. D'où l'on voit que ceux-ci *humanisent* un peu plus que les autres leur Divinité, en la faisant semblable à un souverain qui punit ou récompense ses sujets, suivant leur fidélité à remplir leurs devoirs & les loix qu'il leur impose; ils ne peuvent, comme les Déistes purs, se contenter d'un Dieu immobile & indifférent; il leur faut un Dieu plus rapproché d'eux-mêmes, ou qui du moins leur puisse servir à s'expliquer quelques-unes des énigmes que ce monde leur présente. Comme chacun de ces spéculateurs, que nous nommerons *Théistes* pour les distinguer des premiers, se fait, pour ainsi dire, un système à part de religion, ils ne sont aucunement d'accord sur leurs cultes ni sur leurs opinions, il se trouve entre eux des nuances souvent imperceptibles qui, depuis le Déisme simple, conduisent quelques-uns d'entre eux jusqu'à la superstition; en un mot, peu d'accord avec eux-mêmes, ils ne savent à quoi se fixer. (49)

(49) Il est aisé de s'appercevoir que les écrits des *Théistes* & des *Déistes* sont communément aussi remplis de paralogismes & de contradictions que ceux des *Théologiens*; leurs systèmes sont souvent de la dernière incohérence. Les uns disent que tout est nécessaire, nient la spiritualité & l'immortalité de l'âme, refusent de croire la liberté de l'homme. Ne pourroit-on pas leur demander dans ce cas à quoi peut servir leur Dieu? Ils ont besoin d'un mot que l'a-

IL ne faut pas s'en étonner ; si le Dieu du *Déiste* est inutile , celui , du *Théiste* est nécessairement rempli de contradictions. Tous deux admettent un être qui n'est qu'une pure fiction ; le font-ils matériel ? Il rentre dès lors dans la nature ; le font-ils spirituel ? Ils n'en ont plus d'idées réelles. Lui donnent-ils des attributs moraux ? Aussitôt ils en font un homme dont ils ne font qu'étendre les perfections , mais dont les qualités se démentent à chaque instant , dès qu'on le suppose l'auteur de toutes choses. Ainsi , dès que le genre humain éprouve des malheurs , vous les verrez nier la Providence , se moquer des causes finales , forcés de reconnoître , ou que ce Dieu est impuissant , ou qu'il agit d'une façon contradictoire à sa bonté. Cependant ceux qui supposent un Dieu juste , ne font-ils pas obligés de supposer des devoirs & des regles émanées de cet être , que l'on ne peut offenser , si l'on ne connoit ses volontés ? Ainsi le *Théiste* de proche en proche pour s'expliquer la conduite de son Dieu , se trouve dans un embarras continuel , dont il ne sçaura se tirer qu'en admettant toutes les rêveries théologiques , sans même se faire grace des fables absurdes qui furent imaginées pour rendre compte de l'étrange Économie de cet être si bon , si sage , si rempli d'é-

bitude leur a rendu nécessaire. Il est peu d'hommes dans le monde qui osent être conséquens : mais nous invitons tous les *Déistes* , sous quelque dénomination qu'on les désigne , à se demander , à eux-mêmes s'il leur est possible d'attacher quelque idée fixe , permanente , invariable , toujours compatible avec la nature des choses à l'être qu'ils se désignent sous le nom de *Dieu* , & ils verront que dès qu'ils le distinguent de la nature , ils n'y entendent plus rien. La répugnance que la plupart des hommes montrent pour l'athéisme ressemble parfaitement à l'horreur du vuide ; ils ont besoin de croire quelque chose , leur esprit ne peut rester en suspens , sur-tout quand ils se persuadent que la chose les intéresse très vivement , & alors plutôt que de ne rien croire , ils croiront tout ce qu'on voudra , & s'imagineront que le plus sûr est de prendre un parti.

quité: il faudra de suppositions en suppositions remonter jusqu'au péché d'Adam ou jusqu'à la chute des Anges rebelles, ou jusqu'au crime de Prométhée & la boîte de Pandore, pour trouver comment le mal est entré dans un monde soumis à une intelligence bienfaisante. Il faudra supposer la liberté de l'homme; il faudra reconnoître que la créature peut offenser son Dieu, provoquer sa colere, émouvoir ses passions & le calmer ensuite par des pratiques & des expiations superstitieuses. Si l'on suppose la nature soumise à un agent caché, doué de qualités occultes, agissant d'une façon mystérieuse, pourquoi ne supposeroit-on pas que des cérémonies, des mouvemens du corps, des paroles, des rites, des temples, des statues peuvent également contenir des vertus secretes propres à se concilier l'être mystérieux que l'on adore? Pourquoi n'ajouteroit-on pas foi aux forces cachées de la Magie, de la Théurgie, des enchantemens, des amulettes, des talismans? Pourquoi ne pas croire aux inspirations, aux songes, aux visions, aux présages, aux augures? Que sçait-on si la force motrice de l'univers, pour se manifester aux hommes, n'a pas pu employer des voies impénétrables & n'a pas eu recours à des métamorphoses, des incarnations, des transsubstantiations? Toutes ces rêveries ne découlent-elles pas des notions absurdes que les hommes se sont faites de la Divinité? Toutes ces choses & les vertus qu'on y attache, sont-elles plus incroyables & moins possibles que les idées du Théisme, qui supposent qu'un Dieu inconcevable, invisible, immatériel a pu créer & peut mouvoir la matiere; qu'un Dieu privé d'organes peut avoir de l'intelligence & penser comme les hommes, & avoir des qualités

morales : qu'un Dieu intelligent & sage peut consentir au désordre ; qu'un Dieu immuable & juste peut souffrir que l'innocence soit opprimée pour un tems ? Quand on admet un Dieu si contradictoire ou si opposé aux lumières du bon sens, il n'est plus rien qui soit en droit de révolter la raison. Dès qu'on suppose un pareil Dieu, l'on peut tout croire ; il est impossible de marquer où l'on doit arrêter la marche de son imagination. Si l'on présume des rapports entre l'homme & cet être incroyable, il faut lui élever des autels, lui faire des sacrifices, lui adresser des prières continuelles, lui offrir des présens. Si l'on ne conçoit rien à cet être, le plus sûr n'est-il pas de s'en rapporter à ses ministres, qui par état doivent l'avoir médité pour le faire connoître aux autres ? En un mot, il n'est point de révélation, de mystère, de pratique qu'il ne faille admettre sur la parole des prêtres, qui dans chaque pays sont en possession d'apprendre si diversement aux hommes ce qu'ils doivent penser des Dieux, & de leur suggérer les moyens de leur plaire.

On voit donc que les Déistes ou Théistes n'ont point de motifs réels pour se séparer des superstitieux, & qu'il est impossible de fixer la ligne de démarcation qui les sépare des hommes les plus crédules, ou qui raisonnent le moins sur l'article de la religion. En effet, il est difficile de décider avec précision la vraie dose d'inepties que l'on peut se permettre. Si les Déistes refusent de suivre les superstitieux dans tous les pas que fait leur crédulité, ils sont plus inconséquens que ces derniers qui, après avoir admis sur parole une Divinité absurde, contradictoire, bizarre, adoptent encore sur parole les moyens ridicules & bizarres qu'on leur

fournit pour la rendre favorable. Les premiers partent d'une supposition fautive dont ils rejettent les conséquences nécessaires ; les autres admettent & le principe & les conséquences (50). Un

(50) Un philosophe très profond remarquoit avec raison que le Déisme devoit être sujet à autant d'hérésies & de schismes que la religion. Les Déistes ont des principes communs avec les superstitieux, & ceux-ci ont souvent de l'avantage dans leurs disputes contre eux. S'il existe un Dieu, c'est-à-dire, un être dont nous n'avons aucune idée, & qui cependant a des rapports avec nous, pourquoi ne lui rendrions-nous pas un culte ? Mais qu'elle règle suivre dans le culte que nous devons lui rendre ? Le plus sûr sera de prendre le culte de nos Peres & de nos Prêtres. Nous ne prendrons pas sur nous d'en chercher un autre ; ce culte est-il absurde ? il ne nous sera pas permis de l'examiner. Ainsi quelque absurde qu'il soit, le parti le plus sûr sera de nous y conformer, nous en serons quittes pour dire qu'une cause inconnue peut agir d'une façon inconcevable pour nous, que les vues de Dieu *sont des abîmes impénétrables*, qu'il est très expédient de s'en rapporter aveuglément à nos guides, que nous agissons très sagement en les regardant comme *infaillibles*, &c. D'où l'on voit qu'un *Théisme* conséquent peut conduire pas à pas à la crédulité la plus abjecte, à la superstition, & même au fanatisme le plus dangereux. Le fanatisme est-il donc autre chose qu'une passion peu raisonnée pour un être qui n'existe que dans l'imagination ? Le *Théisme* est par rapport à la superstition, ce que la *réforme* ou le *protestantisme* ont été par rapport à la *religion Romaine*. Les réformateurs, révoltés de quelques mystères absurdes, n'en ont point contesté d'autres qui n'étoient pas moins révoltans. Dès que l'on peut admettre le Dieu Théologique, il n'est plus rien dans la religion que l'on ne puisse adopter. D'un autre côté, si nonobstant la *réforme*, les Protestants ont été souvent intolérans, il est à craindre que les *Théistes* ne le fussent de même ; il est difficile de ne pas se fâcher en faveur d'un objet que l'on croit très important. Dieu n'est à craindre, que parce que ses intérêts troublent la société. Cependant on ne peut nier que le *Théisme* pur, ou ce qu'on appelle la *religion naturelle*, ne soit préférable à la superstition, de même que la *réforme* a banni bien des abus des pays qui l'ont embrassée. Il n'y a qu'une liberté de penser illimitée & inviolable, qui puisse solidement assurer le repos des esprits. Les opinions des hommes ne sont dangereuses que lorsqu'on veut les gêner, ou quand on s'imagine être obligé de faire penser les autres comme on pense soi-même. Nulles opinions, pas même celles de la superstition, ne seroient dangereuses, si les superstitieux ne se croyoient pas en conscience obligés de persécuter, & n'en avoient pas le pouvoir : c'est ce préjugé que, pour le bien des hommes, il est essentiel d'anéantir, & si la chose est impossible, l'objet que la philosophie puisse raisonnablement se proposer, sera de faire sentir aux dépositaires du pouvoir que jamais ils ne doivent permettre à leurs sujets de faire du mal pour leurs opinions religieuses.

Dieu qui n'existe que dans l'imagination demande un culte imaginaire; toute la Théologie est une pure fiction; il n'est point de degrés dans le faux, non plus que dans la vérité. Si Dieu existe, il faut croire tout ce qu'en disent ses Ministres; toutes les rêveries de la superstition n'ont rien de plus incroyable que la Divinité incompatible qui lui sert de fondement; ces rêveries elles-mêmes ne sont que des corollaires, tirés avec plus ou moins de subtilité, des inductions que des entouffastes ou des rêveurs ont, à force de méditer, déduites de son essence impénétrable, de sa nature inintelligible, de ses qualités contradictoires. Pourquoi donc s'arrêter en chemin? Est-il dans aucune religion du monde un miracle plus impossible à croire que celui de la *création*, ou de l'éduction du Néant? Est-il un mystère plus difficile à comprendre qu'un Dieu impossible à concevoir, & qu'il est pourtant nécessaire d'admettre? Est-il rien de plus contradictoire qu'un ouvrier intelligent & tout-puissant qui ne produit que pour détruire? Est-il rien de plus inutile, que d'associer à la nature un agent qui ne peut expliquer aucun des phénomènes de la nature?

CONCLUONS donc que le superstitieux le plus crédule raisonne d'une façon plus conséquente, ou du moins est plus suivi dans sa crédulité, que ceux qui, après avoir admis un Dieu dont ils n'ont aucune idée, s'arrêtent tout d'un coup & refusent d'admettre des systèmes de conduite qui sont des résultats immédiats & nécessaires d'une erreur radicale & primitive. Dès qu'on souscrit à un principe opposé à la raison, de quel droit en appelle-t-on à la raison de ses conséquences, quelque absurdes qu'on les trouve?

L'ESPRIT humain, on ne peut trop le répéter pour le bonheur des hommes, a beau se tourmenter; dès qu'il sort de la nature visible, il s'égare, & bientôt il est obligé d'y rentrer. S'il méconnoit la nature & son énergie, s'il a besoin d'un Dieu pour la mouvoir, il n'en a plus d'idée, & sur le champ il est forcé d'en faire un homme dont lui-même est le modele; il croit en faire un Dieu en lui donnant ses propres qualités, il croit les rendre plus dignes du Souverain du monde, en les exagérant, tandis qu'à force d'abstractions, de négations, d'exagérations, il les anéantit ou les rend totalement intelligibles. Lorsqu'il ne s'entend plus lui-même & se perd dans ses propres fictions, il s'imagine avoir fait un Dieu, tandis qu'il n'a fait qu'un être de raison. Un Dieu revêtu de qualités morales a toujours l'homme pour modele; un Dieu revêtu des attributs de la Théologie n'a de modele nulle part, & n'existe point pour nous: de la combinaison ridicule & disparate de deux êtres si divers, il ne peut résulter qu'une pure chimere, avec laquelle notre esprit ne peut avoir aucuns rapports, & dont il lui est très inutile de s'occuper.

QUE pourrions-nous en effet attendre d'un Dieu tel qu'on le suppose? Que pourrions-nous lui demander? S'il est spirituel, comment peut-il mouvoir la matiere & l'armer contre nous? Si c'est lui qui établit les loix de la nature; si c'est lui qui donne aux êtres leurs essences & leurs propriétés; si tout ce qui se fait est la preuve & le fruit de sa Providence infinie & de sa sagesse profonde, à quoi bon lui adresser des vœux? Le prions-nous de changer en notre faveur le cours invariable de choses? Pourroit-il, quand même
il

il le voudroit; anéantir ses décrets immuables ou revenir sur ses pas? Exigerons-nous que pour nous plaire il fasse agir les êtres d'une façon opposée à l'essence qu'il leur donne? Peut-il empêcher qu'un corps dur par sa nature, tel qu'une pierre, ne blesse en tombant un corps frêle, tel qu'est la machine humaine dont l'essence est de sentir? Ainsi ne demandons point de miracles à ce Dieu quel qu'il soit; malgré la toute-puissance qu'on lui suppose, son immutabilité s'opposeroit à l'exercice de son pouvoir; sa bonté s'opposeroit à l'exercice de sa justice sévère; son intelligence s'opposeroit aux changemens qu'il voudroit faire dans son plan. D'où l'on voit que la Théologie à force d'attributs discordants, fait elle-même de son Dieu un être immobile, inutile pour l'homme, à qui les miracles sont totalement impossibles.

ON nous dira, peut-être, que la science infinie du créateur de toutes choses, connoît dans les êtres qu'il a formés des ressources cachées aux mortels imbécilles, & que sans rien changer ni aux loix de la nature, ni aux essences des choses, il est en état de produire des effets qui surpassent notre foible entendement, sans pourtant que ces effets soient contraires à l'ordre qu'il a lui-même établi. Je réponds que tout ce qui est conforme à la nature des êtres ne peut-être appelé ni *sur-naturel* ni *miraculeux*. Bien des choses sont, sans doute, au dessus de notre conception, mais tout ce qui se fait dans le monde est naturel, & peut être bien plus simplement attribué à la nature même, qu'à un agent dont nous n'avons aucune idée. Je réponds en second lieu que par le mot *Miracle* l'on désigne un effet dont, faute de connoître la nature, on la croit incapable. Je réponds en troi-

sieme lieu que par *Miracle* les Théologiens de tous les pays prétendent indiquer, non une opération extraordinaire de la nature, mais un effet directement opposé aux loix de cette nature, à qui l'on assure néanmoins que Dieu a prescrit ces loix. (51) D'un autre côté si Dieu dans celles de ses œuvres qui nous surprennent ou que nous ne comprenons pas, ne fait que mettre en jeu des ressorts inconnus aux hommes, il n'est rien dans la nature qui, dans ce sens, ne puisse être regardé comme un miracle, vû que la cause qui fait qu'une pierre tombe, nous est aussi inconnue que celle qui fait tourner notre globe. Enfin, si Dieu lorsqu'il fait un miracle, ne fait que profiter des connoissances qu'il a de la nature pour nous surprendre, il agit simplement comme quelques hommes plus rusés que les autres ou plus instruits que le vulgaire, qui l'étonnent par leurs tours & par leurs secrets merveilleux, en se prévalant de son ignorance ou de son incapacité. Expliquer les phénomènes de la nature par des miracles, c'est dire qu'on ignore les vraies causes de ces phénomènes; les attribuer à un Dieu, c'est convenir qu'on ne connoît point les ressources de la nature, & que l'on a besoin d'un mot pour les désigner, c'est croire à la Magie. Attribuer à un être souverainement intelligent, immuable, prévoyant & sage des miracles par lesquels il déroge à ses loix, c'est anéantir en lui ces qualités. Un Dieu tout-puissant n'auroit pas besoin de miracles pour gouverner le monde, ni pour convaincre ses créatures dont

(51) Un miracle, dit Buddeus, est une opération par laquelle sont suspendues les Loix de la nature dont dépendent l'ordre & la conservation de l'Univers.

l'esprit & le cœur seroient dans ses mains. Tous les miracles annoncés par toutes les religions du monde comme des preuves de l'intérêt qu'y prend le très haut, ne prouvent rien que l'inconstance de cet être, & l'impossibilité où il se trouve de persuader aux hommes ce qu'il veut leur inculquer.

ENFIN, pour dernière ressource, on nous demandera s'il ne vaut pas mieux dépendre d'un être bon, sage, intelligent que d'une nature aveugle, dans laquelle nous ne trouvons aucune qualité consolante pour nous, ou d'une nécessité fatale toujours inexorable à nos cris ? Je réponds 1°. Que notre intérêt ne décide point de la réalité des choses, & que, quand même il nous seroit plus avantageux d'avoir affaire à un être aussi favorable qu'on nous le désigne, cela ne prouveroit pas l'existence de cet être. Je réponds 2°. Que cet être si bon & si sage, nous est d'un autre côté représenté comme un tyran déraisonnable, & qu'il seroit plus avantageux pour l'homme de dépendre d'une nature aveugle, que d'un être dont les bonnes qualités sont démenties à chaque instant par la même Théologie qui les lui a données. Je réponds 3°. Que la nature dûment étudiée nous fournit tout ce qu'il nous faut pour nous rendre aussi heureux que notre essence le comporte. Lorsqu'à l'aide de l'expérience, nous consultons cette nature ou nous cultivons notre raison, elle nous découvre nos devoirs, c'est-à-dire, les moyens indispensables auxquels ses loix éternelles & nécessaires ont attaché notre conservation, notre bonheur propre & celui de la société dont nous avons besoin pour vivre heureux ici bas. C'est dans la nature que nous trouvons de quoi satisfaire à nos besoins physiques;

c'est dans la nature que nous trouvons les devoirs, sans lesquels nous ne pouvons vivre heureux dans la sphere où cette nature nous a placés. Hors de la nature nous ne trouvons que des chimères nuisibles qui nous rendent incertains sur ce que nous nous devons à nous-mêmes & sur ce que nous devons aux êtres avec qui nous sommes associés.

LA nature n'est donc point pour nous une maître ; nous ne dépendons point d'un Destin inexorable. Adressons-nous à la nature, elle nous procurera une foule de biens, lorsque nous lui rendrons les honneurs qui lui sont dûs : elle nous fournira de quoi soulager nos maux physiques & moraux, quand nous voudrons la consulter : elle ne nous punit ou ne nous montre des rigueurs, que lorsque nous la méprisons pour prostituer notre encens aux Idoles que notre imagination élève sur le Thrône qui lui appartient. C'est par l'incertitude, la discorde, l'aveuglement & le délire qu'elle châtie visiblement tous ceux qui mettent un Dieu funeste, à la place qu'elle devoit occuper.

EN supposant même, pour un instant, cette nature inerte, inanimée, aveugle, ou si l'on veut en faisant du hasard le Dieu de l'univers, ne vaudroit-il pas mieux dépendre du néant absolu, que d'un Dieu nécessaire à connoître & dont on ne peut se faire aucune idée, ou à qui, dès qu'on veut s'en former une, l'on est forcé d'attacher les notions les plus contradictoires, les plus désagréables, les plus révoltantes, les plus nuisibles au repos des humains ? Ne vaut-il pas mieux dépendre du Destin ou de la fatalité, que d'une in-

telligence assez déraisonnable pour punir ses créatures du peu d'intelligence & de lumieres qu'elle a voulu leur donner? Ne vaut-il pas mieux se jeter dans les bras d'une nature aveugle, privée de sagesse & de vues, que de trembler toute sa vie sous la verge d'une intelligence toute-puissante, qui n'a combiné ses plans sublimes que pour que les foibles mortels eussent la liberté de les contrarier & de les détruire, & de devenir par là les victimes constantes de son implacable colere. (52)



C H A P I T R E VIII.

Examen des avantages qui résultent pour les hommes de leurs notions sur la Divinité, ou de leur influence sur la morale, sur la politique, sur les sciences, sur le bonheur des nations & des individus.

Nous avons vu jusqu'ici le peu de fondement des idées que les hommes se sont faites de la Divinité; le peu de solidité des preuves sur lesquelles ils appuient son existence; leur peu d'harmonie dans les opinions qu'ils se sont faites de cet être également impossible à connoître pour tous les habitans de la terre; nous avons reconnu l'incompatibilité des attributs que la Théologie lui

(52) Mylord Shaftsbury, quoique très zélé Théiste, dit avec raison „ que beaucoup d'honnêtes gens auroient l'esprit plus tranquille s'ils étoient assurés qu'ils n'ont qu'un aveugle Destin pour guide: ils tremblent plus en songeant qu'il y a un Dieu, que s'ils croyoient qu'il n'en existât point.” Voyez la lettre sur l'enthousiasme. Voyez encore le chapitre XIII,

assigne: nous avons prouvé que cet être, dont le nom seul est en possession d'inspirer la frayeur, n'est que le produit informe de l'ignorance, de l'imagination alarmée, de l'entousiasme, de la mélancolie: nous avons fait voir que les notions qu'on s'en forme ne tirent leur origine que des préjugés de l'enfance, transmis par l'éducation, fortifiés par l'habitude, alimentés par la crainte, maintenus & perpétués par l'autorité. Enfin tout a dû nous convaincre que l'idée de Dieu, si généralement répandue sur la terre, n'est qu'une erreur universelle du genre humain. Il reste donc maintenant à examiner si cette erreur est utile.

NULLE erreur ne peut être avantageuse au genre humain; elle n'est jamais fondée que sur son ignorance ou l'aveuglement de son esprit. Plus les hommes attacheront d'importance à leurs préjugés, plus leurs erreurs auront pour eux des conséquences fâcheuses. Ainsi Bacon a eu raison de dire que *la plus mauvaise des choses, c'est l'erreur déifiée*. En effet les inconvéniens qui résulent de nos erreurs religieuses ont été & seront toujours les plus terribles & les plus étendus. Plus nous respectons ces erreurs, plus elles mettent nos passions en jeu, plus elles troublent notre esprit, plus elles nous rendent déraisonnables, plus elles influent sur toute la conduite de la vie. Il y a peu d'apparence que celui qui renonce à sa raison dans la chose qu'il regarde comme la plus essentielle à son bonheur, l'écoute en toute autre chose.

Pour peu que nous y réfléchissions, nous trouverons la preuve la plus convaincante de cette triste vérité; nous verrons dans les notions funestes que les hommes ont prises de la Divinité la vraie source des préjugés & des maux de toute espèce,

dont ils font les victimes. Cependant, comme on l'a dit ailleurs, l'utilité doit être la seule règle & l'unique mesure des jugemens que l'on porte sur les opinions, les institutions, les systèmes & les actions des êtres intelligens; c'est d'après le bonheur que ces choses nous procurent, que nous devons y attacher notre estime; dès qu'elles nous sont inutiles, nous devons les mépriser; dès qu'elles nous sont pernicieuses, nous devons les rejeter; & la raison nous prescrit de les détester à proportion de la grandeur des maux qu'elles nous causent.

D'APRÈS ces principes fondés sur notre nature, & qui paroîtront incontestables à tout être raisonnable, examinons de sang froid les effets que les notions de la Divinité ont produit sur la terre. On a déjà fait entrevoir en plus d'un endroit de cet ouvrage, que la morale, qui n'a pour objet que l'homme voulant se conserver & vivant en société, n'avoit rien de commun avec les systèmes imaginaires qu'il peut se faire sur une force distinguée de la nature; on a prouvé qu'il suffisoit de méditer l'essence d'un être sensible, intelligent, raisonnable pour trouver des motifs de modérer ses passions, de résister à des penchans vicieux, de fuir les habitudes criminelles, de se rendre utile & cher à des êtres dont on a un besoin continuel. Ces motifs sont, sans doute, plus vrais, plus réels, plus puissans que ceux que l'on croit devoir emprunter d'un être imaginaire, fait pour se montrer diversement à tous ceux qui le méditeront. Nous avons fait sentir que l'éducation, en nous faisant contracter de bonne heure des habitudes honnêtes, des dispositions favorables, fortifiées par les loix, par le respect pour l'opinion du

public, par les idées de la décence, par le desir de mériter l'estime des autres, par la crainte de perdre l'estime de nous-mêmes, suffisoit pour nous accoutumer à une conduite louable, & pour nous détourner même des crimes secrets dont nous serions forcés de nous punir nous-mêmes par la crainte, la honte & le remors. L'expérience nous prouve qu'un premier crime secret & qui réussit, dispose à en commettre un second, & celui-ci un troisième; qu'une premiere action est le commencement d'une habitude; qu'il y a moins loin d'un premier crime au centieme, que de l'innocence au crime; qu'un homme qui dans l'assurance de l'impunité se permet une suite de mauvaises actions, se trompe, vû qu'il est toujours forcé de se punir lui-même, & que d'ailleurs il ne peut savoir où il s'arrêtera. Nous avons montré que les châtimens que pour son intérêt la société est en droit d'infliger à tous ceux qui la troublent, sont pour les hommes insensibles aux charmes de la vertu ou aux avantages qui en résultent, des obstacles plus réels, plus efficaces & plus présens que la prétendue colere ou les châtimens éloignés d'une puissance invisible, dont l'idée s'efface toutes les fois qu'on se croit sûr de l'impunité en ce monde. Enfin, il est aisé de sentir qu'une Politique fondée sur la nature de l'homme & de la société, armée de loix équitables, vigilante sur les mœurs des hommes, fidelle à récompenser la vertu & à punir le crime, seroit bien plus propre à rendre la morale respectable & sacrée, que l'autorité chimérique de ce Dieu que tout le monde adore & qui ne contient jamais que ceux qui sont déjà suffisamment retenus par un tempérament modéré & par des principes vertueux.

D'UN autre côté nous avons prouvé que rien n'étoit plus absurde & plus dangereux, que d'attribuer à la Divinité des qualités humaines, qui dans le fait se trouvent continuellement démenties; une bonté, une sagesse, une équité, que nous voyons à chaque instant contrebalancées ou contredites par une méchanceté, par des désordres, par un Despotisme injuste, que tous les Théologiens du monde ont de tout tems attribué à cette même Divinité. Il est donc aisé d'en conclure qu'un Dieu, que l'on nous montre sous des aspects si différens, ne peut être le modele de la conduite des hommes, & que son caractère moral ne peut servir d'exemple à des êtres vivans en société, qui ne sont réputés vertueux, que lorsqu'ils ne se départent point de la bienveillance & de la justice qu'ils doivent à leurs semblables. Un Dieu supérieur à tout, qui ne doit rien à ses sujets, qui n'a besoin de personne, ne peut être le modele de ses créatures, qui sont remplies de besoins & qui par conséquent se doivent quelque chose.

PLATON a dit que *la vertu consistoit à ressembler à Dieu*. Mais où trouver ce Dieu à qui l'homme doit ressembler? Est-ce dans la nature? Hélas! celui qu'on suppose en être le moteur, répand indifféremment sur la race humaine & de grands maux & de grands biens; il est souvent injuste pour les âmes les plus pures; il accorde les plus grandes faveurs aux mortels les plus pervers; & si, comme on l'affure, il doit se montrer plus équitable un jour, nous serons obligés d'attendre ce tems pour régler notre conduite sur la sienne.

SERA-CE dans les religions révélées que nous puiserons nos idées de vertu? Hélas! toutes ne

semblent-elles pas s'accorder à nous annoncer un Dieu despotique, jaloux, vindicatif, intéressé, qui ne connoît point de regles, qui suit son caprice en tout, qui aime ou qui hait, qui choisit ou réproouve selon sa fantaisie, qui agit en insensé, qui se plaît dans le carnage, la rapine & les forfaits; qui se joue de ses foibles sujets, qui les surcharge d'ordonnances puériles, qui leur tend des pieges continuels, qui leur défend avec rigueur de consulter leur raison? Que deviendrait la morale si les hommes se propoisoient de tels Dieux pour modeles?

C'EST néanmoins quelque Divinité de cette trempe que toutes les nations adorent. Aussi voyons nous, en conséquence de ces principes, qu'en tout pays la religion, loin de favoriser la morale, l'ébranle & l'anéantit. Elle divise les hommes, au lieu de les réunir; au lieu de s'aimer & de se prêter des secours mutuels, ils se disputent, ils se méprisent, ils se haïssent, ils se persécutent, ils s'égorgent très souvent pour des opinions également insensées: la moindre différence dans leurs notions religieuses, les rend dès lors ennemis, les sépare d'intérêts, les met continuellement aux prises. Pour des conjectures Théologiques, des nations deviennent opposées à d'autres nations; le souverain s'arme contre ses sujets; les citoyens font la guerre à leurs concitoyens; les peres détestent leurs enfans, ceux-ci plongent le glaive dans le sein de leurs peres; les époux sont désunis, les parens se méconnoissent, tous les liens sont rompus; la société se déchire de ses propres mains, tandis qu'au milieu de ces affreux désordres chacun prétend se conformer aux vues du Dieu qu'il sert, & ne se fait aucuns reproches des crimes qu'il commet pour sa cause.

Nous retrouvons le même esprit de vertige & de frénésie dans les rites, les cérémonies, les pratiques que tous les cultes du monde semblent mettre fort au dessus des vertus sociales ou naturelles. Ici, des meres livrent leurs propres enfans pour repaître leur Dieu ; là, des sujets s'assemblent en cérémonie pour consoler leur Dieu des prétendus outrages qu'ils lui ont faits, en lui immolant des victimes humaines. Dans un autre pays pour appaiser la colere de son Dieu, un frénétique se déchire & se condamne pour la vie à des tourmens rigoureux. Le Jehovah du Juif est un tyran soupçonneux qui ne respire que le sang, le meurtre, le carnage, & qui demande qu'on le nourrisse de la fumée des animaux. Le Jupiter des Payens est un monstre de lubricité. Le Moloch des Phéniciens est un anthropophage ; le pur esprit des Chrétiens veut que pour appaiser sa fureur on égorge son propre fils ; le Dieu farouche du Mexicain ne peut être rassasié que par des milliers de mortels qu'on immole à sa faim sanguinaire.

TELS sont les modeles que la Divinité présente aux hommes dans toutes les superstitions du monde. Est-il donc surprenant que son nom soit devenu pour toutes les nations le signal de la terreur, de la démence, de la cruauté, de l'inhumanité & serve de prétexte continuel à la violation la plus effrontée des devoirs de la morale ? C'est l'affreux caractère que les hommes donnent partout à leur Dieu qui bannit à jamais la bonté de leurs cœurs, la morale de leur conduite, la félicité & la raison de leurs demeures ; c'est par-tout un Dieu inquiet de la façon de penser des malheureux mortels, qui les arme de poignards les

uns contre les'autres, qui leur fait étouffer le cri de la nature, qui les rend barbares pour eux-mêmes & atroces pour leurs semblables; en un mot, ils deviennent des insensés, des furieux, toutes les fois qu'ils veulent imiter le Dieu qu'ils adorent, mériter son amour, le servir avec zèle.

Ce n'est donc point dans l'olympé que nous devons chercher ni les modèles des vertus, ni les règles de conduite nécessaires pour vivre en société. Il faut aux hommes une morale humaine fondée sur la nature de l'homme, sur l'expérience invariable, sur la raison: la morale des Dieux sera toujours nuisible à la terre; des Dieux cruels ne peuvent être bien servis que par des sujets qui leur ressemblent. Que deviennent donc les grands avantages que l'on s'imagine résulter des notions qu'on nous donne sans cesse de la Divinité! Nous voyons que toutes les nations reconnoissent un Dieu souverainement méchant, & pour se conformer à ses vues, elles foulent continuellement aux pieds les devoirs les plus évidents de l'humanité; il sembleroit que ce n'est que par des crimes & des frénésies qu'elles espèrent attirer sur elles les graces de l'intelligence souveraine dont on leur vante la bonté. Dès qu'il s'agit de la religion, c'est-à-dire, d'une chimère que son obscurité a fait mettre au dessus de la raison & de la vertu, les hommes se font un devoir de lâcher la bride à toutes leurs passions; il méconnoissent les préceptes les plus clairs de la morale, aussitôt que leurs prêtres leur font entendre que la Divinité leur commande le crime, ou que c'est par des forfaits qu'ils pourront obtenir le pardon de leurs fautes.

En effet, ce n'est pas dans ces hommes révé-
rés,

répandus sur toute la terre pour lui annoncer les oracles du ciel, que nous trouverons des vertus bien réelles. Ces illuminés, qui se disent les Ministres du très haut, ne prêchent souvent que la haine, la discorde & la fureur en son nom: la Divinité, loin d'influer d'une façon utile sur leurs propres mœurs, ne fait communément que les rendre plus ambitieux, plus avides, plus endurcis, plus opiniâtres, plus vains. Nous les voyons sans cesse occupés à faire naître des animosités par leurs inintelligibles querelles. Nous les voyons lutter contre l'autorité souveraine, qu'ils prétendent soumettre à la leur. Nous les voyons armer les chefs des nations contre leurs propres sujets, & ces mêmes sujets contre leurs Princes légitimes. Nous les voyons distribuer aux peuples crédules, des couteaux pour se massacrer réciproquement dans les futiles disputes que la vanité sacerdotale fait passer pour importantes. Ces hommes si persuadés de l'existence d'un Dieu, & qui menacent les peuples de ses vengeances éternelles, se servent-ils de ces notions merveilleuses pour modérer leur orgueil, leur cupidité, leur humeur vindicative & turbulente? Dans les pays où leur empire est le plus solidement établi, & où ils jouissent de l'impunité, sont-ils donc ennemis de la débauche, de l'intempérance & des excès qu'un Dieu sévère interdit à ses adorateurs? Au contraire, ne les voyons-nous pas alors enhardis au crime, intrépides dans l'iniquité, donner une libre carrière à leurs déréglemens, à leur vengeance, à leur haine, à leur cruauté soupçonneuse? En un mot, on peut avancer sans crainte que ceux qui par toute la terre annoncent un Dieu terrible & nous font trembler sous son joug: que les hommes qui le méditent sans cesse,

qui prouvent son existence aux autres, qui l'ornent de ses pompeux attributs, qui se déclarent ses interprètes, qui font dépendre de lui tous les devoirs de la morale, sont ceux que ce Dieu contribue le moins à rendre vertueux, humains, indulgents & sociables. A considérer leur conduite, on seroit tenté de croire qu'ils sont parfaitement détrompés de l'idole qu'ils servent, & que personne n'est moins dupe qu'eux, des menaces qu'ils font en son nom. Entre les mains des Prêtres de tout pays, la Divinité ressemble à la tête de Méduse, qui, sans nuire à celui qui la montrait, pétrifioit tous les autres. Les prêtres sont communément les plus fourbes des hommes, les meilleurs d'entre eux sont méchants de bonne foi.

L'IDÉE d'un Dieu vengeur & rémunérateur en impose-t-elle bien plus à ces Princes, à ces Dieux de la terre, qui fondent leur pouvoir & les titres de leur grandeur sur la Divinité même; qui se servent de son nom terrible pour intimider, tenir en respect les peuples que si souvent leurs caprices rendent malheureux? Hélas! les idées Théologiques & surnaturelles, adoptées par l'orgueil des Souverains, n'ont fait que corrompre la Politique & la changer en tyrannie. Les Ministres du très-haut, toujours tyrans eux-mêmes ou fauteurs des tyrans, ne crient-ils pas sans cesse aux Monarques qu'ils sont les images du très-haut? Ne disent-ils pas aux peuples crédules que le Ciel veut qu'ils gémissent sous les injustices les plus cruelles & les plus multipliées; que souffrir est leur partage; que leurs Princes, comme l'être suprême, ont le droit indubitable de disposer des biens, de la personne, de la liberté, de la vie de leurs sujets? Ces chefs des nations, ainsi empoi-

onnés au nom de la Divinité, ne s'imaginent-ils pas que tout leur est permis? Emules, représentans & rivaux de la puissance céleste, n'exercent-ils pas à son exemple le Despotisme le plus arbitraire? Ne pensent-ils point, dans l'ivresse où les plonge la flatterie sacerdotale, que, comme Dieu, ils ne sont point comptables de leurs actions aux hommes, qu'ils ne doivent rien au reste des mortels, qu'ils ne tiennent par aucuns liens à leurs malheureux sujets?

IL est donc évident que c'est aux notions Théologiques & aux lâches flatteries des Ministres de la Divinité, que sont dûs le despotisme, la tyrannie, la corruption & la licence des Princes, & l'aveuglement des peuples, à qui l'on défend au nom du ciel d'aimer la liberté, de travailler à leur bonheur, de s'opposer à la violence, d'user de leurs droits naturels. Ces Princes enivrés, même en adorant un Dieu vengeur & en forçant les autres de l'adorer, ne cessent de l'outrager à chaque instant par leurs déréglemens & leurs crimes. Quelle morale en effet, que celle des hommes qui se donnent pour les images vivantes & les représentans de la Divinité! Sont-ce donc des Athées que ces Monarques, injustes par habitude & sans remors, qui arrachent le pain des mains des peuples affamés pour fournir au luxe de leurs courtisans insatiables & des vils instrumens de leur iniquités? Sont-ce des Athées que ces conquérans ambitieux, qui peu contents d'opprimer leurs propres sujets, vont porter la désolation, l'infortune & la mort chez les sujets des autres? Que voyons-nous dans ces Potentats qui de *droit divin* commandent aux nations, sinon des ambitieux que rien n'arrête, des cœurs parfaitement insensibles aux maux du genre humain; des âmes sans énergie & sans ver-

tu qui négligent des devoirs évidens, dont ils ne daignent pas même s'instruire; des hommes puisans qui se mettent insolemment au dessus des regles de l'équité naturelle (53); des fourbes qui se jouent de la bonne foi? Dans les aillances que forment entre eux ces Souverains divinifiés, trouvons-nous l'ombre de sincérité? Dans ces Princes, lors même qu'ils sont le plus humblement soumis à la superstition, rencontrons-nous la moindre vertu réelle? Nous n'y voyons que des brigands, trop orgueilleux pour être humains, trop grands pour être justes, qui se font un code à part de perfidies, de violences, de trahisons; nous n'y voyons que des méchans, prêts à se surprendre & à se nuire; nous ne trouvons que des furieux toujours en guerre, &, pour les plus futiles intérêts, appauvrissant leurs peuples & s'arrachant les uns aux autres les lambeaux sanglans des nations: on diroit qu'ils se disputent à qui fera le plus de malheureux sur la terre! Enfin, lassés de leurs propres fureurs, ou forcés à la paix par la main de la nécessité, ils attestent dans les traités infidieux le nom de Dieu, prêts à violer leurs sermens solennels, dès que le plus foible intérêt l'exigera. (54)

VOILÀ

(53) L'Empereur Charles - Quint avoit coutume de dire qu'étant un homme de guerre, il lui étoit impossible d'avoir de la conscience & de la religion: son Général, le Marquis de Pescara, disoit que rien n'étoit plus difficile que de servir à la fois JÉSUS-CHRIST & le Dieu MARC. En général, rien n'est plus contraire à l'esprit du Christianisme, que la profession des armes, & cependant les Princes Chrétiens ont des armées nombreuses, & sont perpétuellement en guerre. Bien plus, le Clergé seroit bien fâché que l'on suivit à la lettre les maximes de l'Evangile, ou de la douceur chrétienne, qui ne s'accorderoit nullement avec ses intérêts. Ce Clergé a besoin de Soldats pour faire valoir ses dogmes & ses droits. Cela nous prouve à quel point la religion est propre à en imposer aux passions des hommes!

(54) *Nihil est quod credere de se
Non possit, cum laudatur dis aqua potestas.*

JUVENAL. SAT. IV. vers 70:

VOILÀ comme l'idée de Dieu en impose à ceux qui se disent ses images, & qui prétendent n'avoir de comptes à rendre de leurs actions qu'à lui seul ! Parmi ces représentans de la Divinité, à peine dans des milliers d'années s'en trouve-t-il un seul qui ait l'équité, la sensibilité, les talens & les vertus les plus ordinaires. Les peuples abrutis par la superstition souffrent que des enfans étourdis par la flatterie, les gouvernent avec un sceptre de fer, dont ces imprudens ne sentent point qu'ils se blessent eux-mêmes ; ces insensés changés en Dieu, sont les maîtres de la loi, ils décident pour la société dont la langue est enchaînée, ils ont le pouvoir de créer & le juste & l'injuste ; ils s'exemptent des regles que leur caprice impose aux autres ; ils ne connoissent ni rapports, ni devoirs ; jamais ils n'ont appris à craindre, à rougir, à sentir des remors ; leur licence est sans bornes, parce qu'elle est assurée de rester impunie ; en conséquence, ils dédaignent l'opinion publique, la décence, les jugemens des hommes qu'ils sont à portée d'accabler sous le poids de leur puissance énorme. Nous les voyons communément livrés aux vices & à la débauche, parce que l'ennui & les dégouts, qui suivent la satiété des passions assouplies, les forcent de recourir à des plaisirs bizarres, à des folies conteuses, pour réveiller l'activité dans leurs âmes engourdies. En un mot, accoutumés à ne craindre que Dieu seul, ils se conduisent toujours comme s'ils n'avoient rien à craindre.

L'HISTOIRE ne nous montre dans tous les pays, qu'une foule de Potentats vicieux & mal faisants ; cependant elle ne nous en montre gueres qui aient été des Athées. Les annales des nations nous offrent au contraire un grand nombre de Princes

superstitieux qui passèrent leur vie plongés dans la mollesse, étrangers à toute vertu, uniquement bons pour leurs courtisans faméliques, insensibles aux maux de leurs sujets, dominés par des maîtresses & d'indignes favoris, ligüés avec des Prêtres contre la félicité publique, enfin des persécuteurs qui pour plaire à leur Dieu, ou pour expier leurs honteux dérèglemens, joignirent à tous leurs forfaits celui de tyranniser la pensée & de massacrer des citoyens pour des opinions. La superstition dans les Princes, s'allie avec les crimes les plus affreux; presque tous ont de la religion, très peu connoissent la vraie morale ou pratiquent des vertus utiles. Les notions religieuses ne servent qu'à les rendre plus aveugles & plus méchans; ils se croient assurés de la faveur du ciel; ils pensent que leurs Dieux sont apaisés, pour peu qu'ils montrent de l'attachement aux pratiques futiles & aux devoirs ridicules que la superstition leur impose. Néron, le cruel Néron, les mains encore teintes du sang de sa propre mere, voulut se faire initier aux mysteres d'Eleusis. L'odieux Constantin trouva dans les Prêtres chrétiens, des complices disposés à expier ses forfaits. Cet infame Philippe, que son ambition cruelle fit nommer *le Démon du Midi*, tandis qu'il assassinoit & sa femme & son fils, faisoit pieusement égorger le Batave pour des opinions religieuses. C'est ainsi que l'aveuglement superstitieux persuade aux Souverains qu'ils peuvent expier des forfaits par des forfaits plus grands encore!

CONCLVONS donc de la conduite de tant de Princes si religieux & si peu vertueux, que les notions de la Divinité, loin de leur être utiles, ne servent qu'à les corrompre, à les rendre plus

méchans, que la nature ne les a faits. Concluons que jamais la crainte d'un Dieu vengeur ne peut en imposer à un tyran défié, assez puissant ou assez insensible pour ne point craindre les reproches ou la haine des hommes; assez dur pour ne point s'attendrir sur les maux de l'espece humaine, dont il se croit distingué: ni le ciel, ni la terre n'ont aucun remede pour un être perverti à ce point; il n'est point de frein capable de contenir ses passions auxquelles la religion même lâche continuellement la bride & qu'elle rend plus téméraires. Toutes les fois qu'on se flatte d'expier facilement le crime, on se livre au crime avec facilité. Les hommes les plus dérégles sont souvent très attachés à la Religion; elle leur fournit le moyen de compenser par des pratiques, ce qui manque à leurs mœurs; il est bien plus aisé de croire ou d'adopter des dogmes, & de se conformer à des cérémonies, que de renoncer à ses habitudes, ou de résister à ses passions.

Sous des chefs dépravés par la religion même, les nations durent nécessairement se corrompre. Les grands se conformerent aux vices de leurs maîtres; l'exemple de ces hommes distingués, que le vulgaire croit heureux, fut suivi par les peuples; les Cours devinrent des cloaques d'où sortit continuellement la contagion du vice. La loi capricieuse & arbitraire décida seule de l'honnête; la jurisprudence fut inique & partielle; la justice n'eut son bandeau sur les yeux que pour le pauvre; les idées vraies de l'équité s'effacerent de tous les esprits; l'éducation négligée ne servit qu'à faire des ignorans, des insensés, des dévots toujours prêts à se nuire; la religion, soutenue par la tyrannie, tint lieu de tout; elle rendit

aveugles & souples les peuples que le gouvernement se propoisoit de dépouiller. (55)

AINSI, les nations privées d'une administration sensée, de loix équitables, d'institutions utiles, d'une éducation raisonnable, & toujours retenues par le Monarque & le Prêtre dans l'ignorance & dans les fers, sont devenues religieuses & corrompues. La nature de l'homme, les vrais intérêts de la société, les avantages réels du Souverain & du peuple, une fois méconnus, la morale de la nature, fondée sur l'essence de l'homme vivant en société, fut pareillement ignorée. On oublia que l'homme a des besoins, que la société n'est faite que pour lui faciliter les moyens de les satisfaire, que le gouvernement doit avoir pour objet le bonheur & le maintien de cette société, qu'il doit par conséquent se servir des mobiles nécessaires pour influencer sur des êtres sensibles. On ne vit pas que les récompenses & les peines sont les résorts puissans dont l'autorité publique peut efficacement se servir pour déterminer les citoyens à confondre leurs intérêts & à travailler à leur propre félicité, en travaillant à celle du corps dont ils sont membres. Les vertus sociales furent inconnues; l'amour de la patrie devint une chimère; les hommes associés n'eurent intérêt qu'à se nuire les uns aux autres, & ne songerent qu'à mériter la bienveillance du Souverain, qui se crut lui-même intéressé à nuire à tous.

VOILÀ comme le cœur humain s'est perverti; voilà la vraie source du mal moral & de cette dé-

(55) Machiavel, dans les *Chapitres* 11, 12 & 13 de ses *Discours politiques sur Tito-Live* s'efforce de montrer l'utilité dont la Superstition fut à la république Romaine; mais par malheur les exemples dont il s'appuie prouvent qu'il n'y eût que le Sénat qui profita de l'aveuglement du peuple pour le tenir sous le joug.

pravation héréditaire, épidémique, invétérée que nous voyons régner sur toute la terre. C'est pour remédier à tant de maux que l'on eut recours à la religion, qui elle-même les avoit produits; on s'imagina que les menaces du ciel réprimeroient les passions que tout conspiroit à faire naître dans tous les cœurs; on se persuada follement qu'une digue idéale & métaphysique, que des fables effrayantes, que des phantômes éloignés, suffisoient pour contenir les desirs naturels & les penchans impétueux; on crut que des puissances invisibles seroient plus fortes que toutes les puissances visibles, qui invitent évidemment les mortels à commettre le mal. On crut avoir tout gagné en occupant les esprits de ténébreuses chimères, de terreurs vagues, d'une Divinité vengeresse, & la Politique se persuada follement qu'il étoit de son intérêt de soumettre les peuples aveuglément aux Ministres de la Divinité.

QUE résulta-t-il de-là? Les nations n'eurent qu'une morale sacerdotale & théologique, accommodée aux vues & aux intérêts variables des Prêtres, qui substituèrent des opinions, des rêveries à des vérités, des pratiques à des vertus, un pieux aveuglement à la raison, le fanatisme à la sociabilité. Par une suite nécessaire de la confiance que les peuples accorderent aux Ministres de la Divinité, il s'établit dans chaque Etat deux autorités distinguées, continuellement en guerre; le Prêtre combattit le Souverain avec l'arme redoutable de l'opinion, elle fut communément assez forte pour ébranler les trônes (56). Le Souverain ne fut tranquille que, lorsqu'humblement

(56) Il est bon d'observer que les Prêtres, qui crient sans cesse aux peuples d'être soumis aux souverains, parce que leur autorité

dévoué à ses Prêtres & docile à leurs leçons, il se prêta à leurs frénésies. Ceux-ci toujours remuans, ambitieux, intolérans l'exciterent à ravager ses propres états; ils l'encouragerent à la tyrannie; ils le réconcilierent avec le ciel, quand il craignit de l'avoir outragé. Ainsi, lorsque deux puissances rivales se réunirent, la morale n'y gagna rien; les peuples ne furent ni plus heureux ni plus vertueux; leurs mœurs, leur bien-être, leur liberté furent accablés sous les forces réunies du Dieu du ciel & du Dieu de la terre. Les Princes toujours intéressés au maintien des opinions théologiques, si flatteuses pour leur orgueil & si favorables à leur pouvoir usurpé, firent pour l'ordinaire cause commune avec leurs prêtres; ils crurent que le système religieux qu'ils adoptoient eux-mêmes, devoit être le plus utile à leurs intérêts; ils traitèrent en ennemis ceux qui refuserent de l'adopter. Le Souverain le plus religieux devint, soit par politique, soit par piété, le bourreau d'une partie de ses sujets; il se fit un saint devoir de tyranniser la pensée, d'accabler & d'écraser les ennemis de ses Prêtres, qu'il crut toujours les ennemis de sa propre autorité. En les égorgeant, il s'imagina satisfaire en même tems à ce qu'il devoit au ciel & à sa propre sûreté. Il ne vit pas qu'en immolant des victimes à ses prêtres, il fortifioit les ennemis de son pouvoir, les rivaux de sa puissance, les moins soumis de ses sujets.

EN effet, d'après les notions fausses dont les

vient du ciel, parce qu'ils sont les images de la Divinité, changent bientôt de langage, dès que le Souverain ne leur est point aveuglément soumis. Le Clergé ne soutient le Despotisme que pour diriger ses coups contre ses ennemis, il le renverse dès qu'il le trouve contraire à ses intérêts. Les ministres des Puissances invisibles ne prêchent l'obéissance aux puissances visibles, que lorsque celles-ci leur sont humblement dévouées.

esprits des Souverains & des peuples superstitieux font depuis si longtems préoccupés, nous trouvons que tout dans la société concourt à satisfaire l'orgueil, l'avidité, la vengeance du sacerdoce. Partout nous voyons que les hommes les plus remuans, les plus dangereux, les plus inutiles sont les mieux récompensés. Nous voyons les ennemis nés de la puissance souveraine honorés & chéris par elle; les sujets les plus rebelles regardés comme les appuis du trône; les corrupteurs de la jeunesse, rendus les maîtres exclusifs de l'éducation; les citoyens les moins laborieux, richement payés de leur oisiveté, de leurs spéculations futiles, de leurs discordes fatales, de leurs prières inefficaces, de leurs expiations si dangereuses pour les mœurs & si propres à encourager au crime.

DEPUIS des milliers d'années, les nations & les souverains se sont dépouillés à l'envi pour enrichir les ministres des Dieux, pour les faire nager dans l'abondance, pour les combler d'honneurs, pour les décorer de titres, de privilèges, d'immunités; pour en faire de mauvais citoyens. Quels fruits les peuples & les rois ont-ils donc recueilli de leurs bienfaits imprudens, de leur religieuse prodigalité? Les princes en sont-ils devenus plus puissans, les nations en sont-elles devenues plus heureuses, plus florissantes, plus raisonnables? Non, sans doute; le Souverain perdit la plus grande portion de son autorité; il fut l'esclave de ses prêtres, ou il fut obligé de lutter sans cesse contre eux; & la portion la plus considérable des richesses de la société, fut employée à maintenir dans l'oisiveté, le luxe & la splendeur, ses membres les plus inutiles & les plus dangereux.

LES mœurs des peuples en devinrent-elles meilleures sous ces guides si bien payés? Hélas! les superstitieux n'en connurent jamais; la religion leur tint lieu de tout; ses ministres contents de maintenir les dogmes & les usages utiles à leurs propres intérêts, ne firent qu'inventer des crimes fictifs, multiplier des pratiques gênantes ou ridicules, afin de mettre à profit les transgressions mêmes de leurs esclaves. Ils exercèrent par-tout un monopole d'expiations; ils firent un trafic des prétendues grâces d'en haut; ils fixèrent un tarif pour les délits; les plus graves furent toujours ceux que le sacerdoce jugea les plus nuisibles à ses vues. Les mots vagues & dépourvus de sens, d'*Impiété*, de *Sacrilege*, d'*Hérésie*, de *Blasphème*, &c. (qui n'ont véritablement pour objet que les chimères intéressantes pour les seuls prêtres) alarmèrent les esprits, bien plus que les forfaits réels & vraiment intéressants pour la société. Ainsi, les idées des peuples furent totalement renversées, des crimes imaginaires les effrayèrent bien plus, que des crimes véritables. Un homme, dont les opinions & les systèmes abstraits ne s'accorderent point avec ceux des Prêtres, fut bien plus abhorré qu'un assassin, qu'un tyran, qu'un oppresseur, qu'un voleur, qu'un séducteur, qu'un corrupteur. Le plus grand des attentats fut de mépriser ce que les sacrificateurs vouloient qu'on regardât comme sacré (57). Les loix civiles concoururent encore à ce renversement dans les idées; elles punirent avec atrocité ces crimes inconnus, que l'imagination avoit exagérés: on brûla des hérétiques, des blasphémateurs, des mécréans; il n'y

(57) Le célèbre Gordon dit que la plus grande des hérésies c'est de croire qu'il y a un autre Dieu que le Clergé.

eut aucunes peines décernées contre les corromp-
teurs de l'innocence, les adulteres, les fourbes,
les colomniateurs.

Sous de pareils instituteurs, que put devenir la
jeunesse? Elle fut indignement sacrifiée à la su-
perstition. On empoisonna l'homme, dès l'enfan-
ce, de notions inintelligibles, on le repût de myste-
res & de fables, on l'abreuva d'une doctrine à
laquelle il fut forcé d'acquiescer, sans pouvoir y
rien comprendre; on troubla son esprit de vains
phantômes; on lui rétrécit le génie par des mi-
nuties sacrées, par des devoirs puériles, par des
dévotions machinales (58). On lui fit perdre un
tems précieux en pratiques & en cérémonies; on
lui remplit la tête de sophismes & d'erreurs; on
l'enivra du fanatisme; on le prévint pour tou-
jours contre la raison & la vérité; l'énergie de
son ame fut mise dans des entraves continuelles;
il ne put jamais prendre l'essor, il ne put se ren-
dre utile à ses associés, l'importance que l'on mit
à la science divine, ou plutôt à l'ignorance sy-
stématique qui sert de base à la religion, fit que
le sol le plus fertile ne produisit que des épines.

L'ÉDUCATION sacerdotale & religieuse forma-
t-elle des citoyens, des peres de famille, des é-
poux, des maîtres justes, des serviteurs fideles,
des sujets soumis, des associés pacifiques? Non,
elle fit ou des dévôts chagrins, incommodes pour

(58) La superstition a tellement fasciné les esprits & fait des
hommes de pures machines, qu'il y a un grand nombre de pays où
les peuples n'entendent point la langue dont ils se servent pour
parler à leur Dieu. Nous voyons des femmes n'avoir pour toute la
vie d'autre occupation que de chanter du Latin, sans en entendre
un mot. Le peuple qui ne comprend rien à son culte, y assiste très
exactement dans l'idée qu'il lui suffit de se montrer à son Dieu, qui
lui fait gré de venir s'ennuyer dans ses Temples.

eux-mêmes & pour les autres, ou des hommes sans principes, qui mirent bientôt en oubli les terreurs dont on les avoit imbus, & qui jamais ne connurent les regles de la morale. La religion fut mise au dessus de tout; on dit au fanatique *qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*; en conséquence il crut qu'il falloit se révolter contre le Prince, se détacher de sa femme, détester son enfant, s'éloigner de son ami, égorger ses concitoyens, toutes les fois qu'il s'agissoit des intérêts du ciel. En un mot, l'éducation religieuse, quand elle eut son effet, ne servit qu'à corrompre les jeunes cœurs, à fasciner les jeunes esprits, à dégrader les jeunes ames, à faire méconnoître à l'homme ce qu'il se doit à lui même, à la société & aux êtres qui l'entourent.

QUELS avantages les nations n'eussent-elles pas retiré, si elles eussent employé à des objets utiles, les richesses que l'ignorance a si honteusement prodiguées aux ministres de l'imposture! Quel chemin le génie n'eut-il pas fait, s'il eût joui des récompenses accordées depuis tant de siècles à ceux qui se font de tout tems opposés à son effort! Combien les sciences utiles, les arts, la morale, la politique, la vérité ne se feroient-elles par perfectionnées, si elles eussent eu les mêmes secours que le mensonge, le délire, l'entousiasme & l'inutilité!

IL est donc évident que les notions Théologiques furent & seront perpétuellement contraires & à la saine Politique & à la saine Morale; elles changent les Souverains en Divinités malfaisantes inquietes & jalouses; elles font des sujets, des esclaves envieux & méchans, qui, à l'aide de quel-

ques pratiques futiles ou de leur acquiescement extérieur à quelques opinions inintelligibles, s'imaginent compenser amplement le mal qu'ils se font les uns aux autres. Ceux qui n'ont jamais osé examiner l'existence d'un Dieu qui punit & récompense; ceux qui se persuadent que leurs devoirs sont fondés sur ses volontés divines; ceux qui prétendent que ce Dieu veut que les hommes vivent en paix, se chérissent, se prêtent des secours mutuels, s'abstiennent du mal & se fassent du bien, perdent bientôt de vue ces spéculations stériles, dès que des intérêts présents, des passions, des habitudes, des fantaisies importunes les entraînent. Où trouver l'équité, l'union, la paix & la concorde que ces notions sublimes, étayées de la superstition & de l'autorité divine, promettent aux sociétés, à qui l'on ne cesse de les mettre sous les yeux? Sous l'influence de Cours corrompues & de Prêtres imposteurs ou fanatiques qui ne sont jamais d'accord, je ne vois que des hommes vicieux, avilis par l'ignorance, enchaînés par des habitudes criminelles, emportés par des intérêts passagers ou par des plaisirs honteux, qui ne pensent point à leur Dieu. En dépit de ses idées Théologiques, le courtisan continue à tramer ses noirs complots; il travaille à contenter son ambition, son avidité, sa haine, sa vengeance & toutes les passions inhérentes à la perversité de son être: malgré cet enfer, dont l'idée seule l'a fait trembler, cette femme corrompue persiste dans ses intrigues, ses fourberies, ses adulteres. La plupart de ces hommes dissipés, dissolus & sans mœurs, qui remplissent les villes & les cours, reculeroient d'horreur, si on leur montrait le moindre doute sur l'existence du Dieu qu'ils outragent. Quel bien résulte-t-il dans la

pratique de cette opinion si universelle & si stérile qui n'influe jamais sur la conduite, que pour servir de prétexte aux passions les plus dangereuses ? Au sortir de ce Temple, où l'on vient de sacrifier, de débiter les oracles divins, d'épouvanter le crime au nom du ciel, le Despote religieux, qui se feroit un scrupule d'omettre les prétendus devoirs que la superstition lui impose, ne retourne-t-il pas à ses vices, à ses injustices, à ses crimes politiques, à ses forfaits contre la société ? Le Ministre ne retourne-t-il pas à ses vexations, le courtisan à ses intrigues, la femme galante à ses prostitutions, le publicain à ses rapines, le marchand à ses fraudes & à ses supercheries ?

PRÉTENDRA-T-ON que ces assassins, ces voleurs, ces malheureux que l'injustice ou la négligence des Gouvernemens multiplient, & à qui des loix souvent cruelles arrachent impitoyablement la vie ; dira-t-on, dis-je, que ces malfaiteurs, qui chaque jour remplissent nos gibets & nos échaffauts, sont des incrédules ou des athées ? Non, sans doute ; ces misérables, ces rebuts de la société croient en Dieu ; on leur en a répété le nom dans leur enfance ; on leur a parlé des châtimens qu'il destinoit aux crimes ; ils se sont de bonne heure habitués à trembler à la vue de ses jugemens ; cependant ils ont outragé la société ; leurs passions plus fortes que leurs craintes, n'ayant pu être retenues par les motifs visibles, ne l'ont, à plus forte raison, point été par des motifs invisibles : un Dieu caché & ses châtimens lointains ne pourront jamais empêcher des excès que des supplices présens & assurés, sont incapables de prévenir.

EN un mot, ne voyons-nous pas à chaque instant des hommes persuadés que leur Dieu les voit, les

écoute, les environne, n'être point arrêtés pour cela, lorsqu'ils ont le desir de contenter leurs passions & de commettre les actions les plus déshonnêtes? Le même homme, qui craindrait les regards d'un autre homme, dont la présence l'empêcheroit de commettre une mauvaise action ou de se livrer à quelque vice honteux, se permet tout quand il croit n'être vu que de son Dieu. A quoi lui sert donc la conviction de l'existence de ce Dieu, de son omniscience, de son ubiquité ou de sa présence en tous lieux, puisqu'elle lui en impose bien moins que l'idée d'être vu par le moindre des hommes? Celui qui n'oseroit commettre une faute en présence d'un enfant, ne fera pas difficulté de la commettre hardiment, quand il n'aura que son Dieu pour témoin. Ces faits indubitables peuvent servir de réponse à ceux qui nous diront que la crainte de Dieu est plus propre à contenir, que l'idée de n'avoir rien à craindre du tout. Quand les hommes ne croient avoir à craindre que leur Dieu, ils ne s'arrêtent communément sur rien.

LES personnes qui doutent le moins des notions religieuses & de leur efficacité, ne les emploient que rarement quand elles veulent influencer sur la conduite de ceux qui leur sont subordonnés, & les ramener à la raison : dans les avis qu'un pere donne à son fils vicieux ou criminel, il lui représente bien plutôt les inconvéniens temporels & présents auxquels ils s'expose, que les dangers qu'il court en offensant un Dieu vengeur : il lui fait entrevoir les conséquences naturelles de ses dérèglemens ; sa santé dérangée par la débauche, sa réputation perdue, sa fortune délabrée par le jeu, les châtimens de la société, &c. Ainsi le Dénicôlé

lui-même, dans les occasions les plus importantes de la vie, compte bien plus sur la force des motifs naturels, que sur celle des motifs surnaturels, fournis par la religion : le même homme qui dépense les motifs qu'un athée peut avoir pour faire le bien & s'abstenir du mal, s'en sert dans l'occasion, parce qu'il en sent toute la force.

PRESQUE tous les hommes croient un Dieu vengeur & rémunérateur ; cependant en tout pays nous trouvons que le nombre des méchants excède de beaucoup celui des gens de bien. Si nous voulons remonter à la vraie cause d'une corruption si générale, nous la trouverons dans les notions théologiques elles-mêmes, & non dans les sources imaginaires que les différentes religions du monde ont inventées pour rendre compte de la dépravation humaine. Les hommes sont corrompus, parce qu'ils sont presque par-tout mal gouvernés ; ils sont indignement gouvernés, parce que la religion a divinisé les Souverains ; ceux-ci, assurés de l'impunité & pervertis eux-mêmes, ont nécessairement rendu leurs peuples misérables & méchants. Soumis à des maîtres déraisonnables, ils n'ont jamais été guidés par la raison. Aveuglés par des prêtres imposteurs, leur raison leur devint inutile ; les Tyrans & les Prêtres ont avec succès combiné leurs efforts pour empêcher les nations de s'éclairer, de chercher la vérité, de rendre leur sort plus doux, & leurs mœurs plus honnêtes.

CE n'est qu'en éclairant les hommes, en leur montrant l'évidence, en leur annonçant la vérité, que l'on peut se promettre de les rendre & meilleurs & plus heureux. C'est en faisant connoître aux Souverains & aux Sujets leurs vrais rapports,

leurs véritables intérêts, que la Politique se perfectionnera & que l'on sentira que l'art de gouverner les mortels n'est point l'art de les aveugler, de les tromper, de les tyranniser. Consultons donc la raison, appellons l'expérience à notre secours, interrogeons la nature, & nous trouverons ce qu'il faut faire pour travailler efficacement au bonheur du genre humain. Nous verrons que l'erreur est la vraie source des malheurs de notre espèce; que c'est en rassurant nos cœurs, en dissipant les vains phantômes dont les idées nous font trembler, en portant le coignée à la racine de la superstition, que nous pourrons paisiblement chercher la vérité, & trouver dans la nature le flambeau qui peut nous guider à la félicité. Étudions donc la nature, voyons ses loix immuables, approfondissons l'essence de l'homme, guérifflons-le de ses préjugés, & par une pente facile nous le conduirons à la vertu, sans laquelle il sentira qu'il ne peut être solidement heureux dans le monde qu'il habite.

DÉTROMPONS donc les mortels de ces Dieux qui par-tout ne font que des infortunés. Substituons la nature visible à ces puissances inconnues qui n'ont été servies en tout tems que par des esclaves tremblants ou par des enthousiastes en délire. Disons leur que pour être heureux, il faut cesser de craindre.

LES idées de la Divinité que nous avons vu si inutiles & si contraires à la saine morale, ne procurent point des avantages plus marqués aux individus qu'aux sociétés. En tout pays la Divinité fut, comme on a vu, représentée sous des traits révoltants; & le superstitieux, quand il fut conséquent à ses principes, fut toujours un être mal-

heureux, la superstition est un ennemi domestique que l'on porte toujours au-dedans de soi-même. Ceux qui s'occuperont sérieusement de ses phantômes redoutables, vivront dans des inquiétudes & des transes continuelles, ils négligeront les objets les plus dignes de les intéresser pour courir après des chimères; ils passeront communément leurs tristes jours à gémir, à prier, à sacrifier, à expier les fautes réelles ou imaginaires qu'ils croient propres à offenser leur Dieu sévère. Souvent dans leur fureur, ils se tourmenteront eux-mêmes, ils se feront un devoir de s'infliger les châtimens les plus barbares pour prévenir les coups d'un Dieu prêt à frapper, ils s'armeront contre eux-mêmes dans l'espoir de désarmer la vengeance & la cruauté du maître atroce qu'ils pensent avoir irrité; ils croiront apaiser un Dieu colere en devenant les boureaux d'eux-mêmes, & en se faisant tous les maux que leur imagination sera capable d'inventer. La société ne retire aucuns fruits des notions lugubres de ces pieux insensés; leur esprit se trouve continuellement absorbé par leurs tristes rêveries, & leur tems se dissipe dans des pratiques déraisonnables. Les hommes les plus religieux sont communément des misanthropes très inutiles au monde & très nuisibles à eux-mêmes. S'ils montrent de l'énergie, ce n'est que pour imaginer des moyens de s'affliger, de se mettre à la torture, de se priver des objets que leur nature desire. Nous trouvons dans toutes les contrées de la terre des *Pénitents*, intimement persuadés qu'à force de barbaries & de suicides lents exercés sur eux-mêmes, ils mériteront la faveur d'un Dieu féroce, dont par-tout néanmoins l'on publie la bonté. Nous voyons des frénétiques de ce genre dans toutes les parties du monde; l'idée d'un Dieu ter-

rible

rible a fait naître en tout tems & en tous lieux les plus cruelles extravagances.

Si ces dévots insensés se font tort à eux-mêmes & privent la société des secours qu'ils lui doivent, ils sont moins coupables, sans doute, que ces fanatiques turbulents & zélés, qui, remplis de leurs idées religieuses, se croient obligés de troubler le monde & de commettre des crimes réels pour soutenir la cause de leur céleste phantôme. Ce n'est très souvent qu'en outrageant la morale, que le fanatique suppose se rendre agréable à son Dieu. Il fait consister la perfection à se tourmenter lui-même ou à briser en faveur de ses notions bizarres, les liens les plus sacrés que la nature ait faits pour les mortels.

RECONNOISSONS donc que les idées de la Divinité ne sont pas plus propres à procurer le bien-être, le contentement & la paix aux individus, qu'aux sociétés dont ils sont membres. Si quelques entousiastes paisibles, honnêtes, inconséquens trouvent des consolations & des douceurs dans leurs idées religieuses, il en est des millions qui, plus conséquens à leurs principes, sont malheureux pendant toute leur vie, perpétuellement assaillis par les tristes idées d'un Dieu fatal que leur imagination troublée leur montre à chaque instant. Sous un Dieu redoutable, un dévot tranquille & paisible est un homme qui n'a point raisonné.

EN un mot, tout nous prouve que les idées religieuses ont l'influence la plus forte sur les hommes pour les tourmenter, les diviser & les rendre malheureux; elles échauffent leur esprit, elles enveniment leurs passions sans jamais les retenir, que quand elles sont trop foibles pour les entraîner.



C H A P I T R E IX.

Les notions Théologiques ne peuvent point être la base de la Morale. Parallele de la Morale Théologique & de la Morale Naturelle. La Théologie nuit aux progrès de l'esprit humain.

UNE supposition, pour être utile aux hommes, devoit les rendre heureux. De quel droit se flatter qu'une hypothese qui ne fait que des malheureux ici bas, puisse un jour nous conduire à une félicité durable ? Si Dieu n'a fait les mortels que pour trembler & gémir dans ce monde qu'ils connoissent, sur quel fondement peut-on se promettre qu'il consentira par la suite à les traiter avec plus de douceur dans un monde inconnu. Tout homme à qui nous voyons commettre des injustices criantes, même en passant, ne doit-il pas nous être très suspect & perdre notre confiance à jamais ?

D'un autre côté une supposition qui jetteroit du jour sur tout, ou qui donneroit la solution facile de toutes les questions auxquelles on l'appliqueroit, quand même on ne pourroit en démontrer la certitude, seroit probablement vraie : mais un système qui ne feroit qu'obscurcir les notions les plus claires, & rendre plus insolubles tous les problèmes que l'on voudroit résoudre par son moyen, pourroit à coup sûr être regardé comme faux, comme inutile, comme dangereux. Pour se convaincre de ce principe, que l'on examine

sans préjugés si le système de l'existence du Dieu Théologique a jamais pu donner la solution d'aucune difficulté. Les connoissances humaines ont-elles, à l'aide de la Théologie, fait un pas en avant? Cette science si importante & si sublime n'a-t-elle pas totalement obscurci la morale? N'a-t-elle pas rendu douteux & problématiques les devoirs les plus essentiels de notre nature? N'a-t-elle pas indignement confondu toutes les notions du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu? Qu'est-ce en effet que la vertu dans les idées de nos Théologiens? C'est, nous diront-ils, ce qui est conforme à la volonté de l'être incompréhensible qui gouverne la nature. Mais qu'est-ce que cet être dont vous nous parlez sans cesse sans pouvoir le comprendre; & comment pouvons-nous connoître ses volontés? Alors ils vous diront ce que cet être n'est point, sans jamais pouvoir vous dire ce qu'il est; s'ils entreprennent de vous en donner une idée, ils entasseront sur cet être hypothétique une foule d'attributs contradictoires, incompatibles qui en feront une chimere impossible à concevoir; ou bien ils vous renverront aux révélations surnaturelles par lesquelles ce phantôme a fait connoître ses intentions divines aux hommes. Mais comment prouveront-ils l'autenticité de ces révélations? Ce sera par des miracles. Comment croire des miracles qui, comme on a vu, sont contraires, même aux notions que la Théologie nous donne de sa Divinité intelligente, immuable, toute-puissante? En dernier ressort, il faudra donc s'en rapporter à la bonne foi des Prêtres chargés de nous annoncer les oracles divins. Mais qui nous assurera de leur mission? Ne sont-ce pas eux-mêmes qui s'annoncent pour les interprètes infailibles d'un Dieu qu'ils avouent ne pas connoître?

Cela posé, les Prêtres, c'est-à-dire, des hommes très suspects & peu d'accord entre eux, seront les arbitres de la morale, ils décideront selon leurs lumières incertaines ou leurs passions, des règles que l'on doit suivre; l'enthousiasme ou l'intérêt seront les seules mesures de leurs décisions; leur morale variera ainsi que leurs vertiges & leurs caprices; ceux qui les écouteront ne sauront jamais à quoi s'en tenir: dans leurs livres inspirés on trouvera toujours une Divinité peu morale, qui tantôt prescrira la vertu, & qui tantôt commandera le crime & l'absurdité; qui tantôt sera l'amie, & tantôt l'ennemie de la race humaine; qui tantôt sera bienfaisante, raisonnable & juste, & qui tantôt sera insensée, capricieuse, injuste & despotique. Que résultera-t-il de tout cela pour un homme sensé? C'est que ni des Dieux inconstants, ni leurs Prêtres, dont les intérêts varient à chaque instant, ne peuvent être les modèles ou les arbitres d'une morale, qui doit être aussi constante & aussi sûre que les lois invariables de la nature auxquelles nous ne la voyons jamais déroger.

Non; ce ne sont point des opinions arbitraires & inconséquentes, des notions contradictoires, des spéculations abstraites & inintelligibles qui peuvent servir de base à la science des mœurs. Ce sont des principes évidens, déduits de la nature de l'homme, fondés sur ses besoins, inspirés par l'éducation, rendus familiers par l'habitude, rendus sacrés par les lois, qui convaincront nos esprits, qui nous rendront la vertu utile & chère, qui peupleront les nations de gens de bien & de bons citoyens. Un Dieu, nécessairement incompréhensible, ne présente qu'une idée vague à notre imagination; un Dieu terrible l'égaré; un

Dieu changeant & souvent en contradiction avec lui-même, nous empêchera toujours de sçavoir la route que nous devons tenir. Les menaces qu'on nous fera de la part d'un être bizarre, qui sans cesse contredit notre nature dont il est l'auteur, ne fera que rendre la vertu désagréable pour nous; la crainte seule nous fera pratiquer ce que la raison & notre propre intérêt devoit nous faire exécuter avec joie. Un Dieu terrible ou méchant (ce qui est la même chose) ne servira jamais qu'à inquiéter les honnêtes gens, sans arrêter les scélérats; la plupart des hommes, quand ils voudront pécher ou se livrer à des penchans vicieux, cesseront d'envisager le Dieu terrible pour ne voir que le Dieu clément & rempli de bonté; les hommes n'envisagent jamais les choses, que du côté le plus conforme à leurs desirs.

LA bonté de Dieu rassûre le méchant, sa rigueur trouble l'homme de bien. Ainsi les qualités que la Théologie attribue à son Dieu, tournent elles-mêmes au désavantage de la saine morale. C'est sur cette bonté infinie que les plus corrompus des hommes osent compter lorsqu'ils son entraînés dans le crime ou livrés à des vices habituels. Si on leur parle alors de leur Dieu, ils nous disent que *Dieu est bon*, que sa clémence & sa miséricorde sont infinies; la superstition, complice des iniquités des mortels, ne leur répète-t-elle pas sans cesse en tout pays qu'à l'aide de certaines pratiques, de certaines prières, de certains actes de piété, l'on peut apaiser le Dieu terrible & se faire recevoir à bras ouverts par ce Dieu radouci? Les Prêtres de toutes les nations ne possèdent-ils pas des secrets infaillibles pour réconcilier les hommes les plus pervers avec la Divinité?

IL faut conclure de-là que , sous quelque point de vue que l'on considère la Divinité, elle ne peut servir de base à la morale, faite pour être toujours invariablement la même. Un Dieu irascible n'est utile qu'à ceux qui ont intérêt d'épouvanter les hommes pour recueillir les fruits de leur ignorance, de leurs craintes & de leurs expiations; les grands de la terre qui sont communément les mortels les plus dépourvus de vertus & de mœurs, ne verront point ce Dieu redoutable, quand il s'agira de céder à leurs passions; ils s'en serviront bien pour effrayer les autres, afin de les asservir & de les tenir en tutelle, tandis qu'ils n'envisageront eux-mêmes ce Dieu que sous les traits de sa bonté; ils le verront toujours indulgent sur les outrages que l'on fait à ses créatures, pourvu qu'on ait du respect pour lui-même; d'ailleurs la religion leur fournira des moyens faciles d'appaîser son courroux. Cette religion ne paroît inventée que pour fournir aux ministres de la Divinité, l'occasion d'expier les crimes de la terre.

LA morale n'est point faite pour suivre les caprices de l'imagination, des passions, des intérêts de l'homme: elle doit être stable, elle doit être la même pour tous les individus de la race humaine, elle ne doit point varier d'un pays ou d'un tems à un autre; la religion n'est point en droit de faire plier ses regles immuables sous les loix changeantes de ses Dieux. Il n'y a qu'un moyen de donner à la morale cette solidité inébranlable; nous l'avons indiqué dans plus d'un endroit de cet ouvrage (59); il ne s'agit que de la fonder, ainsi

(59) Voyez la partie première Chapitre VIII. de cet ouvrage, ainsi que ce qui est dit au chapitre XII. & à la fin du chap. XIV. de la même partie.

que nos devoirs, sur la nature de l'homme, sur les rapports subsistans entre des êtres intelligens, qui, chacun de leur côté, sont amoureux de leur bonheur, sont occupés à se conserver, qui vivent en société afin d'y parvenir plus sûrement. En un mot, il faut donner pour base à la morale la nécessité des choses.

EN pesant ces principes, puisés dans la nature, évidents par eux-mêmes, confirmés par des expériences constantes, approuvés par la raison, l'on aura une morale certaine & un système de conduite qui ne se démentira jamais. On n'aura pas besoin de recourir aux chimères Théologiques pour régler sa conduite dans le monde visible. On sera en état de répondre à ceux qui prétendent que sans un Dieu il ne peut y avoir de morale; & que ce Dieu, en vertu de sa puissance & de l'Empire Souverain qui lui appartient sur ses créatures, a seul droit de leur imposer des loix & de les soumettre à des devoirs qui les obligent. Si l'on fait réflexion à la longue suite d'égaremens & d'erreurs qui découlent des notions obscures que l'on a de la Divinité & des idées sinistres que toute religion en donne par tout pays, il seroit plus vrai de dire que toute saine morale, toute morale utile au genre humain, toute morale avantageuse pour la société, est totalement incompatible avec un être, que l'on ne présente jamais aux hommes, que sous la forme d'un Monarque absolu, dont les bonnes qualités sont continuellement éclipsées par des caprices dangereux: conséquemment on sera forcé de reconnoître que pour établir la morale sur des fondemens sûrs, il faut nécessairement commencer par renverser les systèmes chimériques sur lesquels on a jusqu'ici

fondé l'édifice ruineux de la morale surnaturelle que, depuis tant de siècles, l'on prêche inutilement aux habitans de la terre.

QUELQUE soit la cause qui plaça l'homme dans le séjour qu'il habite & qui lui donna ses facultés ; soit qu'on regarde l'espèce humaine comme l'ouvrage de la nature, soit qu'on suppose qu'elle doit son existence à un être intelligent distingué de la nature, l'existence de l'homme, tel qu'il est, est un fait ; nous voyons en lui un être qui sent, qui pense, qui a de l'intelligence, qui s'aime lui-même, qui tend à se conserver, qui dans chaque instant de sa durée s'efforce de rendre son existence agréable, qui pour satisfaire plus aisément ses besoins & se procurer des plaisirs, vit en société avec des êtres semblables à lui, que sa conduite peut rendre favorables ou indisposer contre lui. C'est donc sur ces sentimens universels, inhérens à notre nature & qui subsisteront autant que la race des mortels, que l'on doit fonder la morale qui n'est que la science des devoirs de l'homme vivant en société.

VOILÀ donc les vrais fondemens de nos devoirs ; ces devoirs sont nécessaires, vû qu'ils découlent de notre propre nature, & que nous ne pouvons parvenir au bonheur que nous nous proposons, si nous ne prenons les moyens sans lesquels nous ne l'obtiendrions jamais. Or, pour être solidement heureux, nous sommes obligés de mériter l'affection & les secours des êtres avec lesquels nous sommes associés ; ceux-ci ne s'engagent à nous aimer, à nous estimer, à nous aider dans nos projets, à travailler à notre félicité propre qu'autant que nous sommes disposés à travailler à la

leur. C'est cette nécessité que l'on nomme *obligation morale*. Elle est fondée sur la considération des motifs capables de déterminer des êtres sensibles, intelligens, tendants vers une fin, à suivre la conduite nécessaire pour y parvenir. Ces motifs ne peuvent être en nous, que les desirs toujours renaissans de nous procurer des biens & d'éviter des maux. Le plaisir & la douleur, l'espoir du bonheur ou la crainte du malheur, sont les seuls motifs capables d'influer efficacement sur les volontés des êtres sensibles; pour les *obliger*, il suffit donc que ces motifs existent & soient connus; pour les connoître il suffit d'envisager notre constitution d'après laquelle nous ne pouvons aimer ou approuver dans les autres, & ceux-ci ne peuvent à leur tour aimer ou approuver en nous, que les actions d'où résulte notre utilité réelle & réciproque qui constitue la vertu. En conséquence pour nous conserver nous-mêmes, pour jouir de la sûreté, nous sommes *obligés* de suivre la conduite nécessaire à cette fin; pour intéresser les autres à notre conservation propre, nous sommes obligés de nous intéresser à la leur ou de ne rien faire qui les détourne de la volonté de coopérer avec nous à notre propre félicité. Tels sont les vrais fondemens de l'*obligation morale*.

ON se trompera toujours, quand on voudra donner d'autre base à la morale, que la nature de l'homme; elle ne peut en avoir de plus solide & de plus sûre. Quelques auteurs, même de bonne foi, ont cru que pour rendre plus respectables & plus saints, aux yeux des hommes, les devoirs que la nature leur impose, il falloit les revêtir de l'autorité d'un être que l'on a fait supérieur à la

nature & plus fort que la nécessité. La Théologie en conséquence s'est emparée de la morale, ou s'est efforcée de la lier au système religieux; l'on a cru que cette union rendroit la vertu plus sacrée; que la crainte des puissances invisibles qui gouvernent la nature elle-même, donneroit plus de poids & d'efficacité à ses loix; enfin, on s'est imaginé que les hommes persuadés de la nécessité de la morale, en la voyant unie à la religion, regarderoient cette religion elle-même comme nécessaire à leur bonheur. En effet, c'est la supposition qu'un Dieu est nécessaire pour appuyer la morale, qui soutient les idées Théologiques & la plupart des systèmes religieux sur la terre; on s' imagine que sans un Dieu, l'homme ne pourroit ni connoître ni pratiquer ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres. Ce préjugé une fois établi, on croit que les idées toujours vagues d'un Dieu métaphysique, sont tellement liées à la morale & au bien de la société qu'on ne peut attaquer la Divinité sans renverser du même coup les devoirs de la nature. On pense que le besoin, que le desir du bonheur, que l'intérêt évident des sociétés & des individus seroient des motifs impuissans, s'ils n'empruntoient toute leur force & leur *sanction* d'un être imaginaire, dont on a fait l'arbitre de toute chose.

M A I S il est toujours dangereux d'allier la fiction à la vérité, l'inconnu au connu, le délire de l'entousiasme à la raison tranquille. Que résulte-t-il en effet de l'alliage confus que la Théologie a fait de ses merveilleuses chimères avec des réalités; l'imagination égarée méconnoît la vérité; la religion, à l'aide de son phantôme, voulut commander à la nature, faire plier la

raison sous son joug, soumettre l'homme à ses propres caprices ; & souvent , au nom de la Divinité , elle le força d'étouffer sa nature & de violer par piété les devoirs les plus évidents de la morale. Quand cette même religion voulut contenir les mortels qu'elle avoit pris soin de rendre aveugles & déraisonnables , elle n'eut à leur donner que des freins & des motifs idéaux ; elle ne put substituer que des causes imaginaires à des causes véritables , des mobiles merveilleux & surnaturels à des mobiles naturels & connus , des romans & des fables à des réalités. Par ce renversement la morale n'eut plus de principes assurés ; la nature , la raison , la vertu , l'évidence dépendirent d'un Dieu indéfinissable , qui jamais ne parla clairement , qui fit taire la raison , qui ne s'expliqua que par des inspirés , des imposteurs , des fanatiques que leur délire ou le desir de profiter des égaremens des hommes , intéressèrent à ne prêcher qu'une soumission abjecte , des vertus factices , des pratiques frivoles , en un mot , une morale arbitraire , conforme à leurs propres passions , & souvent très nuisible au reste du genre humain.

AINSI , en faisant découler la morale d'un Dieu , on la soumit réellement aux passions des hommes. En voulant la fonder sur une chimère , on ne la fonda sur rien ; en la faisant dériver d'un être imaginaire , dont chacun se fit des notions différentes , dont les oracles obscurs furent interprétés , soit par des hommes en délire , soit par des fourbes ; en établissant sur ses volontés prétendues la bonté ou la malignité , en un mot la *moralité* des actions humaines ; en proposant à l'homme pour modèle un être que l'on supposa changeant , les Théologiens , loin de donner à la morale une base

inébranlable, ont affoibli ou même anéanti celle que lui donnoit la nature & n'ont mis en sa place que des incertitudes. Ce Dieu, par les qualités qu'on lui donne, est une énigme inexplicable que chacun devine à sa façon, que chaque religion explique à sa manière, dans laquelle tous les Théologiens du monde découvrent tout ce qui leur plaît, & d'après laquelle chaque homme se fait une morale à part, conforme à son propre caractère. Si Dieu dit à l'homme doux, indulgent, équitable, d'être bon, compâssant, bienfaisant; il dit à l'homme emporté & dépourvu d'entrailles, d'être inhumain, intolérant, sans pitié. La morale de ce Dieu varie d'homme à homme, d'une contrée à une autre; quelques peuples frémissent d'horreur à la vue des actions que d'autres peuples regardent comme saintes & méritoires. Les uns voient ce Dieu rempli de clémence & de douceur; les autres le jugent cruel & s'imaginent que c'est par des cruautés que l'on peut acquérir l'avantage de lui plaire.

LA morale de la nature est claire; elle est évidente pour ceux-mêmes qui l'outragent. Il n'en est pas de même de la morale religieuse; celle-ci est aussi obscure, que la Divinité qui la prescrit, ou plutôt aussi changeante, que les passions & les tempéramens de ceux qui la font parler ou qui l'adorent. Si l'on s'en rapportoit aux Théologiens, la morale devroit être regardée comme la science la plus problématique, la plus incertaine, la plus difficile à fixer. Il faudroit le génie le plus subtil ou le plus profond, l'esprit le plus pénétrant & le plus exercé pour découvrir les principes des devoirs de l'homme envers lui-même & envers les autres. Les vraies sources de la morale ne

font-elles donc faites pour être connues que d'un petit nombre de penseurs ou de métaphysiciens? En la faisant dériver d'un Dieu, que personne ne voit que dans lui même, & qu'il façonne d'après ses propres idées, c'est la soumettre au caprice de chaque homme; en la faisant dériver d'un être que nul homme sur la terre ne peut se vanter de connoître, c'est dire que l'on ne sçait de qui elle peut nous venir. Quelque soit l'agent de qui l'on fait dépendre la nature & tous les êtres qu'elle renferme; quelque puissance qu'on lui suppose, il pourra bien faire que l'homme existe ou n'existe point, mais dès qu'il l'aura fait ce qu'il est, dès qu'il l'aura rendu sensible, amoureux de son être, vivant en société, il ne pourra sans l'anéantir ou le refondre, faire qu'il existe autrement. D'après son essence, ses qualités, ses modifications actuelles qui le constituent un être de l'espèce humaine, il lui faut une morale, & le desir de se conserver lui fera préférer la vertu au vice, par la même nécessité qui lui fait préférer le plaisir à la douleur. (60)

DIRE que sans idée de Dieu l'homme ne peut point avoir de sentimens moraux, c'est-à-dire, ne peut point distinguer le vice de la vertu, c'est prétendre que sans idée de Dieu l'homme ne senti-

(60) Suivant la Théologie, l'homme a besoin de *graces surnaturelles* pour faire le bien; cette doctrine fut, sans doute, très nuisible à la saine morale. Les hommes attendirent toujours les *graces d'en haut* pour bien faire, & ceux qui les gouvernerent n'employèrent jamais les *graces d'en bas*, c'est-à-dire, les motifs naturels pour les exciter à la vertu. Cependant Tertullien nous dit *pourquoi vous mettre en peine de chercher la loi de Dieu, tandis que vous avez celle qui est commune à tout le monde & qui est écrite sur les tables de la nature?*

roit pas le besoin de manger pour vivre, ne mettroit point de distinction ou de choix entre ses alimens; c'est prétendre que sans connoître le nom, le caractère & les qualités de celui qui nous prépare un mets, nous ne sommes point en état de juger si ce mets nous est agréable ou désagréable, s'il est bon ou mauvais. Celui qui ne sçait à quoi s'en tenir sur l'existence & les attributs moraux d'un Dieu, ou qui les nie formellement, ne peut au moins douter de son existence propre, de ses propres qualités, de sa façon propre de sentir & de juger: il ne peut non plus douter de l'existence d'autres êtres organisés comme lui, en qui tout lui montre des qualités analogues aux siennes, & dont par de certaines actions il peut s'attirer l'amour ou la haine, les secours ou les mauvais traitemens, l'estime ou les mépris: cette connoissance lui suffit pour distinguer le bien & le mal moral. En un mot, chaque homme jouissant d'une organisation bien ordonnée ou de la faculté de faire des expériences vraies, n'aura qu'à se considérer lui-même pour découvrir ce qu'il doit aux autres; sa propre nature l'éclairera bien mieux sur ses devoirs, que ces Dieux qu'il ne peut consulter que dans sa propre imagination, dans ses propres passions ou dans celles de quelques entoussiastes ou de quelques imposteurs. Il reconnoîtra que pour se conserver & se procurer à lui-même un bien-être durable, il est obligé de résister à l'impulsion souvent aveugle de ses propres desirs; & que pour se concilier la bienveillance des autres il doit agir d'une façon conforme aux leurs; en raisonnant ainsi, il sçaura ce que c'est que la vertu (61); s'il met cette spéculation en

(61) La Théologie jusqu'ici n'a sçu donner une définition vraie

pratique, il sera vertueux; il sera récompensé de sa conduite par l'heureuse harmonie de sa machine, par l'estime légitime de lui-même, confirmée par la tendresse des autres: s'il agit d'une façon contraire, le trouble & le désordre de sa machine l'avertiront promptement que la nature n'approuve point sa conduite, qu'il la contredit, qu'il se nuit à lui-même, & il se trouvera forcé de souscrire à la condamnation des autres qui le haïront, qui blâmeront ses actions. Si l'égarement de son esprit l'empêche de voir les conséquences les plus immédiates de ses dérèglemens, il ne verra pas davantage les récompenses & les châtimens éloignés du Monarque invisible que l'on a si vainement placé dans l'Empyrée; ce Dieu ne lui parlera jamais d'une façon aussi claire que sa conscience, qui le récompense ou le punit sur le champ.

Tout ce qui vient d'être dit, nous prouve évidemment que la morale religieuse perdrait infiniment à être mise en parallèle avec la morale de la nature qu'elle contredit à chaque instant. La nature invite l'homme à s'aimer, à se conserver, à augmenter incessamment la somme de son bonheur: la religion lui ordonne d'aimer uniquement un Dieu redoutable & digne de haine, de se détester lui-même, de sacrifier à son idole effrayante les plaisirs les plus doux & les plus légitimes de

de la vertu. Selon elle, c'est un effet de la grace qui nous dispose à faire ce qui est agréable à la Divinité. Mais qu'est-ce que la Divinité? Qu'est-ce que la Grace? Comment agit-elle sur l'homme? Qu'est-ce qui est agréable à Dieu? Pourquoi ce Dieu ne donne-t-il pas à tous les hommes la grace de faire ce qui est agréable à ses yeux? *adhuc sub judice lis est.* On a dit sans cesse aux hommes de faire le bien *parce que Dieu le vouloit*, jamais on ne leur a dit ce que c'étoit que *bien faire*, & jamais on n'a pu leur apprendre ni ce que c'étoit que Dieu, ni ce qu'il vouloit qu'on fit.

son cœur. La nature dit à l'homme de consulter sa raison & de la prendre pour guide; la religion lui apprend que cette raison est corrompue, qu'elle n'est qu'un guide infidèle, donnée par un Dieu trompeur afin d'égarer ses créatures. La nature dit à l'homme de s'éclairer, de chercher la vérité, de s'instruire de ses rapports: la religion lui enjoint de ne rien examiner, de rester dans l'ignorance, de craindre la vérité; elle lui persuade qu'il n'est point de rapports plus importants pour lui, que ceux qui subsistent entre lui & un être qu'il ne connoitra jamais. La nature dit à l'être amoureux de lui-même de modérer ses passions, de leur résister lorsqu'elles sont destructives pour lui-même, de les contrebalancer par des motifs réels empruntés de l'expérience: la religion dit à l'être sensible de n'avoir point de passions, d'être une masse insensible, ou de combattre ses penchans par des motifs empruntés de l'imagination & variables comme elle. La nature dit à l'homme d'être sociable, d'aimer ses semblables, d'être juste, paisible, indulgent, bienfaisant, de faire jouir ou de laisser jouir ses associés: la religion lui conseille de fuir la société, de se détacher des créatures, de les haïr, quand leur imagination ne leur procure point des rêves conformes aux siens, de briser en faveur de son Dieu, tous les liens les plus sacrés, de tourmenter, d'affliger, de persécuter, de massacrer ceux qui ne veulent point délirer à sa manière. La nature dit à l'homme en société, chéris la gloire, travaille à te rendre estimable, sois actif, courageux, industrieux: la religion lui dit, sois humble, abject, pusillanime, vis dans la retraite, occupe-toi de prières, de méditations, de pratiques; sois inutile à toi-même & ne fais rien pour les

les autres (62). La nature propose pour modele au citoyen, des hommes doués d'ames honnêtes, nobles, énergiques qui ont utilement servi leurs concitoyens; la religion leur vante des ames abjectes, des pieux entousiastes, des pénitens frénétiques, des fanatiques, qui pour des opinions ridicules ont troublé des Empires. La nature dit à l'époux d'être tendre, de s'attacher à la compagnie de son sort, de la porter dans son sein: la religion lui fait un crime de sa tendresse & souvent lui fait regarder le lien conjugal comme un état de souillure & d'imperfection. La nature dit au pere de chérir ses enfans & d'en faire des membres utiles pour la société; la religion lui dit de les élever dans la crainte des Dieux & d'en faire des aveugles & des superstitieux, incapables de la servir, mais bien capables de la troubler. La nature dit aux enfans d'honorer, d'aimer, d'écouter leurs parents, d'être les soutiens de leur vieillesse: la religion dit de préférer les oracles de leur Dieu & de fouler pere & mere aux pieds, quand il s'agit des intérêts divins. La nature dit au sçavant, occupe-toi d'objets utiles, consacre tes veilles à ta patrie, fais pour elle des découvertes avantageuses & propres à perfectionner son sort: la religion lui dit occupe-toi d'inutiles rêveries, de disputes interminables, de recherches propres à semer la discorde & le carnage, & soutiens opiniâtrément des opinions que tu n'entendras jamais. La nature dit au pervers de rougir de ses vices, de ses penchans honteux, de

(62) Il est aisé de sentir que le culte religieux fait un tort très-réel aux sociétés politiques par la perte du tems, par l'oisiveté & l'inaction qu'il cause & dont il fait un devoir. En effet, la Religion suspend les travaux les plus utiles pendant une partie considérable de l'année.

ses forfaits; elle lui montre que ses déréglemens les plus cachés influenceront nécessairement sur sa propre félicité: la religion dit au méchant le plus corrompu: „ n'irrite point un Dieu que tu ne „ connois pas; mais si contre ses loix tu te li- „ vres au crime, souviens-toi qu'il s'appaisera „ facilement; va dans son temple, humilie-toi „ aux pieds de ses Ministres, expie tes forfaits „ par des sacrifices, des offrandes, des pratiques „ & des prières: ces importantes cérémonies „ calmeront ta conscience & te laveront aux „ yeux de l'Eternel.”

Le citoyen, ou l'homme en société, n'est pas moins dépravé par la religion toujours en contradiction avec la saine politique. La nature dit à l'homme, tu es libre, nulle puissance sur la terre ne peut légitimement te priver de tes droits: la religion lui crie qu'il est un esclave condamné par son Dieu à gémir toute sa vie sous la verge de fer de ses représentans. La nature dit à l'homme en société d'aimer la patrie qui le fit naître, de la servir fidèlement, de s'unir d'intérêts avec elle contre tous ceux qui tenteroient de lui nuire: la religion lui ordonne d'obéir sans murmurer aux tyrans qui oppriment cette patrie, de les servir contre elle, de mériter leurs faveurs, d'enchaîner ses concitoyens sous leurs caprices dérégles. Cependant si le Souverain n'est point assez dévoué à ses prêtres, la religion change aussi-tôt de langage; elle crie aux sujets d'être rebelles, elle leur fait un devoir de résister à leur maître, elle leur crie qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. La nature dit aux Princes qu'ils sont des hommes; que ce n'est point leur fantaisie qui peut décider du juste & de l'injuste, que la vo-

lonté publique fait la loi; la religion leur dit tantôt qu'ils sont des Dieux à qui rien dans ce monde n'a droit de résister, tantôt elle les transforme en des tyrans que le ciel irrité veut qu'on immole à sa colere.

LA religion corrompt les Princes; ces Princes corrompent la loi qui, comme eux, devient injuste; toutes les institutions se pervertissent; l'éducation ne forme que des hommes vils aveuglés par des préjugés, épris de vains objets, de richesses, de plaisirs, qu'ils ne peuvent obtenir que par des voies iniques: la nature est méconnue, la raison est dédaignée, la vertu n'est qu'une chimere bientôt sacrifiée aux moindres intérêts, & la religion, loin de remédier à ces maux qu'elle a fait naître, ne fait que les aggraver encore; ou bien elle ne cause que des regrets stériles bientôt effacés par elle-même & forcés de céder au torrent de l'habitude, de l'exemple, des penchans, de la dissipation qui conspirent à entraîner dans le crime, tout homme qui ne veut pas renoncer au bien-être.

VOILÀ comment la Religion & la Politique ne font que réunir leurs efforts pour pervertir, avilir, empoisonner le cœur de l'homme; toutes les institutions humaines semblent ne se proposer que de le rendre vil ou méchant. Ne soyons donc point étonnés si la morale n'est partout qu'une spéculation stérile dont chacun est forcé de se départir dans la pratique, s'il ne veut risquer de se rendre malheureux. Les hommes n'ont des mœurs que, lorsque renonçant à leurs préjugés, ils consultent leur nature; mais les impulsions continuelles que leurs ames reçoivent à chaque instant de la part des mobiles les

plus puissans, les obligent bientôt d'oublier les règles que la nature leur impose. Il sont continuellement flottans entre le vice & la vertu; on les voit sans cesse en contradiction avec eux-mêmes; s'ils sentent quelquefois le prix d'une conduite honnête, l'expérience leur fait voir bientôt que cette conduite ne les mène à rien, & peut même devenir un obstacle invincible au bonheur que leur cœur ne cesse de chercher. Dans des sociétés corrompues, il faut se corrompre pour devenir heureux.

Les citoyens, égarés à la fois par leurs guides spirituels & temporels, ne connurent ni la raison ni la vertu. Esclaves des Dieux, esclaves des hommes, ils eurent tous les vices attachés à la servitude; retenus dans une enfance perpétuelle, ils n'eurent ni lumières, ni principes; ceux qui leur prêchèrent les avantages de la vertu, ne la connurent point eux-mêmes, & ne purent les détromper des jouets dans lesquels ils avoient appris à faire consister leur bonheur. Envain leur cria-t-on d'étouffer leurs passions que tout conspiroit à déchaîner: envain fit-on gronder la foudre des Dieux pour intimider des hommes que le tumulte rendoit sourds. Ils s'aperçurent bientôt que les Dieux de l'Olympe étoient bien moins à craindre que ceux de la terre; que les faveurs de ceux-ci procuroient un bien-être plus sûr, que les promesses des autres: que les richesses de ce monde étoient préférables aux trésors que le ciel réservait à ses favoris: qu'il étoit plus avantageux de se conformer aux vues des puissances visibles, qu'à celles des puissances qu'on ne voyoit jamais.

En un mot, la société, corrompue par ses chefs,

& guidée par leurs caprices, ne put donner le jour qu'à des enfans corrompus. Elle ne fit éclore que des citoyens avarés, ambitieux, jaloux, dissolus, qui ne virent jamais que le crime heureux, la bassesse récompensée, l'incapacité honorée, la fortune adorée, la rapine favorisée, la débauche estimée; qui trouverent par-tout les talens découragés, la vertu négligée, la vérité proscrite, la grandeur d'ame écrasée, la justice foulée aux pieds, la modération languissante dans la misère & forcée de gémir sous le poids de l'injustice altière.

Au milieu de ce désordre & de ce renversement d'idées, les préceptes de la morale ne purent être que des déclamations vagues, incapables de convaincre personne. Quelle digne la religion avec ses mobiles imaginaires put-elle opposer à la corruption générale? Quand elle parla raison, elle ne fut point écoutée; ses Dieux ne furent point assez forts pour résister au torrent; ses menaces ne purent arrêter des cœurs que tout entraînoit au mal; ses promesses éloignées ne purent contrebalancer des avantages préens; ses expiations toujours prêtes à laver les mortels de leurs iniquités, les enhardirent à y persévérer; ses pratiques frivoles calmèrent les consciences; enfin son zèle, ses disputes, ses vertiges ne firent que multiplier & envenimer les maux, dont la société se trouvoit affligée. Dans les nations les plus viciées, il y eut une foule de dévôts & très peu d'hommes honnêtes. Les Grands & les Petits écoutèrent la religion, quand elle leur parut favorable à leurs passions; ils ne l'écoutèrent plus, quand elle voulut les contredire. Dès que cette religion fut conforme à la morale, elle parut incommode, elle ne fut suivie que lorsqu'elle la combattit ou la détruisit totalement. Le

Despote la trouva merveilleuse, quand elle l'assûra qu'il étoit un Dieu sur la terre, que ses sujets étoient nés pour l'adorer lui-même & pour servir à ses fantaisies. Il négligea cette religion, quand elle lui dit d'être juste; il vit bien que pour lors elle se contredisoit elle-même & qu'il est inutile de prêcher l'équité à un mortel divinisé. D'ailleurs il fut assuré que son Dieu lui pardonneroit tout, dès qu'il consentiroit à recourir à ses Prêtres, toujours prêts à le réconcilier. Les sujets les plus méchans comptèrent pareillement sur leurs divins secours; ainsi la religion, bien loin de les contenir, leur assûra l'impunité; ses menaces ne purent détruire les effets que ses indignes flatteries avoient produits dans les Princes; ces mêmes menaces ne purent anéantir les espérances que ses expiations fournirent à tous. Les Souverains enorgueillis ou toujours sûrs d'expié leurs crimes, ne craignirent plus les Dieux; devenus eux-mêmes des Dieux, ils se crurent tout permis contre de chétifs mortels qu'ils ne regarderent plus que comme des jouets destinés à les amuser ici bas.

Si la nature de l'homme étoit consultée sur la Politique, que des idées surnaturelles ont si honteusement dépravée, elle rectifieroit complètement les notions fausses que s'en forment également les Souverains & les Sujets; elle contribueroit bien plus que toutes les religions du monde à rendre les sociétés heureuses, puissantes & florissantes sous une autorité raisonnable. Cette nature leur apprendroit que c'est pour jouir d'une plus grande somme de bonheur, que les mortels vivent en société; que c'est sa conservation propre & sa félicité que toute société doit avoir pour but constant & invariable; que sans équité, elle ne rassem-

ble que des ennemis ; que le plus cruel ennemi de l'homme est celui qui le trompe pour lui donner des fers ; que les fléaux les plus à craindre pour lui, sont ces prêtres qui corrompent ses chefs & qui leur assurent au nom des Dieux l'impunité de leurs crimes. Elle leur prouveroit que l'association est un malheur sous des gouvernemens injustes, négligens, destructeurs.

CETTE nature interrogée par les Princes, leur apprendroit qu'ils sont des hommes, & non des Dieux ; que leur pouvoir n'est dû qu'au consentement d'autres hommes ; qu'ils sont des citoyens chargés par d'autres citoyens de veiller à la sûreté de tous ; que les loix ne doivent être que les expressions de la volonté publique, & qu'il ne leur est jamais permis de contredire la nature ou de traverser le but invariable de la société. Cette nature feroit sentir à ces monarques que, pour être vraiment grands & puissans, ils doivent commander à des ames nobles & vertueuses, & non à des ames également dégradées par le despotisme & la superstition. Cette nature apprendroit aux Souverains que pour être chéris de leurs sujets, ils doivent leur procurer les secours & les faire jouir des biens qu'exigent les besoins de leur nature, les maintenir inviolablement dans la possession de leurs droits, dont ils ne sont que les défenseurs & les gardiens. Cette nature prouveroit à tout Prince qui daigneroit la consulter, que ce n'est que par des bienfaits qu'on peut mériter l'amour & l'attachement des peuples, que l'oppression ne fait que des ennemis, que la violence ne procure qu'un pouvoir peu sûr, que la force ne peut conférer aucuns droits légitimes, & que des êtres, essentiellement amoureux du bonheur, doivent finir

tôt ou tard par réclamer contre une autorité qui ne se fait sentir que par des violences. Voici donc comme cette nature, souveraine de tous les êtres, & pour qui tous sont égaux, pourroit parler à l'un de ces Monarques superbes, que la flatterie auroit divinisé. „ Enfant indocile & volontai-
„ re, Pigmée, si fier de commander à des Pig-
„ mées ! on t'a donc assuré que tu étois un Dieu ?
„ On t'a dit que tu étois quelque chose de surna-
„ turel ? Mais sache qu'il n'est rien de supérieur
„ à moi. Considère ta petitesse, reconnois ton
„ impuissance contre le moindre de mes coups.
„ Je puis briser ton sceptre, je puis t'ôter la vie,
„ je puis réduire ton trône en poudre, je puis
„ dissoudre ton peuple, je puis même détruire la
„ terre que tu habites, & tu te crois un Dieu !
„ Rentre donc en toi-même ; avoue que tu es un
„ homme, fait pour subir mes loix comme le
„ dernier de tes sujets. Apprends donc & n'ou-
„ blie jamais, que tu es l'homme de ton peuple,
„ le ministre de ta nation, l'interprète & l'exé-
„ cuteur de ses volontés, le concitoyen de ceux
„ à qui tu n'as droit de commander, que parce
„ qu'ils consentent à t'obéir en vue du bien-être
„ que tu t'es engagé de leur procurer. Règne
„ donc à cette condition : remplis tes engage-
„ mens sacrés. Sois bienfaisant & surtout équi-
„ table. Si tu veux que ta puissance soit assurée,
„ n'en abuse jamais ; qu'elle soit circonscrite par
„ les bornes immobiles de la Justice éternelle.
„ Sois le père de tes peuples, & ils te chériront
„ comme tes enfans. Mais si tu les négliges ; si
„ tu sépares tes intérêts de ceux de ta grande fa-
„ mille ; si tu refuses à tes sujets le bonheur que
„ tu leur dois, si tu t'armes contre eux, tu seras,
„ comme tous les Tyrans, l'esclave des noirs.

„ foudis, des allarmes, des soupçons cruels. Tu
 „ deviendras la victime de ta propre folie. Tes
 „ peuples au défefpoir, ne connoîtront plus tes
 „ *droits Divins*. Envain alors réclamerai- tu les
 „ fecours de la Religion qui t'avoit défié; elle
 „ ne peut rien fur des peuples que le malheur a
 „ rendu fouds, le ciel t'abandonnera à la fureur
 „ des ennemis que ta frénéfie t'aura faits. Les
 „ Dieux ne peuvent rien contre mes decrets irré-
 „ vocables qui veulent que l'homme s'irrite con-
 „ tre la caufe de fes maux.”

EN un mot, tout fera connoître aux Princes rai-
 fonnables qu'ils n'ont pas befoin du ciel pour être
 fidèlement obéis fur la terre; que toutes les for-
 ces de l'olympé ne les foutiendront point quand
 ils feront des Tyrans; que leurs véritables amis
 font ceux qui détrompent les peuples de leurs
 prestiges; que leurs vrais ennemis font ceux qui
 les enivrent de flatteries, qui les endurciffent dans
 le crime, qui leur applaniffent les routes du ciel,
 qui les repaiffent de chimères propres à les détour-
 ner des foins & des sentimens qu'ils doivent
 aux nations. (63)

Ce n'est donc, je le répète, qu'en ramenant les
 hommes à la nature que l'on peut leur procurer
 des notions évidentes & des connoiffances sûres,
 qui en leur montrant leurs vrais rapports, les met-
 tront dans la voie du bonheur. L'esprit humain,
 aveuglé par fa Théologie, n'a fait prefqu'aucun
 pas en avant. Ses systèmes religieux l'ont rendu
 incertain fur les vérités les plus démontrées en

(63) *Ad generum Cereris fine cade & vulnere pauci
 Descendunt reges, & sicca morte Tyranni.*

tout genre. La superstition influa sur tout & servit à tout corrompre. La Philosophie guidée par elle ne fut plus qu'une science imaginaire : elle quitta le monde réel pour se jeter dans le monde idéal de la Métaphysique : elle négligea la nature pour s'occuper de Dieux, d'esprits, de puissances invisibles, qui ne servirent qu'à rendre toutes les questions plus obscures & plus compliquées. Dans toutes les difficultés l'on fit intervenir la Divinité, & dès lors les choses ne firent jamais que s'embrouiller de plus en plus, rien ne put s'éclaircir. Les notions Théologiques ne semblent avoir été inventées que pour dérouter la raison de l'homme, pour confondre son jugement, pour rendre son esprit faux, pour renverser ses idées les plus claires dans toutes les sciences. Entre les mains des Théologiens, la Logique, ou l'art de raisonner, ne fut plus qu'un jargon inintelligible, destiné à soutenir le sophisme & le mensonge, & à prouver les contradictions les plus palpables. La Morale devint, comme on a vu, incertaine & flottante, parce qu'on la fonda sur un être idéal, qui jamais ne fut d'accord avec lui-même ; sa bonté, sa justice, ses qualités morales, ses préceptes utiles furent à chaque instant démentis par une conduite inique & des ordres barbares. La politique, comme on a dit, fut pervertie par les idées fausses que l'on donna aux Souverains de leurs droits. La Jurisprudence & les Loix furent soumises aux caprices de la Religion, qui donna des entraves au travail, au commerce, à l'industrie, à l'activité des nations. Tout fut sacrifié aux intérêts des Théologiens ; pour toute science ils n'enseignèrent qu'une Métaphysique obscure & querelleuse, qui cent fois fit ruisseler le sang des peuples, incapables de l'entendre.

ENNEMIE née de l'expérience, la Théologie, cette science *supernaturelle*, fut un obstacle invincible à l'avancement des sciences naturelles, qui la rencontrèrent presque toujours dans leur chemin. Il ne fut point permis à la physique, à l'histoire naturelle, à l'anatomie de rien voir qu'à travers les yeux malades de la superstition. Les faits les plus évidens furent rejetés avec dédain & pros crits avec horreur, dès qu'on ne put les faire cadrer avec les hypothèses de la religion. (64) En un mot, la Théologie s'opposa sans cesse au bonheur des nations, aux progrès de l'esprit humain, aux recherches utiles, à la liberté de penser : elle retint l'homme dans l'ignorance ; tous ses pas guidés par elle, ne furent que des erreurs. Est-ce résoudre une question dans la Physique que de dire qu'un effet qui nous surprend, qu'un phénomène peu commun, qu'un volcan, un déluge, une comete &c. sont des signes de la colere divine, ou des œuvres contraires aux loix de la nature ? En persuadant, comme on fait, aux nations que toutes les calamités, soit physiques, soit morales qu'elles éprouvent, sont des effets de la volonté de Dieu ou des châtimens que sa puissance leur inflige, n'est-ce pas les empêcher d'y chercher des remèdes (65) ? N'eut-il pas été plus utile d'étudier la

(64) Virgile Evêque de Saltzbourg fut condamné par l'Eglise pour avoir osé soutenir l'existence des antipodes. Tout le monde connoit les persécutions que souffrit Galilée pour avoir prétendu que le soleil ne tournoit point autour de la terre. Descartes fut obligé de mourir hors de son pays. Les Prêtres ont raison d'être les ennemis des sciences ; les progrès des lumieres anéantiront tôt ou tard les idées de la superstition. Rien de ce qui est fondé sur la nature & sur la vérité ne peut jamais se perdre, les ouvrages de l'imagination & de l'imposture doivent être renversés tôt ou tard.

(65) En l'année 1725 la Ville de Paris fut affligée d'une disette, qui pensa exciter un soulèvement du peuple : on descendit la chaise de *Sainte Genevieve*, Patronne ou Déesse tutélaire des Parisiens, & on la porta en procession pour faire cesser cette calamité, causée par des monopoles dans lesquels étoit intéressée la maîtresse du premier ministre d'alors.

nature des choses & de chercher en elle-même ou dans l'industrie humaine, des secours contre les maux dont les mortels sont affligés, que d'attribuer ces maux à une puissance inconnue, contre la volonté de laquelle l'on ne peut pas supposer qu'il y ait aucuns secours? L'étude de la nature, la recherche de la vérité élèvent l'ame, étendent le génie, sont propres à rendre l'homme actif & courageux; les notions Théologiques ne semblent faites que pour l'avilir, retrécir son esprit, le plonger dans le découragement (66). Au lieu d'attribuer à la vengeance divine les guerres, les famines, les stérilités, les contagions & tant de maux qui désolent les peuples, n'eut-il pas été plus utile & plus vrai de leur montrer que ces maux étoient dûs à leurs propres folies, ou plutôt aux passions, à l'inertie, à la tyrannie de leurs Princes, qui sacrifient les nations à leurs affreux délires? Ces peuples insensés, au lieu de s'amuser à expier leurs prétendus forfaits & de chercher à se rendre favorables des puissances imaginaires, n'eussent-ils pas dû chercher dans une administration plus raisonnable, les vrais moyens d'écarter les fléaux dont ils étoient les victimes? Des maux naturels demandent des remèdes naturels; l'expérience ne devoit-elle pas depuis longtems avoir détrompé les mortels des remèdes surnaturels, des expiations, des prières, des sacrifices, des jeûnes, des processions, &c. que tous les peuples de la terre ont si vainement opposés aux disgrâces qu'ils éprouvoient?

CONCLUONS donc que la Théologie & ses no-

(66) *Non enim aliunde venit animo robur, quàm à bonis artibus, quàm à contemplatione naturæ. Senec. Quest. Natur. Lib. V l. 32.*

tions, bien loin d'être utiles au genre humain, sont les vraies sources des maux qui affligent la terre, des erreurs qui l'aveuglent, des préjugés qui l'engourdissent, de l'ignorance qui la rend crédule, des vices qui la tourmentent, des gouvernemens qui l'oppriment. Concluons que les idées surnaturelles & divines qu'on nous inspire dès l'enfance, sont les vraies causes de notre déraison habituelle, de nos querelles religieuses, de nos dissensions sacrées, de nos persécutions inhumaines. Reconnaissons enfin que ce sont ces idées funestes qui ont obscurci la Morale, corrompu la Politique, retardé les progrès des Sciences, anéanti le bonheur & la paix dans le cœur même de l'homme. Qu'il ne se dissimule donc plus que toutes les calamités pour lesquelles il tourne vers le ciel ses yeux noyés de larmes, sont dûes aux vains phantômes que son imagination y a placés; qu'il cesse de les implorer; qu'il cherche dans la nature & dans sa propre énergie, des ressources que des Dieux sourds ne lui procureront jamais. Qu'il consulte les desirs de son cœur, il saura ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres; qu'il examine l'essence & le but de la société & il ne sera plus esclave; qu'il consulte l'expérience, il trouvera la vérité & il reconnoitra que l'erreur ne peut jamais le rendre heureux. (67)

(67) L'auteur du livre de la Sagesse a dit avec raison, *infandorum enim Idolorum cultura omnis mali est causa & initium & finis*. V. Ch. XXVI. Vs. 27. Il ne s'apercevoit pas que son Dieu étoit une Idole plus nuisible que toutes les autres. Au reste, il paroît que les dangers de la superstition ont été sentis par tous ceux qui ont pris vraiment à cœur les intérêts du genre humain: voilà, sans doute, pourquoi la Philosophie, qui est le fruit de la réflexion, fut presque toujours en guerre ouverte avec la Religion, qui, comme on l'a fait voir, est le fruit de l'ignorance, de l'imposture, de l'enthousiasme, & de l'imagination.



C H A P I T R E X.

Que les hommes ne peuvent rien conclure des idées qu'on leur donne de la Divinité : de l'inconséquence & de l'inutilité de leur conduite à son égard.

S₁, comme on vient de le prouver, les idées fausses que l'on s'est faites en tout tems de la Divinité, loin d'être utiles, sont nuisibles à la Morale, à la Politique, au bonheur des Sociétés & des membres qui les composent, enfin aux progrès des connoissances humaines; la raison & notre intérêt devroient nous faire sentir qu'il faut bannir de notre esprit de vaines opinions qui ne seront jamais propres qu'à le confondre & à troubler nos cœurs. Envain se flatteroit-on de parvenir à rectifier les notions Théologiques; fausses dans leurs principes, elles ne sont point susceptibles de réforme. Sous quelque face que l'on présente une erreur, dès que les hommes y attacheront une très grande importance, elle finira tôt ou tard par avoir pour eux des suites aussi étendues que dangereuses. D'ailleurs l'inutilité des recherches que dans tous les âges l'on a faites sur la Divinité, dont les notions n'ont jamais fait que s'obscurcir de plus en plus pour ceux mêmes qui l'ont le plus méditée; cette inutilité, dis-je, ne doit-elle pas nous convaincre que ces notions ne sont point à notre portée, & que cet être imaginaire ne sera point mieux connu de nous ou de nos descendants, qu'il ne l'a été de nos ancêtres les

plus sauvages & les plus ignorans? L'objet sur lequel on a de tout tems le plus rêvé, le plus raisonné, le plus écrit, demeure toujours le moins connu; au contraire, le tems n'a fait que le rendre plus impossible à concevoir. Si Dieu est tel que la Théologie moderne nous le dépeint, il faut être soi même un Dieu pour s'en former une idée (68)! A peine connoissons-nous l'homme, à peine nous connoissons-nous nous-mêmes & nos facultés, & nous voulons raisonner d'un être inaccessible à tous nos sens! Parcourons donc en paix la ligne que la nature nous a tracée, sans nous en écarter pour courir après des chimères; occupons-nous de notre bonheur réel; profitons des biens qui nous sont accordés; travaillons à les multiplier en diminuant le nombre de nos erreurs; soumettons-nous aux maux que nous ne pouvons éviter, & n'allons point les augmenter en remplissant notre esprit de préjugés capables de l'égarer. Quand nous voudrons y réfléchir, tout nous prouvera clairement que la science prétendue de Dieu n'est dans le vrai qu'une ignorance présomptueuse, masquée sous des mots pompeux & intelligibles. Terminons enfin des recherches infructueuses; reconnoissons du moins notre ignorance invincible; elle nous sera plus avantageuse, qu'une science arrogante qui jusqu'ici n'a fait que porter la discorde sur la terre & l'affliction dans nos cœurs.

EN supposant une Intelligence Souveraine qui gouverne le monde; en supposant un Dieu qui

(68) Un Poëte moderne a fait une piece de vers, couronnée par l'Académie, sur les attributs de Dieu, dans laquelle on a surtout applaudi ce vers,

Pour dire ce qu'il est, il faut être lui-même.

exige de ses créatures qu'elles le connoissent; qu'elles soient convaincues de son existence, de sa sagesse, de son pouvoir, & qui veut qu'elles lui rendent des hommages, il faudra convenir que nul homme sur la terre ne remplit à cet égard les vues de la Providence. En effet, rien de plus démontré que l'impossibilité dans laquelle se trouvent les Théologiens eux-mêmes de se faire des idées quelconques de leur Divinité (69). La foiblesse & l'obscurité des preuves qu'ils donnent de son existence, les contradictions où ils tombent, les sophismes & les pétitions de principes qu'ils emploient, nous prouvent évidemment qu'ils sont au moins très souvent dans les plus grandes incertitudes sur la nature de l'être dont il est de leur profession de s'occuper. Mais en accordant qu'ils le connoissent, que son existence, son essence & ses attributs leur sont pleinement démontrés au point qu'il ne subsiste aucun doute dans leur esprit; le reste des humains jouit-il du même avantage? En bonne foi, combien se trouve-t-il dans le monde de personnes qui aient le loisir, la capacité, la pénétration nécessaires pour entendre ce qu'on veut leur désigner sous le nom d'un être immatériel, d'un pur esprit qui meut la matière sans être lui-même matière, qui est le moteur de la nature sans être renfermé dans la nature & sans pouvoir la toucher? Est-il dans les sociétés les plus religieuses bien des personnes en état de suivre leurs guides spirituels dans les preuves

(69) Procope, premier Evêque des Goths, dit très formellement: *J'estime que c'est une témérité bien folle que de vouloir pénétrer dans la connoissance de la nature de Dieu.* Et plus loin il reconnoît qu'il n'a pas autre chose à en dire sinon qu'il est parfaitement bon. *Celui qui en fait davantage, soit Ecclesiastique soit Laïque, n'a qu'à le dire.*

vès subtiles qu'ils leur donnent de l'existence du Dieu qu'ils leur font adorer?

PEU d'hommes, sans doute, sont capables d'une méditation profonde & suivie; l'exercice de la pensée est pour la plupart d'entre eux un travail aussi pénible qu'inusité. Le peuple, forcé de travailler pour subsister, est communément incapable de réfléchir. Les grands, les gens du monde, les femmes, les jeunes gens occupés de leurs affaires, du soin de satisfaire leurs passions, de se procurer des plaisirs, pensent aussi rarement que le vulgaire. Il n'est peut-être pas deux hommes sur cent-mille, qui se soient demandé sérieusement ce qu'ils entendent par le mot *Dieu*, tandis qu'il est très rare de trouver des personnes pour qui l'existence d'un Dieu soit un problème: cependant, comme on l'a dit, la conviction suppose l'évidence, qui seule peut procurer de la certitude à l'esprit. Où sont donc les hommes convaincus de l'existence de leur Dieu? Qui sont ceux dans lesquels nous trouverons une certitude complète de cette prétendue vérité si importante à tous? Quels sont les personnages qui se sont rendu compte des idées qu'ils se sont formées sur la Divinité, sur ses attributs, sur son essence? Hélas! je ne vois par-tout que quelques spéculateurs, qui, à force de s'en occuper, ont cru follement dé mêler quelque chose dans les idées confuses & décousues de leur imagination; ils ont tâché d'en faire un ensemble que, tout chimérique qu'il est, ils se sont accoutumés à regarder comme existant réellement: à force de rêver ils se sont quelquefois persuadé, qu'ils avoient vu clairement, & ils sont parvenus à le faire croire à d'autres qui n'avoient pas autant rêvé qu'eux.

CE n'est jamais que sur parole que des peuples entiers adorent le Dieu de leurs Peres & de leurs Prêtres: l'autorité, la confiance, la soumission & l'habitude leur tiennent lieu de conviction & de preuves; ils se prosternent & prient, parce que leurs Peres leur ont appris à se prosterner & à prier; mais pourquoi ceux-ci se sont-ils mis à genoux? C'est que dans des tems éloignés leurs législateurs & leurs guides leur en ont fait un devoir. „ Adorez & croyez, ont-ils dit, des „ Dieux, que vous ne pouvez comprendre; rap- „ portez-vous en à notre sagesse profonde; nous „ en sçavons plus que vous sur la Divinité.” Mais pourquoi m'en rapporterai-je à vous? C'est que Dieu le veut ainsi; c'est que Dieu vous punira si vous osez résister. Mais ce Dieu n'est-il donc pas la chose en question? Cependant les hommes se sont toujours payés de ce cercle vicieux; la paresse de leur esprit leur fit trouver plus court de s'en rapporter au jugement des autres. Toutes les notions religieuses sont fondées uniquement sur l'autorité; toutes les religions du monde défendent l'examen & ne veulent pas que l'on raisonne; c'est l'autorité qui veut qu'on croie en Dieu; ce Dieu n'est lui-même fondé que sur l'autorité de quelques hommes qui prétendent le connoître & venir de sa part pour l'annoncer à la terre. Un Dieu fait par les hommes, a sans doute besoin des hommes pour se faire connoître au monde. (70)

(70) Les hommes sont toujours crédules comme des enfans sur les objets qui tiennent à la religion; comme ils n'y comprennent rien, & que cependant on leur a dit qu'il falloit croire, ils s'imaginent qu'ils ne risquent rien à s'unir de sentimens avec leurs Prêtres, qu'ils supposent avoir pu deviner ce qu'ils n'entendent point eux-mêmes. Les personnes les plus sensées se disent à elles-mêmes, *que sçait-on? quel intérêt tant de gens auroient-ils à tromper?* Je leur dirois, ils vous trompent, soit parce qu'ils sont trompés eux-mêmes, soit parce qu'ils ont le plus grand intérêt de vous tromper,

NE feroit-ce donc que pour des Prêtres, des Inspirés, des Métaphysiciens que seroit réservée la conviction de l'existence d'un Dieu, que l'on dit néanmoins si nécessaire à tout le genre humain? Mais trouvons-nous de l'harmonie entre les opinions Théologiques des différents inspirés ou des penseurs répandus sur la terre? Ceux-mêmes qui font profession d'adorer le même Dieu, sont-ils d'accord sur son compte? Sont-ils contents des preuves que leur collègues apportent de son existence? Souscrivent-ils unanimement aux idées qu'ils présentent sur sa nature, sur sa conduite, sur la façon d'entendre ses prétendus oracles? Est-il une contrée sur la terre où la science de Dieu se soit réellement perfectionnée? A-t-elle pris quelque part la consistance & l'uniformité que nous voyons prendre aux connoissances humaines, aux arts les plus futiles, aux métiers les plus méprisés? Les mots *d'esprit*, *d'immatérialité*, de *création*, de *prédestination*, de *grace*; cette foule de distinctions subtiles dont la Théologie s'est par-tout remplie; dans quelques pays, ces inventions si ingénieuses, imaginées par des penseurs qui se sont succédés depuis tant de siècles, n'ont fait, hélas! qu'embrouiller les choses; & jamais la science la plus nécessaire aux hommes

De l'aveu même des Théologiens les hommes sont sans religion: ils n'ont que des *superstitions*. La superstition selon eux est un culte mal entendu & déraisonnable de la Divinité: ou bien un culte rendu à une fausse Divinité. Mais quel est le peuple ou le clergé qui conviendra que sa Divinité est fautive & son culte déraisonnable? Comment décider qui a tort ou raison? Il est évident qu'en cette matière tous les hommes ont également tort. En effet Buddeus dans son *Traité de l'Athéisme* nous dit que, pour qu'une religion soit véritable, non seulement l'objet de son culte doit être vrai, il faut encore en avoir une juste idée. Celui donc qui adore Dieu sans le connoître, l'adore d'une façon perverse & corrompue, & est coupable de superstition. Cela posé, ne peut-on pas demander à tous les Théologiens du monde s'ils peuvent se vanter d'ayoir une idée juste, ou une connoissance réelle de la Divinité?

n'a jusqu'ici pu acquérir la moindre fixité. Depuis des milliers d'années des rêveurs oisifs se sont perpétuellement relayés pour méditer la Divinité, pour deviner ses voies cachées, pour inventer des hypothèses propres à développer cette énigme importante; leur peu de succès n'a point découragé la vanité Théologique; toujours on a parlé de Dieu; on s'est disputé, l'on s'est égorgé pour lui, & cet être sublime demeure toujours le plus ignoré & le plus discuté. (71)

Les hommes auroient été trop heureux si, se bornant aux objets visibles qui les intéressent, ils eussent employé à perfectionner leurs sciences réelles, leurs loix, leur morale, leur éducation, la moitié des efforts qu'ils ont mis dans leurs recherches sur la Divinité! Ils auroient été bien plus sages encore & plus fortunés, s'ils eussent pu consentir à laisser leurs guides désœuvrés se quereller entre eux & sonder des profondeurs capables de les étourdir sans se mêler de leurs disputes insensées. Mais il est de l'essence de l'ignorance d'attacher de l'importance à ce qu'elle ne comprend pas. La vanité humaine fait que l'esprit se roidit contre les difficultés; plus un objet se dérobe à nos yeux, plus nous faisons d'efforts pour le saisir, parce que dès lors il aiguillonne notre or-

(71) Si l'on examinoit les choses de sang froid, l'on reconnoitroit que la Religion, n'est faite aucunement pour le plus grand nombre des hommes, qui sont dans l'impossibilité de rien comprendre aux subtilités aériennes sur lesquelles on l'appuie. Quel est l'homme qui conçoive quelque chose aux principes fondamentaux de la religion, à la *spiritualité* de Dieu, à l'*immatérialité* de l'ame, aux *mystères* dont on lui parle tous les jours? Est-il bien des gens qui puissent se vanter d'être au fait de l'état de la question dans les spéculations Théologiques, souvent en possession de troubler le repos des peuples? Cependant les femmes mêmes se croient obligées de prendre part à des querelles excitées par des contemplateurs oisifs, moins utiles à la société que les plus vils des arufans.

gueil, il irrite notre curiosité, il nous paroît intéressant. D'un autre côté plus nos recherches ont été longues & laborieuses, plus nous attachons d'importance à nos découvertes réelles ou prétendues; nous ne voulons point avoir perdu le tems, & nous sommes toujours prêts à défendre avec chaleur la bonté de notre jugement. Ne soyons donc point surpris de l'intérêt que les peuples ignorans ont toujours pris aux démêlés de leurs prêtres, ni de l'opiniâtreté que ceux-ci ont toujours montré dans leurs disputes. En combattant pour son Dieu, chacun ne combattoit en effet que pour les intérêts de sa propre vanité, qui de toutes les passions humaines est la plus prompte à s'allarmer & la plus propre à produire de très grandes folies.

Si, écartant pour un moment les idées fâcheuses que la Théologie nous donne d'un Dieu capricieux, dont les décrets partiels & despotiques décident du sort des humains, nous ne voulons fixer nos yeux que sur la bonté prétendue que tous les hommes, même en tremblant devant ce Dieu, s'accordent à lui donner: si nous lui supposons le projet qu'on lui prête de n'avoir travaillé que pour sa propre gloire, d'exiger les hommages des êtres intelligents, de ne chercher dans ses œuvres que le bien-être du genre humain; comment concilier ces vues & ces dispositions avec l'ignorance vraiment invincible dans laquelle ce Dieu, si glorieux & si bon, laisse la plupart des hommes sur son compte? Si Dieu veut être connu, chéri, remercié, que ne se montre-t-il sous des traits favorables à tous ces êtres intelligents dont il veut être aimé & adoré? Pourquoi ne point se manifester à toute la terre d'une façon

non équivoque, bien plus capable de nous convaincre, que ces révélations particulières qui semblent accuser la Divinité d'une partialité fâcheuse pour quelques-unes de ses créatures? Le Tout-puissant n'auroit-il donc pas des moyens plus convaincans de se montrer aux hommes, que ces métamorphoses ridicules, ces incarnations prétendues qui nous sont attestées par des écrivains si peu d'accord entre eux dans les récits qu'ils en font? Au lieu de tant de miracles inventés pour prouver la mission divine de tant de législateurs révéérés par les différens peuples du monde, le Souverain des esprits ne pouvoit-il pas convaincre tout d'un coup l'esprit humain des choses qu'il vouloit lui faire connoître? Au lieu de suspendre un soleil dans la voûte du firmament; au lieu de répandre sans ordre les étoiles & les constellations qui remplissent l'espace, n'eût-il pas été plus conforme aux vues d'un Dieu, si jaloux de sa gloire & si bien intentionné pour l'homme, d'écrire d'une façon non sujette à dispute, son nom, ses attributs, ses volontés permanentes en caractères ineffaçables & lisibles également pour tous les habitans de la terre (72)? Personne alors n'auroit pu douter de l'existence d'un Dieu, de ses volontés claires, de ses intentions visibles. Sous les yeux de ce Dieu si sensible, personne n'auroit eu l'audace de violer ses ordonnances; nul mortel n'eût osé se mettre dans le cas d'attirer sa colere; enfin nul homme n'eût eu le front d'en imposer

(72) Je prévois que les Théologiens opposeront à ce passage leur *Cæli enarrant gloriam Dei*. Mais on leur répondra que les Cieux ne prouvent rien, sinon la puissance de la nature, la fixité de ses loix, la force de l'attraction, de la répulsion, de la gravitation, l'énergie de la matière; & que les Cieux n'annoncent nullement l'existence d'une cause immatérielle, d'un agent impossible, d'un Dieu qui se contredit & qui jamais ne peut faire ce qu'il veut.

en son nom ou d'interpréter ses volontés suivant ses propres fantaisies.

LA Théologie est vraiment le *tonneau des Danaïdes*. A force de qualités contradictoires & d'affertions hazardées elle a, pour ainsi dire, tellement garotté son Dieu, qu'elle l'a mis dans l'impossibilité d'agir. En effet, quand même on supposeroit l'existence du Dieu Théologique & la réalité des attributs si discordans qu'on lui donne, l'on ne peut en rien conclure pour autoriser la conduite ou les cultes qu'on prescrit de lui rendre. S'il est infiniment bon, quelle raison aurions-nous de le craindre? S'il est infiniment sage, de quoi nous inquiéter sur notre sort? S'il sçait tout, pourquoi l'avertir de nos besoins & le fatiguer de nos prières? S'il est par-tout, pourquoi lui élever des Temples? S'il est le maître de tout, pourquoi lui faire des sacrifices & des offrandes? S'il est juste, comment croire qu'il punisse des créatures qu'il a remplies de foiblesses? Si sa grace fait tout en elles, quelle raison auroit-il de les récompenser? S'il est tout-puissant comment l'offenser, comment lui résister? S'il est raisonnable, comment se mettroit-il en colere contre des aveugles à qui il a laissé la liberté de déraisonner? S'il est immuable, de quel droit prétendrions-nous faire changer ses décrets? S'il est inconcevable, pourquoi nous en occuper? S'il a parlé, pourquoi l'univers n'est-il pas convaincu? Si la connoissance d'un Dieu est la plus nécessaire, pourquoi n'est-elle pas la plus évidente & la plus claire?

MAIS d'un autre côté le Dieu Théologique a deux faces; cependant s'il est colere, jaloux, vindicatif & méchant (comme la Théologie le sup-

pose, sans vouloir en convenir) nous n'en ferons pas plus autorisés à lui adresser nos vœux, ni à nous occuper tristement de son idée; au contraire, pour notre bonheur présent & pour notre repos, nous devrions tâcher de le bannir de nos pensées; nous devrions le mettre au rang de ces maux nécessaires que l'on ne fait qu'aggraver à force d'y songer. En effet, si Dieu est un tyran, comment seroit-il possible de l'aimer? L'affection & la tendresse ne sont-elles pas des sentimens incompatibles avec une crainte habituelle? Comment éprouver de l'amour pour un maître qui donneroit à ses esclaves la liberté de l'offenser, afin de les trouver en défaut & les punir avec la dernière barbarie? A ce caractère odieux, si Dieu joint encore la toute-puissance; s'il tient dans ses mains les jouets malheureux de sa cruauté fantasque, que peut-on en conclure? Rien; sinon que quelque effort que nous puissions faire pour échapper à notre destinée, nous serons toujours hors d'état de nous y soustraire. Si un Dieu cruel ou méchant par sa nature est armé de la puissance infinie & veut pour son plaisir nous rendre misérables à jamais, rien ne pourra l'en détourner; sa méchanceté aura toujours son cours; sa malice l'empêcheroit, sans doute, d'avoir égards à nos cris; rien ne pourroit fléchir son cœur impitoyable.

AINSI, sous quelque point de vue que nous envisagions le Dieu Théologique, nous n'avons point de culte à lui rendre, point de prières à lui faire; s'il est souverainement bon, intelligent, équitable & sage, qu'avons-nous à lui demander? S'il est souverainement méchant, s'il est cruel gratuitement, (comme tous les hommes le pensent, sans oser se l'avouer); nos maux sont sans remède; un tel

Dieu se moqueroit de nos prières, & tôt ou tard il faudroit subir la rigueur du sort qu'il nous destine.

CELÀ posé, celui qui peut se détromper des notions affligeantes de la Divinité, a sur le superstitieux crédule & tremblant, l'avantage d'établir en ce monde dans son cœur une tranquillité momentanée, qui le rend au moins plus heureux en cette vie. Si l'étude de la nature a fait disparaître pour lui les chimères dont le superstitieux est infecté, il jouit d'une sécurité dont celui-ci se voit privé. En consultant cette nature, ses craintes se dissipent, ses opinions vraies ou fausses prennent de la fixité, la sérénité succède aux orages que des terreurs paniques & des notions flottantes excitent dans le cœur de tout homme qui s'occupe de la Divinité. Si l'ame rassurée du philosophe ose considérer les choses de sang froid, il ne voit plus l'univers gouverné par un tyran implacable toujours prêt à frapper : s'il a de la raison, il voit, qu'en commettant le mal, il ne met point la nature en désordre ; il n'outrage point son moteur ; il se nuit à lui seul, ou il nuit à des êtres capables de sentir les effets de sa conduite ; il reconnoît alors la règle de ses devoirs ; il préfère la vertu au vice, & pour son propre repos, sa satisfaction, sa félicité permanente en ce monde, il se sent intéressé à pratiquer la vertu, à la rendre habituelle à son cœur, à fuir le vice, à détester le crime pendant tout le tems de son séjour parmi les êtres intelligens & sensibles, dont il attend son bonheur. En s'attachant à ces règles, il vivra content de lui-même, & chéri de tous ceux qui seront à portée d'éprouver l'influence de ses actions ; il attendra sans inquiétude le terme de son existence, il n'au-

ra point de motifs pour redouter l'existence qui suivra celle dont il jouit à présent ; il ne craindra point de s'être trompé dans ses raisonnemens guidés par l'évidence & la bonne foi ; il comprendra que si, contre son attente, il existoit un Dieu bon, il ne pourroit le punir de ses erreurs involontaires qui dépendroient de l'organisation qu'il en auroit reçue.

EN effet, s'il existoit un Dieu ; si Dieu étoit un être rempli de raison , d'équité , de bonté , & non un génie féroce , insensé , malfaisant , tel que la religion se plaît si souvent à le montrer , que pourroit appréhender un athée vertueux , qui , croyant au moment de sa mort , s'endormir pour toujours , se trouveroit en la présence d'un Dieu qu'il auroit méconnu & négligé pendant sa vie ?

„ O DIEU , diroit-il , Pere qui t'es rendu in-
 „ visible à ton enfant ! Moteur inconcevable &
 „ caché que je n'ai pu découvrir ! Pardonne si
 „ mon entendement borné n'a pu te reconnoître ,
 „ dans une nature où tout m'a paru nécessaire.
 „ Pardonne si mon cœur sensible n'a pu démêler
 „ tes traits augustes , sous ceux de ce Tyran farou-
 „ che que le superstitieux adore en frémissant ; je
 „ n'ai pu voir qu'un vrai phantôme dans cet as-
 „ semblage de qualités inconciliables dont l'imagi-
 „ nation t'avoit revêtu. Comment mes yeux
 „ grossiers auroient-ils pu t'apercevoir dans une
 „ nature où tous mes sens n'ont jamais pu con-
 „ noître que des êtres matériels & des formes pé-
 „ rissables ? Pouvois-je à l'aide de ces sens décou-
 „ vrir ton essence spirituelle qu'ils ne pouvoient
 „ soumettre à l'expérience ? Comment trouver
 „ des preuves constantes de ta bonté dans tes ou-

„ vrages , que je voyois auffi souvent nuisibles
 „ que favorables aux êtres de mon efpece ? Mon
 „ foible cerveau , forcé de juger d'après lui - mê-
 „ me , pouvoit-il juger de ton plan , de ta fages-
 „ fe , de ton intelligence , tandis que l'univers
 „ ne me préfentoit qu'un mélange constant d'or-
 „ dre & de défordre , de biens & de maux , de
 „ formations & de déstructions ? Ai-je pu rendre
 „ hommage à ta juftice , tandis que je voyois fi
 „ souvent le crime triomphant & la vertu dans
 „ les pleurs ? Pouvois-je donc reconnoître la voix
 „ d'un être rempli de fageffe dans ces oracles am-
 „ bigus , contradicteurs , puériles que des impos-
 „ teurs publioient en ton nom dans les différen-
 „ tes contrées de la terre que je viens de quitter ?
 „ Si j'ai refusé de croire ton existence , c'est que
 „ je n'ai fçu ni ce que tu pouvois être , ni où l'on
 „ pouvoit te placer , ni les qualités que l'on pou-
 „ voit t'affigner . Mon ignorance eft pardonnable ,
 „ parce qu'elle fut invincible ; mon efprit n'a pu
 „ plier fous l'autorité de quelques hommes qui fe
 „ reconnoiffoient auffi peu éclairés que moi fur
 „ ton effence , & qui , toujours en difpute entre
 „ eux , ne s'accordoient que pour me crier impé-
 „ rieufement de leur facrifier la raifon que tu
 „ m'avois donnée .

„ M A I S , ô Dieu ! Si tu chéris tes créatures ,
 „ je les ai chéries comme toi ; j'ai tâché de les
 „ rendre heureufes dans la fphere où j'ai vécu .
 „ Si tu es l'auteur de la raifon , je l'ai toujours
 „ écoutée & fuivie ; fi la vertu te plaît , mon
 „ cœur l'a toujours honorée ; je ne l'ai point ou-
 „ tragée ; & quand mes forces me l'ont permis ,
 „ je l'ai moi - même pratiquée ; je fus époux &
 „ pere tendre , ami fincere , citoyen fidele & zè-

„ lé. J'ai tendu une main secourable au malheu-
„ reux ; j'ai consolé l'affligé : si les foiblesses de
„ ma nature ont été nuisibles à moi-même ou in-
„ commodes aux autres, je n'ai du moins jamais
„ fait gémir l'infortuné sous le poids de mes inju-
„ stices, je n'ai point dévoré la substance du pau-
„ vre ; je n'ai point vu sans pitié les larmes de la
„ veuve ; je n'ai point écouté sans attendrisse-
„ ment les cris de l'orphelin. Si tu rendis l'hom-
„ me sociable, si tu voulus que la société subsistât
„ & fût heureuse, j'ai été l'ennemi de tous ceux
„ qui l'opprimoient ou la trompoient pour profi-
„ ter de ses malheurs.”

„ Si j'ai mal pensé de toi, c'est que mon en-
„ tendement n'a pu te concevoir ; si j'ai mal par-
„ lé de toi, c'est que mon cœur trop humain
„ s'est révolté contre le portrait hideux qu'on lui
„ faisoit de toi. Mes égaremens ont été les effets
„ du tempérament que tu m'avois donné, des
„ circonstances dans lesquelles sans mon aveu tu
„ m'as placé, des idées qui malgré moi sont en-
„ trées dans mon esprit. Si tu es bon & juste,
„ comme on l'assûre, tu ne peux me punir des
„ écarts de mon imagination, des fautes causées
„ par mes passions, suites nécessaires de l'organi-
„ sation que j'avois reçue de toi. Ainsi je ne
„ puis te craindre, je ne puis redouter le sort que
„ tu me prépares ; ta bonté n'eût point permis
„ que je pusse encourir des châtimens par des
„ égaremens inévitables : que ne me refusois-tu
„ le jour plutôt que de m'appeller au rang des
„ êtres intelligens pour y jouir de la fatale liberté
„ de me rendre malheureux ? Si tu me punissois
„ avec rigueur & sans fin pour avoir écouté la
„ raison que tu m'avois donnée ; si tu me châties

„ de mes illusions; si tu te mettois en colere par-
 „ ce que ma foiblesse est tombée dans les embû-
 „ ches que tu m'avois dressées de toutes parts; tu
 „ serois le plus cruel & le plus injuste des tyrans,
 „ tu ne serois pas un Dieu, mais un Démon mal-
 „ faisant dont je serois forcé de subir la loi &
 „ d'affouvir la barbarie; mais dont je m'applaudi-
 „ rois d'avoir, du moins pour quelque tems, se-
 „ coué le joug insupportable.”

C'EST ainsi que pourroit parler un disciple de la nature qui, transporté tout d'un coup dans les régions imaginaires, trouveroit un Dieu dont toutes les notions seroient directement contraires à celles que la sagesse, la bonté, la justice nous fournissent ici bas. En effet, la Théologie ne semble inventée que pour renverser dans notre esprit toutes les idées naturelles; cette science illusoire semble avoir pris à tâche de faire de son Dieu l'être le plus contradictoire à la raison humaine: c'est néanmoins d'après cette raison que nous sommes forcés de juger en ce monde; si dans l'autre rien n'est conforme à celui-ci, rien n'est plus inutile que d'y songer ou d'en raisonner: d'ailleurs comment nous en rapporter à des hommes qui ne sont eux-mêmes à portée de juger que comme nous?

Quoi qu'il en soit, en supposant Dieu l'auteur de tout, rien n'est plus ridicule que l'idée de lui plaire ou de l'irriter par nos actions, nos pensées, nos paroles; rien de plus inconséquent que d'imaginer que l'homme, son ouvrage, puisse mériter ou démériter à son égard; il est évident qu'il ne peut nuire à un être tout-puissant, souverainement heureux par son essence; il est évident qu'il

ne peut déplaire à celui qui l'a fait ce qu'il est ; ses passions, ses desirs, ses penchans sont les suites nécessaires de l'organisation qu'il a reçue ; les motifs qui déterminent sa volonté vers le bien ou vers le mal, sont dûs évidemment aux qualités inhérentes aux êtres que Dieu place autour de lui. Si c'est un être intelligent qui nous a faits, qui nous a donné des organes, qui nous a placés dans les circonstances où nous sommes, qui a donné les propriétés aux causes qui, en agissant sur nous, modifient notre volonté, comment pouvons-nous l'offenser ? Si j'ai l'ame tendre, sensible, compatissante, c'est que j'ai reçu de Dieu des organes faciles à émouvoir, d'où résulte une imagination vive que l'éducation a cultivée : si je suis insensible & dur, c'est que la nature ne m'a donné que des organes rebelles, d'où résulte une imagination peu sensible & un cœur difficile à toucher. Si je professe une religion, c'est que je l'ai reçue de parens desquels il ne dépendoit point de moi de ne pas naître, qui la professoient avant moi, dont l'autorité, les exemples & les instructions ont obligé mon esprit à se conformer au leur. Si je suis incrédule, c'est que peu susceptible de crainte ou d'enthousiasme pour des choses inconnues, mes circonstances ont voulu que je me détrompasse des chimères de mon enfance.

C'EST donc faute de réfléchir à ses principes, que le Théologien nous dit que l'homme peut plaire ou déplaire au Dieu puissant qui l'a formé. Ceux qui croient mériter ou démeriter de leur Dieu, s'imaginent que cet être leur sçaura gré de l'organisation qu'il leur a lui-même donnée & les punira de celle qu'il leur a refusée. En conséquence de cette idée si extravagante, le dévôt affecte

tueux & tendre se flatte d'être récompensé de la chaleur de son imagination. Le dévôt zélé ne doute pas que son Dieu ne le récompense quelque jour de l'âcreté de sa bile ou de la chaleur de son sang. Le pénitent, le frénétique, l'atrabilaire s'imaginent que leur Dieu leur tiendra compte des folies que leur organisation vicieuse ou leur fanatisme leur font commettre, & sur-tout sera bien content de la tristesse de leur humeur, de la gravité de leur maintien, de leur inimitié pour les plaisirs. Le dévôt, le zélé, le querelleur opiniâtre ne peuvent se persuader que leur Dieu, qu'ils font toujours sur leur propre modèle, puisse être favorable à celui qui a plus de flegme, moins de bile, un sang moins bouillant dans sa composition. Chaque mortel croit sa propre organisation la meilleure, la plus conforme à celle de son Dieu.

QUELLES étranges idées doivent avoir de leur Divinité ces aveugles mortels, qui s'imaginent que le maître absolu de tout, peut s'offenser des mouvemens qui se passent dans leur corps ou dans leur esprit ! Quelles contradictions que de penser que son bonheur inaltérable puisse être troublé, ou son plan dérangé par les secousses passagères qu'éprouvent les fibres imperceptibles du cerveau de l'une de ses créatures ! La Théologie nous donne des idées bien ignobles d'un Dieu, dont pourtant elle ne cesse d'exalter la puissance, la grandeur & la bonté !

SANS un dérangement très marqué dans nos organes, nos sentimens ne varient gueres sur les objets que nos sens, que l'expérience, que la raison nous ont bien démontrés. Dans quelque circonstance qu'on nous prenne, nous n'avons aucun dou-

te ni sur la blancheur de la neige, ni sur la lumière du jour, ni sur l'utilité de la vertu. Il n'en est pas de même des objets qui dépendent uniquement de notre imagination, & qui ne nous sont point prouvés par le témoignage constant de nos sens; nous en jugeons diversement suivant les dispositions dans lesquelles nous nous trouvons. Ces dispositions varient en raison des impressions involontaires que nos organes reçoivent à chaque moment de la part d'une infinité de causes, soit extérieures à nous, soit renfermées dans notre propre machine. Ces organes sont, à notre insçu, perpétuellement modifiés, relâchés ou tendus par plus ou moins de pesanteur ou d'élasticité dans l'air, par le froid ou le chaud, la sécheresse ou l'humidité, la santé ou la maladie, la chaleur du sang, l'abondance de la bile, l'état du système nerveux &c. Ces différentes causes influent nécessairement sur les idées, les pensées, les opinions momentanées de l'homme; il est par conséquent obligé de voir diversement les objets que son imagination lui présente, sans pouvoir être redressée par l'expérience & la mémoire. Voilà pourquoi l'homme est forcé de voir sans cesse son Dieu & ses chimères religieuses sous des aspects différens; dans un moment où ses fibres se trouveront disposées à frémir, il sera lâche & pusillanime, il ne pensera à ce Dieu qu'en tremblant; dans un instant où ces mêmes fibres seront plus affermies, il contempera ce même Dieu avec plus de sang froid. Le Théologien ou le Prêtre nommera sa pusillanimité, *sentiment intérieur, avertissement d'en haut, inspiration secrète*; mais celui qui connoît l'homme, dira que ce n'est autre chose qu'un mouvement machinal produit par une cause physique ou naturelle. En effet, c'est par un pur mécanisme

méchanisme physique, que l'on peut expliquer toutes les révolutions qui se font, souvent d'un moment à l'autre, dans les systèmes, dans toutes les opinions; dans tous les jugemens des hommes: en conséquence on les voit tantôt raisonner juste & tantôt déraisonner.

VOILÀ comment sans recourir à des graces, à des inspirations, des visions, des mouvemens surnaturels, nous pouvons nous rendre compte de ces états incertains & flottans où nous voyons quelquefois tomber des personnes, très éclairées d'ailleurs, quand il est question de la religion. Souvent en dépit de tout raisonnement, des dispositions momentanées les ramènent aux préjugés de l'enfance, dont dans d'autres occasions elles nous paroissent complètement détrompées. Ces changemens sont sur-tout très marqués dans les infirmités & les maladies & aux approches de la mort; le baromètre de l'entendement est alors souvent obligé de baisser; des chimères que l'on méprisoit, ou que l'on mettoit à leur juste valeur dans l'état de santé, se réalisent pour lors; on tremble; parce que la machine est affoiblie; on déraisonne, parce que le cerveau est incapable de remplir exactement ses fonctions. Il est évident que c'est là la vraie cause de ces changemens dont nos Prêtres ont la mauvaise foi de se prévaloir contre l'incrédulité; & dont ils tirent des preuves de la réalité de leurs opinions sublimes. Les conversions ou les changemens qui se font dans les idées des hommes tiennent toujours à quelque dérangement physique dans leur machine, causé par le chagrin ou par quelque cause naturelle & connue.

Soumis à l'influence continuelle des causes
Tome II. V

physiques, nos systèmes suivent donc toujours les variations de notre corps; nous raisonnons bien, quand notre corps est sain & bien constitué; nous raisonnons mal, quand ce corps est dérangé; pour lors nos idées se décoincent, nous ne sommes plus capables de les associer avec précision, de retrouver nos principes, d'en tirer des conséquences justes; le cerveau est ébranlé & nous ne voyons plus rien sous son vrai point de vue. Dans un tems de gelée, il est tel homme qui ne voit pas son Dieu sous les mêmes traits que dans un tems couvert & pluvieux; il ne le voit pas de même dans la tristesse que dans la gaieté, en compagnie comme seul. Le bon sens nous suggère que c'est quand le corps est sain & quand l'esprit n'est troublé par aucuns nuages que nous pouvons raisonner avec précision; cet état peut nous fournir une mesure générale propre à régler nos jugemens & à rectifier même nos idées, lorsque des causes imprévues pourroient les faire chanceler.

Si les opinions du même individu sur son Dieu sont flottantes & sujettes à varier, combien doivent-elles subir de changemens dans les êtres si divers qui composent la race humaine? Si peut-être, il n'existe pas deux hommes qui voient un objet physique exactement des mêmes yeux, à plus forte raison combien doit-il y avoir de variété dans leurs façons d'envisager les choses qui n'existent que dans leur imagination? Quelle infinité de combinaisons d'idées des esprits essentiellement différens doivent-ils se faire pour composer un être idéal dont chaque instant de la vie doit changer le tableau? Ce seroit donc une entreprise insensée que de vouloir prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser sur la religion & sur Dieu,

qui sont entièrement du ressort de l'imagination, & sur lesquels, comme on l'a très souvent répété, les mortels n'auront jamais de mesure commune. Combattre les opinions religieuses des hommes, c'est combattre leur imagination, leur organisation, leurs habitudes qui suffisent pour identifier avec leur cerveau les idées les plus absurdes & les moins fondées. Plus les hommes auront d'imagination, plus ils seront entoussiastes en matière de religion, & moins la raison aura de force pour les détromper de leurs chimères; ces chimères seront devenues une pâture nécessaire à leur imagination ardente. En un mot combattre les notions religieuses des hommes, c'est combattre la passion qu'ils ont pour le merveilleux. En dépit de la raison, les personnes pourvues d'une imagination vive sont perpétuellement ramenées aux chimères que l'habitude leur rend chères même quand elles sont incommodes & fâcheuses; elles en sont quit-tes pour les habiller à leur manière. Ainsi une ame tendre a besoin d'un Dieu qu'elle aime; l'entoussiaste heureux a besoin d'un Dieu qu'il remercie; l'entoussiaste infortuné a besoin d'un Dieu qui prenne part à ses peines. Le dévôt mélancolique a besoin d'un Dieu qui le chagrine & qui maintienne en lui le trouble devenu nécessaire à son organisation malade. Que dis-je! Le pénitent frénétique a besoin d'un Dieu cruel qui lui impose le devoir d'être inhumain envers lui-même, & le fanatique emporté se croiroit malheureux, s'il étoit privé d'un Dieu qui lui ordonne de faire éprouver aux autres les effets de son humeur bouillante & de ses passions fougueuses.

Celui qui se repaît d'illusions agréables, est sans doute, un entoussiaste moins dangereux que

celui dont l'ame est tourmentée par des spectres odieux. Si une ame honnête & tendre ne cause point de ravages dans la société, un esprit agité par des passions incommodes ne peut manquer de se rendre tôt ou tard incommode à ses semblables. Le Dieu d'un Socrate & d'un Fenelon peut convenir à des ames aussi douces que les leurs ; mais il ne peut être impunément le Dieu d'une nation entière dans laquelle il fera toujours très rare de trouver des hommes de leur trempe. La Divinité, comme on l'a souvent dit, sera toujours pour le plus grand nombre des mortels une chimere effrayante propre à leur troubler le cerveau, à mettre leurs passions en jeu, à les rendre nuisibles à leurs associés. Si des gens de bien ne voient leur Dieu que comme rempli de bonté ; des hommes vicieux, inflexibles, inquiets & méchans prêteront à leur Dieu leur propre caractère, & s'autoriseront de son exemple pour donner un libre cours à leurs propres passions. Chaque homme ne peut voir sa chimere qu'avec ses propres yeux ; & le nombre de ceux qui se peindront la Divinité hideuse, affligeante & cruelle sera toujours bien plus grand & plus à craindre que ceux qui lui prêtent des couleurs séduisantes ; pour un heureux que cette chimere peut faire, elle fera des milliers de malheureux ; elle fera tôt ou tard une source intarissable de divisions, d'extravagances & de fureurs ; elle troublera l'esprit des ignorans sur lesquels les imposteurs & les fanatiques auront toujours du pouvoir ; elle effrayera les lâches & les pusillanimes, que leur foiblesse dispose à la perfidie & à la cruauté ; elle fera trembler les personnes les plus honnêtes, qui, même en pratiquant la vertu, craindront d'encourir la disgrâce d'un Dieu bizarre & capricieux ; elle n'arrêtera point

les méchans qui la mettront de côté pour se livrer au crime, ou qui même se serviront de cette chimère divine pour justifier leurs forfaits. En un mot entre les mains des tyrans, ce Dieu, Tyran lui-même, ne servira qu'à écraser la liberté des peuples & à violer impunément les droits de l'équité. Entre les mains des Prêtres ce Dieu sera un Talisman propre à enivrer, aveugler, subjuguier également les Souverains & les sujets; enfin entre les mains des peuples, cette idole sera toujours une arme à deux tranchans dont ils se feront à eux-mêmes les blessures les plus mortelles.

D'un autre côté le Dieu Théologique n'étant, comme on a vu, qu'un amas de contradictions; étant représenté, malgré son immutabilité, tantôt comme la bonté même, tantôt comme le plus cruel & le plus injuste des êtres; étant d'ailleurs envisagé par des hommes dont la machine éprouve des variations continuelles, ce Dieu, dis-je, ne peut en tout tems paroître le même à ceux qui s'en occupent. Ceux qui s'en forment les idées les plus favorables sont souvent, malgré eux, forcés de reconnoître que le portrait qu'ils s'en font n'est point toujours conforme à l'original. Le dévôt le plus fervent, l'enthousiaste le plus prévenu ne peuvent s'empêcher de voir les traits de leur Divinité changer, & s'ils étoient capables de raisonner, ils sentiroient l'inconséquence de la conduite qu'ils tiennent sans cesse à son égard. En effet ne verroient-ils pas que cette conduite semble démentir à chaque instant les perfections merveilleuses qu'ils assignent à leur Dieu? Prier la Divinité n'est-ce pas douter de sa sagesse, de sa bienveillance; de sa Providence, de son omniscience, de son immutabilité? N'est-ce pas l'accuser d'oublier ses

créatures, & lui demander qu'il altere les décrets éternels de sa justice, qu'il change les loix inva-
riables qu'il a lui-même fixées? Prier Dieu n'est-
ce pas lui dire? „ O mon Dieu je reconnois vo-
„ tre sagesse, votre science, votre bonté infi-
„ nies; cependant vous m'oubliez; vous perdez
„ de vue votre créature; vous ignorez, ou vous
„ feignez d'ignorer ce qui lui manque; ne voyez-
„ vous pas que je souffre de l'arrangement mer-
„ veilleux que vos loix sages ont mis dans l'uni-
„ vers? La nature, contre vos ordres, rend ac-
„ tuellement mon existence pénible; changez
„ donc, je vous prie, l'essence que votre volon-
„ té a donnée à tous les êtres. Faites en sorte
„ que les élémens perdent pour moi en ce mo-
„ ment leurs propriétés distinctives; faites que
„ les corps graves ne tombent point, que le feu
„ ne brûle point, que la machine frêle que j'ai
„ reçue de vous ne souffre point des chocs qu'elle
„ éprouve à chaque instant. Rectifiez pour mon
„ bien être le plan que votre prudence infinie a
„ tracé depuis l'éternité.” Tels sont à peu près
les vœux que forment tous les hommes; telles
sont les demandes ridicules qu'ils font à chaque
instant à la Divinité, dont ils vantent la sagesse,
l'intelligence, la providence & l'équité, tandis
que presque jamais ils ne sont contents des effets
de ces perfections divines.

Ils ne sont pas plus conséquens dans les actions
de grâces qu'ils se croient obligés de lui rendre.
N'est-il pas juste, nous disent-ils, de remercier la
Divinité de ses bienfaits? Ne seroit-ce pas le
comble d'ingratitude de refuser ses hommages à
l'auteur de notre existence & de tout ce qui con-
tribue à la rendre agréable? Mais, lui dirai-je,

votre Dieu agit donc par intérêt? Semblable
 aux hommes qui lors même qu'ils sont les plus dé-
 sintéressés, exigent au moins qu'on leur donne des
 marques des impressions que leurs bienfaits font
 sur nous. Votre Dieu si puissant & si grand a-t-il
 besoin que vous lui prouviez les sentimens de vo-
 tre reconnoissance? D'ailleurs sur quoi fondez-
 vous cette gratitude? Répand-il ses bienfaits éga-
 lement sur tous les hommes? Le plus grand nom-
 bre d'entre eux est-il content de son sort? Vous
 même êtes-vous toujours satisfait de votre existen-
 ce? on me dira, sans doute, que cette existence
 seule est le plus grand des bienfaits. Mais com-
 ment peut-on la regarder comme un avantage si-
 gnalé? Cette existence n'est-elle pas dans l'ordre
 nécessaire des choses? N'est-elle pas nécessaire-
 ment entrée dans le plan inconnu de votre Dieu?
 La pierre doit-elle quelque chose à l'architecte
 pour l'avoir jugée nécessaire à son bâtiment? Con-
 noissez-vous mieux que cette pierre les vues ca-
 chées de votre Dieu? Si vous êtes un être sensi-
 ble & pensant, ne trouvez-vous pas à chaque in-
 stant que ce plan merveilleux vous incommode;
 vos prières même à l'architecte du monde ne
 prouvent-elles pas que vous êtes mécontents?
 Vous êtes né sans le vouloir; votre existence est
 précaire; vous souffrez contre votre gré; vos
 plaisirs & vos peines ne dépendent point de vous;
 vous n'êtes maître de rien; vous ne concevez
 rien au plan de l'architecte du monde que vous ne
 cessiez d'admirer, & dans lequel sans votre aveu
 vous vous trouvez placé; vous êtes les jouets
 continuels de la nécessité que vous divinisez;
 après vous avoir appelés à la vie, votre Dieu vous
 oblige d'en sortir; où sont donc ces obligations
 si grandes que vous croyez avoir à la Providence?

Ce même Dieu, qui vous donna le jour, qui vous fournit vos besoins, qui vous conserve, ne vous ravit-il pas en un moment ces prétendus avantages. Si vous regardez l'existence comme le plus grand des biens, la perte de cette existence n'est-elle pas, selon vous, le plus grand des maux ? Si la mort & la douleur sont des maux redoutables, cette mort & la douleur n'effacent-elles pas le bienfait de l'existence & des plaisirs qui peuvent quelquefois l'accompagner ? Si votre naissance & votre fin, vos jouissances & vos peines sont également entrées dans les vues de sa Providence, je ne vois rien qui vous autorise à le remercier. Quelles peuvent être les obligations que vous pouvez avoir à un maître qui malgré vous vous force de venir en ce monde pour jouer un jeu dangereux & inégal auquel vous pouvez gagner ou perdre un bonheur éternel ?

ON nous parle en effet d'une autre vie où l'on assure que l'homme sera complètement heureux. Mais en supposant pour un moment l'existence de cette autre vie (qui est aussi peu fondée que celle de l'être de qui on l'attend) il faudroit au moins suspendre sa reconnoissance jusqu'à cette autre vie ; dans la vie que nous connoissons, les hommes sont bien plus souvent mécontents que fortunés ; si Dieu dans le monde où nous sommes n'a pu, ni voulu, ni permis que ses créatures chéries fussent parfaitement heureuses, comment s'assurer qu'il aura le pouvoir ou la volonté de les rendre par la suite plus heureuses qu'elles ne sont ? On nous citera pour lors des révélations, des promesses formelles de la Divinité, qui s'engage à dédommager ses favoris des maux de la vie présente. Admettons pour un instant l'autenticité de ces

promesses; mais ces révélations ne nous apprennent-elles pas elles-mêmes que la bonté divine réserve des supplices éternels au plus grand nombre des hommes? Si ces menaces sont vraies, les mortels doivent-ils donc de la reconnoissance à un Dieu qui, sans les consulter, ne leur donne leur existence que pour courir à l'aide de leur liberté prétendue le risque de se rendre éternellement malheureux? N'eût-il pas été plus utile pour eux de ne point exister, ou du moins de n'exister que comme les pierres & les brutes, de qui l'on suppose que Dieu n'exige rien, que de jouir de ces facultés si vantées, du privilege de mériter & de démériter, qui peuvent conduire les êtres intelligents au plus affreux des malheurs? En faisant attention au petit nombre des élus & au grand nombre des réprouvés, quel est l'homme de sens qui, s'il eût été le maître, eût consenti à courir le risque de la damnation éternelle?

Ainsi sous quelque point de vue que l'on envisage le phantôme Théologique, les hommes, s'ils étoient conséquents, même dans leurs erreurs, ne lui devoient ni prières, ni hommages, ni cultes, ni actions de grâces; mais en matière de religion les mortels ne raisonnent jamais; ils ne suivent que les impulsions de leurs craintes, de leurs imaginations, de leurs tempéraments, de leurs passions propres, ou de celles des guides qui ont acquis le droit de commander à leur entendement. La crainte a fait les Dieux; la terreur les accompagne sans cesse; il est impossible de raisonner quand on tremble. Ainsi les hommes ne raisonneront jamais, quand il sera question des objets dont l'idée vague sera toujours associée à celle de la terreur. Si l'enthousiaste honnête & doux

ne voit son Dieu que comme un Pere bienfaisant, le plus grand nombre des mortels ne le verra que comme un Sultan redoutable, un tyran désagréable, un génie cruel & pervers. Ainsi ce Dieu sera toujours pour la race humaine un levain dangereux, propre à l'aigrir & à la mettre dans une fermentation fatale. Si l'on peut laisser au dévôt paisible, humain & modéré le Dieu bon qu'il s'est formé selon son propre cœur, l'intérêt du genre humain exige que l'on renverse une idole enfantée par la crainte, nourrie par la mélancolie, dont l'idée & le nom ne sont propres qu'à remplir l'univers de carnage & de folies.

Nz nous flattons point cependant que la raison puisse délivrer tout d'un coup la race humaine des erreurs dont tant de causes réunies s'efforcent de l'empoisonner. Le plus vain des projets seroit l'espoir de guérir en un instant des erreurs épidémiques, héréditaires, enracinées depuis tant de siècles & continuellement alimentées & corroborées par l'ignorance, les passions, les habitudes, les intérêts, les craintes, les calamités toujours renaissantes des nations. Les anciennes révolutions de la terre ont fait éclore ses premiers Dieux, de nouvelles révolutions en produiroient de nouveaux si les anciens venoient à s'oublier. Des êtres ignorans, malheureux & tremblants se feront toujours des Dieux; ou leur crédulité leur fera recevoir ceux que l'imposture ou le fanatisme voudront leur annoncer.

Nz nous proposons donc que de montrer la raison à ceux qui peuvent l'entendre; de présenter la vérité à ceux qui peuvent soutenir son éclat; de détromper ceux qui ne voudront point opposer des obstacles à l'évidence & qui ne s'ob-

stineroient point à persister dans l'erreur. Inspirons du courage à ceux qui n'ont point la force de briser avec leurs illusions. Rassurons l'homme de bien, que ses craintes allarment bien plus que le pervers qui, en dépit de ses opinions, suit toujours ses passions; consolons le malheureux qui gémit sous le poids des préjugés qu'il n'a point examinés; dissipons les incertitudes de celui qui doute & qui, cherchant de bonne foi la vérité, ne trouve souvent dans la philosophie même que des opinions flottantes peu propres à fixer son esprit. Bannissons pour l'homme de génie la chimère qui lui fait perdre son tems: arrachons son noir phantôme à l'homme intimidé, qui dupe de ses vaines frayeurs, devient inutile à la société: ôtons à l'atrabilaire un Dieu qui l'afflige, qui l'agrite, qui ne fait qu'allumer sa bile: arrachons au fanatique le Dieu qui lui met des poignards à la main. Arrachons aux imposteurs & aux Tyrans un Dieu qui leur sert à épuiser, asservir & dépouiller le genre humain. En ôtant aux honnêtes gens leurs redoutables idées, ne rassurons point les méchants, les ennemis de la société, privons les de ces ressources sur lesquelles ils comptent pour expier leurs forfaits; à des terreurs incertaines & éloignées qui ne pouvoient arrêter leurs excès, substituons des terreurs réelles & présentes; qu'ils rougissent en se voyant tels qu'ils sont, qu'ils frémissent en trouvant leurs complots découverts; qu'ils tremblent dans la crainte de voir un jour les mortels qu'ils outragent revenus des erreurs dont ils se servent pour les enchaîner.

Si nous ne pouvons guérir les nations de leurs préjugés invétérés, tâchons au moins de les empêcher de retomber dans les excès dans lesquels la religion les a si souvent entraînés; que les hom-

mes se fassent des chimères ; qu'ils en pensent comme ils voudront, pourvu que leurs rêveries ne leur fassent point oublier qu'ils sont hommes & qu'un être sociable n'est point fait pour ressembler aux animaux féroces. Balançons les intérêts fictifs du ciel par les intérêts sensibles de la terre. Que les Souverains & les peuples reconnoissent enfin que les avantages résultants de la vérité, de la justice, de bonnes Loix, d'une éducation sensée, d'une morale humaine & paisible sont bien plus solides que ceux qu'ils attendent si vainement de leurs Divinités, qu'ils sentent que des biens si réels & si chers ne doivent point être sacrifiés à des espérances incertaines, si souvent démenties par l'expérience. Pour s'en convaincre que tout homme raisonnable considère les forfaits sans nombre que le nom de Dieu a causés sur la terre ; qu'il étudie son affreuse histoire & celle de ses odieux Ministres, qui par-tout ont soufflé l'esprit de vertige, de discorde & de fureur. Que les Princes & les sujets apprennent au moins à résister quelquefois aux passions de ces prétendus interprètes de la Divinité, surtout lorsqu'ils leur ordonneront de sa part d'être inhumains, intolérans, barbares d'étouffer le cri de la nature, la voix de l'équité, les remontrances de la raison & de fermer les yeux sur les intérêts de la société.

FOIBLES mortels ! jusques à quand votre imagination, si active & si prompte à saisir le merveilleux, ira-t-elle chercher hors de l'univers des prétextes pour vous nuire à vous-mêmes & aux êtres avec qui vous vivez ici bas ! Que ne suivez-vous en paix la route simple & facile que vous trace votre nature ! Pourquoi semer d'épines le chemin de la vie ? Pourquoi multiplier les maux auxquels votre sort vous expose ? Quels avanta-

ges pouvez-vous attendre d'une Divinité que les efforts réunis du genre humain entier n'ont encore pu vous faire connoître? Ignorez donc ce que l'esprit humain n'est pas fait pour comprendre; laissez-là vos chimères; occupez-vous de vérités; apprenez l'art de vivre heureux; perfectionnez vos mœurs, vos gouvernemens, vos loix; songez à l'éducation, à l'agriculture, aux sciences vraiment utiles; travaillez avec ardeur; forcez par votre industrie la nature à vous être propice & les Dieux ne pourront rien contre votre félicité. Abandonnez à des penseurs oisifs, à des entousiastes inutiles, le travail infructueux de sonder des abîmes dont vous devez détourner vos regards. Jouissez des biens attachés à votre existence présente; augmentez en le nombre; ne vous élancez jamais au delà de votre sphere. S'il vous faut des chimères, permettez à vos semblables d'avoir les leurs; & n'égorgez point vos frères, quand ils ne pourront pas délirer comme vous. Si vous voulez des Dieux, que votre imagination les enfante; mais ne souffrez point que ces êtres imaginaires vous enivrent au point de méconnoître ce que vous devez aux êtres réels avec qui vous vivez.

CHAPITRE XI.

Apologie des sentimens contenus dans cet ouvrage. De l'impiété. Existe-t'il des Athées?

Tour ce qui vient d'être dit dans le cours de cet ouvrage devoit suffire pour détromper les hom-

mes capables de raisonner, des préjugés auxquels ils attachent tant d'importance. Mais les vérités les plus claires sont forcées d'échouer contre l'enthousiasme, l'habitude & la crainte; rien de plus difficile que de détruire l'erreur quand une longue prescription l'a mise en possession de l'esprit humain. Elle est inattaquable quand elle est appuyée du consentement général, propagée par l'éducation, invétérée par la coutume, fortifiée par l'exemple, maintenue par l'autorité, & sans cesse alimentée par les espérances & les craintes des peuples, qui regardent leurs erreurs mêmes comme le remède de leurs maux. Telles sont les forces réunies qui soutiennent l'empire des Dieux en ce monde, & qui paroissent devoir y rendre leur trône inébranlable.

NE soyons donc point surpris de voir le plus grand nombre des hommes chérir son aveuglement & craindre la vérité. Nous trouvons par-tout les mortels obstinément attachés à des phantômes dont ils attendent leur bien être, tandis que ces phantômes sont évidemment les sources de tous leurs maux. Epris du merveilleux, dédaignant ce qui est simple & facile à comprendre, peu instruit dans les voies de la nature, accoutumé à ne point faire usage de la raison, le vulgaire d'âges en âges se prosterne devant les puissances invisibles qu'on lui fait adorer. Il leur adresse ses vœux fervents; il les implore dans ses malheurs, il se dépouille pour elles du fruit de son travail, il est sans cesse occupé à remercier de vaines idoles des biens qu'il n'en a pas reçus, ou à leur demander des faveurs qu'il n'en peut obtenir. Ni l'expérience ni la réflexion ne peuvent le désabuser; il ne s'apperoit pas que ses Dieux ont toujours été sourds; il s'en prend à lui même, il les croit trop irrités, il tremble, il gémit, il soupire à

leurs pieds, il couvre leurs autels de présents, il ne voit pas que ces êtres si puissants sont soumis à la nature, & ne sont jamais propices que quand cette nature est favorable. C'est ainsi que les nations sont complices de ceux qui les trompent, & sont aussi opposées à la vérité que ceux qui les égarent.

EN matière de religion il est très peu de gens qui ne partagent plus ou moins les opinions du vulgaire. Tout homme qui s'écarte des idées reçues est généralement regardé comme un frénétique, un présomptueux qui se croit insolemment bien plus sage que les autres. Au nom magique de religion & de Divinité, une terreur subite & panique s'empare des esprits; dès qu'on les voit attaquées, la société s'alarme, chacun s'imagine voir déjà son monarque céleste lever son bras vengeur contre le pays où la nature rebelle a produit un monstre assez téméraire pour braver son courroux. Les personnes mêmes les plus modérées taxent de folie & de sédition celui qui ose contester à ce Souverain imaginaire des droits que le bon sens n'a jamais discutés. En conséquence quiconque entreprend de déchirer le bandeau des préjugés, paroît un insensé, un citoyen dangereux; sa sentence est prononcée d'une voix presque unanime; l'indignation publique, attisée par le fanatisme & l'imposture, fait qu'on ne veut point l'entendre; chacun se croiroit coupable, s'il daignoit l'écouter; chacun craindroit de se rendre son complice, s'il ne faisoit éclater sa fureur contre lui, & son zèle en faveur du Dieu terrible dont on suppose la colère provoquée. Ainsi, l'homme qui consulte sa raison, le Disciple de la nature est regardé comme une peste publique; l'ennemi d'un phantôme nuisible est regardé comme l'ennemi du genre humain; celui qui voudroit

établir une paix solide entre les hommes est traité comme un perturbateur de la société; on proscrie tout d'une voix celui qui voudroit rassûrer les mortels effrayés en brisant des idoles sous lesquelles le préjugé les oblige de trembler. Au seul nom d'un *Athée*, le Superstitieux frissonne, le Dèiste lui-même s'allarme, le Prêtre entre en fureur, la Tyrannie prépare ses buchers, le Vulgaire applaudit aux châtimens que des loix insensées décernent contre le véritable ami du genre humain.

T E L S sont les sentimens auxquels doit s'attendre tout homme qui osera présenter à ses semblables la vérité que tous semblent chercher, mais que tous craignent de trouver, ou méconnoissent quand on la leur veut montrer. Qu'est-ce en effet qu'un *Athée*? C'est un homme qui détruit des chimères nuisibles au genre humain pour ramener les hommes à la nature, à l'expérience, à la raison. C'est un penseur qui ayant médité la matière, son énergie, ses propriétés & ses façons d'agir, n'a pas besoin pour expliquer les phénomènes de l'univers & les opérations de la nature; d'imaginer des puissances idéales, des intelligences imaginaires, des êtres de raison, qui, loin de faire mieux connoître cette nature, ne font que la rendre capricieuse, inexplicable, méconnaissable; inutile au bonheur des humains.

A I N S I, les seuls hommes qui peuvent avoir des idées simples & vraies de la nature sont regardés comme des spéculateurs absurdes ou de mauvaise foi! Ceux qui se forment des notions intelligibles de la force motrice de l'univers sont accusés de nier l'existence de cette force: ceux qui fondent tout ce qui s'opère dans ce monde sur des loix constantes & sûres, sont accusés d'attribuer tout

qu

au hazard, ils sont taxés d'aveuglement & de délire par des entoufflés dont l'imagination, toujours égarée dans le vuide, attribue les effets de la nature à des causes fictives qui n'existent que dans leur propre cerveau, à des êtres de raison, à des puissances chimériques que l'on s'obstine à préférer à des causes réelles & connues. Nul homme dans son bon sens ne peut nier l'énergie de la nature, ou l'existence d'une force en vertu de laquelle la matière agit & se met en mouvement; mais nul homme, à moins de renoncer à la raison, ne peut attribuer cette force à un être placé hors de la nature, distingué de la matière, n'ayant rien de commun avec elle: n'est-ce pas dire que cette force n'existe pas, que de prétendre qu'elle réside dans un être inconnu, formé par un amas de qualités intelligibles, d'attributs incompatibles d'où résulte nécessairement un tout impossible? Les éléments indestructibles, les *atomes* d'Épicure, dont le mouvement, le concours & les combinaisons ont produit tous les êtres; sont, sans doute, des causes plus réelles que le Dieu de la Théologie. Ainsi pour parler exactement ce sont les partisans d'un être imaginaire, contradictoire, impossible à concevoir, que l'esprit humain ne peut saisir par aucun côté, qui n'offre qu'un vain nom, dont on peut tout nier, dont on ne peut rien affirmer; ce sont, dis-je, ceux qui font d'une pareille chimère le créateur, le moteur, le conservateur de l'univers, qui sont des insensés. Des rêveurs, incapables d'attacher aucune idée positive à la cause dont ils parlent sans cesse, ne sont-ils pas de vrais *Athées*? Des penseurs qui font du pur néant la source de tous les êtres ne sont-ils pas de vrais aveugles? N'est-ce pas le comble de la folie de personnifier des

abstractions ou des idées négatives, & de se prosterner ensuite devant la fiction de son propre cerveau ?

Ce sont néanmoins des hommes de cette trempe qui reglent les opinions du monde & qui déferent à la risée & à la vengeance publique des hommes plus sensés qu'eux. A en croire ces profonds rêveurs, il n'y a que la démence & la frénésie qui puissent faire rejeter dans la nature un mobile totalement incompréhensible. Est-ce donc un délire de préférer le connu à l'inconnu ? Est-ce un crime de consulter l'expérience, d'en appeler au témoignage des sens dans l'examen de la chose la plus importante à connoître ? Est-ce un affreux attentat de s'adresser à la raison & de préférer ses oracles aux décisions sublimes de quelques Sophistes, qui conviennent eux-mêmes qu'ils ne comprennent rien au Dieu qu'ils nous annoncent ? Cependant, selon eux, il n'est point de forfait plus digne de châtimement, il n'est point d'entreprise plus dangereuse contre la société, que de dépouiller le phantôme qu'ils ne connoissent point des qualités inconcevables & de l'appareil imposant, dont l'imagination, l'ignorance, la crainte & l'imposture l'ont à l'envi entouré, il n'est rien de plus impie & de plus criminel que de rassurer les mortels contre un spectre dont l'idée seule fut la source de tous leurs maux ; il n'est rien de plus nécessaire que d'exterminer des audacieux, assez téméraires pour tenter de rompre le charme invisible qui tient le genre humain engourdi dans l'erreur ; vouloir briser ses fers, ce fut briser pour lui ses plus sacrés liens.

EN conséquence de ces clameurs, sans cesse renouvelées par l'imposture, & répétées par l'i-

gnorance, les nations, que dans tous les siècles la raison voulut détromper, n'osèrent jamais écouter ses leçons bienfaisantes. Les amis des hommes ne furent point entendus, parce qu'ils furent les ennemis de leurs chimères. Ainsi les peuples continuent à trembler; peu de sages ont le courage de les rassurer; presque personne n'ose braver l'opinion publique infectée par la superstition; on redoute le pouvoir de l'imposture & les menaces de la tyrannie qui cherche toujours à s'appuyer par des illusions. Les cris de l'ignorance triomphante & du fanatisme hautain étoufferent en tout tems la foible voix de la nature; elle fut forcée de se taire, ses leçons furent bientôt oubliées; & lorsqu'elle osa parler, ce ne fut le plus souvent que dans un langage énigmatique, inintelligible pour le plus grand nombre des hommes. Comment le vulgaire, qui saisit avec tant de peines les vérités les plus claires & les plus distinctement énoncées, eût-il pu comprendre les mystères de la nature présentés sous des emblèmes & sous des mots entrecoupés!

EN voyant le déchaînement qu'excitent parmi les Théologiens les opinions des Athées, & les supplices qui, à leur instigation, furent souvent décernés contre eux, ne seroit-on pas autorisé de conclure que ces Docteurs, ou ne sont pas aussi sûrs qu'ils le disent de l'existence de leur Dieu, ou ne regardent pas les opinions de leurs adversaires comme aussi absurdes qu'ils le prétendent? Ce n'est jamais que la défiance, la foiblesse & la crainte qui rendent cruel; on n'a point de colere contre ceux qu'on méprise: on ne regarde point la folie comme un crime punissable; on se contenteroit de rire d'un insensé qui nieroit l'existence du soleil, on ne le puniroit pas si l'on n'é-

toit soi-même insensé. La fureur Théologique ne prouvera jamais que la foiblesse de sa cause; l'inhumanité de ces hommes intéressés dont la profession est d'annoncer des chimères aux nations, nous prouve qu'eux seuls tirent parti de ces puissances invisibles, dont ils se servent avec succès pour effrayer les mortels (73). Ce sont pourtant ces Tyrans des esprits qui, peu conséquents dans leurs principes, défont d'une main ce qu'ils élèvent de l'autre: ce sont eux qui, après avoir fait une Divinité remplie de bonté, de sagesse & d'équité, la diffament, la décrient, l'anéantissent tout-à-fait, en disant qu'elle est cruelle, qu'elle est capricieuse, injuste & despotique, qu'elle est altérée du sang des malheureux. Cela posé ce sont les Théologiens qui sont les vrais impies.

Celui qui ne connoît point la Divinité ne peut lui faire injure, ni par conséquent être appelé un impie. *Etre impie*, dit Epicure, *ce n'est point ôter au vulgaire les Dieux qu'il a, c'est attribuer à ces Dieux les opinions du vulgaire.* *Etre impie*, c'est insulter un Dieu qu'on croit, c'est l'outrager sciemment; être impie, c'est admettre un Dieu bon, tandis qu'on prêche en même tems la persécution & le carnage. *Etre impie*, c'est tromper les hommes au nom d'un Dieu que l'on fait servir de prétexte à ses indignes passions. *Etre impie*, c'est dire qu'un Dieu souverainement heureux & tout-puissant peut être offensé par ses foibles créatures. *Etre impie*, c'est mentir de la part d'un Dieu que l'on suppose l'ennemi du mensonge. *Etre impie* enfin, c'est se servir de la Divinité pour troubler les sociétés, pour les asservir à des

(73) Lucien suppose Jupiter qui, disputant avec Menippe, veut le foudroyer; surquoi le philosophe lui dit, *ah! tu te fâches; tu prens ton foudre? Tu as donc tort.*

Tyrans; c'est leur persuader que la cause de l'imposture est la cause de Dieu; c'est imputer à Dieu ces crimes qui anéantiroient ses perfections divines. Etre impie & insensé à la fois, c'est faire une pure chimere du Dieu que l'on adore.

D'un autre côté; être pieux, c'est servir la patrie, c'est être utile à ses semblables, c'est travailler à leur bien être: chacun peut y prétendre suivant ses facultés; celui qui médite, peut se rendre utile, lorsqu'il a le courage d'annoncer la vérité, de combattre l'erreur, d'attaquer les préjugés qui s'opposent par-tout au bonheur des humains; il est vraiment utile, & c'est même un devoir, d'arracher des mains des mortels les couteaux que le fanatisme leur distribue, d'ôter à l'imposture & à la tyrannie l'empire funeste de l'opinion dont elles se servent avec succès en tout tems, en tous lieux, pour s'élever sur les ruines de la liberté, de la sûreté, de la félicité publique. Etre vraiment pieux, c'est observer religieusement les loix saintes de la nature, & suivre fidèlement les devoirs qu'elle nous prescrit; être pieux, c'est être humain, équitable, bienfaisant, c'est respecter les droits des hommes; être pieux & sensé, c'est rejeter des rêveries qui pourroient faire méconnoître les conseils de la raison.

Ainsi quoi qu'en disent le fanatisme & l'imposture, celui qui nie l'existence d'un Dieu, en voyant qu'elle n'a d'autre base que l'imagination alarmée; celui qui rejette un Dieu perpétuellement en contradiction avec lui-même; celui qui bannit de son esprit & de son cœur un Dieu continuellement aux prises avec la nature, la raison, le bien-être des hommes, celui, dis-je, qui se détrompe d'une si dangereuse chimere, peut être

réputé pieux, honnête & vertueux, quand sa conduite ne s'écartera point des règles invariables que la nature & la raison lui prescrivent. De ce qu'un homme refuse d'admettre un Dieu contradictoire, ainsi que les oracles obscurs qu'on débite en son nom, s'ensuit il donc qu'un tel homme refuse de reconnoître les loix évidentes & démontrées d'une nature dont il dépend, dont il éprouve le pouvoir, dont les devoirs nécessaires l'obligent sous peine d'être puni dans ce monde ? Il est vrai que si la vertu consistoit par hazard dans un honteux renoncement à la raison, dans un fanatisme destructeur, dans des pratiques inutiles, l'athée ne peut point passer pour vertueux ; mais si la vertu consistoit à faire à la société tout le bien dont on est capable, l'athée peut y prétendre ; son ame courageuse & tendre ne fera point criminelle en faisant éclater son indignation légitime contre des préjugés fatals au bonheur du genre humain.

ÉCOUTONS néanmoins les imputations que les Théologiens font aux athées ; examinons de sang froid & sans humeur les injures qu'ils vomissent contre eux : il leur semble que l'Athéisme soit le dernier degré du délire de l'esprit & de la perversité du cœur : intéressés à noircir leurs adversaires, ils ne montrent l'incrédulité absolue que comme l'effet du crime ou de la folie. On ne voit pas, nous disent-ils, tomber dans les horreurs de l'athéisme des hommes qui ont lieu d'espérer que l'état à venir sera pour eux un état de bonheur. En un mot, selon nos Théologiens, c'est l'intérêt des passions qui fait que l'on cherche à douter de l'existence d'un être, à qui l'on est comptable de l'abus de cette vie ; c'est la crainte du châtimement qui fait seule les athées : on nous répète sans cesse

les paroles d'un prophète hébreu, qui prétend qu'il n'y a que la folie qui puisse faire nier l'existence de la Divinité. (74) A en croire quelques autres, „rien de plus noir que le cœur d'un athée, „rien de plus faux que son esprit: l'athéisme, „selon eux, ne peut être que le fruit d'une con- „science bourrelée, qui cherche à se débarrasser „de la cause qui la trouble. On a raison, dit „Derham, de regarder un athée comme un mon- „stre parmi les êtres raisonnables; comme une de „ces productions extraordinaires qu'on rencon- „tre à peine dans tout le genre humain, & qui, „s'opposant à tous les autres hommes, se révol- „te, non seulement contre la raison & la nature „humaine, mais contre la Divinité même.”

Nous répondrons à toutes ces injures en disant que c'est au lecteur à juger si le système de l'athéisme est aussi absurde que voudroient le faire croire ces profonds spéculateurs, perpétuellement en dispute sur les productions informes, contradictoires & bizarres de leur propre cerveau (75). Il est vrai que peut-être jusqu'ici le système du naturalisme n'avoit point encore été développé dans toute son étendue; des personnes non prévenues seront au moins à portée de reconnoître si l'auteur a bien ou mal raisonné, s'il s'est dissimulé les plus importantes difficultés, s'il a été de mauvaise foi, si, comme les ennemis de la raison humaine, il a

(74) *Dixit insipiens in corde suo non est Deus.* En retranchant la négation la proposition seroit plus vraie. Ceux qui voudront voir les injures que le siel Théologique sçait répandre sur les athées, n'ont qu'à lire un ouvrage du Dr. Bentley traduit en latin sous le titre *De Stultitiâ Athéismi.* in-8vo.

(75) En voyant les Théologiens accuser si souvent les athées d'être absurdes, on seroit tenté de croire qu'ils n'ont aucune idée de ce que les athées ont à leur opposer: il est vrai qu'ils y ont mis bon ordre; les Prêtres disent & publient ce qu'ils veulent, tandis que leurs adversaires ne peuvent jamais le montrer.

recours à des subterfuges, à des sophismes, à des distinctions subtiles, qui doivent toujours faire soupçonner ou que l'on ne connoit pas ou que l'on craint la vérité. C'est donc à la candeur, à la bonne foi, à la raison qu'il appartient de juger si les principes naturels qui viennent d'être rapprochés sont destitués de fondement; c'est à ces juges integres qu'un disciple de la nature soumet ses opinions; il est en droit de récuser le jugement de l'entousiasme, du fanatisme, de l'ignorance présomptueuse, & de la fourberie intéressée. Les personnes accoutumées à penser trouveront du moins des raisons pour douter de tant de notions merveilleuses qui ne paroissent des vérités incontestables qu'à ceux qui ne les ont jamais examinées d'après les regles du bon sens.

Nous conviendrons avec Derham que les athées sont rares; la superstition a tellement fait méconnoître la nature & ses droits; l'entousiasme a tellement ébloui l'esprit humain; la terreur a tellement troublé le cœur des hommes; l'imposture & la tyrannie ont tellement enchaîné la pensée; enfin l'erreur, l'ignorance & le délire ont tellement embrouillé les idées les plus claires, que rien n'est moins commun que de trouver des hommes assez courageux pour se détromper des notions que tout conspiroit à identifier avec eux. En effet plusieurs Théologiens, malgré les invectives dont ils accablent les athées, semblent souvent avoir douté s'il en existoit dans le monde, ou s'il y avoit des gens qui pussent nier de bonne foi l'existence d'un Dieu. (76) Leur doute étoit sans doute,

(76) Les mêmes gens qui trouvent que l'athéisme est un système si étrange aujourd'hui, avouent qu'il a pu y avoir des athées autrefois. Quoi donc! Est-ce que la nature nous a moins doués de raison que les hommes d'autrefois? Ou seroit-ce que le Dieu d'aujourd'hui seroit moins absurde que les Dieux de l'antiquité? Les gens

fondé sur les idées absurdes qu'ils prêtoient à leurs adversaires, qu'ils ont sans cesse accusés de tout attribuer au *hasard*, à des causes *aveugles*, à une matière *inerte & morte*, incapable d'agir par elle-même. Nous avons, je pense, suffisamment justifié les partisans de la nature de ces accusations ridicules ; nous avons par-tout prouvé, & nous le répétons, que le *hasard* est un mot vuide de sens qui, ainsi que le mot *Dieu*, n'annonce que l'ignorance des vraies causes. Nous avons démontré que la matière n'étoit point morte, que la nature essentiellement agissante & nécessairement existante avoit assez d'énergie pour produire tous les êtres qu'elle renferme & tous les phénomènes que nous voyons. Nous avons fait sentir par-tout que cette cause étoit bien plus réelle & plus facile à concevoir, que la cause fictive, contradictoire, inconcevable, impossible à qui la Théologie fait honneur des grands effets qu'elle admire. Nous avons représenté que l'incompréhensibilité des effets naturels n'étoit point une raison pour leur assigner une cause plus incompréhensible encore que toutes celles que nous pouvons connoître. Enfin, si l'incompréhensibilité de Dieu n'autorise pas à nier son existence, il est au moins certain que l'incompatibilité des attributs qu'on lui donne, autorise à nier que l'être qui les réunit soit autre chose qu'un chimere dont l'existence est impossible.

re humain auroit-il aquis des lumieres sur le compte de ce moteur créché de la nature ? Le Dieu de la mythologie moderne, rejeté par *Panini*, *Hobbes*, *Spinoza* & quelques autres, est-il donc plus croyable que les Dieux de la mythologie payenne rejetés par *Epicure*, *Straton*, *Théodore*, *Diagoras*, &c. ? Tertulien prétendoit que le christianisme avoit dissipé l'ignorance dans laquelle les payens étoient sur l'essence divine, & qu'il n'y avoit pas d'artisan parmi les chrétiens qui ne vit Dieu & qui ne le connaît. Cependant Tertulien lui-même admettoit un Dieu corporel, & partant étoit un athée, d'après les notions de la Théologie moderne. Voyez la note 41 du Chap. VI. de cette parlie.

Cela posé, nous pourrons fixer le sens que l'on doit attacher au nom d'*Athée*, que cependant en d'autres occasions les Théologiens prodiguent indistinctement à tous ceux qui s'écartent en quelque chose de leurs opinions révérees. Si par *Athée* l'on désigne un homme qui nieroit l'existence d'une force inhérente à la matiere & sans laquelle l'on ne peut concevoir la nature, & si c'est à cette force motrice que l'on donne le nom de *Dieu*, il n'existe point d'athées, & le mot sous lequel on les désigne n'annonceroit que des fous. Mais si par *Athées*, l'on entend des hommes dépourvus d'entousiasme, guidés par l'expérience & le témoignage de leurs sens, qui ne voient dans la nature que ce qui s'y trouve réellement ou ce qu'ils sont à portée d'y connoître; qui n'appërçoivent & ne peuvent appërcevoir que de la matiere essentiellement active & mobile; diversement combinée, jouissante par elle-même de diverses propriétés, & capable de produire tous les êtres que nous voyons. Si par *Athées* l'on entend des Physiciens convaincus que, sans recourir à une cause chimérique, l'on peut tout expliquer par les seules loix du mouvement, par les rapports subsistants entre les êtres, par leurs affinités, leurs analogies, leurs attractions & leurs répulsions, leurs proportions, leurs compositions & leurs décompositions. (77) Si par *Athées* l'on entend des gens qui ne sça-

(77) Le Docteur Cudworth, dans son *Système intellectuelle Ch.* II. compte chez les anciens quatre especes d'*Athées*. 1. les disciples d'*Anaximandre*, appellés *Hylopathiens*, qui attribuoient la formation de tout à la matiere privée de sentiment. 2. les *Atomistes* ou disciples de *Démocrite*, qui attribuoient tout au concours des atômes. 3. les Athées Stoïciens, qui admettoient une nature aveugle, mais agissante selon des regles sûres. 4. les *Hylozoïstes* ou disciples de *Straton*, qui attribuoient à la matiere de la vie. Il est bon d'observer que les plus habiles Physiciens de l'Antiquité ont été des Athées, avoués ou cachés; mais leur Doctrine fut toujours opprimée par la superstition du vulgaire, & presque totalement éclipsee par la philosophie fanatique & merveilleuse de *Pythagore* & surtout

vent point ce que c'est qu'un *esprit* & qui ne voient point le besoin de *spiritualiser* ou de rendre incompréhensibles des causes corporelles, sensibles & naturelles qu'ils voient uniquement agir; qui ne trouvent pas que ce soit un moyen de mieux connoître la force motrice de l'univers que de l'en séparer pour la donner à un être placé hors du grand tout, à un être d'une essence totalement inconcevable, & dont on ne peut indiquer le séjour. Si par *Athées* l'on entend des hommes qui conviennent de bonne foi que leur esprit ne peut ni concevoir, ni concilier les attributs négatifs & les abstractions Théologiques avec les qualités humaines & morales que l'on attribue à la Divinité; ou des hommes qui prétendent que de cet alliage incompatible, il ne peut résulter qu'un être de raison, vu qu'un pur esprit est destitué des organes nécessaires pour exercer des qualités & des facultés humaines. Si par *Athées*, l'on désigne des hommes qui rejettent un phantôme dont les qualités odieuses & disparates ne sont propres qu'à troubler & à plonger le genre humain dans une démence très nuisible. Si, dis-je, des penseurs de cette espece sont ceux que l'on nomme des *Athées*, l'on ne peut douter de leur existence; & il y en auroit un très grand nombre, si les lumieres de la saine physique & de la droite raison étoient plus répandues; pour lors ils ne seroient regardés ni comme des insensés ni comme des furieux, mais comme des hommes sans préjugés, dont les opinions, ou si l'on veut l'ignorance, seroient bien plus utiles au genre humain que les sciences & les vaines hypotheses qui depuis longtems sont les vraies causes de ses maux.

de Platon. Tant il est vrai que le vague, l'obscur, l'entousiasme l'emportent communément sur le simple, le naturel, l'intelligible
P. le Clerc Biblioth. choisie Tome 2.

D'un autre côté, si par *Athées*, l'on vouloit désigner des hommes forcés eux-mêmes d'avouer qu'ils n'ont aucune idée de la chimere qu'ils adorent ou qu'ils annoncent aux autres; qui ne peuvent se rendre compte ni de la nature ni de l'essence de leur phantôme divinisé; qui ne peuvent jamais s'accorder entre eux sur les preuves de l'existence, sur les qualités, sur la façon d'agir de leur Dieu; qui a force de négations en font un pur *Néant*; qui se prosternent, ou font prosterner les autres, devant les fictions absurdes de leur propre délire; si, dis-je, par *Athées* l'on désigne des hommes de cette espèce; on sera obligé de convenir que le monde est rempli d'*Athées*; & l'on pourra même placer dans ce nombre les Théologiens les plus exercés, qui raisonnent sans cesse de ce qu'ils n'entendent pas; qui se disputent sur un être dont ils ne peuvent démontrer l'existence; qui par leurs contradictions s'appent très efficacement cette existence; qui anéantissent leur Dieu parfait à l'aide des imperfections sans nombre qu'ils lui donnent; qui révoltent contre ce Dieu par les traits atroces sous lesquels ils le dépeignent. Enfin l'on pourra regarder comme de vrais *Athées* ces peuples crédules, qui sur parole & par tradition se mettent à genoux devant un être dont ils n'ont d'autres idées que celles que leur en donnent leurs guides spirituels, qui reconnoissent eux-mêmes qu'ils n'y comprennent rien. Un *Athée* est un homme qui ne croit pas l'existence d'un Dieu; or personne ne peut être sur de l'existence d'un être qu'il ne conçoit pas & que l'on dit réunir des qualités incompatibles.

CE qui vient d'être dit, prouve que les Théologiens eux-mêmes n'ont pas toujours connu le sens

qu'ils pouvoient attacher au mot d'*Athées*; ils les ont vaguement injuriés & combattus comme des gens dont les sentimens & les principes étoient opposés aux leurs. Nous voyons en effet que ces sublimes Docteurs, toujours entêtés de leurs opinions particulieres ont souvent prodigué les accusations d'Athéisme à tous ceux à qui ils vouloient nuire, qu'ils vouloient dénigrer, dont ils cherchoient à rendre les systêmes odieux: ils étoient sûrs d'allumer le vulgaire imbécille par une imputation vague, ou par un mot auquel l'ignorance attache une idée de terreur, parce qu'il n'en connoît pas le vrai sens. En conséquence de cette politique, on a vu souvent les partisans des mêmes sectes religieuses, les adorateurs du même Dieu, se traiter réciproquement d'Athées dans la chaleur de leurs querelles Théologiques: dans ce sens être Athée, c'est n'avoir pas en tout point les mêmes opinions que ceux avec qui l'on dispute sur la religion. De tout tems le vulgaire a regardé comme des Athées ceux qui ne pensoient pas sur la Divinité comme les guides qu'il s'étoit habitude de suivre. Socrate, l'adrateur d'un seul Dieu, ne fut qu'un Athée aux yeux du peuple Athénien.

BIEN plus, comme nous l'avons déjà fait observer, l'on a souvent accusé d'Athéisme les personnes mêmes qui s'étoient donné le plus de peines pour établir l'existence d'un Dieu, mais qui n'avoient point allégué des preuves satisfaisantes: comme en pareille matiere les preuves sont caduques, il fut aisé à leurs ennemis de les faire passer pour des Athées, qui avoient malignement trahi la cause de la Divinité en la défendant trop foiblement. Je ne m'arrete point à faire sentir ici le peu de fondement d'une vérité que l'on dir si évi-

dente, tandis qu'on tente si souvent de la prouver & que jamais on ne la prouve au gré même de ceux qui se vantent d'en être intimement convaincus; au moins est-il certain qu'en examinant les principes de ceux qui ont essayé de prouver l'existence de Dieu, on les a communément trouvés foibles ou faux, parce qu'ils ne pouvoient être ni solides ni vrais; les Théologiens eux-mêmes ont été forcés d'entrevoir que leurs adversaires pourtoient en tirer des inductions contraires aux notions qu'ils ont intérêt de maintenir; en conséquence ils se sont souvent très hautement élevés contre ceux-mêmes qui croyoient avoir trouvé les preuves les plus fortes de l'existence de leur Dieu; ils ne s'appercevoient pas, sans doute, qu'il est impossible de ne pas prêter le flanc en établissant des principes ou des systèmes visiblement fondés sur un être imaginaire, contradictoire, que chaque homme voit diversement. (78)

EN un mot, l'on a taxé d'Athéisme & d'irréligion presque tous ceux qui ont pris le plus chaudement en main la cause du Dieu Théologique; ses partisans les plus zélés ont été regardés comme des transfuges & des traîtres; les Théologiens les plus religieux n'ont pu se garantir de ce repro-

(78) Que peut-on penser des sentimens d'un homme qui s'exprime comme Pascal, *Article 8 de ses pensées*, où il montre au moins une incertitude très complète sur l'existence de Dieu? *J'ai recherché, dit-il, si ce Dieu, dont tout le monde parle, n'auroit point laissé quelques marques de lui. Je regarde de toutes parts, & ne vois par-tout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute & d'inquiétude. Si je n'y voyois rien qui marquât une Divinité, je me déterminerois à ne rien croire. Si je voyois par-tout les marques d'un créateur, je reposerois en paix dans la foi. Mais voyant trop pour nier, & trop peu pour m'affurer, je suis dans un état à plaindre, & où j'ai souhaité cent fois que, si un DIEU soutient la nature, elle le marquât sans équivoque, & que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout à fait: qu'elle dit tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre. Voilà l'Etat d'un bon esprit luttant contre les préjugés qui l'enchaînent.*

che; ils se le sont mutuellement prodigué, & tous l'ont, sans doute, mérité, si par athées l'on désigne des hommes qui n'ont de leur Dieu aucune idée qui ne se détruise dès qu'on veut en raisonner.



C H A P I T R E X I I .

L'Athéisme est-il compatible avec la morale?

AP R È S avoir prouvé l'existence des Athées, revenons aux injures que les Déicoles leur prodiguent. „ Un Athée, selon Abbadie, ne peut avoir „ de vertu; elle n'est pour lui qu'une chimere, „ la probité qu'un vain scrupule, la bonne foi „ qu'une simplicité..... il ne connoît de loi „ que son intérêt; si ce sentiment avoit lieu, la „ conscience n'est qu'un préjugé, la loi naturelle „ une illusion, le droit qu'une erreur; la bien- „ veillance n'a plus de fondement; les liens de la „ société se détachent; la fidélité est ôtée; l'ami „ est tout prêt à trahir son ami; le citoyen à li- „ vrer sa patrie; le fils à assassiner son pere pour „ jouir de sa succession, dès qu'il en trouvera „ l'occasion, & que l'autorité ou le silence le „ mettront à couvert du bras séculier, qui seul „ est à craindre. Les droits, les plus inviolables „ & les loix les plus sacrées ne doivent plus être „ regardées que comme des songes & des vi- „ sions.” (79)

TELLE feroit, peut-être, la conduite, non d'un être pensant, sentant, réfléchissant, susceptible

(79) Voyez Abbadie de la vérité de la religion chrétienne. Tome 1. Chapitre 17.

de raison, mais d'une bête féroce, d'un insensé, qui n'auroit aucune idée des rapports naturels qui subsistent entre des êtres nécessaires à leur bonheur réciproque. Peut-on supposer qu'un homme capable d'expérience, pourvu des plus foibles lueurs du bon sens, pût se permettre la conduite que l'on prête ici à l'Athée, c'est-à-dire, à un homme assez susceptible de réflexion pour se détromper par le raisonnement de préjugés que tout s'efforce de lui montrer comme importants & sacrés! Peut-on, dis-je, supposer dans aucune société policée un citoyen assez aveugle pour ne pas reconnoître ses devoirs les plus naturels, ses intérêts les plus chers, les dangers qu'il coureroit en troublant ses semblables ou en ne suivant d'autre règle que ses appétits momentanés? Un être qui raisonne le moins du monde n'est-il pas forcé de sentir que la société lui est avantageuse, qu'il a besoin de secours, que l'estime de ses pareils est nécessaire à son bonheur, qu'il a tout à craindre de la colere de ses associés; que les loix menacent quiconque ose les enfreindre? Tout homme qui a reçu une éducation honnête, qui a dans son enfance éprouvé les tendres soins d'un Pere, qui par la suite a goûté les douceurs de l'amitié, qui a reçu des bienfaits, qui connoît le prix de la bienveillance & de l'équité, qui sent les douceurs que nous procure l'affection de nos semblables, & les inconvéniens qui résultent de leur aversion & de leurs mépris, n'est-il pas forcé de trembler de perdre des avantages si marqués & d'encourir par sa conduite des dangers si visibles? La honte, la crainte, le mépris de lui-même ne troublent-ils point son repos toutes les fois que rentrant en soi il se verra des mêmes yeux que les autres? N'y a-t-il donc des remors que pour ceux qui croient

un Dieu? L'idée d'être vu par un être, dont on n'a tout au plus que des notions très vagues, est-elle plus forte que l'idée d'être vu par des hommes, d'être vu par soi-même, d'être forcé de craindre, d'être dans la cruelle nécessité de se haïr & de rougir en pensant à sa conduite & aux sentimens qu'elle doit infailliblement attirer?

CELA posé, nous répondrons pied à pied à cet Abbadie. Qu'un Athée est un homme qui connoît la nature & ses loix, qui connoît sa propre nature, qui sçait ce qu'elle lui impose: un Athée a de l'expérience, & cette expérience lui prouve à chaque instant que le vice peut lui nuire, que ses fautes les plus cachées, que ses dispositions les plus secretes peuvent se décêler & se montrer au grand jour: cette expérience lui prouve que la société est utile à son bonheur, que son intérêt exige donc qu'il s'attache à la patrie qui le protège & qui le met à portée de jouir en sûreté des biens de la nature; tout lui montre que pour être heureux il doit se faire aimer; que son Pere est pour lui le plus sûr des amis; que l'ingratitude éloigneroit son bienfaiteur de lui; que la justice est nécessaire au maintien de toute association, & que nul homme, quelque soit sa puissance, ne peut être content de lui-même, quand il sçait être l'objet de la haine publique.

Celui qui a mûrement réfléchi sur lui-même, sur sa propre nature & sur celle de ses associés, sur ses propres besoins, sur les moyens de se les procurer, ne peut s'empêcher de connoître des devoirs, de découvrir & ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres: il a donc une morale; il a des motifs réels pour s'y conformer; il est forcé de sentir que ces devoirs sont nécessaire-

res, & si sa raison n'est pas troublée par des passions aveugles ou par des habitudes vicieuses, il sentira que la vertu est pour tout homme la route la plus sûre à la félicité. L'Athée ou le Fataliste fondent tous leurs systèmes sur la nécessité; ainsi leurs spéculations morales, fondées sur la nécessité des choses, sont au moins bien plus fixes & plus invariables que celles qui ne portent que sur un Dieu changeant d'aspect suivant les dispositions & les passions de tous ceux qui l'envisagent. La nature des choses & ses loix immuables ne sont point sujettes à varier; l'Athée est toujours forcé de nommer vice & folie ce qui lui nuit à lui-même; de nommer crime ce qui nuit aux autres; de nommer vertu ce qui leur est avantageux ou ce qui contribue à leur bonheur durable.

ON voit donc que les principes de l'Athée sont bien plus inébranlables que ceux de l'Entouusiaste qui fonde sa morale sur un être imaginaire dont l'idée varie si souvent, même au dedans de son propre cerveau. Si l'Athée nie l'existence d'un Dieu, il ne peut nier son existence propre, ni celle des êtres semblables à lui dont il se voit entouré; il ne peut douter des rapports qui subsistent entre eux & lui; il ne peut point douter de la nécessité des devoirs qui découlent de ces rapports; il ne peut donc point douter des principes de la morale qui n'est que la science des rapports subsistants entre les êtres vivants en société.

SI content d'une spéculation stérile de ses devoirs, l'Athée ne l'applique point à sa conduite; si entraîné par ses passions ou par des habitudes criminelles, livré à des vices honteux, jouet d'un tempérament vicieux, il paroît oublier ses principes moraux; il ne s'ensuivra pas qu'il n'a point

de principes ou que ses principes sont faux; on pourra seulement en conclure que dans l'ivresse de ses passions, dans le trouble de sa raison, il ne met point en pratique des spéculations très vraies; qu'il oublie des principes certains pour suivre des penchans qui l'égareront.

EN effet, rien de plus commun parmi les hommes qu'une discordance très marquée entre l'esprit & le cœur; c'est-à-dire entre le tempérament, les passions, les habitudes, les fantaisies, l'imagination, & l'esprit ou le jugement aidé de la réflexion. Rien de plus rare que de trouver ces choses d'accord; c'est alors que l'on voit la spéculation influencer sur la pratique. Les vertus les plus sûres sont celles qui sont fondées sur le tempérament des hommes. Ne voyons-nous pas en effet tous les jours les mortels en contradiction avec eux-mêmes? Leur jugement ne condamne-t-il pas sans cesse les écarts auxquels leurs passions les livrent? En un mot, tout ne nous prouve-t-il pas que les hommes, avec la meilleure théorie, ont quelquefois la pratique la plus mauvaise, & avec la théorie la plus vicieuse, ont souvent la conduite la plus estimable. Dans les superstitions les plus aveugles, les plus atroces, les plus contraires à la raison, nous rencontrons des hommes vertueux; la douceur de leur caractère, la sensibilité de leur cœur, la bonté de leur tempérament, les ramènent à l'humanité & aux loix de leur nature en dépit de leurs spéculations forcenées. Parmi les adorateurs d'un Dieu cruel, vindicatif & jaloux, nous trouvons des âmes paisibles, ennemies de la persécution, de la violence, de la cruauté; & parmi les sectateurs d'un Dieu rempli de miséricorde & de clémence, nous voyons des monstres de barbarie & d'inhumanité. Cependant les uns

& les autres reconnoissent que leur Dieu doit leur servir de modele : pourquoi ne s'y conforment-ils donc pas ? c'est que le tempérament de l'homme est toujours plus fort que ses Dieux ; c'est que les Dieux les plus méchants ne peuvent pas toujours corrompre une ame honnête, & que les Dieux les plus doux ne peuvent corriger des cœurs emportés par le crime. L'organisation sera toujours plus puissante que la Religion ; les objets présents, les intérêts momentanés, les habitudes enracinées, l'opinion publique, ont bien plus de pouvoir que des êtres imaginaires, ou que des spéculations qui dépendent elles-mêmes de cette organisation.

IL s'agit donc d'examiner si les principes de l'Athée sont vrais, & non si sa conduite est louable. Un Athée qui, ayant une excellente théorie fondée sur la nature, l'expérience & la raison, se livre à des excès dangereux pour lui-même & nuisibles à la société est, sans doute, un homme inconséquent. Mais il n'est pas plus à craindre qu'un homme religieux & zélé, qui croyant un Dieu bon, équitable, parfait, ne laisse pas de commettre en son nom les excès les plus affreux. Un Tyran Athée ne seroit pas plus à craindre qu'un Tyran fanatique. Un Philosophe incrédule n'est pas si redoutable qu'un prêtre entouffé, qui souffle la discorde parmi ses concitoyens. Un Athée revêtu du pouvoir seroit-il donc aussi dangereux qu'un Roi persécuteur ou qu'un inquisiteur farouche, qu'un dévôt rempli d'humeur, qu'un superstitieux chagrin ? Ceux-ci sont moins rares assurément qu'un Athée, dont les opinions & les vices sont bien loin de pouvoir influencer la société, trop remplie de préjugés pour vouloir l'écouter.

UN Athée intempérant & voluptueux n'est pas un homme plus à craindre qu'un superstitieux qui sçait allier la licence, le libertinage, la corruption des mœurs à ses notions religieuses. S'imagineroit-on de bonne foi qu'un homme, parce qu'il est Athée, ou parce qu'il ne craint point la vengeance des Dieux, s'enivrera tous les jours, corrompra la femme de son ami, forcera la porte de son voisin, se permettra tous les excès les plus nuisibles à lui-même ou les plus dignes de châtimement ? Les vices de l'Athée n'ont donc rien de plus extraordinaire que ceux de l'homme religieux, ils n'ont rien à se reprocher. Un Tyran qui seroit incrédule ne seroit pas pour ses sujets un fléau plus incommode, qu'un Tyran religieux ; les peuples de celui-ci en seront-ils plus heureux de ce que le Tigre qui les gouverne croit en Dieu, comble ses prêtres de présents & s'humilie à leurs pieds ? Au moins sous l'empire d'un Athée, on ne doit point appréhender les vexations religieuses, les persécutions pour des opinions, les proscriptions, ou ces violences inouïes dont, sous les Princes les plus doux, les intérêts du ciel sont souvent les prétextes. Si une nation est la victime des passions & des folies d'un Souverain mécréant, elle ne le sera pas au moins de son entêtement aveugle pour des systèmes Théologiques qu'il n'entend pas, ni de son zèle fanatique, qui de toutes les passions des Rois, est toujours la plus destructive & la plus dangereuse. Un Tyran Athée qui persécuteroit pour des opinions seroit un homme inconséquent à ses principes ; il ne fourniroit qu'un exemple de plus que les mortels suivent bien plus leurs passions, leurs intérêts, leurs tempéramens que leurs spéculations. Il est au moins évident

que l'Athée à un prétexte de moins que le Prince crédule pour exercer sa méchanceté naturelle.

EN effet, si l'on daignoit examiner les choses de sang froid, on trouveroit que le nom de Dieu ne servit jamais sur la terre que de prétexte aux passions des hommes. L'ambition, l'imposture & la tyrannie se sont liguées pour s'en servir conjointement afin d'aveugler les peuples & de les tenir sous le joug. Le Monarque s'en sert pour donner un éclat divin à sa personne, la sanction du ciel à ses droits, le ton des oracles à ses fantaisies les plus injustes & les plus extravagantes. Le prêtre s'en sert pour faire valoir ses prétentions, afin de contenter impunément son avarice, son orgueil & son indépendance. Le superstitieux vindicatif & colere, se sert de la cause de son Dieu pour donner un libre cours à sa vengeance, à sa cruauté, à ses fureurs qu'il qualifie de zèle. En un mot, la religion est dangereuse parce qu'elle justifie & rend légitimes ou louables les passions & les crimes dont elle recueille les fruits; suivant ses Ministres tout est permis pour venger le très haut; ainsi la Divinité ne semble faite que pour autoriser & pallier les forfaits les plus nuisibles. L'Athée, quand il commet des crimes, ne peut du moins prétendre que c'est son Dieu qui l'ordonne & qui l'approuve; c'est l'excuse que tous les jours le superstitieux nous donne de sa méchanceté, le tyran de ses persécutions, le prêtre de sa cruauté & de sa sédition, le fanatique de ses excès, le pénitent de son inutilité.

„ Ce ne sont point, dit Bayle, les opinions
 „ générales de l'esprit qui nous déterminent à
 „ agir, mais les passions." L'Athéisme est un sy-

stème qui d'un homme honnête ne fera point un méchant homme & qui d'un méchant homme ne fera pas un homme de bien. „ Ceux, dit le même auteur, qui avoient embrassé la secte d'Epicure n'étoient pas devenus débauchés, parce qu'ils avoient embrassé la doctrine d'Epicure, mais ils n'avoient embrassé la doctrine d'Epicure, mal entendue, que parce qu'ils étoient débauchés (80).” De même un homme pervers peut embrasser l'Athéisme, parce qu'il se flattera que ce système mettra ses passions en pleine liberté; il se trompera néanmoins; l'Athéisme bien entendu est fondé sur la nature & la raison, qui jamais, comme la religion, ne justifieront & n'expieront les crimes des méchants.

De ce qu'on a fait dépendre la morale de l'existence & de la volonté d'un Dieu, que l'on proposa pour modèle aux hommes, il résulta, sans doute, un très grand inconvénient. Des âmes corrompues, venant à découvrir combien toutes ces suppositions sont fausses ou douteuses, lâchèrent la bride à tous leurs vices, conclurent qu'il n'y avoit point de motifs plus réels pour faire le bien, s'imaginèrent que la vertu, comme les Dieux, n'étoient qu'une chimère, & qu'il n'y avoit point en ce monde de raison pour la pratiquer. Cependant il est évident que ce n'est point comme créatures d'un Dieu que nous sommes tenus de remplir les devoirs de la morale; c'est comme hommes, comme des êtres sensibles vivants en société & cherchant à se conserver dans une exi-

(80) Voyez Bayle *Pensées diverses* § 177. Sénèque avoit dit avant lui: *Ita non ab Epicuro impulsæ luxuriantur, sed vitæ dediti, luxuriam suam in philosophiæ sinu abscondunt.*

stence heureuse, que la morale nous oblige. Soit qu'il existe un Dieu, soit qu'il n'en existe point, nos devoirs seront les mêmes; & notre nature consultée nous prouvera que le vice est un mal & que la vertu est un bien réel. (81)

Si donc il s'est trouvé des Athées qui aient nié la distinction du bien & du mal, ou qui aient osé sapper les fondemens de toute morale, nous devons en conclure que sur ce point ils ont très mal raisonné, qu'ils n'ont point connu la nature de l'homme, ni la vraie source de ses devoirs; qu'ils ont faussement supposé que la Morale, ainsi que la Théologie, n'étoit qu'une science idéale,

(81) On assure qu'il s'est trouvé des Philosophes & des Athées qui ont nié la distinction du vice & de la vertu, & qui ont prêché la débauche & la licence dans les mœurs: l'on peut mettre dans ce nombre *Aristippe*, *Théodore* surnommé l'*Athée*, *Bion* le Borysténite, *Pyrrhon*, &c. parmi les anciens (V. *Diogene Laërce*) & parmi les modernes l'auteur de la *Fable des abeilles*, qui pourtant pourroit ne s'être proposé que de faire sentir que dans la présente confusion des choses, les vices se sont identifiés avec les Nations & leur sont devenus nécessaires, de même que les liqueurs fortes à un palais usé. L'auteur qui vient tout récemment de publier l'*homme machine* a raisonné sur les mœurs comme un vrai frénétique. Si ces auteurs eussent consulté la nature sur la Morale, comme sur la Religion, ils auroient trouvé que bien loin de conduire au vice & à la dissolution, elle conduit à la vertu.

Nunquam aliud Natura, aliud Sapientia dicit.

JUVENAL. SATYR. 14. V. 321.

Malgré les prétendus dangers que tant de personnes croient voir dans l'Athéisme, l'antiquité n'en a pas porté un jugement si défavorable. *Diogene Laërce* nous apprend qu'*Epicure* étoit d'une bonté incroyable, que sa patrie lui fit ériger des statues, qu'il eut un nombre prodigieux d'amis, que son école subsista très longtems. V. *Diogene Laërce*. X. 9. *Cicéron*, quoiqu'ennemi des opinions Epicuriennes, rend un témoignage éclatant à la probité d'*Epicure* & de ses Disciples, qui étoient remarquables par l'amitié qu'ils avoient les uns pour les autres. V. *Cicero de finibus* II. 25. La philosophie d'*Epicure* fut enseignée publiquement à Athènes pendant plusieurs siècles & *Laënce* dit qu'elle fut la plus suivie. *Epicuri disciplina multo celebrior semper fuit quam ceterorum*. V. *Institut. divin.* III. 17. Du tems de *Marc-Aurèle* il y avoit à Athènes un professeur public de la philosophie d'*Epicure*, payé par cet Empereur, qui étoit Stoïcien.

& que les Dieux une fois détruits, il ne restoit plus de nœuds pour lier les mortels. Cependant la moindre réflexion leur eût prouvé que la morale est fondée sur des rapports immuables subsistans entre des êtres sensibles, intelligens, sociables; que sans vertu nulle société ne peut se maintenir; que sans mettre un frein à ses desirs, nul homme ne peut se conserver. Les hommes sont contraints par leur nature d'aimer la vertu & de redouter le crime par la même nécessité qui les oblige à chercher le bien-être & à fuir la douleur; cette nature les force à mettre de la différence entre les objets qui leur plaisent & ceux qui leur nuisent. Demandez à un homme assez insensé pour nier la différence du vice & de la vertu, s'il lui seroit indifférent d'être battu, volé, calomnié, payé d'ingratitude, déshonoré par sa femme, insulté par ses enfans, trahi par son ami? Sa réponse vous prouvera que, quoiqu'il en puisse dire, il met de la différence entre les actions des hommes; & que la distinction du bien & du mal ne dépend nullement ni des conventions des hommes, ni des idées que l'on peut avoir sur la Divinité, ni des récompenses ou des châtimens qu'elle prépare dans une autre vie.

Au contraire un Athée qui raisonneroit avec justesse devroit se sentir bien plus intéressé qu'un autre à pratiquer les vertus auxquelles son bien-être se trouve attaché dans ce monde. Si ses vues ne s'étendent pas au delà des bornes de son existence présente, il doit au moins desirer de voir couler ses jours dans le bonheur & dans la paix. Tout homme qui dans le calme des passions se repliera sur lui-même sentira que son intérêt l'invite à se conserver, que sa félicité demande qu'il

prenne les moyens nécessaires pour jouir paisiblement d'une vie exempte d'alarmes & de remors. L'homme doit quelque chose à l'homme, non parce qu'il offenseroit un Dieu, s'il nuisoit à son semblable, mais parce qu'en lui faisant injure, il offenseroit un homme, & violeroit les loix de l'équité, au maintien desquelles tout être de l'espece humaine se trouve intéressé.

Nous voyons tous les jours des personnes qui à beaucoup de talens, de connoissances & de pénétration, joignent des vices honteux & un cœur très corrompu : leurs opinions peuvent être vraies à quelques égards & fausses à beaucoup d'autres ; leurs principes peuvent être justes, mais les inductions qu'ils en tirent sont souvent fautives & précipitées. Un homme peut avoir en même tems assez de lumieres pour se détromper de quelques-unes de ses erreurs & trop peu de forces pour se défaire de ses penchans vicieux. Les hommes ne font que ce que les fait leur organisation, modifiée par l'habitude, par l'éducation, par l'exemple, par le gouvernement, par l'opinion, par les circonstances durables ou momentanées. Leurs idées religieuses & leurs systêmes imaginaires sont forcés de céder ou de s'accommoder à leurs tempéramens, à leurs penchans, à leurs intérêts. Si le systême que s'est fait un Athée ne lui ôte point les vices qu'il avoit auparavant, il ne lui en donne point de nouveaux. Au lieu que la superstition fournit à ses sectateurs mille prétextes pour commettre le mal sans remors, & même pour s'en applaudir. L'Athéisme du moins laisse les hommes tels qu'ils sont ; il ne rendra point plus intempérant, plus débauché, plus ambitieux, plus cruel un homme que son tempérament n'invite point

déjà à l'être; au lieu que la superstition lâche la bride aux passions les plus terribles, ou procure des expiations faciles aux vices les plus déshonorans. „ L'Athéisme, dit le Chancelier Bacon, „ laisse à l'homme la raison, la philosophie, la „ piété naturelle, les loix, la réputation & tout „ ce qui peut servir de guide à la vertu; mais la „ superstition détruit toutes ces choses, & s'érige „ en tyrannie dans l'entendement des hommes: „ c'est pourquoi l'Athéisme ne trouble jamais les „ états, mais il rend l'homme plus prévoyant sur „ lui-même, comme ne voyant rien au delà des „ bornes de cette vie.” Le même auteur ajoute „ que les tems où les hommes ont panché vers l'a- „ théisme ont été les plus tranquilles; au lieu que „ la superstition a toujours enflammé les esprits, „ & les a portés aux plus grands désordres, parce „ qu'elle a énivré de nouveautés, le peuple „ qui ravit & entraîne toutes les sphares du „ gouvernement.” (82)

Les hommes habitués à méditer & à faire leur plaisir de l'étude ne sont point communément des citoyens dangereux; quelques soient leurs spéculations, elles ne produiront jamais des révolutions subites sur la terre. Les esprits des peuples, susceptibles de s'embraser par le merveilleux & par l'enthousiasme, résistent opiniâtrément aux vérités les plus simples, & ne s'échauffent nullement pour des systèmes qui demandent une longue suite de réflexions & de raisonnemens. Le système de l'Athéisme ne peut être le fruit que d'une étude suivie, d'une imagination refroidie par l'expérience

(82) Voyez les *essais de morale de Bacon*. Il est bon d'observer que ce passage a été supprimé dans la traduction Française de ce *Traité*.

& le raisonnement. Le paisible Epicurē n'a point troublé la Grece: le Poëme de Lucrece n'a pas causé de guerres civiles à Rome. Bodin n'a point été l'auteur de la *Ligue*. Les écrits de Spinoza n'ont pas excité en Hollande les mêmes troubles que les disputes de Gomar & d'Arminius. Hobbes n'a point fait répandre de sang en Angleterre, où de son tems le fanatisme religieux fit périr un Roi sur l'échaffaud.

EN un mot, on peut défier les ennemis de la raison humaine de citer un seul exemple qui prouve d'une façon décisive que des opinions purement philosophiques ou directement contraires à la religion, aient jamais causé du trouble dans un état. Les tumultes sont toujours venus des opinions Théologiques, parce que les Princes & les peuples se sont toujours follement imaginé devoir y prendre part. Il n'y a de dangereuse que cette vaine philosophie que les Théologiens ont combinée avec leurs systèmes. C'est à la philosophie corrompue par les prêtres, qu'il appartient de souffler le feu de la discorde, d'inviter les peuples à la rebellion, de faire couler des flots de sang. Il n'est point de question Théologique qui n'ait fait des maux immenses aux hommes, tandis que tous les écrits des Athées, soit anciens, soit modernes, n'ont jamais causé de mal qu'à leurs auteurs, que l'imposture toute-puissante s'est souvent immolés.

Les principes de l'Athéisme ne sont point faits pour le peuple, qui communément est sous la tutelle de ses Prêtres; ils ne sont point faits pour ces esprits frivoles & dissipés qui remplissent la société de leurs vices & de leur inutilité; ils ne sont

point faits pour ces ambitieux, ces intrigants, ces esprits remuants qui trouvent leur intérêt à troubler : bien plus ils ne sont point faits pour un grand nombre de personnes instruites d'ailleurs, qui n'ont que très rarement le courage de faire complètement divorce avec les préjugés reçus.

TANT de causes se réunissent pour confirmer les hommes dans les erreurs qu'on leur a fait sucer avec le lait, que chaque pas qui les en éloigne, leur coûte des peines infinies. Les personnes les plus éclairées tiennent souvent elles-mêmes par quelque côté aux préjugés universels. L'on se voit, pour ainsi dire, isolé ; on ne parle point la langue de la société, quand on est seul de son avis ; il faut du courage pour adopter une façon de penser qui n'a que peu d'approbateurs. Dans les pays où les connoissances humaines ont fait quelques progrès & où d'ailleurs l'on jouit communément d'une certaine liberté de penser, ou trouvera facilement un grand nombre de Déistes ou d'incrédulés, qui, contents d'avoir mis sous les pieds les préjugés les plus grossiers du vulgaire, n'osent point remonter jusqu'à la source & citer la Divinité même au tribunal de la raison. Si ces penseurs ne restoit point en chemin, la réflexion leur prouveroit bientôt que le Dieu qu'ils n'ont point le courage d'examiner est un être aussi nuisible, aussi révoltant pour le bon sens, que tous les dogmes, les mystères, les fables, & les pratiques superstitieuses dont ils ont déjà reconnu la futilité ; ils sentiroient, comme on l'a prouvé, que toutes ces choses ne sont que des suites nécessaires des notions primitives que les hommes se font de leur phantôme divin, & qu'en admettant ce phantôme on n'a plus de raison pour rejeter les induc-

tions que l'imagination doit en tirer. Un peu d'attention montreroit que c'est précisément ce phantôme qui est la vraie cause des maux de la société; que des querellés interminables & des disputes sanglantes, enfantées à chaque instant par la religion & par l'esprit de parti, sont des effets inévitables de l'importance que l'on attache à une chimere toujours propre à mettre les esprits en combustion. En un mot, il est aisé de se convaincre qu'un être imaginaire que l'on peint toujours sous un aspect effrayant, doit agir vivement sur les imaginations & produire tôt ou tard des disputes, de l'entousiasme, du fanatisme & du délire.

BIEN des gens reconnoissent que les extravagances que la superstition fait éclore, sont des maux très réels; bien des personnes se plaignent des abus de la religion, mais il en est très peu qui sentent que ces abus & ces maux sont des suites nécessaires des principes fondamentaux de toute religion, qui ne peut être elle-même fondée que sur les notions fâcheuses que l'on est forcé de se faire de la Divinité. L'on voit tous les jours des personnes détrompées de la religion, prétendre néanmoins que cette religion *est nécessaire au peuple, qui sans cela ne pourroit être contenu*. Mais raisonner ainsi, n'est-ce pas dire que le poison est utile au peuple, qu'il est bon de l'empoisonner pour l'empêcher d'abuser de ses forces? N'est-ce pas prétendre qu'il est avantageux de le rendre absurde, insensé, extravagant; qu'il lui faut des phantômes propres à lui donner des vertiges, à l'aveugler, à le soumettre à des fanatiques ou à des imposteurs qui se serviront de ses folies pour troubler l'univers? D'ailleurs est-il bien vrai que la religion influe sur les mœurs des peuples d'une

façon vraiment utile? Il est aisé de voir qu'elle les asservit sans les rendre meilleurs; elle en fait un troupeau d'esclaves ignorans, que leurs terreurs paniques retiennent sous le joug des Tyrans & des Prêtres; elle en fait des stupides qui ne connoissent d'autres vertus qu'une aveugle soumission à des pratiques futiles, auxquelles ils attachent bien plus de prix, qu'aux vertus réelles & aux devoirs de la morale qu'on ne leur a jamais fait connoître. Si cette religion contient par hazard quelques individus timorés, elle ne contient point le plus grand nombre, qui se laisse entraîner aux vices épidémiques dont il est infecté. C'est dans les pays où la superstition a le plus de pouvoir que nous trouverons toujours le moins de mœurs. La vertu est incompatible avec l'ignorance, la superstition, l'esclavage; des esclaves ne sont contenus, que par la crainte des supplices; des enfants ignorans ne sont intimidés, que pour quelques instans par des terreurs imaginaires. Pour former des hommes, pour avoir des citoyens vertueux, il faut les instruire, leur montrer la vérité, leur parler raison, leur faire sentir leurs intérêts, leur apprendre à se respecter eux-mêmes & à craindre la honte, exciter en eux l'idée du véritable *honneur*, leur faire connoître le prix de la vertu & les motifs de la suivre. Comment attendre ces heureux effets de la religion qui les dégrade, ou de la tyrannie qui ne se propose que de les dompter, de les diviser, de les retenir dans l'abjection?

Les idées fausses que tant de personnes ont sur l'utilité de la religion, qu'ils jugent au moins propre à contenir le peuple, viennent elles-mêmes du préjugé funeste qu'il est des *erreurs utiles* & que des vérités peuvent être dangereuses. Ce princi-

pe est le plus propre à éterniser les malheurs de la terre : quiconque aura le courage d'examiner les choses reconnoîtra sans peine que tous les maux du genre humain sont dûs à ses erreurs, & que ces erreurs religieuses doivent être les plus nuisibles de toutes par l'importance qu'on y attache, par l'orgueil qu'elles inspirent aux Souverains, par l'abjection qu'elles prescrivent aux sujets, par les frénésies qu'elles excitent chez les peuples : on sera forcé d'en conclure que les erreurs sacrées des hommes sont celles dont l'intérêt des hommes exige la destruction la plus complète, & que c'est principalement à les anéantir que la saine philosophie doit s'attacher. Il n'est point à craindre qu'elle produise ni troubles ni révolutions ; plus la vérité parlera avec franchise, plus elle paroîtra singulière ; plus elle sera simple, moins elle séduira des hommes épris du merveilleux ; ceux mêmes qui la cherchent avec le plus d'ardeur ont une pente irrésistible qui les porte à vouloir incessamment concilier l'erreur avec la vérité. (83)

VOILÀ, sans doute, pourquoi l'Athéisme, dont jusqu'ici les principes n'ont point encore été suffisamment développés, semble allarmer les personnes mêmes les plus dégagées de préjugés. Elles trouvent l'intervalle trop grand entre la superstition vulgaire & l'irréligion absolue : elles croient prendre un sage milieu en composant avec l'erreur, elles rejettent les conséquences en admettant le principe

(83) L'illustre Bayle, qui apprend si bien à douter, dit avec grand de raison qu'il n'y a qu'une bonne & solide philosophie, qui comme un autre Hercule, puisse exterminer les monstres des erreurs populaires : c'est elle seule qui met l'esprit hors de page. V. PENSÉES DIVERSES § 21. Lucretio avoit dit avant lui.

Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse est

Non radii solis, neque lucida tela diei

Discutiunt, sed NATURÆ species, ratioque.

V. LUCRET. LIB. I. VS. 147.

principe ; elles conservent le phantôme , sans prévoir que tôt ou tard il doit produire les mêmes effets & faire de proche en proche éclore les mêmes folies dans les têtes humaines. La plupart des incrédules & réformateurs ne font qu'élagner un arbre empoisonné , à la racine duquel ils n'osent porter la coignée : ils ne voient pas que cet arbre reproduira par la suite les mêmes fruits. La Théologie ou la religion seront en tout tems des amas de matières combustibles ; couvées dans l'imagination des hommes , elles finissent toujours par causer des embrasemens. Tant que le sacerdoce aura le droit d'infecter la jeunesse , de l'habituer à trembler devant des mots , d'alarmer les nations au nom d'un Dieu terrible , le fanatisme sera le maître des esprits , l'imposture à volonté portera le trouble dans les états. Le phantôme le plus simple , perpétuellement alimenté , modifié , exagéré par l'imagination des hommes , deviendra peu à peu un colosse assez puissant pour renverser toutes les têtes & culbuter des Empires. Le Déisme est un système auquel l'esprit humain ne peut pas longtems s'arrêter ; fondé sur une chimère , on le verra tôt au tard dégénérer en une superstition absurde & dangereuse.

On rencontre beaucoup d'Incroyables & de Déistes dans les pays où regne la liberté de penser ; c'est-à-dire , où la puissance civile a sçu contrebalancer le pouvoir de la superstition. Mais on trouve surtout des Athées dans les nations où la superstition , secondée par l'autorité souveraine , fait sentir la pesanteur de son joug , & abuse impudemment de son pouvoir illimité (84). En effet , lorsque dans ces sortes de contrées la science ,

(84) Les Athées sont , dit-on , plus rares en Angleterre & dans les pays protestans , où la tolérance est établie , que dans les pays

les talens, les germes de la réflexion ne sont point entièrement étouffés, la plupart des hommes qui pensent, révoltés des abus criants de la religion, de ses folies multipliées, de la corruption & de la tyrannie de ses Prêtres, des chaînes qu'elle impose, croient avec raison ne pouvoir jamais trop s'éloigner de ses principes; le Dieu qui sert de base à une telle religion leur devient aussi odieux que la religion elle-même; si celle-ci les opprime, ils s'en prennent au Dieu; ils sentent qu'un Dieu terrible, jaloux, vindicatif veut être servi par des ministres cruels; par conséquent ce Dieu devient un objet détestable pour toutes les âmes honnêtes & éclairées, dans lesquelles se trouve toujours l'amour de l'équité, de la liberté, de l'humanité, & l'indignation contre la Tyrannie. L'oppression donne du ressort à l'âme; elle force d'examiner de près la cause de ses maux; le malheur est un aiguillon puissant qui tourne les esprits du côté de la vérité. Combien la raison irritée ne doit-elle pas être redoutable au mensonge! elle lui arrache son masque; elle le poursuit jusque dans ses derniers retranchemens; elle jouit au moins intérieurement de sa confusion.

catholiques romains, où les Princes sont communément intolérans & ennemis de la liberté de penser. Au Japon, en Turquie, en Italie, & surtout à Rome, on rencontre beaucoup d'Athées. Plus la superstition a de pouvoir, plus elle révolte les esprits qu'elle n'a pu écraser. C'est d'Italie que sont sortis *Jordano Bruno*, *Campanella*, *Venini*, &c. Il y a tout lieu de croire que sans les persécutions & les mauvais traitemens des chefs de la Synagogue, *Spinoza* n'eût, peut-être, jamais imaginé son système. L'on peut encore présumer que les horreurs produites en Angleterre par le fanatisme, qui coutrèrent la vie à Charles I, ont poussé *Hobbes* à l'Athéisme, l'indignation qu'il conçut pour le pouvoir des prêtres lui suggéra, peut-être, aussi les principes si favorables au pouvoir absolu des Rois. Il crut qu'il étoit plus expédient pour un Etat d'avoir un seul despote civil, Souverain de la religion même, que d'avoir une foule de tyrans spirituels, toujours prêts à troubler. *Spinoza*, séduit par les idées de *Hobbes*, est tombé dans la même erreur dans son *Tractatus Theologico-Politicus*, ainsi que dans son traité de *Jure Ecclesiasticorum*.

CHAPITRE XIII.

Des motifs qui portent à l'Athéisme: ce système peut-il être dangereux? Peut-il être embrassé par le vulgaire?

Ces réflexions & ces faits nous fourniront de quoi répondre à ceux qui nous demandent quel intérêt les hommes ont de ne point admettre un Dieu? Les tyrannies, les persécutions, les violences sans nombre que l'on exerce au nom de ce Dieu, l'abrutissement & l'esclavage dans lesquels ses ministres plongent par-tout les peuples; les disputes sanglantes que ce Dieu fait éclore; le nombre de malheureux dont son idée funeste remplit le monde, ne sont-ils donc point des motifs assez forts, assez intéressans pour déterminer tout homme sensible & capable de penser, à examiner les titres d'un être qui fait tant de mal aux habitans de la terre?

UN Théiste, très estimable par ses talens, demande *s'il peut y avoir d'autre cause que la mauvaise humeur qui puisse faire des Athées?* (85) Oui, lui

(85) Voyez Mylord Shaftsbury dans sa lettre sur l'enthousiasme. Le D. Spencer dit que „c'est par une ruse du Démon, qui s'efforce de rendre la Divinité haïssable, qu'elle nous est représentée sous des traits révoltans, qui la rendent semblable à la tête de Méduse, en sorte que les hommes sont quelquefois forcés de se jeter dans l'Athéisme pour se débarrasser de ce Démon tâcheux”. Mais l'on pourroit dire au D. Spencer que ce Démon qui s'efforce de rendre la Divinité haïssable c'est l'intérêt du Clergé, qui fut en tout tems & en tout pays d'effrayer les hommes, pour en faire des esclaves & des instrumens de leurs passions. Un Dieu qui ne seroit point trembler, ne seroit d'aucune utilité pour les Prêtres.

dirai je, il y a d'autres causes; il y a le desir de connoître des vérités intéressantes; il y a le puissant intérêt de sçavoir à quoi s'en tenir sur l'objet que l'on nous annonce comme le plus important pour nous; il y a la crainte de se tromper sur un être qui s'occupe des opinions des hommes & qui ne souffre pas que l'on se trompe sur son compte. Mais quand ces motifs ou ces causes ne subsisteroient pas, l'indignation ou, si l'on veut, *la mauvaise humeur*, ne sont-elles pas des causes légitimes, des motifs honnêtes & puissans pour examiner de près les prétentions & les droits d'un Tyran invisible, au nom duquel on commet tant de crimes sur la terre? Tout homme qui pense, qui sent, qui a du ressort dans l'ame, peut-il donc s'empêcher de prendre de l'humeur contre un despote farouche, qui est visiblement le prétexte & la source de tous les maux dont le genre humain est assailli de toutes parts? N'est-ce pas ce Dieu fatal qui est à la fois la cause & le prétexte du joug de fer qui l'opprime, de l'asservissement où il vit, de l'aveuglement qui le couvre, de la superstition qui l'avilit, des pratiques insensées qui le gênent, des querelles qui le divisent, des violences qu'il éprouve? Toute ame en qui l'humanité n'est point éteinte ne doit-elle pas s'irriter contre un phantôme que l'on ne fait parler en tout pays que comme un Tyran capricieux, inhumain, déraisonnable?

A des motifs si naturels, nous en joindrons de plus pressans encore, de plus personnels à tout homme qui réfléchit. En est-il un plus fort que la crainte importune que doit faire naître & alimenter sans cesse dans l'esprit de tout raisonneur conséquent l'idée d'un Dieu bizarre, si sensible,

qu'il s'irrite même de ses pensées les plus secrètes, que l'on peut offenser sans le sçavoir, & à qui l'on n'est jamais sûr de plaire, qui d'ailleurs n'est astreint à aucunes des regles de la justice ordinaire, qui ne doit rien aux foibles ouvrages de ses mains, qui permet que ses créatures aient des penchans malheureux, qui leur donne la liberté de les suivre, afin d'avoir la satisfaction odieuse de les punir des fautes qu'il leur permet de commettre? Quoi de plus raisonnable & de plus juste que de constater l'existence, l'essence, les qualités & les droits d'un juge si sévère, qu'il vengera sans terme les délits d'un moment? Ne seroit-ce pas le comble de la folie que de porter sans inquiétude, comme font la plupart des mortels, le joug accablant d'un Dieu toujours prêt à les écraser dans sa fureur. Les qualités affreuses dont la Divinité est défigurée par les imposteurs qui annoncent ses decrets, forcent tout être raisonnable à la repousser de son cœur, à secouer son joug détesté, à nier l'existence d'un Dieu que l'on rend haïssable par la conduite qu'on lui prête, à se moquer d'un Dieu que l'on rend ridicule par les fables qu'on en débite en tout pays. S'il existoit un Dieu jaloux de sa gloire, le crime le plus propre à l'irriter seroit, sans doute, le blasphème de ces fourbes qui le peignent sans cesse sous les traits les plus révoltans; ce Dieu devoit être bien plus offensé contre ses affreux Ministres, que contre ceux qui nient son existence. Le phantôme que le superstitieux adore, en le maudissant au fond de son cœur, est un objet si terrible, que tout sage qui le médite, est obligé de lui refuser ses hommages, de le haïr, de préférer l'anéantissement à la crainte de tomber dans ses cruelles mains. *Il est affreux, nous crie le fanatique, de tomber entre les mains du Dieu vi-*

vant; pour n'y point tomber, l'homme qui pense mûrement, se jettera dans les bras de la nature; & c'est là seulement qu'il trouvera un asyle sûr contre toutes les chimères inventées par le fanatisme & l'imposture; c'est là qu'il trouvera un port assuré contre les orages continuels que les idées surnaturelles produisent dans les esprits.

LE DÉISTE ne manquera pas de lui dire que Dieu n'est point tel que la superstition le dépeint. Mais l'ATHÉE lui répondra que la superstition elle-même, & toutes les notions absurdes & nuisibles qu'elle fait naître, ne sont que des corollaires des principes obscurs & faux que l'on se fait de la Divinité. Que son incompréhensibilité suffit pour autoriser les absurdités & les mystères incompréhensibles que l'on en dit, que ces absurdités mystérieuses découlent nécessairement d'une chimère absurde qui ne peut enfanter que d'autres chimères que l'imagination égarée des mortels fera incessamment pulluler. Il faut anéantir cette chimère fondamentale pour assurer son repos, pour connaître ses vrais rapports & ses devoirs, pour se procurer la sérénité de l'ame sans laquelle il n'est point de bonheur sur la terre. Si le Dieu du superstitieux est révoltant & lugubre, le Dieu du Théiste sera toujours un être contradictoire qui deviendra funeste, quand on voudra le méditer, ou dont l'imposture ne manquera pas tôt au tard d'abuser. La nature seule & les vérités qu'elle nous découvre, sont capables de donner à l'esprit & au cœur une assiette que le mensonge ne puisse point ébranler.

RÉPONDONS encore à ceux qui répètent sans cesse que l'intérêt des passions conduit seul à l'A-

théisme, & que c'est la crainte des châtimens à venir qui détermine des hommes corrompus à faire des efforts pour anéantir le juge qu'ils ont des raisons de redouter. On conviendra sans peine que ce sont les passions & les intérêts des hommes qui les poussent à faire des recherches; sans intérêt, nul homme n'est tenté de chercher, sans passion, nul homme ne cherchera vivement. Il s'agit donc d'examiner ici si les passions & les intérêts qui déterminent quelques penseurs à discuter les droits des Dieux sont légitimes ou non. Nous venons d'exposer ces intérêts, & nous avons trouvé que tout homme sensé trouvoit dans ses inquiétudes & ses craintes des motifs raisonnables pour s'assurer s'il est nécessaire de passer sa vie dans des tranfes continuelles. Dira-t-on qu'un malheureux injustement condamné à gémir dans les fers, n'est pas en droit de désirer de les briser, ou de prendre les moyens de s'affranchir de sa prison & des supplices qui le menacent à chaque instant? Prétendra-t-on que sa passion pour la liberté, n'a rien de légitime & qu'il fait tort aux compagnons de sa misère en se dérochant lui-même aux coups de la tyrannie & en leur fournissant des secours pour s'y soustraire? Un Incrédule est-il donc autre chose qu'un échappé de la prison universelle ou l'imposture tyrannique retient tous les mortels? Un Athée qui écrit, n'est-il pas un échappé qui fournit à ceux de ses associés assez courageux pour le suivre, les moyens de se soustraire aux terreurs qui les menacent? (86)

(86) Les prêtres répètent sans cesse que c'est l'orgueil, la vanité, le desir de se distinguer du commun des hommes qui déterminent à l'incrédulité. Ils sont en cela comme les grands qui traitent d'*Insolens* tous ceux qui refusent de ramper devant eux. Tout homme sensé ne seroit-il pas en droit de demander à un prêtre, où est sa supériorité en matière de raisonnement? Quel motif puis-je avoir de

Nous conviendrons encore que souvent la corruption des mœurs, la débauche, la licence & même la légèreté d'esprit peuvent conduire à l'irréligion ou à l'incrédulité; mais on peut être libertin, irréligieux & faire parade d'incrédulité sans être un Athée pour cela. Il y a de la différence, sans doute, entre ceux que le raisonnement conduit à l'irréligion, & ceux qui ne rejettent ou ne méprisent la religion, que parce qu'ils la regardent comme un objet lugubre ou un frein incommode. Bien des gens renoncent aux préjugés reçus par vanité ou sur parole; ces prétendus esprits forts n'ont rien examiné par eux-mêmes, ils s'en rapportent à d'autres qu'ils supposent avoir pesé les choses plus mûrement. Ces sortes d'Incrédules n'ont donc point d'idées certaines; peu capables de raisonner par eux-mêmes, à peine sont-ils en état de suivre les raisonnemens des autres. Ils sont irréligieux de la même manière que la plupart des hommes sont religieux, c'est-à-dire par la crédulité, comme le peuple, ou par intérêt, comme le prêtre. Un voluptueux, un débauché enseveli dans la crapule, un ambitieux, un intrigant, un homme frivole & dissipé, une femme déréglée, un bel esprit à la mode sont-ils donc des personnages bien capables de juger d'une religion qu'ils n'ont point approfondie, de sentir la force d'un argument,

*soumettre ma raison à ton délire? D'un autre côté, ne peut-on pas dire aux Prêtres que c'est l'intérêt qui les fait prêtres, que c'est l'intérêt qui les rend Théologiens; que c'est l'intérêt de leurs passions, de leur orgueil, de leur avarice, de leur ambition &c. qui les attache à leurs systèmes, dont seuls ils retirent les fruits? Quoi qu'il en soit, les prêtres, contents d'exercer leur empire sur le vulgaire, devraient permettre aux hommes qui pensent de ne point fléchir le genou devant leurs vaines idoles. Tertullien a dit *quis enim Philosophum sacrificare compellit?**

d'embrasser l'ensemble d'un système? S'ils entrevoient quelquefois de foibles lueurs de vérité au milieu du nuage des passions qui les aveuglent, elles ne laissent en eux que des traces passagères, aussitôt effacées que reçues. Les hommes corrompus n'attaquent les Dieux que lorsqu'ils les croient ennemis de leurs passions (87). L'homme de bien les attaque parce qu'il les trouve ennemis de la vertu, nuisibles à son bonheur, contraires à son repos, funestes au genre humain.

LORSQUE notre volonté est poussée par des motifs cachés & compliqués, il est très difficile de démêler ce qui la détermine; un méchant homme peut être conduit à l'irréligion ou à l'Athéisme par des motifs qu'il n'ose s'avouer: il peut se faire illusion à lui-même, & ne suivre que l'intérêt de ses passions, en croyant chercher la vérité; la crainte d'un Dieu vengeur le déterminera peut-être à nier son existence sans beaucoup d'examen, uniquement parce qu'elle lui est incommode. Cependant les passions rencontrent quelquefois juste; un grand intérêt nous porte à examiner les choses de plus près, il peut souvent faire découvrir la vérité à celui-même qui la cherche le moins, ou qui ne vouloit que s'endormir & se tromper. Il en est d'un homme pervers qui rencontre la vérité, comme de celui qui pour fuir un danger imaginaire, trouveroit sur son chemin un serpent dangereux qu'il écraseroit en courant; il fait par ha-

(87) Arrien dit que lorsque les hommes s'imaginent que les Dieux sont contraires à leur passions, ils les maudissent & renversent leurs autels. Plus les sentimens d'un Athée sont hardis & paroissent étranges & suspects aux autres hommes, plus il devoit être scrupuleux observateur de ses devoirs, s'il ne veut pas que ses mœurs calomnient son système, qui, dûment approfondi, fera sentir la certitude & la nécessité de la morale, que toutes les religions tendent à rendre problématique ou à corrompre.

sard &, pour ainsi dire, sans dessein, ce qu'un homme moins troublé eût fait de propos délibéré. Un méchant qui craint son Dieu & qui veut se soustraire à lui, peut très bien découvrir l'absurdité des notions qu'on lui donne, sans découvrir pour cela que ces mêmes notions ne changent rien à l'évidence & à la nécessité de ses devoirs.

Il faut être désintéressé pour juger sainement des choses ; il faut avoir des lumières & de la suite dans l'esprit pour saisir un grand système. Il n'appartient qu'à l'homme de bien d'examiner les preuves de l'existence d'un Dieu & les principes de toute religion ; il n'appartient qu'à l'homme instruit de la nature & de ses voies, d'embrasser avec connoissance de cause le système de la nature. Le méchant & l'ignorant sont incapables de juger avec candeur ; l'homme honnête & vertueux est seul juge compétent dans une si grande affaire. Que dis-je ! N'est-il pas alors dans le cas de désirer l'existence d'un Dieu rémunérateur de la bonté des hommes ; s'il renonce à ces avantages que sa vertu le mettroit en droit d'espérer, c'est qu'il les trouve imaginaires, ainsi que le rémunérateur qu'on lui annonce, & qu'en réfléchissant au caractère de ce Dieu, il est forcé de reconnoître que l'on ne peut point compter sur un despote capricieux, & que les indignités & les folies auxquelles il sert de prétexte, surpassent infiniment les chétifs avantages qui peuvent résulter de sa notion. En effet, tout homme qui réfléchit s'apperoit bientôt que pour un mortel timide dont ce Dieu retient les foibles passions, il en est des millions qu'il ne peut retenir, & dont au contraire il excite les fureurs ; que pour un seul qu'il console, il en est des milliers qu'il consterne, qu'il af-

flige, qu'il force de gémir; en un mot, il trouve que contre un entouffiafte inconféquent que ce Dieu, qu'il croit bon, rend heureux, il porte la difcorde, le carnage & l'affliction dans de vafte contrées, & plonge des peuples entiers dans la douleur & dans les larmes.

QUOIQ'IL en foit, ne nous enquérons point des motifs qui peuvent déterminer un homme à embraffer un fyftème: examinons ce fyftème, affurons-nous s'il eft vrai, & fi nous le trouvons fondé fur la vérité, nous ne pourrons jamais l'eftimer dangereux. C'eft toujours le menfonge qui nuit aux hommes; fi l'erreur eft vifiblement la fource unique de leurs maux, la raifon en eft le vrai remede. Ne nous informons pas davantage de la conduite de l'homme qui nous préfente un fyftème; fes idées, comme on l'a dit déjà, peuvent être très faines, quand même fes actions feroient très dignes de blâme. Si le fyftème de l'Athéisme ne peut rendre pervers celui qui ne l'eft pas par fon tempérament, il ne peut rendre bon celui qui ne connoit point d'ailleurs les motifs qui devroient le porter au bien. Au moins avons-nous prouvé que le fuperftitieux, quand il a des paffions fortes & un cœur dépravé, trouve dans fa religion même mille prétextes de plus que l'Athée, pour nuire à l'efpece humaine. Celui-ci n'a pas au moins le manteau du zèle pour couvrir fa vengeance, fes emportemens, fes fureurs; l'Athée n'a pas la faculté d'expier à prix d'argent ou à l'aide de quelques cérémonies, les outrages qu'il fait à la fociété, il n'a pas l'avantage de pouvoir fe réconcilier avec fon Dieu, &, par quelques pratiques aifées, de calmer les remors de fa confcience inquiète; fi le crime n'a point amorti

tout sentiment dans son cœur, il est forcé de porter toujours au dedans de lui-même un juge inexorable, qui sans cesse lui reproche une conduite odieuse, qui le force de rougir, de se haïr lui-même, de craindre les regards & les ressentimens des autres. Le superstitieux, s'il est méchant, se livre au crime avec remors; mais sa religion lui fournit bientôt les moyens de s'en débarrasser; sa vie n'est communément qu'une longue chaîne de fautes & de regrets, de péchés & d'expiations; bien plus, il commet souvent, comme on a vu, des crimes plus grands pour expier les premiers: dépourvu d'idées fixes sur la morale, il s'accoutume à ne regarder comme des fautes, que ce que les Ministres & les Interprètes de son Dieu lui défendent; il prend pour des vertus, ou pour des moyens d'effacer ses forfaits, les actions les plus noires que souvent on lui dit être agréables à ce Dieu. C'est ainsi qu'on a vu des fanatiques expier par des persécutions atroces leurs adulteres, leurs infamies, leurs guerres injustes, leurs usurpations, & pour se laver de leurs iniquités, se baigner dans le sang des superstitieux dont l'entêtement faisoit des victimes & des martyrs.

UN Athée, s'il a bien raisonné, s'il a consulté sa nature, a des principes plus sûrs & toujours plus humains que le superstitieux: sa religion ou sombre ou entousiasme, conduit toujours celui-ci soit à la folie, soit à la cruauté. Jamais on n'enivrera l'imagination d'un Athée au point de lui faire croire que des violences, des injustices, des persécutions, des assassinats sont des actions vertueuses ou légitimes. Nous voyons tous les jours que la religion ou la cause du ciel aveuglent des personnes humaines, équitables & sensées sur tou-

te autre matiere, au point de leur faire un devoir de traiter avec la dernière barbarie des hommes qui s'écartent de leur façon de penser. Un hérétique, un incrédule cessent d'être des hommes aux yeux des superstitieux. Toutes les sociétés, infectées du venin de la religion, nous offrent des exemples sans nombre d'assassinats juridiques que les tribunaux commettent sans scrupules & sans remors; des juges, équitables sur toute autre matiere, ne le sont plus, dès qu'il s'agit des chimères Théologiques; en se baignant dans le sang, ils croient se conformer aux vues de la Divinité. Presque par-tout les loix subordonnées à la superstition se rendent complices de ses fureurs; elles légitiment ou transforment en devoirs les cruautés les plus contraires aux droits de l'humanité (88). Tous ces vengeurs de la religion, qui de gaieté de cœur, par piété, par devoir lui immolent les victimes qu'elle leur désigne, ne sont-ils pas des aveugles? Ne sont-ils pas des Tyrans qui ont l'injustice de violer la pensée, qui ont la folie de croire que l'on peut l'enchaîner? Ne sont-ils pas des fanatiques à qui la loi, dictée par des préjugés inhumains, impose la nécessité de devenir des bêtes féroces? Tous ces Souverains qui pour venger le ciel tourmentent & persécutent leurs sujets, & sacrifient des victimes humaines à la méchanceté de leurs Dieux anthropophages, ne sont-ils pas des hommes que le zèle religieux convertit en des tigres? Ces Prêtres si soigneux du salut des ames, qui forcent insolemment le sanctuaire

(88) Le Président de Grammont rapporte, avec une satisfaction vraiment digne d'un Cannibale, les détails du supplice de *Vanini*; brûlé à Toulouse, quoiqu'il eût désavoué les opinions dont il étoit accusé. Ce Président va jusqu'à trouver mauvais les cris & les hurlemens que les tourmens arracherent à cette malheureuse victime de la cruauté religieuse.

de la pensée, afin de trouver dans les opinions de l'homme des motifs pour lui nuire, ne sont-ils pas des fourbes odieux & des perturbateurs du repos des esprits, que la religion honore & que la raison déteste? Quels scélérats plus odieux aux yeux de l'humanité que ces infames *Inquisiteurs*, qui, par l'aveuglement des Princes, jouissent de l'avantage de juger leurs propres ennemis & de les livrer aux flammes? Cependant la superstition des peuples les respecte & la faveur des Rois les comble de bienfaits. Enfin mille exemples ne nous prouvent-ils pas que la religion a par-tout produit & justifié les horreurs les plus étranges? N'a-t-elle pas mille fois armé les mains des hommes de poignards homicides, déchaîné des passions bien plus terribles encore que celles qu'elle prétendoit contenir, brisé pour les mortels les nœuds les plus sacrés? Sous prétexte de devoir, de foi, de piété, de zèle n'a-t-elle pas favorisé la cruauté, la cupidité, l'ambition, la tyrannie? La cause de Dieu n'a-t-elle pas mille fois légitimé le meurtre, la perfidie, le parjure, la rébellion, le régicide? Ces Princes, qui souvent se sont faits les vengeurs du ciel & les listeurs de la religion, n'en ont-ils pas été cent fois les victimes déplorables? En un mot, le nom de Dieu n'a-t-il pas été le signal des plus tristes folies & des attentats les plus affreux? Les autels de tous les Dieux n'ont-ils point par-tout nagé dans le sang; & sous quelque forme que l'on ait montré la Divinité, ne fut-elle pas en tout tems la cause ou le prétexte de la violation la plus insolente des droits de l'humanité? (89)

(89) Il est bon de remarquer que la religion des Chrétiens, qui se vante de donner aux hommes les idées les plus justes de la Divinité : qui toutes les fois qu'on l'accuse d'être turbulente & sangui-

JAMAIS un Athée, tant qu'il jouira de son bon sens, ne se persuadera que de semblables actions puissent être justifiées, jamais il ne pourra croire que celui qui les commet puisse être un homme estimable ; il n'y a qu'un superstitieux, à qui son aveuglement fait oublier les principes les plus évidents de la morale, de la nature, de la raison, qui puisse imaginer que les attentats les plus destructeurs sont des vertus. Si l'Athée est un pervers, il sçait au moins qu'il fait mal ; ni son prêtre ni son Dieu ne lui persuaderont pas qu'il fait bien, & quelques crimes qu'il se permette, ils ne pourront jamais excéder ceux que la superstition fait commettre sans scrupule à ceux qu'elle enivre de ces fureurs, ou à qui elle montre ces crimes mêmes comme des expiations & des actions méritoires.

AINSI l'Athée, quelque méchant qu'on le suppose, ne fera tout au plus que sur la même ligne que le dévôt, que sa religion encourage souvent

naire, ne montre son Dieu que du côté de la bonté & de la miséricorde : qui se glorifie d'avoir enseigné la morale la plus pure : qui prétend établir à jamais la concorde & la paix entre ceux qui la professent, a causé plus de divisions, de disputes, de guerres civiles & politiques, de crime de toute espèce que toutes les autres religions du monde réunies. On nous dira, peut-être, que le progrès des lumières empêchera cette superstition de produire par la suite des effets aussi sâcheux que ceux qu'elle a produits autrefois : nous répondrons que le fanatisme sera toujours également dangereux, ou que la cause n'étant point ôtée les effets seront toujours les mêmes. Ainsi tant que la superstition sera considérée & aura du pouvoir, il y aura des disputes, des persécutions, des inquisitions, des régicides, des troubles, &c. Tant que les hommes seront assez insensés pour regarder la religion comme la chose la plus importante pour eux, les Ministres de la religion seront les maîtres de tout confondre sur la terre, sous prétexte des intérêts de la Divinité, qui ne seront jamais que leurs propres intérêts. L'Eglise chrétienne n'aurait qu'une façon de se laver des accusations qu'on lui fait d'être intolérante ou cruelle, ce serait de déclarer solennellement qu'il n'est point permis de persécuter ou de nuire pour des opinions. Mais c'est ce que ses Ministres ne diront jamais.

au crime qu'elle transforme en vertu. Quand à la conduite, s'il est débauché, voluptueux, intempérant, adultere, l'Athée ne differe en rien du superstitieux le plus crédule, qui souvent à sa crédulité sçait allier des vices & des crimes que ses prêtres lui pardonneront toujours, pourvû qu'il rende hommage à leur pouvoir. S'il est dans l'Indostan, ses Bramines le laveront dans le Gange en récitant des prieres. S'il est Juif, en faisant des offrandes, ses péchés seront effacés. S'il est au Japon, il en sera quitte pour des pèlerinages. S'il est Mahométan, il sera réputé saint, pour avoir visité le tombeau de son Prophete. S'il est Chrétien, il priera, il jeûnera, il se prosternera aux pieds de ses prêtres pour leur confesser ses fautes; ceux-ci l'absolveront au nom du très-haut, lui vendront les indulgences du ciel, mais jamais ils ne le blâmeront des crimes qu'il aura commis pour eux.

On nous dit tous les jours que la conduite indécente ou criminelle des prêtres & de leurs sectateurs ne prouve rien contre la bonté du système religieux; pourquoi ne diroit-on pas la même chose de la conduite d'un Athée, qui, comme on l'a déjà prouvé, peut avoir une morale très bonne & très vraie, même en suivant une conduite déréglée? S'il falloit juger les opinions des hommes d'après leur conduite, quelle est la religion qui soutiendrait cette épreuve? Examinons donc les opinions de l'Athée sans approuver sa conduite; adoptons sa façon de penser, si nous la jugeons vraie, utile, raisonnable; rejettons sa façon d'agir, si nous la trouvons blâmable. A la vue d'un ouvrage rempli de vérités, nous ne nous embarrassons pas des mœurs de l'ouvrier. Qu'importe à l'univers que Newton ait été sobre ou intempérant,

intempérant , chaste ou débauché ? Il ne s'agit pour nous que de sçavoir s'il a bien raisonné , si ses principes sont surs , si les parties de son système sont liées , si son ouvrage renferme plus de vérités démontrées que d'idées hasardées. Jugons de même les principes d'un Athée ; s'ils sont étranges & inusités c'est une raison de les examiner avec plus de rigueur ; s'il a dit vrai ; s'il a démontré , que l'on se rende à l'évidence ; s'il s'est trompé quelque part que l'on distingue le vrai du faux , mais que l'on ne tombe point dans le préjugé trop commun qui pour une erreur dans les détails fait rejeter une foule de vérités incontestables. L'Athée quand il se trompe a , sans doute , autant de droit de rejeter ses fautes sur la fragilité de sa nature que le superstitieux. Un Athée peut avoir des vices & des défauts , il peut mal raisonner ; mais au moins ses erreurs n'auront jamais les conséquences des nouveautés religieuses ; elles n'allumeront point comme elles le feu de la discorde au sein des nations ; l'auteur ne justifiera pas ses vices & ses égarements par la religion ; il ne prétendra point à l'infailibilité comme ces Théologiens superbes qui attachent la sanction divine à leurs folies , & qui supposent que le ciel autorise les sophismes , les mensonges & les erreurs qu'ils se croient obligés de répandre sur la terre.

On nous dira peut-être que le refus de croire à la Divinité rompt un des plus puissants liens de la société en faisant disparaître la sainteté des serments. Je réponds que le parjure n'est point rare dans les nations les plus religieuses , ni dans les personnes qui se vantent d'être le plus convaincues de l'existence des Dieux. Diagoras , de super-

stitieux qu'il étoit, devint, dit-on, Athée, en voyant que les Dieux n'avoient point foudroyé un homme qui les avoit pris à témoin d'une fausseté. Sur ce principe que d'Athées devroient se former parmi nous ! De ce qu'on a fait un être invisible & inconnu dépositaire des engagements des hommes, nous ne voyons pas que leurs engagements & leurs pactes les plus solennels en soient plus solides pour cette vaine formalité. C'est vous surtout que j'en atteste, conducteurs des nations ! Ce Dieu dont vous vous dites les images, dont vous prétendez tenir le droit de commander ; ce Dieu que vous rendez si souvent le témoin de vos serments, le garant de vos traités, ce Dieu dont vous assurez que vous craignez les jugemens, vous en impose-t-il beaucoup, des qu'il s'agit de l'intérêt le plus futile ? Observez-vous religieusement ces engagements si sacrés que vous avez contractés avec vos alliés, avec vos sujets ? Princes ! qui à tant de religion joignez souvent si peu de probité, je vois que la force de la vérité vous accable ; à cette demande vous rougissez, sans doute ; & vous êtes contraints d'avouer que vous vous jouez également & des Dieux & des hommes. Que dis je ! la religion elle-même ne vous dispense-t-elle pas souvent de vos serments ? Ne vous prescrit-elle pas d'être perfides, de violer la foi jurée, quand il s'agit sur-tout de ses intérêts sacrés ; ne vous dispense-t-elle pas de garder vos engagements avec ceux qu'elle condamne ? Après vous avoir rendus vous-mêmes & perfides & parjures, ne s'est-elle pas quelquefois arrogé le droit d'absoudre vos sujets des serments qui les lioient à vous ? (90) Si nous

(90) C'est une maxime constamment reçue dans la religion catholique Romaine, c'est à dire dans la secte du christianisme & la plus

considérons attentivement les choses nous verrons que sous de tels chefs la Religion & la Politique sont de véritables écoles de parjure. Aussi les fripons de tous états ne reculent jamais quand il s'agit d'attester le nom de Dieu dans les fraudes les plus manifestes & pour les plus vils intérêts. A quoi servent donc les sermens? Ce sont des pièges auxquels la simplicité seule pourroit se laisser prendre; les sermens sont partout de vaines formalités, ils n'en imposent point aux scélérats & n'ajoutent rien aux engagements des âmes honnêtes, qui, même sans sermens, n'eussent point eu la témérité de les violer. Un superstitieux parjure & perfide n'a, sans doute, aucun avantage sur un Athée qui manqueroit à ses promesses; l'un & l'autre ne méritent pas plus la confiance de leurs concitoyens ni l'estime des gens de bien: si l'un ne respecte pas son Dieu qu'il croit, l'autre ne respecte ni sa raison, ni sa réputation, ni l'opinion publique, auxquelles tout homme sensé ne peut refuser de croire. (91)

ON a souvent demandé s'il y avoit une nation qui n'eût aucune idée de la Divinité, & si un peuple uniquement composé d'Athées pourroit

superstitieuse & la plus nombreuse, que l'on ne doit point garder la foi aux hérétiques. Le Concile général de Constance l'a ainsi décidé, quand malgré le faux conduit de l'Empereur il fit brûler Jean Hus & Jérôme de Prague. Le Pontife Romain a, comme on sçait, le droit de relever ses sectaires de leurs sermens & de leurs vœux; ce même Pontife s'est souvent arrogé le droit de déposer les Rois & d'absoudre leurs sujets du serment de fidélité.

Il est très singulier que les sermens soient prescrits par les Loix des nations qui professent la religion chrétienne, tandis que le Christ les a formellement défendus.

(91) „ Un serment, dit Hobbes, n'ajoute rien à l'obligation, il ne fait qu'augmenter l'imagination de celui qui jure la crainte de violer un engagement qu'il seroit obligé de tenir même sans aucun serment.”

subsister? Quoique puissent en dire quelques spéculateurs, il ne paroît pas vraisemblable qu'il y ait sur notre globe un peuple nombreux qui n'ait aucune idée de quelque puissance invisible à qui il donne des marques de respect & de soumission. (92) L'homme, en tant qu'il est un animal craintif & ignorant, devient nécessairement superstitieux dans ses malheurs: ou il se fait un Dieu pour lui-même, ou il admet le Dieu que d'autres veulent lui donner. Il ne paroît donc pas que l'on puisse raisonnablement supposer qu'il y ait un peuple sur la terre totalement étranger à la notion de quelque Divinité. L'un nous montrera le soleil ou la lune & les étoiles; l'autre nous montrera la mer, des lacs, des rivières qui lui fournissent sa subsistance; des arbres qui lui donnent un asyle contre l'inclémence de l'air; un autre nous montrera une roche d'une forme bizarre, une montagne élevée, un Volcan qui souvent l'étonne; un autre vous présentera son crocodile dont il craint la malignité, son serpent dangereux, le reptile auquel il attribue sa bonne ou sa mauvaise fortune. Enfin chaque homme vous fera voir avec respect son *fétiche* ou son Dieu domestique & tutélaire.

MAIS de l'existence de ses Dieux, le sauvage

(92) On a quelquefois cru que la nation Chinoise étoit Athée; mais cette erreur est due à des missionnaires chrétiens accoutumés à traiter d'Athées ceux qui n'ont pas des opinions semblables aux leurs sur la Divinité. Il paroît constant que le peuple Chinois est très superstitieux, mais qu'il est gouverné par des chefs qui ne le sont nullement, sans pourtant être Athées pour cela. Si l'empire de la Chine est aussi florissant qu'on le dit, il fournit au moins une preuve très forte que ceux qui gouvernent n'ont pas besoin d'être superstitieux pour bien gouverner des peuples qui le sont.

On prétend que les Groenlandois n'ont aucune idée de la Divinité. Cependant la chose est difficile à croire d'une nation si sauvage & si mal traitée par la nature.

n'en tire pas les mêmes inductions que l'homme policé; un peuple sauvage ne croit pas devoir beaucoup raisonner de ses Divinités; il n' imagine pas qu'elles doivent influencer sur ses mœurs ni fortement occuper sa pensée: content d'un culte grossier, simple, extérieur il ne croit pas que ces puissances invisibles s'embarassent de sa conduite à l'égard de ses semblables; en un mot il ne lie pas sa morale à sa religion. Cette morale est grossière, comme le peut être celle de tout peuple ignorant; elle est proportionnée à ses besoins, qui sont en petit nombre; elle est souvent déraisonnable, parce qu'elle est le fruit de l'ignorance, de l'inexpérience & des passions peu contraintes d'hommes pour ainsi dire, dans l'enfance. Ce n'est que dans une société nombreuse, fixée & civilisée que les besoins, venant à se multiplier & les intérêts à se croiser, l'on est obligé de recourir à des gouvernemens, à des loix, à des cultes publics, à des systèmes uniformes de religion, pour maintenir la concorde: c'est alors que les hommes rapprochés raisonnent, combinent leurs idées, raffinent & subtilisent leurs notions: c'est alors que ceux qui les gouvernent se servent de la crainte des puissances invisibles pour les contenir, pour les rendre dociles, pour les forcer d'obéir & de vivre en paix. C'est ainsi que peu à peu la morale & la politique se trouvent liées au système religieux. Les chefs des nations, souvent superstitieux eux-mêmes, peu éclairés sur leurs propres intérêts, peu versés dans la saine morale, peu instruits des vrais mobiles du cœur humain, croient avoir tout fait pour leur propre autorité ainsi que pour le bien être & le repos de la société, en rendant leurs sujets superstitieux, en les menaçant de leurs phantômes invisibles, en les traitant

comme des enfans que l'on apaise par des fables & des chimeres. A l'aide de ces merveilleuses inventions dont les chefs & les guides des nations sont souvent eux-mêmes les dupes & qui se transmettent d'une race à l'autre, les Souverains sont dispensés de s'instruire, ils négligent les loix, ils s'énervent dans la mollesse, ils ne suivent que leurs caprices, ils se reposent sur les Dieux du soin de contenir leurs sujets; ils confient l'instruction des peuples à des prêtres, chargés de les rendre bien soumis & dévôts & de leur apprendre de bonne-heure à trembler sous le joug des Dieux invisibles & visibles.

C'EST ainsi que les nations sont tenues par leurs tuteurs dans une enfance perpétuelle & ne sont contenues que par de vaines chimeres. C'est ainsi que la Politique, la Jurisprudence, l'Education, la Morale sont par tout infectées par la superstition. C'est ainsi que les hommes ne connoissent plus de devoirs que ceux de la religion; c'est ainsi que l'idée de la vertu s'associe faussement avec celle des puissances imaginaires que l'imposture fait parler comme elle veut; c'est ainsi que la morale devient incertaine & flottante; c'est ainsi qu'on persuade aux hommes que sans Dieu il n'existe plus de morale pour eux. C'est ainsi que les Princes & les sujets également aveuglés sur leurs intérêts véritables, sur les devoirs de la nature, sur leurs droits réciproques, se sont habitués à regarder la religion comme nécessaire aux mœurs, comme indispensable pour gouverner les hommes, comme le moyen le plus sûr de parvenir à la puissance & au bonheur.

C'EST sur ces suppositions, dont nous avons si

souvent démontré la fausseté, que tant de personnes, très éclairées d'ailleurs, regardent comme impossible qu'une société d'Athées pût long-tems subsister. Il n'est point douteux qu'une société nombreuse qui n'auroit ni religion, ni morale, ni gouvernement, ni loix, ni éducation, ni principes ne pourroit se maintenir, & qu'elle ne feroit que rapprocher des êtres disposés à se nuire, ou des enfans qui suivroient en aveugles les impulsions les plus fâcheuses; mais avec toute la religion du monde les sociétés humaines ne sont-elles pas à peu près dans cet état? Presque en tout pays les Souverains ne sont-ils pas dans une guerre continuelle avec leurs sujets? Ces sujets, en dépit de la religion & des notions terribles qu'elle leur donne de la Divinité, ne sont-ils pas sans cesse occupés à se nuire réciproquement & à se rendre malheureux? La religion elle-même & ses notions surnaturelles ne servent-elles pas sans cesse à flatter les passions & la vanité des Souverains, & à attiser les feux de la discorde entre les citoyens divisés d'opinions? Ces puissances *infernales*, que l'on suppose occupées du soin de nuire au genre humain seroient-elles capables de produire de plus grands maux sur la terre que le fanatisme & les fureurs enfantées par la Théologie? En un mot des Athées, rassemblés en société, quelque insensés qu'on les suppose, se conduiroient-ils entre eux d'une façon plus criminelle que ces superstitieux remplis de vices réels & de chimères extravagantes, qui ne sont depuis tant de siècles que se détruire & s'égorger sans raison & sans pitié? On ne peut le prétendre; au contraire on ose avancer très hardiment qu'une société d'Athées privée de toute religion, gouvernée par de bonnes loix, formée par une bonne éducation, invitée à la

vertu par des récompenses , détournée du crime par des châtimens équitables , dégagée d'illusions , de mensonges & de chimeres , seroit infiniment plus honnête & plus vertueuse que ces sociétés religieuses où tout conspire à enivrer l'esprit & à corrompre le cœur.

QUAND on voudra s'occuper utilement du bonheur des hommes c'est par les Dieux du ciel que la réforme doit commencer; c'est en faisant abstraction de ces êtres imaginaires, destinés à effrayer des peuples ignorans & dans l'enfance, que l'on pourra se promettre de conduire l'homme à sa maturité. On ne peut trop le répéter; nulle morale sans consulter la nature de l'homme & ses vrais rapports avec les êtres de son espèce. Nuls principes fixes pour la conduite en la réglant sur des Dieux injustes, capricieux, méchans. Nulle saine Politique, sans consulter la nature de l'homme vivant en société pour satisfaire ses besoins & assurer son bonheur & ses jouissances. Nul bon gouvernement ne peut se fonder sur un Dieu despotique, il fera toujours des Tyrans de ses représentans. Nulles loix ne seront bonnes sans consulter la nature & le but de la société. Nulle jurisprudence ne peut être avantageuse pour les nations, si elle se règle sur les caprices & les passions des Tyrans Divinisés. Nulle éducation ne sera raisonnable, si elle ne se fonde sur la raison & non sur des chimeres & des préjugés. Enfin nulle vertu, nulle probité, nuls talens sous des maîtres corrompus, & sous la conduite de ces Prêtres, qui rendent les hommes ennemis d'eux-mêmes & des autres, & qui cherchent à étouffer en eux les germes de la raison, de la science & du courage.

ON demandera peut-être si l'on pourroit raisonnablement se flatter de jamais parvenir à faire oublier à tout un peuple ses opinions religieuses ou les idées qu'il a de la Divinité? Je réponds que la chose paroît entièrement impossible, & que ce n'est pas le but que l'on puisse se proposer. L'idée d'un Dieu, inculquée dès l'enfance la plus tendre, ne paroît pas de nature à pouvoir se déraciner de l'esprit du plus grand nombre des hommes : il seroit peut-être aussi difficile de la donner à des personnes qui, parvenues à un certain âge n'en auroient jamais entendu parler, que de la bannir de la tête de ceux qui depuis l'âge le plus tendre en ont été imbus. Ainsi l'on ne peut supposer que l'on puisse faire passer une nation entière de l'abîme de la superstition, c'est-à-dire du sein de l'ignorance & du délire, à l'Athéisme absolu, qui suppose de la réflexion, de l'étude, des connoissances, une longue chaîne d'expériences, l'habitude de contempler la nature, la science des vraies causes de ses phénomènes divers, de ses combinaisons, de ses loix, des êtres qui la composent & de leurs différentes propriétés. Pour être Athée, ou pour s'assurer des forces de la nature, il faut l'avoir méditée; un coup d'œil superficiel ne la fera point connoître; des yeux peu exercés s'y tromperont sans cesse; l'ignorance des vraies causes en feront supposer d'imaginaires; & l'ignorance ainsi ramenera le physicien lui-même aux pieds d'un phantôme, dans lequel ses vues bornées ou sa paresse croiront trouver la solution de toutes les difficultés.

L'ATHÉISME, ainsi que la philosophie & toutes les sciences profondes & abstraites, n'est donc point fait pour le vulgaire, ni même pour le plus

grand nombre des hommes. Il est dans toutes les nations nombreuses & civilisées des personnes que leurs circonstances mettent à portée de méditer, de faire des recherches & des découvertes utiles, qui finissent tôt ou tard par s'étendre & fructifier, quand elles ont été jugées avantageuses & vraies. Le Géometre, le Mécanicien, le Chymiste, le Médecin, le Jurisconsulte, l'Artisan même travaillent dans leurs cabinets ou dans leurs ateliers à chercher des moyens de servir la société chacun dans sa sphere; cependant aucune des sciences ou professions dont ils s'occupent ne sont connues du vulgaire, qui ne laisse pas d'en profiter & de recueillir à la longue les fruits de travaux dont il n'a pas d'idées. C'est pour le matelot que l'astronome travaille; c'est pour lui que le Géometre & le Mécanicien calculent; c'est pour le Maçon & le Manœuvre que l'Architecte habile trace de savants desseins. Quelque soit l'utilité prétendue des opinions religieuses, le Théologien profond & subtil ne peut se vanter de travailler, d'écrire, de disputer pour l'avantage du peuple, à qui l'on fait pourtant payer si chèrement des systèmes & des mystères qu'il n'entendra jamais, & qui ne pourront dans aucun tems être d'aucune utilité pour lui.

Ce n'est donc pas pour le commun des hommes que le philosophe doit se proposer d'écrire ou de méditer. Les principes de l'Athéisme ou le Système de la Nature ne sont pas même faits, comme on l'a fait sentir, pour un grand nombre de personnes très éclairées sur d'autres points, mais souvent trop prévenues en faveur des préjugés universels. Il est très rare de trouver des hommes, qui a beaucoup d'esprit, de connoissances & de

talens joignent ou une imagination bien réglée, ou le courage nécessaire pour combattre avec succès des chimères habituelles dont leur cerveau s'est long-tems pénétré. Une pente secrète & invincible ramene souvent, en dépit du raisonnement les esprits les plus solides & les mieux raffermis aux préjugés qu'ils voient généralement établis, & dont eux-mêmes se sont abreuvés dès la plus tendre enfance. Cependant peu à peu des principes, qui d'abord paroissoient étranges ou révoltans, quand ils ont la vérité pour eux, s'insinuent dans les esprits, leur deviennent familiers, se répandent au loin, produisent des effets avantageux sur toute la société: avec le tems elle se familiarise avec les idées qu'elle avoit dans l'origine regardé comme absurdes & déraisonnables; du moins on cesse de regarder comme odieux ceux qui professent des opinions, sur lesquelles l'expérience fait voir qu'il est permis d'avoir des doutes sans danger pour le Public.

L'ON ne doit donc par craindre de répandre des idées parmi les hommes; sont-elles utiles? Elles fructifient peu à peu. Tout homme qui écrit ne doit point fixer ses yeux sur le tems où il vit ni sur ses concitoyens actuels, ni sur la contrée qu'il habite. Il doit parler au genre humain, il doit prévoir les races futures; envain attendroit-il les applaudissemens de ses contemporains; envain se flatteroit-il de voir ses principes précoces reçus avec bienveillance, par des esprits prévenus; s'il a dit vrai, les siècles à venir rendront justice à ses efforts; en attendant qu'il se contente de l'idée d'avoir bienfait, ou des suffrages secrets des amis de la vérité peu nombreux sur la terre. C'est après sa mort que l'écrivain véridique triomphe; c'est

alors que les aiguillons de la haine & les traits de l'envie épuisés ou émouffés font place à la vérité, qui étant éternelle, doit survivre à toutes les erreurs de la terre. (93)

D'AILLEURS nous dirons avec Hobbes. „ Que „ l'on ne peut faire aucun mal aux hommes en „ leur proposant ses idées; le pis aller est de les „ laisser dans le doute & la dispute; n'y font-ils „ pas déjà? ” Si un auteur qui écrit s'est trompé, c'est qu'il a pu mal raisonner; a-t-il posé de faux principes? Il s'agit de les examiner. Son système est-il faux & ridicule? Il ne servira qu'à faire paraître la vérité dans tout son jour; son ouvrage tombera dans le mépris; & l'écrivain, s'il est témoin de sa chute, sera suffisamment puni de sa témérité; s'il est mort, les vivans ne pourront troubler sa cendre. Nul homme n'écrit dans le dessein de nuire à ses semblables; il se propose

(93) C'est un problème pour bien des gens, si la vérité ne peut pas nuire. Les personnes les mieux intentionnées sont souvent elles-mêmes dans l'incertitude sur ce point important. La vérité ne nuit jamais qu'à ceux qui trompent les hommes, ceux-ci ont le plus grand intérêt à être détrompés. La vérité peut bien nuire à celui qui l'annonce, mais nulle vérité ne peut nuire au genre humain, & jamais elle ne peut être annoncée trop clairement à des êtres toujours peu disposés à l'entendre, ou à la comprendre. Si tous ceux qui écrivent pour annoncer des vérités importantes (que l'on regarde toujours comme les plus *dangereuses*) étoient assez échauffés de l'amour du bien public pour parler franchement, au risque même de déplaire, le genre humain seroit bien plus éclairé & plus heureux qu'il n'est. Ecrire à mots couverts, c'est souvent n'écrire pour personne. L'esprit humain est paresseux, il faut lui épargner autant qu'on peut l'embaras de réfléchir. Que de tems & d'étude ne faut-il pas aujourd'hui pour deviner les oracles ambigus des anciens philosophes, dont les vrais sentimens sont presque entièrement perdus pour nous! Si la vérité est utile aux hommes c'est une injustice de les en priver, si la vérité doit être admise, il faut admettre ses conséquences, qui sont aussi des vérités. Les hommes pour la plupart aiment la vérité, mais les conséquences leur font une peur si grande, que souvent ils aiment mieux s'en tenir à l'erreur, dont l'habitude les empêche de sentir les suites déplorables.

toujours de mériter leurs suffrages , soit en les amusant , soit en piquant leur curiosité , soit en leur communiquant des découvertes qu'il croit utiles. Nul ouvrage ne peut être dangereux , surtout s'il contient des vérités. Il ne le seroit pas même s'il contenoit des principes évidemment contraires à l'expérience & au bon sens. Que résulteroit-il en effet d'un ouvrage qui nous diroit aujourd'hui que le soleil n'est point lumineux , que le parricide est légitime , que le vol est permis , que l'adultère n'est point un crime ? La moindre réflexion nous feroit sentir le faux de ces principes , & la race humaine toute entière réclamerait contre eux ; l'on riroit de la folie de l'auteur , & bientôt son livre & son nom ne seroient connus que par leurs extravagances ridicules. Il n'y a que les folies religieuses qui soient pernicieuses aux mortels ; & pourquoi ? c'est que toujours l'autorité prétend les établir par violence , les faire passer pour des vérités , & punir avec rigueur ceux qui voudroient en rire ou les examiner. Si les hommes étoient plus raisonnables , ils regarderoient les opinions religieuses & les systèmes de la Théologie des mêmes yeux que les systèmes de physique ou les problèmes de Géométrie : ceux-ci ne troublent jamais le repos des sociétés , quoi qu'ils excitent quelquefois des disputes très vives entre quelques sçavans. Les querelles Théologiques ne tireroient jamais à conséquence , si l'on parvenoit à faire sentir à ceux qui ont le pouvoir en main qu'ils ne doivent que de l'indifférence & du mépris pour les disputes de personnages qui n'entendent point eux-mêmes les questions merveilleuses sur lesquelles ils ne cessent de disputer.

C'EST du moins cette indifférence si juste , si

raisonnable, si avantageuse aux Etats que la saine philosophie peut se proposer d'introduire peu à peu sur la terre. Le genre humain ne seroit-il pas plus heureux, si les Souverains du monde, occupés du bien être de leurs sujets, laissoient à la superstition ses démêlés futiles, soumettoient la religion à la politique, forçoient ses ministres altiers à devenir des citoyens, & empêchoient soigneusement leurs querelles d'intéresser la tranquillité publique ? Quels avantages pour les sciences, pour les progrès de l'esprit humain, pour la perfection de la morale, de la jurisprudence, de la législation, de l'éducation ne résulteroient pas de la liberté de penser ? Aujourd'hui le Génie trouve partout des entraves ; la religion s'oppose continuellement à sa marche, l'homme entouré de bandelettes ne jouit d'aucunes de ses facultés, son esprit même est à la gêne, & paroît continuellement enveloppé des langes de l'enfance. Le pouvoir civil, ligué avec le pouvoir spirituel, ne semble vouloir commander qu'à des esclaves abrutis, confinés dans un cachot obscur, où ils se font sentir réciproquement les effets de leur mauvaise humeur. Les Souverains détestent la liberté de penser, parce qu'ils craignent la vérité ; cette vérité leur paroît redoutable, parce qu'elle condamneroit leurs excès ; ces excès leur sont chers parce qu'ils ne connoissent pas plus que leurs sujets leurs véritables intérêts qui devroient se confondre.

Que le courage du Philosophe ne se laisse point abattre par tant d'obstacles réunis, qui semblent exclure pour jamais la vérité de son domaine ; la raison, de l'esprit des hommes ; la nature, de ses droits. La millieme partie des soins que l'on a pris de tout tems pour infecter l'esprit humain

suffiroit pour le guérir. Ne désespérons donc point de ses maux; ne lui faisons point l'injure de croire que la vérité n'est pas faite pour lui; son esprit la cherche sans cesse; son cœur la desire; son bonheur la demande à grands cris; il ne la craint ou ne la méconnoît que parce que la religion, renversant toutes ses idées, lui tient perpétuellement le bandeau sur les yeux & s'efforce de lui rendre la vertu totalement étrangere.

MALGRÉ les soins prodigieux que l'on prend pour écarter la vérité, la raison, la science de la demeure des mortels; le tems, aidé des lumieres progressives des siècles, peut un jour éclairer ces Princes mêmes que nous voyons si déchaînés contre la vérité, si ennemis de la justice & de la liberté des hommes. Le destin conduira peut-être au trône des Souverains instruits, équitables, courageux, bienfaisants, qui reconnoissant la vraie source des miseres humaines, tenteront de leur appliquer les remedes que la sagesse leur fournira: peut-être sentiront-ils que ces Dieux dont ils prétendent emprunter leur pouvoir sont les vrais fléaux de leurs peuples; que les Ministres de ces Dieux sont leurs ennemis & leurs propres rivaux; que la religion, qu'ils regardoient comme l'appui de leur pouvoir, ne fait que l'affoiblir & l'ébranler; que la morale superstitieuse est fausse & ne sert qu'à pervertir leurs sujets & leur donner les vices des esclaves, au lieu des vertus du citoyen; en un mot ils verront dans les erreurs religieuses la source féconde des malheurs du genre humain; ils sentiront qu'elles sont incompatibles avec toute administration équitable.

EN attendant cet instant desirable pour l'humanité, les principes du *Naturalisme* ne seront adop-

tés que par un petit nombre de penseurs ; ils ne peuvent se flatter d'avoir beaucoup d'approbateurs ou de prosélytes ; au contraire ils trouveront des adversaires ardents , ou même des contempteurs dans les personnes qui , sur tout autre objet , montrent le plus d'esprit & de lumieres. Les hommes qui ont le plus de talens , comme nous l'avons déjà fait observer , ne peuvent se résoudre à faire un divorce complet avec leurs idées religieuses ; l'imagination , si nécessaire aux talens brillans , est souvent en eux un obstacle insurmontable à la ruine totale des préjugés ; elle dépend beaucoup plus du jugement que de l'esprit. A cette disposition , déjà si prompte à leur faire illusion , se joint encore la force de l'habitude ; pour bien des gens , leur ôter les idées de Dieu , ce seroit leur arracher une portion d'eux-mêmes , les priver d'un aliment habituel , les plonger dans le vuide , forcer leur esprit inquiet à périr faute d'exercice. (94)

Ne soyons donc point surpris si nous voyons de très grands hommes s'obstiner à fermer les yeux , ou démentir leur sagacité ordinaire toutes les fois qu'il s'agit d'un objet qu'ils n'ont point eu le courage d'examiner avec l'attention qu'ils ont prêtée à beaucoup d'autres. Le Chancelier Bacon prétend *que peu de Philosophie dispose à l'Athéisme , mais que beaucoup de profondeur ramene à la religion.* Si nous voulons analyser cette proposition nous trouverons qu'elle signifie que des penseurs très médiocres

(94) Menage a remarqué que l'histoire parle de très peu de femmes Athées ou incrédules. Cela n'est pas surprenant ; leur organisation les rend craintives , le genre nerveux subit en elles des variations périodiques , & l'éducation qu'on leur donne les dispose à la crédulité. Celles qui ont du tempérament & de l'imagination ont besoin de chimères propres à occuper leur oisiveté , surtout quand le monde les abandonne ; la dévotion & ses pratiques deviennent alors un rôle ou un amusement pour elles.

médiocres sont à portée de s'appercevoir très promptement des absurdités grossières de la religion, mais que peu accoutumés à méditer, ou dépourvus de principes surs qui servent à les guider, leur imagination les remet bientôt dans le labyrinthe Théologique, d'où une raison trop foible sembloit vouloir les tirer. Des ames timides craignent même de se rassûrer; des esprits accoutumés à se payer des solutions Théologiques ne voient plus dans la nature qu'une énigme inexplicable, qu'un abîme impossible à fonder. Habitûés à fixer leurs yeux sur un point idéal & mathématique qu'ils ont fait le centre de tout, l'univers se confond pour eux dès qu'ils le perdent de vue; & dans le trouble où ils se trouvent ils aiment mieux revenir aux préjugés de leur enfance, qui semblent leur expliquer tout, que de flotter dans le vuide, ou de quitter le point d'appui qu'ils jugent inébranlable. Ainsi la proposition de Bacon ne semble indiquer rien, sinon que les personnes les plus habiles ne peuvent se défendre des illusions de leur imagination, dont l'impétuosité résiste aux raisonnemens les plus forts.

CEPENDANT une étude réfléchie de la nature suffit pour détromper tout homme qui pourra regarder les choses d'un œil tranquille: il verra que dans l'univers tout est lié par des chaînes invisibles, pour l'observateur ou superficiel ou trop bouillant, mais très sensibles pour celui qui voit les choses de sang froid. Il trouvera que les effets les plus rares, les plus merveilleux, ainsi que les plus petits & les plus ordinaires, sont également inexplicables, mais doivent découler de causes naturelles, & que des causes surnaturelles, sous quelque nom qu'on les désigne, de quelques qua-

lités qu'on les orne, ne feront que multiplier les difficultés & faire pulluler des chimeres. Les observations les plus simples lui prouveront invinciblement que tout est nécessaire, que les effets qu'il apperçoit sont matériels, & ne peuvent par conséquent venir que de causes de même nature, quand même il ne pourroit à l'aide des sens remonter jusques à ces causes. Ainsi son esprit ne lui montrera par-tout que de la matiere agissante tantôt d'une façon que ses organes lui permettent de suivre, tantôt d'une façon imperceptible pour lui: il verra tous les êtres suivre des loix constantes, toutes les combinaisons se former & se détruire, toutes les formes changer, & le grand tout demeurer toujours le même. Alors revenu des notions dont il s'étoit imbu; détrompé des idées erronnées qu'il attachoit par habitude à des êtres de raison, il consentira d'ignorer ce que ses organes ne peuvent saisir; il reconnoitra que des termes obscurs & vuides de sens ne sont point propres à résoudre des difficultés; & guidé par l'expérience il écartera toutes les hypotheses de l'imagination pour s'attacher à des réalités confirmées par l'expérience.

LA plupart de ceux qui étudient la nature ne la considerent souvent qu'avec les yeux du préjugé; ils n'y trouvent que ce qu'ils ont d'avance résolu d'y trouver; dès qu'ils apperçoivent des faits contraires à leurs idées, ils en détournent promptement leurs regards; ils croient avoir mal vu; ou bien s'ils y reviennent, c'est dans l'espoir de parvenir à les concilier avec les notions dont leur esprit est imbu. C'est ainsi que nous trouvons des physiciens enthousiastes à qui leurs préventions montrent, dans les choses mêmes qui contredisent le plus ouvertement leurs opinions,

des preuves incontestables des systèmes dont ils sont préoccupés. De là ces prétendues démonstrations de l'existence d'un Dieu bon, que nous voyons tirer des causes finales, de l'ordre de la nature, de ses bienfaits pour l'homme, &c. Ces mêmes entousiasmes apperçoivent-ils du désordre, des calamités, des révolutions? Ils en tirent des preuves nouvelles de la sagesse, de l'intelligence, de la bonté de leur Dieu, tandis que toutes ces choses semblent aussi visiblement démentir ces qualités que les premières sembloient les confirmer ou les établir. Ces observateurs prévenus sont en extase à la vue des mouvements périodiques & réglés des astres, des productions de la terre, de l'accord étonnant des parties dans les animaux; ils oublient pour lors les loix du mouvement, les forces de l'attraction, de la répulsion, de la gravitation, & vont assigner tous ces grands phénomènes à une cause inconnue dont ils n'ont point d'idées. Enfin dans la chaleur de leur imagination ils placent l'homme au centre de la nature; ils le supposent l'objet & la fin de tout ce qui existe; c'est pour lui que tout est fait; c'est pour le réjouir que tout a été créé; tandis qu'ils ne s'apperçoivent pas que très souvent la nature entière semble se déchaîner contre lui, & le destin s'obstiner à en faire le plus malheureux des êtres. (95).

L'ATHÉISME n'est si rare que parce que tout conspire à enivrer l'homme dès l'âge le plus tendre d'un entousiasme éblouissant, ou à le gonfler

(95) Les progrès de la saine physique seront toujours funestes à la superstition à qui la nature donnera des démentis continuels. L'Astronomie a fait disparaître l'Astrologie judiciaire; la physique expérimentale, l'étude de l'histoire naturelle & de la chimie, mettent les jongleurs, les prêtres, les sorciers dans l'impossibilité de faire des miracles. La nature approfondie doit faire nécessairement disparaître le phantôme que l'ignorance avoit mis en sa place.

d'une ignorance systématique & raisonnée , qui est de toutes les ignorances la plus difficile à vaincre & à déraciner. La Théologie n'est qu'une science de mots qu'à force de les répéter on s'accoutume à prendre pour des choses ; dès qu'on veut les analyser on trouve qu'ils ne présentent aucun sens véritable. Il est peu d'hommes dans le monde qui pensent, qui se rendent compte de leurs idées , qui aient des yeux pénétrants ; la justesse dans l'esprit est un des dons les plus rares que la nature fasse à l'espece humaine. Une imagination trop vive, une curiosité précipitée, sont des obstacles aussi puissants à la découverte de la vérité que trop de flegme, que la lenteur de la conception, que la paresse de l'esprit, que l'habitude de penser. Tous les hommes ont plus ou moins d'imagination, de curiosité, de flegme, de bile, de paresse, d'activité ; c'est du juste équilibre que la nature a mis dans leur organisation que dépend la justesse de leur esprit. Cependant, comme on l'a dit ci-devant , l'organisation de l'homme est sujette à changer, & les jugemens de son esprit varient avec les changements que sa machine est forcée de subir : de là les révolutions presque continuelles qui se font dans les idées des mortels , surtout quand il s'agit des objets sur lesquels l'expérience ne leur fournit aucuns points fixes pour s'appuyer.

Pour chercher & rencontrer la vérité , que tout s'efforce de nous cacher , que , complices de ceux qui nous égarent, nous voulons souvent nous dissimuler à nous mêmes, ou que nos terreurs habituelles nous font craindre de trouver, il faut un esprit juste, un cœur droit & de bonne foi avec lui même, une imagination tempérée par la raison. Avec ces dispositions nous découvri-

rons la vérité ; elle ne se montre jamais ni à l'entouffiafte épris de ses rêveries ; ni au superstitieux nourri de mélancolie ; ni à l'homme vain gonflé de son ignorance présomptueuse ; ni à l'homme livré à la dissipation & aux plaisirs ; ni au raisonneur de mauvaise foi qui ne veut que se faire illusion à lui-même. Avec ces dispositions le Physicien attentif, le Géometre, le Moraliste, le Politique, le Théologien lui-même, quand ils chercheront sincèrement la vérité, trouveront que la pierre angulaire qui sert de fondement à tous les systêmes religieux porte évidemment à faux. Le Physicien trouvera dans la matiere la cause suffisante de son existence ; de ses mouvemens, de ses combinaisons, de ses façons d'agir toujours réglées par des loix générales incapables de varier. Le Géometre calculera les forces de la matiere, & sans sortir de la nature, il trouvera que pour expliquer ses phénomènes, il n'est pas besoin de recourir à un être ou à une force incommensurable avec toutes les forces connues. Le Politique, instruit des vrais mobiles qui peuvent agir sur les esprits des nations, sentira qu'il n'est pas besoin de recourir à des mobiles imaginaires, tandis qu'il en est de réels pour agir sur les volontés des citoyens, & les déterminer à travailler au maintien de l'association ; il reconnoîtra qu'un mobile fictif n'est propre qu'à ralentir, ou même à troubler le jeu d'une machine aussi compliquée que la société. Celui qui sera plus épris de la vérité que des subtilités de la Théologie, s'apercevra bientôt que cette science vaine n'est qu'un amas inintelligible de fausses hypotheses, de pétitions de principes, de sophismes, de cercles vicieux, de distinctions futiles, de subtilités captieuses, d'argumens de mauvaise foi, dont il ne peut résulter que des puérilités, ou des disputes

sans fin. Enfin tout homme qui aura des idées saines de morale, de vertu, de ce qui est utile à l'homme en société, soit pour se conserver lui-même, soit pour conserver le corps dont il est membre, reconnoîtra que les mortels n'ont besoin pour découvrir leurs rapports & leurs devoirs que de consulter leur propre nature, & doivent bien se garder de les fonder sur un être contradictoire, ou de les emprunter d'un modele qui ne feroit que leur troubler l'esprit & les rendre incertains sur leur façon d'agir.

AINSI tout penseur raisonnable, en renonçant à ses préjugés peut sentir l'inutilité & le faux de tant de systemes abstraits qui jusqu'ici n'ont servi qu'à confondre toutes les notions & à rendre douteuses les vérités les plus claires. En rentrant dans sa sphere, quittant les régions de l'Empyrée, où son esprit ne peut que s'égarer; en consultant la raison, tout homme découvrira ce qu'il a besoin de connoître, & se détrompera des causes chimériques que l'entousiasme, l'ignorance & le mensonge ont partout substituées aux causes véritables & aux mobiles réels qui agissent dans une nature dont l'esprit humain ne peut jamais sortir sans s'égarer & sans se rendre malheureux.

LES Déicoles & leurs Théologiens reprochent sans cesse à leurs adversaires leur goût pour le *paradoxe* ou pour le *système*, tandis qu'eux-mêmes fondent toutes leurs idées sur des hypothèses imaginaires, & se font un principe de renoncer à l'expérience, de mépriser la nature, de ne tenir aucun compte du témoignage de leurs sens, de soumettre leur entendement au joug de l'autorité. Les disciples de la nature ne seroient-ils donc pas autorisés à leur dire, „ Nous n'assurons que ce „ que nous voyons; nous ne nous rendons qu'à

„ l'évidence; si nous avons un système, il n'est
 „ fondé que sur des faits. Nous n'apercevons
 „ en nous mêmes & partout que de la matiere,
 „ & nous en concluons que la matiere peut sen-
 „ tir & penser. Nous voyons dans l'univers tout
 „ s'exécuter par des loix mécaniques, par des
 „ propriétés, par des combinaisons, par des mo-
 „ difications de la matiere, & nous ne cherchons
 „ pas d'autre explication aux phénomènes que la
 „ nature nous présente. Nous ne concevons qu'un
 „ monde seul & unique, où tout est enchaîné,
 „ où chaque effet est dû à une cause naturelle
 „ connue ou inconnue qui le produit suivant des
 „ loix nécessaires. Nous n'affirmons rien qui ne
 „ soit démontré, & que vous ne soyez forcés
 „ d'admettre comme nous: les principes dont
 „ nous partons sont clairs, sont évidents, ce sont
 „ des faits; si quelque chose est obscure ou inin-
 „ telligible pour nous, nous convenons de bonne
 „ foi de son obscurité, c'est-à-dire, des bornes
 „ de nos lumieres, (96) mais nous n'imaginons
 „ aucune hypothèse pour l'expliquer, nous con-
 „ sentons à l'ignorer toujours, ou nous attendons
 „ que le tems, l'expérience, les progrès de l'es-
 „ prit humain l'éclaircissent. Notre maniere de
 „ philosopher n'est-elle pas la véritable? En ef-
 „ fet dans tout ce que nous avançons au sujet de
 „ la nature nous ne procédons que de la même
 „ maniere que nos adversaires eux-mêmes proce-
 „ dent dans toutes les autres sciences, telles que
 „ l'histoire naturelle, la physique, les mathéma-
 „ tiques, la chymie, la morale, la politique.
 „ Nous nous renfermons scrupuleusement dans
 „ ce qui nous est connu par l'intermede de nos
 „ sens, les seuls instrumens que la nature nous
 „ ait donnés pour découvrir la vérité. Que font

(96) *Nescire quaedam magna pars est sapientia.*

„ nos adversaires ? Ils imaginent pour expliquer
 „ les choses qui leur sont inconnues des êtres plus
 „ inconnus encore que les choses qu'ils veulent
 „ expliquer ; des êtres dont ils avouent eux - mê-
 „ mes n'avoir nulle notion ! Ils renoncent donc
 „ aux vrais principes de la logique, qui consistent
 „ à procéder du plus connu au moins connu. Mais
 „ surquoi fondent-ils l'existence de ces êtres à
 „ l'aide desquels ils prétendent résoudre toutes
 „ les difficultés ? C'est sur l'ignorance universelle
 „ des hommes, sur leurs inexpérience, sur leurs
 „ terreurs, sur leurs imaginations troublées, sur
 „ un prétendu *sens intime* qui n'est réellement que
 „ l'effet de l'ignorance, de la crainte, de l'inha-
 „ bitude de réfléchir par eux-mêmes & de l'habi-
 „ tude de se laisser guider par l'autorité. C'est,
 „ ô Théologiens sur des fondements si ruineux
 „ que vous bâtissez l'édifice de votre doctrine.
 „ Après cela vous vous trouvez dans l'impossibi-
 „ lité de vous faire aucune idée précise de ces
 „ Dieux qui servent de base à vos systèmes, de
 „ leurs attributs, de leur existence, de leur ma-
 „ nière d'être dans le lieu, de leur façon d'agir.
 „ Ainsi, de votre aveu même, vous êtes dans une
 „ ignorance profonde des premiers éléments, qu'il
 „ est indispensable de connoître, d'une chose que
 „ vous constituez comme la cause de tout ce qui
 „ existe. Ainsi, sous quelque point de vue que
 „ l'on vous envisage, c'est vous qui bâtissez des
 „ systèmes en l'air, & vous êtes les plus absurdes
 „ de tous les systématiques ; car vous en rappor-
 „ tant à votre imagination pour créer une cause,
 „ cette cause devrait au moins répandre de la lu-
 „ mière sur tout ; c'est à cette condition qu'on
 „ en pourroit pardonner l'incompréhensibilité :
 „ mais cette cause peut-elle servir à expliquer
 „ quelque chose ? Nous fait-elle mieux con-

„ nôtre l'origine du monde, la nature de l'hom-
 „ me, les facultés de l'ame, la source du bien
 „ & du mal? Non, sans doute, cette cause ima-
 „ ginaire ou n'explique rien, ou multiplie par
 „ elle-même les difficultés à l'infini, ou jette de
 „ l'embarras & de l'obscurité sur toutes les matie-
 „ res dans lesquelles on la fait intervenir. Quel-
 „ que soit la question qu'on agite elle se compli-
 „ que aussi-tôt qu'on y fait entrer le nom de Dieu:
 „ ce nom ne se présente dans les sciences les plus
 „ claires qu'accompagné de nuages qui rendent
 „ compliquées & énigmatiques les notions les
 „ plus évidentes. Quelles idées de morale nous
 „ présente votre Divinité, sur les volontés & sur
 „ l'exemple de laquelle vous fondez toutes les
 „ vertus? Toutes vos révélations ne nous la mon-
 „ trent-elles pas sous les traits d'un tyran qui se
 „ joue du genre humain, qui fait le mal pour le
 „ plaisir de mal faire, qui ne gouverne le mon-
 „ de que d'après les regles de ses injustes caprices
 „ que vous nous faites adorer? Tous vos systè-
 „ mes ingénieux, tous vos mysteres, toutes les
 „ subtilités que vous avez inventées sont-ils ca-
 „ pables de laver votre Dieu si parfait des noir-
 „ ceurs dont le bon-sens doit le faire accuser?
 „ Enfin n'est ce pas en son nom que vous troublez
 „ l'univers, que vous persécutez, que vous exter-
 „ minez tous ceux qui refusent de souscrire aux
 „ rêveries systématiques par vous décorées du
 „ nom pompeux de religion. Convenez donc,
 „ ô Théologiens! que vous êtes, non seulement
 „ des systématiques absurdes, mais encore que
 „ vous finissez par être atroces & cruels par l'im-
 „ portance que votre orgueil & votre intérêt
 „ mettent à des systèmes ruineux, sous lesquels
 „ vous accablez & la raison humaine & la félicité
 „ des nations.” B b 5



C H A P I T R E X I V.

Abrégé du code de la Nature.

Celui qui est faux ne peut-être utile aux hommes, ce qui leur nuit constamment ne peut-être fondé sur la vérité, & doit être pros crit à jamais. C'est donc servir l'esprit humain & travailler pour lui que de lui présenter le fil secourable à l'aide duquel il peut se tirer du labyrinthe où l'imagination le promene & le fait errer sans trouver aucune issue à ses incertitudes. La nature seule, connue par l'expérience, lui donnera ce fil, & lui fournira les moyens de combattre les *Minotaures*, les phantômes & les monstres qui depuis tant de siècles exigent un tribut cruel des mortels effrayés. En tenant ce fil dans leurs mains, ils ne s'égarent jamais; pour peu qu'ils s'en défaisissent un instant, ils retomberont infailliblement dans leurs anciens égarements. Vainement porteroient-ils leurs regards vers le ciel pour trouver des ressources qui sont à leurs pieds: tant que les hommes, entêtés de leurs opinions religieuses, iront chercher dans un monde imaginaire les principes de leur conduite ici bas, ils n'auront point de principes; tant qu'ils s'obstineront à contempler les cieux, ils marcheront à tâtons sur la terre; & leurs pas incertains ne rencontreront jamais le bien être, la sûreté, le repos nécessaires à leur bonheur.

MAIS les hommes, que leurs préjugés rendent

obstinés à se nuire, sont en garde contre eux-mêmes qui veulent leur procurer les plus grands biens. Accoutumés à être trompés, ils sont dans des soupçons continuels, habitués à se défier d'eux mêmes, à craindre la raison, à regarder la vérité comme dangereuse, ils traitent comme des ennemis ceux mêmes qui veulent les rassurer : prémunis de bonne heure par l'imposture, ils se croient obligés de défendre soigneusement le bandeau dont elle couvre leurs yeux, & de lutter contre tous ceux qui tenteroient de l'arracher. Si leurs yeux accoutumés aux ténèbres s'entrouvrent un instant, la lumière les blesse, & ils s'élancent avec furie sur celui qui leur présente un flambeau dont ils sont éblouis. En conséquence l'Athée est regardé comme un être malfaisant, comme un empoisonneur public ; celui qui ose réveiller les mortels d'en sommeil l'éthargique où l'habitude les a plongés passe pour un perturbateur, celui qui voudroit calmer leurs transports frénétiques, passe pour un frénétique lui-même ; celui qui invite ses associés à briser leurs fers ne paroît qu'un insensé ou un téméraire à des captifs qui croient que leur nature ne les a faits que pour être enchaînés & pour trembler. D'après ces préventions funestes le disciple de la nature est communément reçu de ses concitoyens, de la même manière que l'oiseau lugubre de la nuit que tous les autres oiseaux, dès qu'il sort de sa retraite, poursuivent avec une haine commune & des cris différens.

Non, mortels, aveuglés par la terreur ! L'ami de la nature n'est point votre ennemi ; son interprète n'est point le ministre du mensonge ; le destructeur de vos phantômes n'est point le destructeur des vérités nécessaires à votre bonheur ; le

disciple de la raison n'est point un insensé qui cherche à vous empoisonner ou à vous communiquer un délire dangereux. S'il arrache la foudre des mains de ces Dieux terribles qui vous épouvantent, c'est pour que vous cessiez de marcher au milieu des orages dans une route que vous ne distinguez qu'à la lueur des éclairs. S'il brise ces idoles encensées par la crainte ou ensanglantées par le fanatisme & la fureur, c'est pour mettre en leur place la vérité consolante propre à vous rassurer. S'il renverse ces temples & ces autels si souvent baignés de larmes, noircis par des sacrifices cruels, enfumés par un encens servile, c'est pour élever à la paix, à la raison, à la vertu un monument durable, dans lequel vous trouviez en tout tems un azyle, contre vos frénésies, vos passions, & contre celles des hommes puissans qui vous oppriment. S'il combat les prétentions hautes de ces tyrans défiés par la superstition, qui, de même que vos Dieux, vous écrasent sous un sceptre de fer; c'est pour que vous jouissiez des droits de votre nature; c'est afin que vous soyez des hommes libres, & non des esclaves pour toujours enchaînés dans la misère; c'est pour que vous soyez enfin gouvernés par des hommes & des citoyens, qui chérissent, qui protègent des hommes semblables à eux & des citoyens dont ils tiennent leur pouvoir. S'il attaque l'imposture, c'est pour rétablir la vérité dans ses droits si long-tems usurpés par l'erreur. S'il détruit la base idéale de cette morale incertaine ou fanatique qui jusqu'ici n'a fait qu'éblouir vos esprits sans corriger vos cœurs, c'est pour donner à la science des mœurs une base inébranlable dans votre propre nature. Osez donc écouter sa voix, bien plus intelligible que ces oracles ambigus que l'impos-

re vous annonce au nom d'une Divinité captieuse qui contredit sans cesse ses propres volontés: Écoutez donc la nature, elle ne se contredit jamais.

„ O vous! dit-elle, qui d'après l'impulsion
 „ que je vous donne, tendez vers le bonheur
 „ dans chaque instant de votre durée, ne résistez
 „ point à ma loi souveraine. Travaillez à votre
 „ félicité; jouissez sans crainte, soyez heureux;
 „ vous en trouverez les moyens écrits dans votre
 „ cœur. Vainement, ô superstitieux! cherches-
 „ tu ton bien-être au delà des bornes de l'uni-
 „ vers où ma main t'a placé. Vainement le de-
 „ mandes-tu à ces phantômes inexorables que ton
 „ imagination veut établir sur mon trône éternel;
 „ vainement l'attends-tu dans ces régions célestes
 „ que ton délire a créés; vainement comptes-tu
 „ sur ces Déités capricieuses dont la bienfaisance
 „ t'extasie, tandis qu'elles ne remplissent ton sé-
 „ jour que de calamités, de frayeurs, de gémisse-
 „ mens, d'illusions. Ose donc t'affranchir du
 „ joug de cette religion, ma superbe rivale, qui
 „ méconnoît mes droits; renonce à ces Dieux
 „ usurpateurs de mon pouvoir pour revenir sous
 „ mes loix. C'est dans mon Empire que regne la
 „ liberté. La Tyrannie & l'esclavage en sont à
 „ jamais bannis, l'équité veille à la sûreté de
 „ mes sujets; elle les maintient dans leurs droits;
 „ la bienfaisance & l'humanité les lient par d'aima-
 „ bles chaînes; la vérité les éclaire; & jamais l'im-
 „ posture ne les aveugle de ses sombres nuages.

„ REVIENS donc, Enfant transfuge; reviens à
 „ la nature! Elle te consolera, elle chassera de
 „ ton cœur ces craintes qui t'accablent, ces in-

„ quiétudes qui te déchirent, ces transports qui
 „ t'agitent, ces haines qui te séparent de l'hom-
 „ me que tu dois aimer. Rendu à la nature, à
 „ l'humanité, à toi même, répands des fleurs sur
 „ la route de la vie; cesse de contempler l'ave-
 „ nir; vis pour toi, vis pour tes semblables; dé-
 „ scends dans ton intérieur; considère ensuite les
 „ êtres sensibles qui t'environnent, & laisse là
 „ ces Dieux qui ne peuvent rien pour ta félicité.
 „ Jouis, & fais jouir des biens que j'ai mis en
 „ commun pour tous les enfans également sortis
 „ de mon sein; aide les à supporter les maux aux-
 „ quels le destin les a soumis comme toi-même.
 „ J'approuve tes plaisirs, lorsque sans te nuire à
 „ toi-même, ils ne seront point funestes à tes
 „ freres; que j'ai rendus nécessaires à ton propre
 „ bonheur. Ces plaisirs te sont permis, si tu en
 „ uses dans cette juste mesure que j'ai fixée moi-
 „ même. Sois donc heureux, ô homme! La na-
 „ ture t'y convie, mais souviens toi que tu ne
 „ peux l'être tout seul; j'invite au bonheur tous
 „ les mortels ainsi que toi, ce n'est qu'en les ren-
 „ dant heureux que tu le feras toi-même; tel est
 „ l'ordre du destin; si tu tentois de t'y soustraire,
 „ songe que la haine, la vengeance & le remors
 „ sont toujours prêts à punir l'infraction de ses
 „ décrets irrévocables.

„ Suis donc, ô homme! dans quelque rang
 „ que tu te trouves, le plan qui t'est tracé pour
 „ obtenir le bonheur auquel tu peux prétendre.
 „ Que l'humanité sensible t'intéresse au sort de
 „ l'homme ton semblable; que ton cœur s'atten-
 „ drisse sur les infortunes des autres; que ta main
 „ généreuse s'ouvre pour secourir le malheureux
 „ que son destin accable; songe qu'il peut un jour
 „ t'accabler ainsi que lui; reconnois donc que tout

„ infortuné a droit à tes bienfaits. Essuie sur-
 „ tout les pleurs de l'innocence opprimée ; que
 „ les larmes de la vertu dans la détresse soient re-
 „ cueillies dans ton sein ; que la douce chaleur de
 „ l'amitié sincère échauffe ton cœur honnête ; que
 „ l'estime d'une compagne chérie te fassent ou-
 „ blier les peines de la vie ; sois fidèle à sa ten-
 „ dresse, qu'elle soit fidelle à la tienne ; que sous
 „ les yeux de parents unis & vertueux tes en-
 „ fants apprennent la vertu ; qu'après avoir oc-
 „ cupé ton âge mûr, ils rendent à ta vieillesse
 „ les soins que tu auras donnés à leur enfance
 „ imbécille.

„ Sois juste, parce que l'équité est le soutien
 „ du genre humain. Sois bon, parce que la bon-
 „ té enchaîne tous les cœurs. Sois indulgent,
 „ parce que foible toi même, tu vis avec des
 „ êtres aussi foibles que toi. Sois doux, parce que
 „ la douceur attire l'affection. Sois reconnois-
 „ sant, parce que la reconnaissance alimente &
 „ nourrit la bonté. Sois modeste, parce que l'or-
 „ gueil révolte des êtres épris d'eux-mêmes. Par-
 „ donne les injures, parce que la vengeance éter-
 „ nise les haines. Fais du bien à celui qui t'ou-
 „ trage, afin de te montrer plus grand que lui,
 „ & de t'en faire un ami. Sois retenu, tempéré,
 „ chaste, parce que la volupté, l'intempérance
 „ & les excès détruiront ton être & te rendront
 „ méprisable.

„ Sois citoyen, parce que ta patrie est néces-
 „ saire à ta sûreté, à tes plaisirs, à ton bien être.
 „ Sois fidèle & soumis à l'autorité légitime, par-
 „ ce qu'elle est nécessaire au maintien de la socié-
 „ té qui t'est nécessaire à toi-même. Obéis aux
 „ loix, parce qu'elles sont l'expression de la vo-

„ lonté publique à laquelle ta volonté particu-
 „ re doit être subordonnée. Défends ton pays,
 „ parce que c'est lui qui te rend heureux & qui
 „ renferme tes biens, ainsi que tous les êtres les
 „ plus chers à ton cœur. Ne souffre point que
 „ cette mere commune de toi & de tes conci-
 „ toyens tombe dans les fers de la tyrannie, par-
 „ ce que pour lors elle ne seroit plus qu'une pri-
 „ son pour toi. Si ton injuste patrie te refuse le
 „ bonheur; si soumise au pouvoir injuste, elle
 „ souffre qu'on t'opprime, éloigne toi d'elle en
 „ silence; ne la trouble jamais.

„ EN un mot sois homme; sois un être sensi-
 „ ble & raisonnable; sois Époux fidele, Pere
 „ tendre, Maître équitable, Citoyen zélé; tra-
 „ vaille à servir ton pays par tes forces, tes ta-
 „ lens, ton industrie, tes vertus. Fais part à
 „ tes associés des dons que la nature t'a faits; ré-
 „ pands le bien être, le contentement & la joie
 „ sur tous ceux qui t'approchent: que la sphère
 „ de tes actions, rendue vivante par tes bienfaits
 „ réagisse sur toi-même; sois sûr que l'homme
 „ qui fait des heureux ne peut-être lui-même
 „ malheureux. En te conduisant ainsi, quelque
 „ soient l'injustice & l'aveuglement des êtres
 „ avec qui ton sort te fait vivre, tu ne seras ja-
 „ mais totalement privé des récompenses qui te
 „ seront dues; nulle force sur la terre ne pourra
 „ du moins te ravir le contentement intérieur,
 „ cette source la plus pure de toute félicité; tu
 „ rentreras à chaque instant avec plaisir en toi-
 „ même; tu ne trouveras au fond de ton cœur
 „ ni honte, ni terreurs, ni remors; tu t'aimé-
 „ ras; tu seras grand à tes yeux; tu seras chéri,
 „ tu seras estimé de toutes les ames honnêtes,
 „ dont

„ dont le suffrage vaut bien mieux que celui de
 „ la multitude égarée. Cependant si tu portes
 „ tes regards au dehors, des visages contents
 „ t'exprimeront la tendresse, l'intérêt, le senti-
 „ ment. Une vie dont chaque instant sera mar-
 „ qué par la paix de ton ame & l'affection des
 „ êtres qui t'environnent, te conduira paisible-
 „ ment au terme de tes jours; car il faut que tu
 „ meures; mais tu te survis déjà par la pensée;
 „ tu vivras toujours dans l'esprit de tes amis, &
 „ des êtres que tes mains ont rendu fortunés; tes
 „ vertus y ont d'avance érigé des monumens
 „ durables. Si le ciel s'occupoit de toi, il seroit
 „ content de ta conduite, quand la terre en est
 „ contente.

„ GARDE toi donc de te plaindre de ton sort.
 „ Sois juste, sois bon, sois vertueux & jamais
 „ tu ne peux être dépourvu de plaisir. Garde
 „ toi d'envier la félicité trompeuse & passagère
 „ du crime puissant, de la tyrannie victorieuse,
 „ de l'imposture intéressée, de l'équité vénale,
 „ de l'opulence endurcie. Ne sois jamais tenté
 „ de grossir la cour, ou le troupeau servile des es-
 „ claves de l'injuste Tyran. Ne tente point d'ac-
 „ quérir à force de honte, d'avanies & de remors
 „ le fatal avantage d'opprimer tes semblables; ne
 „ sois point le complice mercénaire des oppres-
 „ seurs de ton pays; ils sont forcés de rougir,
 „ dès qu'ils rencontrent tes yeux.

„ CAR, ne t'y trompe pas, c'est moi qui pu-
 „ nis, plus sûrement que les Dieux, tous les cri-
 „ mes de la terre; le méchant peut échapper aux
 „ loix des hommes, jamais il n'échappe aux mien-
 „ nes. C'est moi qui ai formé & les cœurs & les

„ corps des mortels; c'est moi qui ai fixé les loix
„ qui les gouvernent. Si tu te livres à des volup-
„ tés infâmes, les compagnons de tes débauches
„ t'applaudiront, & moi je te punirai par des
„ infirmités cruelles, qui termineront une vie
„ honteuse & méprisée. Si tu te livres à l'intem-
„ pérance, les loix des hommes ne te puniront
„ point, mais je te punirai en abrégeant tes jours.
„ Si tu es vicieux, tes habitudes funestes retom-
„ beront sur ta tête. Ces Princes, ces Divini-
„ tés terrestres, que leur puissance met au dessus
„ des loix des hommes, sont forcés de frémir
„ sous les miennes. C'est moi qui les châtie;
„ c'est moi qui les remplis de soupçons, de ter-
„ reurs, d'inquiétudes: c'est moi qui les fais
„ trembler au nom seul de l'auguste vérité: c'est
„ moi qui même dans la foule de ces grands qui
„ les entourent leur fait sentir les aiguillons em-
„ poisonnés du chagrin & de la honte. C'est moi
„ qui repands l'ennui sur leurs ames engourdies,
„ pour les punir de l'abus qu'ils ont fait de mes
„ dons. C'est moi qui suis la justice incréée, éter-
„ nelle; c'est moi qui sans acception des person-
„ nes sçais proportionner le châtiment à la faute,
„ le malheur à la dépravation. Les loix de l'hom-
„ me ne sont justes que quand elles sont confor-
„ mes aux miennes; leurs jugemens ne sont rai-
„ sonnables que quand je les ai dictés; mes loix
„ seules sont immuables, universelles, irréforma-
„ bles, faites pour régler en tous lieux en tout
„ tems le sort de la race humaine.

„ Si tu doutois de mon autorité, & du pou-
„ voir irrésistible que j'ai sur les mortels; consi-
„ dères les vengeances que j'exerce sur tous ceux
„ qui résistent à mes décrets. Descends au fond

„ du cœur de ces criminels divers dont le vifa-
 „ ge content couvre une ame déchirée. Ne vois-
 „ tu pas l'ambitieux tourmenté nuit & jour d'u-
 „ ne ardeur que rien ne peut éteindre? Ne vois-
 „ tu pas le conquérant triompher avec remors &
 „ régner tristement sur des ruines fumantes, sur
 „ des solitudes incultes & dévastées, sur des mal-
 „ heureux qui le maudissent? Crois-tu que ce
 „ Tyran entouré de flatteurs qui l'étourdissent de
 „ leur engens n'ait point la conscience de la haf-
 „ ne que ses oppressions excitent & du mépris
 „ que lui attirent ses vices, son inutilité, ses dé-
 „ bauches? Penses-tu que ce courtisan altier ne
 „ rougisse point au fond de son ame des insultes
 „ qu'il dévore & des bassesses par lesquelles il
 „ achete la faveur?

„ V O I S ces riches indolens en proie à l'ennui
 „ & à la satiété qui suit toujours les plaisirs épui-
 „ sés. Vois l'avare, inaccessible aux cris de la
 „ misere gémir exténué sur l'inutile trésor qu'aux
 „ dépens de lui-même il a pris soin d'amasser.
 „ Vois le voluptueux si gai, l'intempérant si
 „ riant, gémir secrètement sur une santé prodi-
 „ guée. Vois la division & la haine régner entre
 „ ces Epoux adulteres. Vois le menteur & le
 „ fourbe privés de toute confiance; vois l'hypo-
 „ crite & l'imposteur éviter avec crainte tes re-
 „ gards pénétrans & trembler au seul nom de la
 „ terrible vérité. Considere le cœur inutilement
 „ flétri de l'envieux qui seche du bien être des
 „ autres: le cœur glacé de l'ingrat que nul bien-
 „ fait ne rechaufe: l'ame de fer de ce monstre
 „ que les soupirs de l'infortune ne peuvent amol-
 „ lir: regarde ce vindicatif qui se nourrit de fiel
 „ & de serpens, & qui dans sa fureur se dévore

„ lui-même : porte envie , si tu l'oses , au som-
 „ meil de l'homicide , du juge inique , de l'op-
 „ presseur , du concussionnaire dont la couche est
 „ infestée par les torches des furies..... tu frémis,
 „ sans doute , à la vue du trouble qui agite ce pu-
 „ blicain engraisé de la substance de l'orphelin ,
 „ de la veuve & du pauvre ; tu trembles en vo-
 „ yant les remors qui déchirent ces criminels ré-
 „ vérés que le vulgaire croit heureux , tandis que
 „ le mépris qu'ils ont d'eux mêmes vengent in-
 „ cessamment les nations outragées. Tu vois en un
 „ mot le contentement & la paix bannis sans re-
 „ tour du cœur des malheureux à qui je mets sous
 „ les yeux les mépris , l'infamie , les châtimens
 „ qu'ils méritent. Mais non , tes yeux ne peu-
 „ vent soutenir les tragiques spectacles de mes
 „ vengeances. L'humanité te fait partager leurs
 „ tourmens mérités ; tu t'attendris sur ces infor-
 „ tunés , à qui des erreurs des habitudes fatales
 „ rendent le vice nécessaire ; tu les fuis sans les
 „ haïr , tu voudrois les secourir. Si tu te com-
 „ pares avec eux , tu t'applaudis de retrouver
 „ toujours la paix au fond de ton propre cœur.
 „ Enfin tu vois s'accomplir & sur eux & sur toi
 „ le décret du Destin , qui veut que le crime se
 „ punisse lui-même & que la vertu ne soit jamais
 „ privée de récompenses. ”

T E L L E est la somme des vérités que renferme
 le Code de la nature ; tels sont les dogmes que
 peut annoncer son disciple : ils sont préférables ,
 sans doute , à ceux de cette religion surnaturelle
 qui ne fit jamais que du mal au genre humain.
 Tel est le culte qu'enseigne cette raison sacrée ,
 l'objet des mépris & des insultes du fanatique , qui
 ne veut estimer que ce que l'homme ne peut ni

concevoir ni pratiquer, qui fait consister sa morale dans des devoirs fictifs, sa vertu dans des actions inutiles, & souvent pernicieuses à la société; qui, faute de connoître la nature qu'il a devant les yeux, se croit forcé de chercher dans un monde idéal des motifs imaginaires dont tout prouve l'inefficacité. Les motifs que la morale de la nature emploie sont l'intérêt évident de chaque homme, de chaque société, de toute l'espèce humaine dans tous les tems, dans tous les pays, dans toutes les circonstances. Son culte est le sacrifice des vices & la pratique des vertus réelles; son objet est la conservation, le bien être & la paix des hommes; ses récompenses sont l'affection, l'estime & la gloire, ou à leur défaut le contentement de l'ame & l'estime méritée de soi-même, dont rien ne privera jamais les mortels vertueux; ses châtimens sont la haine, les mépris, l'indignation que la société réserve toujours à ceux qui l'outragent, & auxquels la puissance la plus grande ne peut jamais se soustraire.

LES nations qui voudront s'en tenir à une morale si sage, qui la feront inculquer à l'Enfance, dont les loix la confirmeront sans cesse, n'auront besoin ni de superstitions ni de chimères; celles qui s'obstineront à préférer des phantômes à leurs intérêts les plus chers, marcheront d'un pas sûr à la ruine. Si elles se soutiennent quelque tems, c'est que la force de la nature les ramenera quelquefois à la raison, en dépit des préjugés qui semblent les conduire à une perte certaine. La Superstition & la Tyrannie, ligüées pour la destruction du genre humain, sont souvent elles-mêmes forcées d'implorer les secours d'une raison qu'elles dédaignent, ou d'une nature avilie qu'el-

les écrasent sous le poids de leurs Divinités mensongeres. Cette religion, de tout tems si funeste aux mortels, se couvre du manteau de l'utilité publique toutes les fois que la raison veut l'attaquer : elle fonde son importance & ses droits sur l'alliance indissoluble qu'elle prétend subsister entre elle & la morale à qui elle ne cesse pourtant de faire la guerre la plus cruelle. C'est, sans doute, par cet artifice qu'elle séduit tant de sages ; ils croient de bonne foi la superstition utile à la politique & nécessaire pour contenir les passions ; cette superstition hypocrite pour masquer ses traits hideux, sçut toujours se couvrir du voile de l'utilité & de l'égide de la vertu ; en conséquence on crut qu'il falloit la respecter, & faire grace à l'imposture, parce qu'elle s'est fait un rempart des autels de la vérité. C'est de ce retranchement que nous devons la tirer pour la convaincre aux yeux du genre humain de ses crimes & de ses folies ; pour lui arracher le masque séduisant dont elle se couvre ; pour montrer à l'univers ses mains sacrilèges armées de poignards homicides, souillées du sang des nations, qu'elle éniivre de ses fureurs ou qu'elle immole sans pitié à ses passions inhumaines.

LA morale de la nature est la seule religion que l'interprete de la nature offre à ses concitoyens, aux nations, au genre humain, aux races futures, revenues des préjugés qui ont si souvent troublé la félicité de leurs ancêtres. L'ami des hommes ne peut être l'ami des Dieux, qui furent dans tous les âges les vrais fléaux de la terre. L'apôtre de la nature ne prêtera point son organe à des chimeres trompeuses qui ne font de ce monde qu'un séjour d'illusions ; l'adorateur de la vérité ne composera point avec le mensonge, ne fera point de

paſſe avec l'erreur, dont les ſuites ne ſeront jamais que fatales aux mortels; il ſçait que le bonheur du genre humain exige que l'on détruife de fond en comble l'édifice ténébreux & chancelant de la ſuperſtition, pour élever à la nature, à la paix, à la vertu le temple qui leur convient. Il ſçait que ce n'eſt qu'en extirpant juſqu'aux racines l'arbre empoifonné qui depuis tant de ſiècles obombré l'univers, que les yeux des habitans du monde appercevront la lumière propre à les éclairer, à les guider, à réchauffer leurs ames. Si ſes efforts ſont vains, s'il ne peut inspirer du courage à des êtres trop accoutumés à trembler, il s'applaudira d'avoir oſé le tenter. Cependant il ne jugera point ſes efforts inutiles s'il a pu faire un ſeul heureux; ſi ſes principes ont porté le calme dans une ſeule ame honnête; ſi ſes raifonnemens ont raffuré quelques cœurs vertueux. Il aura du moins l'avantage d'avoir banni de ſon eſprit des terreurs importunes pour le ſuperſtitieux; d'avoir chaffé de ſon cœur le fiel qui aigrit le zèle; d'avoir mis ſous ſes pieds les chimères dont le vulgaire eſt tourmenté. Ainſi échappé de la tempête, du haut de ſon rocher, il contempera les orages que les Dieux excitent ſur la terre; il préſentera une main ſecourable à ceux qui voudront l'accepter. Il les encouragera de la voix; il les ſecondera de ſes vœux; & dans la chaleur de ſon ame attendrie il s'écriera.

O NATURE! Souveraine de tous les êtres! & vous ſes filles adorables vertu, raiſon, vérité! ſoyez à jamais nos ſeules Divinités; c'eſt à vous que ſont dus l'encens & les hommages de la terre. Montre nous donc, ô nature! Ce que l'homme doit faire pour obtenir le bonheur que tu lui faiſ

desirer. Vertu! réchauffe le de ton feu bien-faisant. Raison! conduis ses pas incertains dans les routes de la vie. Vérité! que ton flambeau l'éclaire. Réunissez, ô Dées de secourables, votre pouvoir pour soumettre les cœurs. Bannissez de nos esprits l'erreur, la méchanceté, le trouble; faites regner en leur place la science, la bonté, la sérénité. Que l'imposture confondue n'ose jamais se montrer. Fixez enfin nos yeux, si longtems éblouis ou aveuglés, sur les objets que nous devons chercher. Ecartez pour toujours & ces phantômes hideux & ces chimères séduisantes qui ne servent qu'à nous égarer. Tirez-nous des abîmes où la superstition nous plonge; renversez le fatal empire du prestige & du mensonge; Arrachez leur le pouvoir qu'ils ont usurpé sur vous. Commandez sans partage aux mortels; rompez les chaînes qui les accablent, déchirez le voile qui les couvre; appeaisez les fureurs qui les énivrent; brisez dans les mains sanglantes de la Tyrannie le sceptre dont elle les écrase; reléguez ces Dieux qui les affligent dans les régions imaginaires d'où la crainte les a fait sortir. Inspirez du courage à l'être intelligent; donnez lui de l'énergie; qu'il ose enfin s'aimer, s'estimer, sentir sa dignité; qu'il ose s'affranchir, qu'il soit heureux & libre, qu'il ne soit jamais l'esclave que de vos loix; qu'il perfectionne son sort; qu'il chérisse ses semblables, qu'il jouisse lui-même; qu'il fasse jouir les autres. Consolez l'Enfant de la nature des maux que le Destin le force de subir par les plaisirs que la sagesse lui permet de goûter; qu'il apprenne à se soumettre à la nécessité; conduisez le sans alarmes au terme de tous les êtres; apprenez lui qu'il n'est fait ni pour l'éviter ni pour le craindre.

F I N.







